Le livre d'or de la science-fiction

Roger Zelazny

LE LIVRE D’OR DE LA SCIENCE-FICTION

ROGER ZELAZNY

Anthologie réunie et présentée par Marcel THAON

Marcel Thaon. Né en 1949. Assistant à l’Université de Provence et psychologue clinicien, son premier amour reste la science-fiction à laquelle il a consacré des études critiques depuis 1969. L’alliance qu’il réalise entre l’approche psychanalytique et la fiction a donné lieu à deux ouvrages : une thèse, *Essai psychanalytique sur la création littéraire* (Grand Prix de la S.F. française, 1982) ; des parties d’un recueil collectif : *Science-fiction et imaginaire social* (Dunod, 1986). Il a publié deux *Livres d’or* dans Presses Pocket : celui de *Philip K. Dick* et celui de *Roger Zelazny.*

ISBN : 2-266-01650-4

Table des matières

ROGER ZELAZNY : ENTRE FRANKENSTEIN ET PYGMALION
PREMIERE PARTIE
ÉCHARDES CULTURELLES
- LE MYSTÈRE DE LA PASSION (1962)
- CORRIDA (1968)
- L’ASSASSINAT POLITIQUE CONSIDÉRÉ COMME UNE ATTRACTION FORAINE (1977)
- EN EXPOSITION (1964)
- LE CADEAU DES BORGIA (1963)
- LE MONSTRE ET LA PUCELLE (1964)
- LA VÉRITABLE HISTOIRE D’ULYSSE ET DE LA FÉE CIRCÉE (1963)
- LA SANGSUE MÉCANIQUE (1963)

DEUXIÈME PARTIE
TOUT POUVOIR…
- ÉVASIONS (1963)
- QUE VIENNE LE POUVOIR (1966)
- CLEFS POUR DÉCEMBRE (1966)
- LUMIÈRE LUGUBRE (1968)

TROISIÈME PARTIE
MACHINES ORGANIQUES, MACHINES IMMORTELLES ?
- L’HOMME QUI AIMAIT LA FAÏOLI (1967)
- UNE PLAGE AU BOUT DU CHEMIN (1974)
- LES AMOURS DE VACANCES (1979)
- LE TEMPS D’UN SOUFFLE, JE M’ATTARDE (1966)

QUATRIÈME PARTIE
FACE A L'ETRANGER
- LE CHANT DU BABOUIN BLEU (1968)
- UNE EFFROYABLE ET MERVEILLEUSE BEAUTÉ (1963)
- LA FIÈVRE DU COLLECTIONNEUR (1964)
- L’ANNEAU DU ROI SALOMON (1963)
- LE JEU DE CENDRE ET DE SANG (1975)

CINQUIÈME PARTIE
CHRONIQUE DES CHEVALIERS ET AUTRES HÉROS D’OUTRE-TEMPS
LA ROUTE DE DILFAR (1965)
THELINDE CHANTAIT (1965)
LE DERNIER REMPART DE CAMELOT (1979)
L’AMOUR EST UN NOMBRE IMAGINAIRE (1966)
BIBLIOGRAPHIE DE ROGER ZELAZNY (1953-1984)

ROGER ZELAZNY : ENTRE FRANKENSTEIN ET PYGMALION

> « Une machine est un homme retourné en son envers, car si elle possède le don de décrire le moindre détail d'un processus, ce qu'un humain est incapable de réaliser, elle ne peut en faire l'expérience. »
>
> *Le temps d'un souffle, je m'attarde* (1966).

Au temps où la guilde des peintres et celle des miroitiers étaient une seule association, la représentation de la vie par l'artiste tenait son modèle de la forme humaine. Il y recherchait la beauté comme un équilibre actif, hors de portée de la main maladroite, mais prêt à effleurer dans l'œuvre de certains inspirés et toujours reflété par le miroir. Naturaliste et anthropomorphe, l'art ne s'attardait que peu sur les œuvres de l'Humanité, ses objets manufacturés, ses constructions éclipsées par l'énigme d'un regard. L'espoir de prendre place dans l'ordre harmonieux du monde dont l'unité est à l'image de Dieu, c'est-à-dire de l'Homme, guidera ces imitateurs de la création que sont alors les artistes. Longtemps, le corps sera ainsi l'aune de l'univers et l'émotion son énergie. Jusqu'à l'ère industrielle, jusqu'au triomphe de la *science,* nouveau feu qui éclaire l'être d'une lueur fluctuante et dont la littérature de science-fiction est l'ombre portée. Dépositaire du refoulé de la démarche scientifique, telle qu'elle motive ceux qui l'utilisent comme ceux qui se contentent de rêver à ses avatars les plus concrets – machines à laver et ordinateurs personnels – la science-fiction s'est dotée d'une gigantesque panoplie d'objets technologiques, plus ou moins hétéroclites, qu'elle vénère ou abhorre dans des textes où le *décor* prend la

parole et les personnages humains se révèlent des accessoires.

La littérature de science-fiction organise la revanche des objets sur l'Homme : en cela elle n'est que la caisse de résonance d'un processus qui concerne la société tout entière et son incapacité à maîtriser les nouveaux outils. Au fil des années, le genre s'est installé dans les représentations du mécanique : le savant héroïque qui construit seul une fusée dans son garage (1928 : E.E. Smith publie *Skylark of Space* dans *Amazing Stories)* est d'abord remplacé dans les récits par des *groupes* promoteurs de découvertes scientifiques qui deviennent vite identifiées au changement social (1942 : aurore du cycle *Fondation* écrit par Isaac Asimov), puis par les *machines* elles-mêmes qui savent se passer de leurs constructeurs (1968 : le film de Stanley Kubrick *2001, l'Odyssée de l'espace* présente un ordinateur plus humain que l'équipage de la fusée qu'il est chargé de surveiller). En fait, un des principaux intérêts du cinéma de science-fiction des dix dernières années – de *Star Wars* à *Runaway* – réside dans la description minutieuse et parfois visionnaire de mondes étranges, aux objets fascinants comme des jouets inconnus. *Alien* et *Blade Runner* de Ridley Scott sont les sommets baroques de ce mouvement où les décors contiennent une richesse inouïe de détails qui seuls permettent de comprendre le récit principal plein d'hommes et de robots. Du côté de l'écriture, toute une partie de la science-fiction moderne s'est attachée à pervertir les liaisons stables qui ancrent l'humain à son environnement manufacturé : chez Philip K. Dick les repères de l'existence s'écroulent, le mécanique s'active comme une armada de jeunes filles en émoi – les livres discourent quand ils ne se prennent pas pour des psychanalystes, les réveille-matin caquètent, les taxi-robots racontent leur vie – alors que l'humain retourne à l'inanimé. La science débouche ainsi sur l'animisme : comme dans la célèbre nouvelle de Harlan Ellison et de Robert Sheckley « Je

vois un homme assis dans un fauteuil, et le fauteuil lui mord la jambe » (1968) où le monde des objets est tout entier tendu d'excitation et de jalousie vers l'homme qu'il aime éperdument.

En ses multiples facettes, la science-fiction nous renvoie une représentation fantasmatique des effets de la science sur l'homme et son esprit, sinon ses sentiments. Le développement démesuré des machines qui organise l'éveil des choses immobiles ; le remplacement de l'environnement naturel par le factice ; chaque objet quotidien marqué de l'Homme au risque de laisser celui-ci n'être plus présent qu'*in absentia*. Jusqu'à l'exploration des planètes qui peu à peu se remplit d'électronique et se vide d'humanité. Depuis les années soixante-dix, les missions de la NASA chargent leurs fusées d'explorer toutes seules le système solaire. Des caméras informent l'humanité de la beauté de l'univers : l'exergue le remarquait, la machine observe et l'Homme ressent, mais jusqu'à quel point vit-il la même émotion que si ses yeux perdaient leurs filtres mécaniques ? Et la science-fiction de rêver à un temps où les appareils de l'humanité continueraient leurs taches serviles sans personne pour en tirer les fruits (voir « Le mystère de la passion » dans ce recueil), leurs maîtres disparus.

Roger Zelazny écrira en 1975 (n°*174* de la bibliographie) que la science-fiction s'est faite le porte-voix d'une conception du changement et de l'expérience imaginaire impensée dans la philosophie grecque aristotélicienne qui conceptualise « la lutte d'une humanité statique contre un destin immuable et inflexible » (p. 249). En cela, elle reflète son temps, le changement constant de l'environnement matériel ou psychosocial, et retrouve le désir d'explorer l'inconnu qui manquait de se perdre avec la fin des découvertes géographiques ; Zelazny compare le point de vue que développe la science-fiction avec les ouvrages de Saint-Exupéry et ceux du commandant Cousteau : mais ses

découvertes, elle les réalise par l'intermédiaire d'appareillages de plus en plus complexes qui dressent barrières après barrières entre l'Homme et ses expériences sensorielles, le coupant peut-être peu à peu de lui-même. Étiré par *identification projective* entre la Terre et les étoiles par l'intermédiaire de ses instruments de mesure explorateurs, l'humain cherche à vivre par procuration des aventures tout à la fois merveilleuses et aliénantes. C'est cette situation qu'a ouverte la science à l'Homme. À ses effets imaginaires, la science-fiction nous introduit.

D'un côté nous recueillons l'exaltation d'une civilisation en mouvement vers l'inconnu ; productrice de prolongements électroniques de plus en plus puissants à ses membres. Jusqu'à ce qu'Hiroshima fasse retomber cette pluie d'énergie sur nos têtes, le space-opera célébrera la fête des hommes-dieux : les broyeurs d'atomes et de galaxies, les empires stellaires de l'humanité ubiquitaire seront quelques années les points de repère du futur. *La Légion de l'espace* de Jack Williamson (1934) reste comme souvenir de cet espoir abandonné. Après la seconde guerre mondiale, ceux qui voulaient encore investir fantasmatiquement dans l'avenir de la science durent se résoudre à *l'incertitude.* Rien n'apparaît plus sur l'horizon et il faut inventer des solutions nouvelles. Roger Zelazny fera un sujet de contentement de cette association entre la puissance du développement scientifique et l'inconnu, dans la représentation d'un mouvement ascendant sans terme. « La source de la vitalité de la science-fiction tient dans le fait que, comme son sujet (l'avenir de l'Homme), elle grandit constamment, mais reste toujours incomplète » (n°*174,* p. 251). Cette définition convient aussi à l'œuvre de l'auteur.

Sur l'autre face du monde des craintes et des désirs, nous rencontrons une position que tiendra souvent la science-fiction moderne : la peur des créations de l'Homme. Jack Williamson qui avait réfléchi depuis *La Légion de l'espace* commencera en 1947, avec « With folded hands »

(*Astounding,* juillet), un récit où – pour la première fois – les robots sont à la fois bienveillants et sans pitié. La littérature des années cinquante et tout particulièrement la revue *Fantasy & SF* fera une mode des fins du monde scientifiques. La lecture des premières années de la revue *Fiction* (édition française de *F&SF)* est édifiante sur ce point : Damon Knight y détruit l'Homme « sans éclat » et Ward Moore décrit sa survie précaire. La New Wave mettra la dernière touche à ce contre-investissement lorsqu'elle proposera de faire disparaître le mot *science* du sigle science-fiction pour le remplacer par « spéculative fiction ».

Pour rendre compte de ce processus, Roger Zelazny emploie une métaphore qui pourrait, nous le verrons, tout aussi bien s'appliquer à son travail : il propose que le genre se débat entre le mythe de Frankenstein et celui de Pygmalion. On le sait, Brian W. Aldiss (1973) pense que la science-fiction naît avec le *Frankenstein* de Mary Shelley (1818) ; Zelazny lui associe un mythe complémentaire : « il m'apparaît qu'à l'intérieur du corpus de la science-fiction se déroule un débat – semblable à la tension qui unit et sépare Frankenstein de Pygmalion – qui est peut-être aussi externe au genre, au sujet de savoir si les créations de l'Homme le détruiront ou si elles vivront heureuses avec lui un futur sans nuage. (…) Aujourd'hui, l'ombre du monstre de Frankenstein tombe sur nos œuvres (…) (mais nous verrons peut-être un jour) le triomphe de Pygmalion » (n°*174,* p. 248-252). De cette proposition nous voyons déjà goutter les substances qui formeront le mélange complexe que nous nommerons *le paradoxe.*

Lorsque Roger Zelazny publie ses premiers récits aux États-Unis, il est très vite identifié par la critique à la New Wave qui oublie ses œuvres *d'heroïc fantasy* pour se concentrer sur les textes plus expérimentaux quant au style. Ce qui est peut-être là un malentendu vaudra à l'auteur une gloire rapide sous la forme d'une série de prix spécialisés décernés par les professionnels *(Nebula)* ou par

les amateurs *(Hugo).* En trois ans, 1966-1968, il ramasse un nombre considérable de récompenses et de nominations, emporté par la vague nouvelle qui charriait aussi en son eau Harlan Ellison et Samuel Delany. Successivement "He who shapes" (n°51) et « The doors of his face, the lamps of his mouth » (n°*53)* gagnent le *Nebula ;* ..."And call me Conrad" (n°*61)* et *Lord of Light* (n°*106)* le Hugo. L'auteur accepte à la même époque la place de secrétaire-trésorier de l'Association des Écrivains de Science-Fiction Américains (SFWA) : de son travail il reste une anthologie préparée par ses soins, *Nebula Award Stories III* (n°*128).* Cette réussite fulgurante, il la doit surtout à son talent, mais un peu aussi à cette conjonction branlante faite entre son nom et l'école de *New Worlds,* revue anglaise d'avant-garde à laquelle il avait confié quelques-uns de ses meilleurs textes *(67, 69, 75).* Lorsque, à partir de 1969, Roger Zelazny est devenu écrivain professionnel, la représentation idéalisée que se faisaient de lui ses confrères – linéaments idéologiques mêlés de rêves sur les génies littéraires qui vivotent dans leur coin en suçotant leur œuvre définitive – s'est affaissée. Il a dû alors payer cette déception par une traversée du désert critique : ses nouveaux livres « souffraient d'une écriture relâchée », étaient « moins travaillés », « plus commerciaux ». Peter Nicholis écrit encore en 1979 « À partir de *l'Ile des morts* (1969) et de *Royaumes d'ombre et de lumière* (1969) l'œuvre de Roger Zelazny commence à décliner ostensiblement ; ses intrigues se simplifient, deviennent fumeuses ou restent à l'état brut » (p. 672). Séducteur abandonné par ses admirateurs, Zelazny en retrouva d'autres un peu plus tard, lorsque le public de la revue *Analog,* puis de *Isaac Asimov's SF Magazine* – agenouillé devant la science et ses bienfaits – rencontra l'auteur sur sa route et en fit un protagoniste du *main stream* de la science-fiction. Les temps avaient changé et Reagan se profilait à l'horizon… Trois nouvelles récompenses accompagnent la redécouverte : un *Nebula* et

un *Hugo* en 1976 pour « Home is the Hangman » (n°*175) ;* un *Hugo* en 1982 pour « Unicorn variation » (n°*233).*

En France un mouvement du même ordre s'est déroulé – avec un cran de décalage sur les U.S.A. Roger Zelazny a été lu ici directement à partir de 1966 à travers ses textes « expérimentaux », soit, dans l'ordre de parution français : « Une rose pour l'Ecclésiaste » (n°*33*), « En cet instant de la tempête » (n°*73),* « Les portes de son visage, les lampes de sa bouche » (n°55), « Cette montagne mortelle » (n°*82)* – « Les autos sauvages » (n°55) présentant le cas particulier du récit conforme au « ton » *Galaxie.* En fait Alain Dorémieux, le rédacteur en chef de la revue *Fiction*, et plus tard Michel Demuth à *Galaxie*, présenteront l'auteur comme un protagoniste de la New Wave, ce qui aura pour effet de déclencher des résistances chez les lecteurs passéistes de ces revues et de retarder la reconnaissance de Roger Zelazny comme auteur majeur dans notre pays. Il faudra attendre un roman traduit par Dorémieux, *l'Ile des morts* (n°*133),* pour réconcilier un instant tout le monde et valoir à son auteur le pri*x Apollo* (l'équivalent autochtone du *Nebula)* en 1972. Plus tard, chacun commença ici aussi à répéter que Roger Zelazny n'écrivait plus au sommet de sa forme. Pourtant, coïncidence ironique, le roman préféré en notre pays, *l'Ile des morts*, était précisément pour les Américains le point d'inflexion du déclin… Cette contradiction montre à l'évidence que l'œuvre de Roger Zelazny n'a pas fondamentalement changé au cours des temps : près de vingt-cinq années de travail s'étalent aujourd'hui devant nous, parsemées d'étapes diverses. Les réussites majeures y côtoient de semi-échecs, mais parmi ceux-ci, pas un texte honteux et les plus beaux écrits se répartissent sur toute la carrière de leur auteur. *Toi l'immortel* (n°*80)* a bénéficié d'un effet de surprise et *Aujourd'hui, nous changeons de visage* (n°*161)* pâti de la rancœur ambiante. Le public ne s'y est pas trompé, qui a

accueilli avec une constante faveur toutes les productions de l’écrivain au fil des ans.

Roger Zelazny donne l’exemple d’un auteur tellement doué qu’il peut se voir inféodé par la critique à n’importe quelle école d'écriture à la mode ; tellement personnel qu’il doit bientôt aller son chemin solitaire, après avoir cédé au rituel des accolades et bu un verre entre collègues aux sensibilités proches. Il ne s’en portera pas plus mal, mais quel est son chemin ?

1. Biographie : vie et œuvres entrelacées

Il existe des auteurs dont la vie se révèle aussi intéressante – quelquefois plus – que leur œuvre ; certains en font profession et écrivent leurs mémoires. Pour d’autres, en une étrange symétrie, la fiction et la vie semblent se répondre l’une à l’autre, comme si elles faisaient partie d’un même ensemble. Quelques-uns voient, comme Philip K. Dick, l’œuvre se déverser dans le quotidien (M. Thaon, 1979). Roger Zelazny fait partie de cette race heureuse qui mature peu à peu en étayant son existence sur son travail. On observe alors un effacement lent des aléas du cœur, au profit d’un ancrage professionnel de plus en plus affirmé. Il ne faudra donc pas attendre de ces pages le compte rendu de grandes crises d’écriture, d’œuvres inachevées ou introuvables, cachées par l’auteur dans sa cave car elles ne révèlent que trop ses angoisses intimes. Zelazny semble un écrivain-né : il commence à composer des textes et des poèmes à 11 ans, puis, comme un moteur qui se rode peu à peu, produit de plus en plus, d’abord une abondance de courts récits, ensuite une série régulière de romans. Cette prise de cap s’accompagne d’une disparition des détails biographiques directs : notre compte rendu verra ainsi les informations sur Roger Zelazny devenir nouvelles de ses livres…

Roger Joseph Zelazny naît le 13 mai 1937 à Cleveland (État d’Ohio) d’une famille aux racines polonaises. Très vite,

il s’intéresse aux livres ; il le rapporte lui-même dans une interview réalisée par Patrice Duvic (1971, p. 139) : « J’ai commencé à écrire à 11 ans. À 16 ans, j’ai gagné un concours de nouvelles à la high school et j’ai essayé d’écrire jusqu’à l’âge de 18 ans, où j’ai quitté le collège. À ce moment-là, j’ai arrêté d’écrire de la fiction et j’ai décidé que je serais poète. Je n’ai écrit que de la poésie pendant 5 ans. » Carl B. Yoke insiste, lui, sur l’intense curiosité qui a toujours poussé son ami d’enfance : « son appétit de savoir guide ses lectures (…) Il est attiré par toutes les nouveautés : les idées, les gens, les circonstances inhabituelles. Sa capacité à absorber des données est à peu près inégalée (…) et presque tout ce qu’il lit réapparaît un jour dans sa fiction » (1979, p. 13). Il a fréquenté d’abord l’école primaire Noble d’Euclid (Ohio) où il s’est révélé un écolier brillant mais indiscipliné. Les commentateurs isolent d’ailleurs dans la personnalité zelaznienne de l’époque et jusqu’à la fin de son adolescence une certaine qualité vaniteuse associée à un manque de savoir-vivre qui lui rendaient la vie difficile avec certains maîtres. Dès la fin du primaire, il commence à composer des poèmes et une série de contes humoristiques mettant en scène des créatures fabuleuses.

En 1949, Roger Zelazny entre au lycée Shore Junior d’Euclid où il commence un travail qui durera plusieurs années et lui servira d’aire de lancement pour des récits futurs : l’épopée confidentielle et interminable intitulée *The Record* dont les héros sont deux monstres, le Zlaz et le Yok, qui vivent dans les catacombes sous Paris, passent leur temps à dormir et à boire du *Zyphoam,* l’alcool plus terrible que l’alcool. Ils croient travailler, mais leur patron essaie surtout de les tenir éloignés de toute activité terrestre, de peur qu’ils ne provoquent une catastrophe. La série de récits interconnectés qui forment l’épopée raconte quelques-unes de leurs erreurs et les effets miraculeux qui en découlent : comment, par exemple, la dépouille pétrifiée

d’un dinosaure gigantesque se recouvre d’alluvions pour devenir un jour les montagnes rocheuses.

Comme pour un roman feuilleton, Zelazny lisait au fur et à mesure les épisodes à ses amis, C. Yoke et Richard Covert, qui lui fournissaient en retour réactions et idées folles nécessaires à continuer la saga. À cette époque déjà, Roger Zelazny ressentait le besoin d’une attention confirmatoire, de l’assurance d’une sympathie admirative pour pouvoir produire et lutter contre une certaine tendance à *la dépression et à l'incertitude quant à l’opinion d’autrui,* sinon à l’autodépréciation chez un être le plus souvent optimiste, accueillant et rieur. Le lecteur de ses œuvres aura déjà pu remarquer combien le thème du regard revient souvent chez l’auteur : un de ses thèmes favoris met en scène un personnage qui sacrifie toute sa vie à *observer* les autres et à *être admiré* d’eux. C’est très sensible dans une belle nouvelle comme « The Graveyard Heart » (en français « Le cœur funéraire », n°*36)* où le héros rêve d’« être comme ces dieux qui n’apparaissent qu’aux équinoxes et (de) dormir entre les processions, (…) le reste du monde devant se contenter de vivre les jours mornes qui séparent les fêtes » (p. 74, v.o.). Ces investissements voyeuristes qui rattachent au public par des fils psychiques sont encore très présents dans un récit de ce Livre d’Or, « Les clefs de Décembre », qui est une métaphore de la situation de l’auteur et de ses livres face au lecteur, où Jarry Dark préfère sacrifier son peuple et son destin pour être le dieu d’une race étrangère, adulé de loin et représenté en effigie dans chaque village. Dans cette ligne d’idée, Roger Zelazny rencontra chez deux de ses professeurs, Mme Ruby Oison (responsable du cours « Écriture et Créativité ») et M. Myron Gordon (journalisme) une appréciation critique de son travail et un encouragement à écrire dont il se souvient encore aujourd’hui. À cette époque, il participe à la gazette de l’école, publie deux récits et un poème dans *Eucuyo,* la revue littéraire de l’institution, réalise sa première *vente*

lorsque « Mister Fuller’s revolt » paraît dans *Literary Cavalcade* en 1954. Roger Zelazny a dix-sept ans. Un temps, il avait déjà tenté de vendre des récits de science-fiction aux magazines professionnels, sans succès, et s’était découragé. « J’ai écrit peut-être deux cents histoires à ce moment, et l’une après l’autre, elles furent toutes rejetées. Enfin, de temps en temps je recevais un petit mot gentil d’un rédacteur » *(If,* 1969, p. 160).

En 1955, Zelazny s’inscrit à l’Université de Cleveland (Ohio) Western Reserve, en section de *psychologie.* Pendant quelques temps, il lit abondamment Sigmund Freud, Cari Jung ou Havelock Ellis qu’il apprécie plus en littéraire que comme scientifique. Peu attiré par une carrière dans la profession et encouragé par sa première vente, il délaisse les processus psychiques et s’inscrit en *anglais.* De cette formation, il restera un intérêt jamais démenti pour les mondes internes et un livre, *le Maître des rêves* (n°*81*), profondément influencé par l’imagerie jungienne, dont le personnage principal est un psychanalyste aux techniques d’avant-garde. On peut d’ailleurs dire que tous les textes de Roger Zelazny sont des voyages mentaux, ainsi que le proposent Jean-François Jamoul et Yves Frémion (1972) à propos de *l'Ile des morts* (n°*138).* Ce changement d’orientation réussit à Roger Zelazny puisqu’il reçoit deux fois, en 1957 et en 1959, le Finley Foster’s Prize de poésie, ainsi que le Holden Essay Award pour une longue dissertation sur Geoffrey Chaucer. Il prépare sa licence en lisant Thomas Mann, Rilke, Whitman, Shakespeare et les poètes symbolistes français. Des loisirs sont consacrés à la course de haies et au judo. D’autres à la musique des mots : il termine un recueil de poèmes – *Chisel in the Sky* – qui restera partiellement inédit.

Au sortir de 1959, Roger Zelazny s’inscrit – licence en poche – à la maîtrise d’anglais de l’Université de Columbia à New-York. Ce sera l’occasion pour lui de se livrer à une année d’orgie culturelle où il hante les théâtres et les

musées de la ville, circule autour de Greenwich Village en quête de Folk Music – un goût qu'il partage avec Samuel Delany. Puis il semble traverser une période de remise en question où il quitte la vie frénétique de New-York pour s'engager dans la Garde Nationale de l'Ohio. Il passe six mois de service actif à Fort Bliss (Texas) à la sortie duquel il s'engage au 137e bataillon d'Artillerie des États-Unis, puis au 112e bataillon du Génie. Il servira dans un corps armé de missiles nucléaires à tête chercheuse, une activité profitable à la réflexion qu'il emploiera à travailler l'épée *(cf.* Donald H. Tuck, 1978, p. 474) et à écrire un mémoire de maîtrise sur le théâtre élisabéthain et jacobite (n°*17)* qu'il soutiendra en 1962.

1960-1962 : ces années relativement obscures de la vie de Roger Zelazny serviront de fondations aux textes à venir, puisque des récits comme « Une rose pour l'Ecclésiaste » (n°*33)* sortiront de l'expérience militaire.

En 1962, Roger Zelazny s'installe dans la vie avec l'idée bien arrêtée de faire profession de sa plume, et très précisément dans le domaine de la science-fiction. Après avoir un instant pensé faire financer sa plume par les allocations-chômage (*If*, 1969, p. 160), la prudence le conduit à accepter un travail à la Sécurité sociale de Cleveland et à réserver ses loisirs à l'écriture. Il écrit donc le soir, en alternance avec l'apprentissage de la langue allemande, et tente de présenter ses œuvres aux revues professionnelles, au départ sans grand succès. « Comme j'avais décidé d'écrire de la science-fiction, je passai une semaine à lire tous les magazines que je pouvais trouver dans les kiosques et quelques livres de poche pris au hasard. Puis je me suis assis, plein de confiance à ma table ; j'ai commencé à écrire plusieurs nouvelles chaque semaine et à les envoyer aux revues. En retour, je commençai à recevoir des lettres de rejet, jusqu'à ce qu'en mars arrive un mot de Cele Goldsmith annonçant qu'elle prenait "Le mystère de la Passion" » (n°799, p. 4).

Roger Zelazny venait de rencontrer celle qui allait l'imposer au public par une politique intensive de publication. Cele Goldsmith dirigeait à cette époque la plus ancienne revue de science-fiction au monde, *Amazing,* l'ancêtre créée en 1926 par Hugo Gernsback qui avait doucement sombré au fil des ans dans le populaire racoleur de très petite lignée. Il est heureux pour Zelazny qu'*Amazing,* après une longue période de réalisme fantastique consacrée aux dernières nouvelles de la Lémurie, soit entrée dans son été indien avec l'arrivée de Cele Goldsmith au poste de rédacteur en chef. Goldsmith se révéla une femme pleine de goût et d'énergie, l'égale en bien des points des John Campbell, H.L. Gold et Anthony Boucher de bonne mémoire : handicapée par la mauvaise réputation – autant littéraire que financière – de sa revue, elle réussit à s'imposer en décidant de vieux auteurs endormis à écrire pour elle (Fritz Leiber reprend son cycle de Lankhmar, Robert F. Young, Edmond Hamilton, Daniel Galouye reviennent aux récits courts) et surtout allume de nouvelles étoiles : Harlan Ellison, Thomas Disch, Keith Laumer. Elle verra probablement en Roger Zelazny son meilleur poulain et lui fera occuper quelques temps (1962-1965) dans la revue la position d'un Robert Sheckley par rapport au *Galaxy* des années cinquante : celle de l'auteur maison dont on présente chaque mois un texte dans l'une ou l'autre des revues du groupe d'édition – *Amazing* ou *Fantastic.* Comme pour Sheckley, la force de travail de notre auteur se révéla telle que même deux débouchés mensuels passaient pour un goulot d'étranglement. Goldsmith trouva donc un pseudonyme à Zelazny, *Harrison Denmark,* et publia les récits *deux par deux*. C'est ainsi que notre auteur apprit son métier en abreuvant *Amazing* et *Fantastic* de récits remplis de culture, d'élégance, d'intelligence, de finesse, d'humour… et tout simplement d'idées. Une grande partie du Livre d'Or provient de cette période (n°*14, 20, 22, 24, 25, 28, 30, 32, 52, 58).*

Pendant ce temps le travail de Zelazny au service des Recours Gracieux de la Sécurité sociale ne se révélait pas infructueux, puisqu'il lui permettait de rencontrer et d'observer attentivement une humanité bigarrée qui allait un jour faire retour dans la fiction. « (Je faisais) des interviews, à l'intention de la Sécurité sociale, de personnes handicapées ou de gens qui prennent leur retraite. Et puis, en 1965, je suis venu à Baltimore pour travailler au bureau central. Là, plus ou moins, c'était un travail de nature légale qui concernait la rédaction de toutes sortes de mémos et de rapports sur les cas où la Sécurité sociale avait fait l'objet de poursuites de la part de quelqu'un » *(In :* Patrice Duvic, 1971, p. 139). Le succès littéraire et professionnel va aider Roger Zelazny à supporter l'année la plus dure de son existence. Au début de l'automne 1964, alors qu'il prévoyait de se marier en octobre avec une jeune fille de sa région, Sharon Steberl, Zelazny subit un grave accident d'automobile sur la route de Mansfield qui le blesse grièvement ; les noces seront renvoyées à la fin de l'année. Alors qu'il se remettait doucement, il perd son père Joseph Zelazny qui meurt brusquement le 25 novembre. C'est le début d'une période de dépression au cours de laquelle seule l'écriture lui procure encore des satisfactions, d'autant plus que son mariage ne marche pas du tout, au point que la tension grandissante débouche sur une séparation, à la fin de l'été suivant. Une nouvelle écrite à cette époque, « Que vienne le pouvoir » (n°*78,* dans ce recueil), donne des indications sur ce qu'il ressentait à propos de son couple : la détresse émotionnelle, la certitude que le partenaire est un monstre cruel et envieux, qui débouche sur l'impression de ne plus savoir aimer. Sa nomination au siège central de la Sécurité sociale de Baltimore où il s'occupera des contentieux sera un soulagement, malgré l'obligation de se séparer de ses amis. C'est là qu'il rencontrera celle qui deviendra sa seconde femme et lui apportera le calme intérieur : Judith Alene Callahan. Tout ira alors très vite, le

divorce effectif – en juin 1966 – et le remariage – août de la même année. À partir de là, seules les naissances nous tiendront au courant de sa vie personnelle.

En 1966, Roger Zelazny était devenu dans le petit monde de la science-fiction un auteur célèbre, dont chaque nouveau texte se voyait commenté par les amateurs. Ses trois premiers romans se voient récompensés et resteront ses plus célèbres aux États-Unis. Par ordre de parution, il s'agit du *Maître des rêves* (n°*81),* de *Toi l'immortel* (n°*80)* et de *Seigneur de lumière* (n°*106).* A l'observateur parvenu sur les lieux après la bataille, ils n'apparaissent pas – en toute franchise – faire partie des plus grandes réussites d'un auteur qui semble à l'époque plus à l'aise dans la novelette et doit encore apprendre à perfectionner l'art d'occuper rationnellement les grandes surfaces. Exploration puissante des mythologies hindoues, *Seigneur de lumière* mérite seul d'être retenu parmi les cinq Zelazny de base, mais il souffre en français d'une traduction sans âme. Issu d'un merveilleux sujet qu'on aimerait voir à nouveau abordé par l'auteur – l'exploration directe des cauchemars d'un patient à des fins thérapeutiques – *le Maître des rêves* ne peut égaler la longue novelette, « He who shapes » (n°*51),* dont il est issu. *Toi l'immortel* peine quant à lui pour délier les fils d'une action sans véritable direction : c'est le seul livre où la capacité zelaznienne de jongler avec les métaphores encombre le corps du texte au lieu de le mettre en valeur. Ces dernières remarques écrites en toute humilité car un trop-plein d'images chez Zelazny, c'est Marylin Monroe qui appuie outre mesure sur le rouge à lèvres…

C'est en 1969 que Roger Zelazny, tranquillisé par les réactions très favorables du public, peut enfin réaliser son ambition de faire sa profession de l'écriture. Il quitte son poste et s'installe avec la volonté arrêtée de se concentrer sur la production de *romans,* activité beaucoup plus lucrative pour un écrivain que la nouvelle dans un marché où les magazines spécialisés meurent lentement et où les «

grands comptes » – les *Play boy, Saturday Evening Post,* et autres revues de luxe – sont encore fermés à la science-fiction. Il écrira donc trois romans cette année-là, deux comptent parmi ses plus grands : *Royaumes d'ombre et de lumière* (n°*136), Damnation Alley* (n°1*37,* nous ne pouvons nous résoudre à employer le titre français infâme) et *l'Ile des morts* (n°*138).* Le premier est la tentative avortée d'accumuler dans un texte toutes les *expériences d'écriture* possibles – diverses sortes de proses, des vers, des extraits d'une pièce de théâtre – au sein d'un conteneur thématique peu adapté : le livre exploite beaucoup une mythologie égyptienne qui, avec sa dénégation de la mort par l'éternité, laisse peu de place à la discontinuité des thèmes et des styles. C'est le récit le plus « New Wave », le plus « delanien » qu'ait jamais écrit l'auteur et il sera de ce fait particulièrement mal accueilli par la critique classique qui passera à côté de la dimension parodique (« je voulais que ce livre soit une charge de ce que l'on appelle parfois la « New Wave ». Mais je crois que personne ne s'en est aperçu » – *If,* 1969, p. 161). William Atheling Jr (un pseudonyme de James Blish) écrira à son propos – tout en reconnaissant les qualités d'écrivain de Zelazny : « Ce livre est ignorant et inconsistant. Les dieux personnifiés qui naissent sous la plume de Zelazny manquent de dignité, ils se révèlent stupides, peu différenciés et anti-historiques. Des créatures venues d'autres mythologies comme le Cerbère ou le Minotaure débarquent au hasard des pages, ainsi que d'autres qui semblent des inventions de Zelazny. Une d'entre elles est un bizarre immortel appelé le général d'acier, qui aime bien les causes perdues et chevauche un cheval mécanique qui court frénétiquement de droite et de gauche en pulvérisant le paysage à chaque fois que son maître se bat » (1970, p. 136). Roger Zelazny, qui est certainement un des rares auteurs à savoir reconnaître les failles de ses propres livres et *à le dire,* défend mollement *Royaumes d'ombre et de lumière :* d'un côté il écrit qu'il « a

probablement plus appris à écrire ce roman qu'à aucune autre de (ses) œuvres » *(in* : Richard Geis, 1973, p. 36) ; mais il ajoute de l'autre : « j'ai écrit ce livre pour mon amusement personnel, pas vraiment pour qu'il soit publié. (…) Je voulais parvenir à un ensemble dans lequel mes sentiments pour mes personnages seraient aussi proches du zéro que possible » *(in :* D. Levak, 1983, p. 26).

Damnation Alley est le récit efficace de l'épopée monomaniaque de Hell Tanner, un rebelle embrigadé par la police pour traverser le pays et porter des médicaments sur la côte Est des États-Unis en un temps où cette immense contrée est coupée en deux par les résidus monstrueux d'une guerre atomique. Ce Mad Max avant la lettre raconte donc le passage de Hell en Enfer et la transformation inconsciente de ses motivations en cours de route. « Je désirais savoir s'il était vraiment plus important d'accomplir une bonne action pour une noble cause, ou d'en réaliser une tout aussi bonne, mais pour de mauvaises raisons » (1973, p. 43). Ceux qui trouveraient cette thématique simpliste feraient bien de lire le roman, puis d'aller voir le film qui en a été tiré, en français *les Survivants de la fin du monde* (1978) de Jack Smight, avec George Peppard et Dominique Sanda, pour réaliser combien Roger Zelazny sait rendre les détails visuels de son monde, au point que les images du film semblent vides, yeux glauques aveugles aux couleurs.

L'Ile des morts reste probablement le meilleur roman de Roger Zelazny. Il a reçu en 1972 le prix Apollo, une récompense à laquelle il faut associer l'excellente traduction d'Alain Dorémieux qui n'est pas pour rien dans le fossé que ce texte creuse dans notre langue avec la majorité de ses compagnons de route. Il s'agit de l'histoire de Francis Sandow, demi-dieu qui va être entraîné dans une quête initiatique au cours de laquelle il croira poursuivre un amour perdu, mais – comme dans toute bonne quête – apprendra surtout sur lui-même et sera amené à changer profondément, d'une façon quasiment métamorphique.

Nous avons inclu dans ce *Livre d'Or* un épisode adventice qui porte un éclairage original sur la psyché de Francis Sandow et sur ses motivations.

Après 1969, Roger Zelazny s'installe dans sa nouvelle vie, plus stable et tranquille. Des enfants naissent dans la maison, à ce jour deux fils et une fille : Devin, né en 1971, Jonathan Trent (1976), et plus récemment la petite Shannon. En 1975, la famille déménage à Santa-Fe (Nouveau Mexique) où elle habite encore. Les lectures de notre auteur s'infléchissent quelque peu vers la physique et les mathématiques, dans le temps où il introduit de plus en plus d'éléments directement scientifiques dans ses textes. Il s'intéresse aussi à la médecine à l'occasion de problèmes de santé qui l'amènent à réfléchir à son corps. On trouvera des traces de ces investissements dans les fictions ultérieures. En 1977, il vient en France avec sa famille, invité par Philippe Hupp au festival de science-fiction de Metz, mais sa présence est tout à fait éclipsée par celle de Philip K. Dick qui s'est enfin décidé au même moment à sortir des U.S.A. Un événement que le public de Metz ne manque pas, qui n'a d'yeux que pour Dick. Nous n'avons ainsi pas su vraiment profiter de la présence de Zelazny qui se retirait facilement au sein de son groupe familial et ne faisait rien pour être remarqué, à l'inverse d'Harlan Ellison, présent lui aussi. Mais est-il étonnant qu'un écrivain dont les récits parlent de dieux absents adulés des hommes se place en position de retrait ? Le héros de « Une rose pour l'Ecclésiaste » (n°5J) disait bien « je ne suis qu'un poète de seconde zone avec des accès terribles d'*hubris* » (p. 214) et n'en pensait pas un mot.

De la carrière de Zelazny après 1969, nous retiendrons quelques œuvres saillantes : *le Maître des ombres* (n°*151), Aujourd'hui, nous changeons de visage* (n°*161), Repères sur la route* (n°*215)* et surtout le cycle des *Princes d'Ambre* (n°*141*, *154*, 177, *181, 204, 293)* qui contient pour l'instant six épisodes et qui en recevra au moins deux autres. En

dehors de ces œuvres, deux points sont à noter : l'accès de l'auteur aux marchés de prestige, avec la parution de quelques textes dans le *Saturday Evening Post ;* le retour d'un de ses romans à la faveur de la critique avec *l'Œil du chat* (n°2*89). Le Maître des ombres* est un texte inspiré de Jack Vance – le héros se nomme Jack des ombres – et qui rappelle *Cugel l'astucieux* en plus glauque. Il raconte l'histoire d'une planète immobile, coupée en deux entre la terre du soleil toujours au zénith où la science règne en maître et la face nocturne du monde livrée à la sorcellerie. De l'une à l'autre erre Jack des ombres, qui tire sa force de la rencontre entre la lumière et l'obscurité des objets. Ce sera lui qui permettra au globe de se remettre en mouvement pour rétablir l'harmonie des éléments en opposition. Roger Zelazny se souvient de ce roman comme un de ses plus agréables à écrire, car – contrairement à ses habitudes – il avait soigneusement préparé le plan de l'action et les personnages prenaient de l'autonomie au fil des pages : mouvement et structure associés. « Quand on arrive à un certain point de la ligne narrative, si on continue de suivre complètement cette ligne, l'histoire perd toute vie et devient quelque chose de mort. Il faut donc s'en éloigner, et la raison qui y pousse, c'est qu'à ce moment les personnages semblent prendre une vie propre, et qu'ils deviennent alors un peu plus grands que nature…» *(In :* Patrice Duvic, 1971, p. 145). Les vingt dernières pages du livre sont même écrites d'un trait. Le seul reproche esthétique que l'on puisse faire au *Maître des ombres* – une fois acceptées ses prémisses d*'heroïc fantasy* – réside dans la dernière partie *hâtive* d'un livre relativement court. Roger Zelazny le sait, qui écrit : « Je pense aujourd'hui que j'aurais dû télescoper un peu l'action du premier tiers pour étoffer la fin. Cela aurait produit une impression générale plus forte » *(in :* R. Geis, 1973, p. 43). Mais c'est en fait une caractéristique du style – et de la personnalité – de l'auteur que d'avoir des difficultés à gérer les *fins.* C'est vrai de la

série des princes d'Ambre, un train dont les wagons s'allongent à l'horizon et qui a besoin de la force d'une belle locomotive pour pouvoir se déplacer.

C'est vrai aussi de *Repères sur la route* qui, pour nous, aurait pu se révéler un des tout meilleurs Zelazny et est handicapé par un épilogue burlesque et maladroit, sans commune mesure avec le reste du roman, ce que l'auteur reconnaît volontiers : « Cette idée de la Route me fascinait et je me suis lancé dans le sujet probablement trop rapidement, en tout cas sans attendre qu'il mûrisse tout à fait » (lettre inédite, 1983). Celui-ci tourne autour du concept de *la route* : l'objectivation du temps sous la forme d'une autoroute à plusieurs voies et dont les sorties débouchent sur diverses époques. Des accidents temporels ou des malversations ferment parfois des bretelles, ou en créent de nouvelles, mais – comme sur toutes les autoroutes du monde – la police veille à ce que nul n'enfreigne le code. Des personnes hors le temps empruntent donc cette voie de communication, et ils croient détenir un pouvoir de savoir se déplacer là où les mortels sont figés, mais au-dessus de leur tête – en une direction nouvelle encore – planent les dragons qui rêvent le monde…

Aujourd'hui, nous changeons de visage échappe aux difficultés de construction qui atteignent les livres précités. Extrêmement bien charpenté, dédié à Philip K. Dick, au thème van vogtien, il conte l'aventure d'un des nombreux immortels de Roger Zelazny. Cette fois, il s'agit d'un homme transformé en circuit homéostatique auto-régulateur. À chaque nœud important du temps existe quelqu'un dont les actes sont intimement prévus à l'avance : il prendra des décisions, mettra en jeu des forces qui amèneront une inflexion dans l'histoire de l'humanité. A côté de lui rôde un double obscur de lui-même, un clone négatif, chargé de contrebalancer les effets de sa monomanie. Ensemble, ils forment sans le savoir un système conflictuel et oscillant, mais en équilibre actif, qui guide l'Homme. Zelazny est ici

très à l'aise dans une intrigue extrêmement complexe qui développe un de ses thèmes favoris : la toute-puissance d'un personnage contrecarrée par un adversaire qui se révèle être un double maléfique. Le procédé a été employé par G.K. Chesterton dans *Un nommé Jeudi* (1908), en science-fiction par A.E. Van Vogt dans *À la poursuite des Slans* (1940). Toute la subtilité de Zelazny réside en ce que le *maléfique* n'est que l'expression d'un point de vue opposé sur le monde et qu'il soit quelquefois nécessaire que le « mal » triomphe pour que le corps social survive.

Le cycle dit des Princes d'Ambre est sans doute l'œuvre de Roger Zelazny la plus connue et la plus populaire de par le monde. Elle a pourtant été accueillie avec réserve par la critique qui n'aime pas beaucoup les romans-feuilletons. Le point de départ du cycle est une brillante idée, véritable carrefour d'associations potentielles et de récits possibles : comme dans le mythe de la caverne de Platon, le monde tel que nous le connaissons n'est que l'ombre portée des objets réels dont on perçoit l'image déformée et ternie autour de nous. Il existe donc un univers plus réel que les autres, le royaume d'Ambre, qui produit constamment une infinité d'avatars que seuls les princes d'Ambre peuvent explorer et exploiter à leur guise. On aura reconnu la version poétique d'une situation explorée par Philip José Farmer dans sa série du *Faiseur d'Univers.* La première expression de ce thème apparaît chez Zelazny dans une nouvelle de janvier 1966, « L'amour est un nombre imaginaire » (n°*67*), que l'on trouvera dans ce recueil. Le premier roman de la série *les Neuf Princes d'Ambre* reprend ce point de départ et le développe, en particulier dans la description colorée du passage d'un monde ombre à l'autre qui rapproche lentement d'Ambre et des frères ennemis qui y habitent. Ce premier volume nous apparaît pleinement réussi, sauf en ce qu'il ne peut vraiment se passer des autres textes de la série. Ceux-ci ne sont pas tous de la même eau, ils fluctuent régulièrement comme la marée, si bien que nous avions pris

l’habitude d’attendre avec impatience un épisode sur deux. Le cinquième se terminait sur une débandade qui sentait l’écrivain épuisé par les travaux forcés de la *fantasy* et il est heureux que celui-ci ait décidé de reprendre le collier après huit années de repos dans les ombres propices à la réflexion. Car la série des Princes d’Ambre s’impose, malgré des faiblesses de construction, comme la plus importante œuvre littéraire de *science-fantasy* depuis Tolkien.

Entre 1962 et 1985, le style de Roger Zelazny a beaucoup évolué dans le sens où il s’est décanté d’un trop-plein de métaphores. Les textes apparaissent alors à la fois plus simples et plus contrôlés, à l’exception d’une collaboration ratée avec Philip K. Dick (n°184), tout en gardant une « patte » reconnaissable entre toutes. Avec le succès des Princes d’Ambre, l’auteur est revenu à des thèmes qu’il affectionnait au début de sa carrière et qui plongent franchement dans le fantastique. Le personnage de Dilvish le damné, créé en 1965 dans *Fantastic* (n°52) et dont vous trouverez ici deux aventures, qui avait été abandonné au profit de thématiques de science-fiction, a été repris dans un roman, *la Terre mouvante* (n°279) et un recueil de nouvelles non traduit en français, *Dilvish the damned* (n°288). C’est l’occasion pour Roger Zelazny d’opérer une dichotomie plus franche entre sa plume fantastique qui produit encore *Changeling* (n°230) et sa suite *Madwand* (n°280), et son écriture de science-fiction qui depuis le succès de « Home is the hangman » (en français « Le retour du bourreau » dans *l’Homme qui n’existait pas*, n°182) emploie plus largement les concepts scientifiques, comme dans *Coils* (n°287), écrit en collaboration avec Fred Saberhagen. Il n’est pas interdit de penser que le futur nous réserve une nouvelle synthèse des tendances divergentes qui tendent aujourd’hui à se cliver : la morale de *Aujourd’hui, nous changeons de visage* nous le donne à penser.

2. Composition : les étayages de l'écriture

> « Asseyez-vous, s’il vous plaît, et fermez les yeux. Maintenant, respirez profondément. Il y aura des odeurs, des arômes… Il y aura aussi des goûts. Si vous écoutez attentivement, vous entendrez même des sons derrière ma voix…»
>
> *The Night has 999 Eyes* (1964).

Pas un critique, et jusqu’au plus fervent contempteur de l’auteur, qui ne s’accorde pour reconnaître à Roger Zelazny une facilité hors du commun avec les mots. William Atheling Jr. parle du « vocabulaire efflorescent, exubérant et évocateur (de l’auteur) qui donne à sa manière une qualité unique » (1970, p. 134), tout en le critiquant pour son « très faible contrôle sur la forme générale de ses livres comme sur les détails internes de son action ». Brian W. Aldiss le complimente pour « sa capacité à inonder une scène lugubre d’une lumière brûlante pour nous montrer un homme seul, confronté à un pouvoir maléfique qu’il peut à peine concevoir, et bien moins maîtriser. Le mal que rencontrent les protagonistes de ses récits n’est pas seulement externe ; il fait partie de sa destinée, sinon de lui-même » (1973, p. 52).

Comme le personnage de l’exergue, Zelazny transforme la langue en organe de perception visuel. Sous sa plume, les scènes s’illuminent de détails et de couleurs qui transforment la moindre histoire de chevalerie en voyage initiatique. Presque autant que Jack Vance, autre maître des formes et des couleurs, il aime faire traverser à ses héros des contrées bizarres qu’il décrit dans les moindres détails, sans oublier de laisser ressentir *l’émotion* qui prend les personnages au passage. La qualité visuelle de son style est reflétée dans les commentaires de l’auteur sur ce qui se passe dans son esprit lorsqu’il écrit : « C’est quelque chose de complètement visuel. Je vois les mots assez en avance, mais… maintenant que j’y réfléchis, c’est simple : je vois

l’action avant de voir les mots. Et les mots commencent à me venir plus rapidement, une fois que j’ai atteint ce point » *(in* : P. Duvic, 1971, p. 146). L’association avec l’émotion et la volonté de prendre contact avec les aspects primitifs, inconscients, qui gouvernent l’affect et rendent l’expérience de lecture en maelström de sentiments est constamment affirmée dans l’œuvre d’un auteur qui fait dire à un de ses personnages : « Quelle que soit sa formation scientifique, on reste un alchimiste sur le plan émotionnel » *(l’île des morts,* p. 140).

C’est l’utilisation d’une grande quantité de *métaphores* qui lui permet particulièrement d’établir des ponts complexes entre lui-même en train d’écrire, les scènes qu’il décrit, les personnages qu’il met en scène, les lecteurs qui le liront, et de relier l’ensemble par une nasse d’émotions communes. C’est elles qui permettent de réaliser ce que Cari B. Yoke demande d’un livre : « L’histoire doit permettre au lecteur de ressentir une grande partie des éléments inconscients dont l’auteur a parsemé, la plupart du temps sans le savoir, son récit. (…) Elle devient alors une interface qui organise l’échange d’expériences entre l’auteur et son lecteur » (1979, p. 41). Roger Zelazny regroupe d’ailleurs ses images autour d’un élément central muet dont une riche tapisserie verbale illustre les variations. C’est très souvent *la mort* qui fournit l’œil autour duquel tournent les mots ; dans « The Graveyard Heart », dans « Clefs pour Décembre », dans « Une plage au bout du chemin » (n°*164*, voir la troisième partie de ce recueil), dans *l’île des morts* la mort occupe tout le texte sous les masques extraordinairement variés et colorés des images zélazniennes. La plupart du temps, une deuxième évocation vient aider à masquer le centre des débats ; c’est par exemple la métaphore de la baie de Tokyo – où finissent tous les rejetés du monde, objets, hommes et espérances – qui ouvre *l’île des morts* et l’accompagne en sourdine. L’entrée en matière est une comparaison entre « la vie » et

« la baie de Tokyo », mais ce sont les fragments détruits de l'existence qui flotteront à la surface des mots et, derrière eux, la figure muette de la mort. « Je me rappelle une immense étendue d'eau, peut-être plus propre et plus brillante si on la regarde à distance, mais bourbeuse, fétide et glacée vue de près, comme le Temps qui ronge les objets et les charrie en un perpétuel va-et-vient. (…) Des objets étranges et singuliers sont rejetés en permanence sur le rivage. J'en suis un et vous aussi. Nous passons un certain temps sur la plage, peut-être côte à côte, et puis cet élément bourbeux, glacé et fétide vient tout ratisser avec les doigts liquides d'une main qui s'effrite, et certains des objets repartent » (n°*138,* p. 5-6).

Appelons ces quelques pages d'ouverture un *contenant-métaphore* destiné à accueillir les événements du roman et à littéralement *porter* le récit s'il se révèle bien choisi et donc apparié à celui-ci. Dans le cas de *l'île des morts,* l'adéquation entre l'image (l'eau froide et les débris qu'elle charrie) et l'action (la quête d'une défunte) nous apparaît parfaitement réalisée. Il n'en sera pas toujours ainsi, car la puissance du style de Zelazny et sa capacité à explorer des réseaux associatifs d'images se construisent au fil du temps, dans une improvisation constante avec la feuille blanche ; la trame ne peut donc être prévue trop minutieusement, construite de l'extérieur. Roger Zelazny parle souvent de ses habitudes d'écriture qui confirment l'investissement de ce labeur comme d'une *exploration* solitaire avec armes et bagages d'une contrée inexplorée où le voyageur note ses découvertes et ses sensations à chaque pas. « Je ne fais pas vraiment de plan. J'ai en tête quelques personnages et quelques événements qui vont se produire et je commence à écrire très lentement, et puis, à mesure que j'avance dans l'histoire, l'interaction des personnages suggère de nouvelles situations qui arriveront plus tard dans le récit, jusqu'au moment où l'univers est complet et se développe le long de ses propres lignes

d’évolution. J’ai alors moins à composer qu’à *observer* et à *enregistrer* ce qui se passe. Je n’ai jamais su ce que c’était que d’écrire une histoire d’une certaine longueur, un roman ou une novelette, et de savoir comment elle se terminerait au moment où je commence à écrire. La fin est simplement l’aboutissement naturel des situations que j’ai imaginées en commençant à écrire » *(In* : Patrice Duvic, 1971, p. 145, c’est nous qui soulignons). Cette habitude excitante de transformer les séances d’écriture en descentes du fleuve Amazone se paie d’une très grande incertitude quant au devenir des héros embarqués dans l’histoire, sinon de l’auteur qui leur sert de guide-observateur. Ils peuvent collectivement se perdre, s’embourber, voire disparaître, frappés d’on ne sait quel venin. Des livres ne sont jamais revenus d’une aventure pareille et, s’ils en sortent, perdent mystérieusement des passagers en route. Philip José Farmer laisse des gens en difficulté sur le monde du Fleuve et les retrouve des années après. Jusque dans les meilleures de ses œuvres, A.E. Van Vogt manipule l’action, la « surcomplique » (pour reprendre le terme de son article écrit en 1947 sur l’écriture de science-fiction) et s’égare dedans. Même avant ces extrémités, l’organisation d’un livre ne peut que souffrir d’une telle méthode, dans le temps où le tissu du texte s’enrichit de motifs subtils et impromptus.

« Si tu ne donnes pas un cadre strict à ton histoire, encadre-toi toi-même » pourrait dire le vieil adage taoïste. Deux manières classiques d’y adhérer : travailler à *heures fixes* et régulières, pour construire dans le rythme de sa vie le métronome qui scandera la mélodie du texte – quelqu’un comme Brian W. Aldiss pratique cette méthode avec constance et courage – ; se relire et se *corriger* sans cesse pour faire fonctionner sa propre pensée vigile comme l’analogon d’un lecteur étranger qui viendrait commenter les pages que l’on vient de produire et pointer les défauts de cohérence. Il devrait ainsi être possible de freiner le cours d’un récit qui s’emballe avant qu’il ne s’écrase dans

un fossé. Zelazny repousse du pied ces trucs de vieilles bonnes femmes. Il le dit très clairement à Patrice Duvic dans son entretien de *Fiction.* « J'écris dans une position paresseuse, à demi allongé. Et je n'ai *pas d'heures fixes pour écrire*, mais j'essaie de le faire chaque jour. J'écris quatre pages par jour. Ça n'a pas d'importance si c'est le matin, l'après-midi ou très tard dans la nuit. Il semble que ce que j'écris très tard dans la nuit, habituellement après minuit, soit meilleur » (p. 145). « *Mon premier jet est aussi le dernier* » ; « C'est étrange, mais tout cela va ensemble. Je ne sais pas pourquoi. J'anticipe des phrases qui ne viendront que plusieurs pages plus loin. Elles se forment dans ma tête » (p. 146). Alors, puisque l'objet doit sortir du verbe comme la statue émerge de la pierre, un peu plus dégagée à chaque coup de burin, d'autres étais devront être trouvés par l'auteur pour se prémunir de se perdre dans sa propre création. Des *étayages externes*, au début de la carrière de Zelazny, puis de plus en plus *internalisés* au fil du temps.

Un écrivain renommé peut s'appuyer sur ses propres récits antérieurs pour écrire les suivants, et cela d'autant mieux qu'ils ont été des succès et que, par là même, le public leur a donné un sceau d'authenticité particulièrement important dans le genre science-fiction qui n'agit que du consensus noué entre l'auteur et ses lecteurs autour de l'objet de rêve qu'est le livre. Le novice ne peut se permettre ce luxe, mais dans une littérature de genre il lui est possible d'avoir beaucoup lu les œuvres des autres. C'est ainsi que la science-fiction repose en partie sur une série de *conventions* librement acceptées par toutes les parties et qui forment le cadre minimal, point d'appui sur lequel assurer sa prise. Lorsque Roger Zelazny nous disait plus haut que son activité d'écriture avait commencé par la lecture des magazines en vente dans les kiosques, il reconnaissait implicitement le fait que la création est d'abord imitation. Pourtant, ce procédé indispensable à l'allumage ne tient pas loin l'écrivain décidé à parler de sa

propre voix. Il lui faut trouver un autre étayage, si possible extérieur au genre qu'il explore, mais relié à celui-ci par un trait commun au moins métaphorique, au mieux grammatical. L'équivalent d'une *carte* des régions inconnues, tracée par une main amie, et qui articule le dedans et le dehors comme Ariane le réalise avec Thésée. « La carte n'est pas le territoire », nous rappelait Korzybsky/Van Vogt, mais elle le relie à son utilisateur qui peut s'en faire une représentation internalisée. Aucun auteur ne peut se passer de cela.

Brian Aldiss écrivait dans le magazine *Future Life*, en septembre 1980, que « l'auteur n'a que sa technique entre lui et le silence » (p. 45) et nous verrons que Roger Zelazny a trouvé en 1969, avec un métier à temps complet, des appuis thématiques et stylistiques – dans son œuvre antérieure en particulier – qui l'aident à écrire ; mais il n'en est pas de même en 1962, lorsqu'il vend sa première nouvelle et qu'il côtoie cette sensation dont parle Samuel Delany au sujet de son livre *Dahlgreen* (1974) : « Quel travail énorme de contrôler la forme de mon matériel littéraire vu de l'extérieur, alors que je me tiens au plus profond de ma substance. C'est comme si l'on essayait de maintenir un ballon de l'intérieur » (1974, p. 35). Il faut une matrice pour enfanter d'une œuvre qui représente souvent les parties infantiles de l'écrivain, restées secrètes même pour lui. Ce contenant, apte à rassembler et à maintenir ensemble les idées disparates qui cherchent à composer un récit, l'écrivain va tout d'abord les trouver *au-dehors*, c'est ce que nous allons voir chez Zelazny.

a) **Supports externes** : Pour réussir à maintenir d'un bout à l'autre la cohérence d'une histoire de bonne longueur ; pour la développer harmonieusement ; maintenir l'unité du style entre les chapitres ; exorciser la peur du vide de pensée (« Au moment de la conception de mon premier livre, tout ce qui avait plus de 25 000 mots me semblait à peu près infini », 1973, p. 40) et pouvoir se rassurer

jusqu'au prochain livre sur sa capacité à créer, « pousser un soupir de soulagement » devant la « plaisante surprise » de la fin du livre, l'écrivain doit d'abord s'entourer de protections qui le contiennent pendant le temps vulnérable de l'écriture. Roger Zelazny fait la liste des stratagèmes qu'il employait au début pour écrire : — L'appui sur les *référents historiques* : plus les romans de l'auteur sont anciens, plus ils ont demandé de *recherches documentaires.* Pour exemple, consultons une partie de la bibliographie travaillée par Zelazny avant d'écrire *Seigneur de lumière :* A.L. Basham. *The wonder that was India* Nikhilinada. *The upanishads* Chandrahar Sharma. *Indian philosophy : a Critical Survey* The Ramayana

O.L. Chavarria-Aguilar. *Traditional India* Dom Moraes. *Gone away* Edwin Arnold. *Light ofAsia* A.J. Bahm. *Philosophy of the Buddah* Prince Ilango Adigal. *Shilappadikaram* Buddhists texts through the Ages R.K. Narayan. *Gods, Démons and Others* et « trois douzaines d'autres, feuilletés seulement, et dont le nom m'échappe » (1973, p. 38). Ces références servent à construire une sorte de contour psychique du livre et plus précisément à lui préparer *un lieu où exister.* Le point suivant le montrera mieux encore.

— L'appui sur des *représentations de surface* : écrivain essentiellement visuel, Roger Zelazny cherche longtemps à se repérer dans son texte en le *spatialisant.* Il s'agit de transformer les mots en choses ; de faire en quelque sorte passer l'espace censé être occupé par les personnages dans son propre environnement pour établir une *inclusion réciproque* entre les deux mondes : les héros de l'histoire dans la tête de l'auteur et l'auteur dans la géographie fantasmatique de son livre. Maintenir ainsi une union solide pendant le temps de la composition, au prix quelquefois d'une exclusion où refluent les éléments quotidiens de la vie réelle : combien d'écrivains, lorsqu'ils travaillent, chassent femme et enfants devenus persécuteurs dangereux – ou plus simplement écrivent « au plus profond » de la nuit.

Comme Jean Giono qui suivait les pérégrinations de ses personnages sur une carte et construisait vraiment ses livres sur une surface-support projective étalée, Roger Zelazny tape son premier roman dont l'action se passe en Grèce (*Cet immortel)* en gardant constamment à côté de sa machine à écrire *une carte routière d'Athènes.* La carte représente ici un espace déjà différencié où l'on peut circuler et retrouver son chemin. Elle est la métaphore de la scène du récit, mais aussi de l'esprit de l'auteur qui peut alors se lancer « tête baissée » dans l'écriture sans crainte d'être *décontenancé* : le symbole est à portée pour se resituer, un coup d'œil sur la carte et l'univers retombera en place. Conrad Nomikos cheminera donc sans le savoir sur une carte, surveillé par un auteur dans le ciel qui vérifie ainsi qu'il obéit aux lois de la création.

— Le support des *œuvres des autres auteurs* : c'est le procédé le plus directement employé et le plus intégré à une pratique de la littérature toujours concernée par la problématique de la *reduplication.* Se référer à ses pairs et ancêtres permet aussi de se placer dans une généalogie du genre. Genre groupal, s'il en est, où les amateurs aiment commenter, se rappeler et comparer, la science-fiction se prête bien à l'art de la référence. Zelazny s'est consciemment inspiré dans son premier texte des techniques littéraires d'Aldous Huxley et a même inclu dans son scénario des personnages du *Meilleur des mondes* (1932) « en guise de remerciement ». Ce recours peut d'ailleurs concerner un *genre* de récit plus qu'un auteur particulier. Dans *Damnation Alley,* on repère un épisode où le héros fait un rêve prémonitoire organisé comme une pièce de théâtre japonais avec des emprunts très précis à la tradition dramatique Nô, ainsi que le remarque Cari Yoke dans la revue *Extrapolation* et que le commente l'auteur : « (Pour préparer cette scène) j'ai recherché dans ma formation littéraire quelque chose qui pourrait faire directement l'affaire, car il m'était clairement apparu qu'il

valait mieux acheter un modèle prédécoupé plutôt que d'abattre les arbres de mon propre jardin et de les tailler à ma manière » *(In : C.* Yoke, 1973, p. 6).

Nous pourrions encore citer plusieurs étayages, et en premier le support de *l'environnement* comme représentant de l'espace corporel. L'organisation du lieu de travail devient alors primordiale pour assurer la création : Roger Zelazny dit que lorsqu'il écrit, il transforme une partie de sa maison en « champ de bataille » où les morceaux du texte à venir sont étalés. S'il écrit par exemple plusieurs chapitres en même temps, chaque portion à *sa table* et sa *machine à écrire*, elle-même entourée des livres de référence adéquats. L'espace de l'œuvre se retourne ainsi au-dehors en une sorte d'objectivation du corps du livre et l'auteur pourra se promener *dans son texte* comme il explorait plus haut la représentation géographique d'Athènes. Nous pourrions aussi nous attarder sur cette pratique spécifique des magazines de science-fiction de faire écrire des récits autour des couvertures qu'ils achètent – nous en trouverons deux exemples dans cette anthologie. Nous voudrions plutôt insister sur un processus très important chez le Zelazny des premières années : — La *référence aux mythes* : Si l'on observe les premiers romans de Roger Zelazny, on s'aperçoit qu'ils découlent d'une *structure empruntée*, ce que l'auteur appelle dans un autre contexte – citant Mallarmé – « un crochet où suspendre son écriture » *(In :* P. Noël, 1972, p. 127), et que cet emprunt est systématiquement passé auprès des *mythes* de civilisations enfouies : d'abord grecs, puis hindous, puis égyptiens. Le mythe fait structure, de façon d'abord stricte *(Cet immortel*), puis de plus en plus relâchée jusqu'à *Royaumes d'ombre et de lumière* qui mélange librement les influences. Dans *Cet immortel,* le héros – quelquefois appelé Conrad Nomikos – condense les caractéristiques de deux dieux de la mythologie gréco-romaine : Héphaïstos/Vulcain et Dionysos/Bacchus. Cet homme, dont une jambe est plus

courte que l'autre, dont les cheveux descendent presque jusqu'aux sourcils et qui désire rendre leur pays à son peuple, renvoie à l'histoire d'Héphaïstos, abandonné au milieu de la nature pour y mourir à cause de ses malformations, et qui par la force de son travail (c'est le dieu des artisans) conquiert la puissance et menace de détrôner Zeus. D'autres aspects de sa personnalité l'associent à Dionysos comme « figure de fertilité, instrument du changement » (Cari Yoke, 1979, p. 32) et d'abord un de ses noms – Karagiosis – semblable au héros du théâtre d'ombres grec toujours affublé d'un grand phallus.

Zelazny tisse ainsi une nasse complexe de références entrecroisées qui sous-tend son texte, enrichit la lecture, la renvoie sur des pistes inexplorées : dans la seule mesure où cette carcasse mythique n'écrase pas la chair du texte. C'est ce que semble reprocher à l'auteur W. Atheling Jr. lorsqu'il écrit que celui-ci souffre de *mytholâtrie* aiguë (1970, p. 135), une maladie qui voit l'écrivain se lancer dans des démarquages de mythes célèbres au lieu de construire ses propres structures. Ils ont en cela quelques circonstances atténuantes, car ils obéissent ainsi à l'injonction de T.S. Eliot, après la lecture *d'Ulysse* (J. Joyce, 1924), d'avoir à remplacer la structure poétique et l'intrigue des romans par la référence aux mythes (cité par Atheling). Chez Zelazny, il s'agit probablement d'une difficulté inaugurale de l'auteur à se lancer dans l'écriture sans tremplin : le mythe fournit un étayage sur lequel s'appuiera ce qui est à ce moment-là son point fort, le style. L'avantage du procédé réside dans sa relative sécurité : les mythes sont les romans populaires des siècles échus et leur succès sans faille enfonce largement celui de *la Guerre des étoiles ;* d'autre part les critiques aiment bien reconnaître les traces de leur patrimoine, culturel dans leurs lectures et ils font une fête à ce genre d'exercice.

Le danger existe toutefois de voir l'appui se transformer en carcan si l'auteur disparaît derrière ses références. *Cet immortel* approche cette zone de menace connue de Roger Zelazny puisqu'il cherche dès le second roman à diversifier ses sources : les souvenirs de Thésée viennent côtoyer le cycle arthurien et la tragédie classique dans *le Maître des rêves.* Une autre difficulté se lève alors qui est de savoir comment ces morceaux hétéroclites de culture arrivent à tenir ensemble. Le fantôme du monstre de Frankenstein hante les nuits de celui qui construit le corps de son roman de bric et de broc, à coups de larcins faits dans les cimetières à la nuit noire. La créature qui en surgit boite, car ses jambes ne sont pas du même propriétaire ; son visage est ravagé des cicatrices laissées par le travail de rafistolage ; son corps-mosaïque porte les traces de son éclatement. La peur qu'elle provoque est à la mesure de l'envie qui l'a produite. Cet état limite de la vacuité où l'écrivain affairé à ses emprunts ne donne rien de lui-même et produit des caricatures, Roger Zelazny ne l'atteint pas une fois dans son œuvre dont les plus humbles parcelles portent la marque de leur créateur ; il en verra les frontières dans *Royaumes d'ombre et de lumière qui* assemble de manière hétéroclite des influences divergentes tel que le corps du texte montre clairement la trace de ses coutures. Frankenstein ne sait pas créer, il ne peut que recoller les débris de l'Homme dans l'espoir de comprendre la vie. Mary Shelley ne se confond pas au sort de son personnage puisqu'en écrivant son œuvre elle crée une *forme nouvelle* qui a donné naissance à une partie de la science-fiction moderne. Pour utiliser les mythes, il faut donc les recréer, ce qu'a fait Zelazny un peu plus tard, en écho avec la réorganisation plus stable de sa vie personnelle.

b) **Appuis internes** : *l'île des morts* se révèle le point charnière à partir duquel Roger Zelazny cessera de s'appuyer sur les contes et légendes du monde entier pour produire ses *propres mythes*, issus d'une digestion

infiniment plus subtile. Il est heureux que la France, avec le prix Apollo, ait reconnu cette évolution. Car ce roman ne se réfère explicitement à aucune mythologie précise, il brasse une multitude d'influences discrètes pour produire un corpus de « textes sacrés » originaux – partiellement inclus dans le texte – référés à des extraterrestres, et qui servent de contrepoint à l'apprentissage de Francis Sandow. Appelons ce processus, rare dans la littérature de science-fiction, un *étayage interne de l'œuvre sur elle-même.* Roger Zelazny ne réussira pas toujours dans la suite de sa carrière à produire un univers aussi cohérent, mais il cessera à peu près d'attendre des mythes classiques un support privilégié. Au contraire, le texte tendra à s'organiser autour de pôles inclus en lui-même. Nous n'en citerons qu'un : l'étayage sur les personnages.

L'appui *sur des personnages* n'est possible que lorsque le livre est déjà bien entamé, mais rassure beaucoup le créateur, car des alliés internes à l'œuvre commencent à se manifester. Comme l'écrit Roger Zelazny à propos de son premier roman : « Que pouvais-je faire pour m'assurer une ample provision de matériaux à utiliser (face à la crainte d'en manquer) ? *Réponse :* Créer de nombreux personnages aux attitudes divergentes de manière à ce que le narrateur ait toujours quelqu'un à qui ou de qui parler » (1973, p. 41). Nous sommes arrivés ici à l'étape où l'œuvre commence à *répondre* à son auteur et même parfois à lui *résister.* Ce moment que décrivent tous les écrivains où le texte semble s'écrire seul et les héros du récit prendre une autonomie qui force souvent l'auteur à changer ses plans pour l'adapter à la personnalité qui se révèle peu à peu. Philip K. Dick écrivait ainsi dans sa « Préface inédite à *The Preserving Machine* » : « Pendant qu'un écrivain construit lentement son roman, celui-ci se referme doucement autour de lui et l'emprisonne, lui retire sa liberté. Ses propres personnages prennent le pouvoir et n'en font plus qu'à leur tête – pas ce qu'il voudrait qu'ils fassent » (1975, p. 23, n°*143* de la

bibliographie du *Livre d'Or).* Zelazny explique le processus en des termes similaires, si moins inquiets ; Gérard Klein y consacre une nouvelle, « Les créatures » (1967). Tous constatent cette bascule imaginaire où l'auteur passe sa plume au contenu de son œuvre et devient le spectateur de sa création. Pour atteindre ce point, il faut – bien sûr – au moins sept jours…

En fait, si les référents externes se laissent moins sentir, c'est surtout qu'un *équilibre* s'établit entre l'externe – les points de contact entre l'écrivain et ses lecteurs à travers la culture et les modèles qu'elle fournit – et l'interne – la subjectivité informelle de l'auteur remplie d'intuitions, de velléités et d'images sans trame précise. Chez tout créateur se révélera parfois un point stable et précieux d'où il pourra contempler son œuvre et se laisser un moment contenir par celle qu'il a tellement préparée dans sa tête : « J'observe alors avec joie la symétrie intentionnelle ou non ; la balance, le contraste – la structure – qui émerge et se complète peu à peu. Une sensation proche de l'écoute d'un morceau de musique favori. Je me donne alors complètement à mon œuvre et je jouis de sa réponse. Une étrange sensation de feed-back que je ne comprends pas vraiment et que je ne désire pas vraiment comprendre » (1973, p. 37). L'écrivain est alors ce Pygmalion heureux qui peut jouir de l'harmonie de son chef-d'œuvre comme s'il était un spectateur anonyme, mais de quels ingrédients est préparé l'équilibre ?

3. **Thématique et personnages : la défaillance grandiose**

> « Laissez-moi vous parler de la créature appelée le Bork.
>
> (…) Son assemblage était tellement parfait qu'elle aurait pu durer toujours. »
>
> *Une plage au bout du chemin* (1974).

Le premier contact avec un récit de Roger Zelazny attire vite l'attention sur le style – très spécifique – de l'auteur, mais aussi sur ses personnages à la stature invariablement *héroïque*, aux frontières de la divinité. Les commentateurs lui reprocheront d'ailleurs de fonctionner sur une seule corde : pas un anti-héros dans les vingt-cinq romans de Zelazny à ce jour ; de la valeur, de la force, du courage, des pouvoirs hors du commun, un sang-froid sans défaut. À s'arrêter devant cette liste d'attributs, le lecteur serait fondé à attendre une œuvre d*'heroïc fantasy* classique, musclée et bête. Ce n'est certainement pas Brak le Barbare qu'il découvrira passée la couverture, car une différence capitale sépare les personnages de Roger Zelazny dés confrères de moindre lignée.

La situation semble pourtant claire. Le héros zelaznien typique est un demi-dieu ; ses pouvoirs sont directement à sa portée où ils dorment dans son esprit, prêts à être réveillés. Le Matt Carse de *la Porte vers l'infini* (Leigh Brackett, 1949) nous avait habitués au procédé. Conrad Nomikos est une divinité de l'Olympe descendue sur Terre, Charles Render du *Maître des rêves* un psychanalyste démiurge : grâce à la médiation d'un appareillage technique, il peut pénétrer dans les rêves de ses patients, au plus secret de leur être sans avoir à attendre d'associations *libres* et moins encore de transfert. De l'intérieur de leur inconscient, il pourra tenter de contrôler leurs mouvements émotionnels et les *reconstruire*, d'où son nom *(formateur)* et le premier titre anglais (*Celui qui façonne).* Lois et Stephen Rose (1970) comparent le Sam de *Seigneur de lumière* à une figure christique (p. 116), mais c'est surtout Bouddha qu'il évoque, dans sa croisade contre l'hindouisme. Lui aussi se révèle proche de la toute-puissance, il tuera les incarnations du panthéon hindou Siva et Brahma, sera à l'origine d'une complète redéfinition des rapports de pouvoir sur le monde qu'il habite. Francis Sandow, de *l'Ile des morts*, construit des mondes de toute

pièce, c’est même son métier, mais ce n’est pas tout : de plus puissantes forces attendent en lui, latentes, le jour où il reconnaîtra son *alter ego* divin, Shimbo de l’Arbre Noir. La liste des héros pourrait s’étendre jusqu’au bout, si bien que le récit prototypique zelaznien met en scène la confrontation de deux forces plus grandes que leurs congénères, qui se disputent la suprématie. Cari Yoke fait remarquer que l’on retrouve ici une utilisation des personnages peu courante dans la littérature moderne et qui rejoint ce que le critique Northrop Frye (1973) a appelé le modèle mimétique, « un héros supérieur aux autres hommes, mais pas à son environnement naturel ». Le fait est que l’on pense ici aux récits des grandes épopées légendaires où le héros doit rencontrer des adversaires à sa mesure pour mériter sa renommée. Chez lui, le récit d’apprentissage, d’initiation et de dépassement sert de modèle aux trames des récits : c’est là une option essentiellement optimiste, sinon idéalisée des capacités de l’Homme à devenir plus grand que lui-même.

En ceci, Roger Zelazny retrouve l’esprit des premiers écrivains de science-fiction qui partageaient l’idéologie d’une science triomphante, quasi magique, apte à donner aux humains le Pouvoir et peut-être le bonheur. Les machines – la fusée, le robot – représentaient alors des extensions perfectionnées du corps biologique, amenées un jour à se confondre à lui dans la synthèse qu’est le Cyborg. Sur sa face Pygmalion, Zelazny partage les aspirations de cet Age d’Or du « sens du merveilleux » qui n’existe qu’avec *l’optimisme ouvert à l’inconnu.* Zelazny cite d’ailleurs parmi ses auteurs préférés beaucoup de noms célèbres pour leur foi dans la science, comme A.C. Clarke, R. Heinlein et L. Niven. Il n’est donc pas étonnant que les amis de la science-fiction classique aient peu à peu attiré l’auteur vers leurs rangs. Dans la salle des machines de cette anthologie, le lecteur trouvera une série de créations plus ou moins heureuses de l’Homme, jusqu’à l’éloge humoristique de la

fusion du mécanique et du biologique contenu dans « Les amours de vacances » (n°*206).*

Pourtant, derrière cette fascination avérée pour les créations de la modernité, Roger Zelazny montre une grande prudence face au leurre de la toute-puissance. On sera en peine de trouver dans un de ses récits une croyance sans faille dans les héros idéalisés qu'il met en scène. Au contraire, ce qui nous semble caractériser l'écriture de Zelazny et le distinguer de tous ses confrères, c'est la mise en scène constante de *failles dans le monde idéalisé de ses personnages et la valorisation de celles-ci au détriment du désir de contrôle*, pourtant toujours présent. Du point de vue psychique, est réalisé là une sorte d'équilibre dynamique entre l'excitation maniaque du meneur de foule – ses héros sont des hommes d'action et ses romans souvent écrits à la première personne du singulier – et la déflation dépressive de l'Homme horrifié par ses propres créations. Alors que ce dernier trait rapprocherait Zelazny de l'idéologie New Wave – avec l'investissement de l'écriture au détriment du récit – et a servi de point d'appel pour beaucoup, il est toujours contrebalancé par le premier, qui ne gagne pourtant jamais tout à fait la partie. Nous allons explorer de plusieurs points de vue cette valorisation de la défaillance comme spécifique de l'humain et valeur humaine.

La *structure générale* des textes et le mouvement de l'action tendent à représenter un état d'équilibre entre deux forces antagonistes. Dans *Aujourd'hui, nous changeons de visage* les deux personnages opposés – tellement qu'ils se nomment à peu près Lejour et Lanuit – se trouvent être une seule et même personne : le livre valorise le balancement entre les pôles, pas la victoire d'une tendance sur une autre. J.F. Jamoul et Y. Fremion parlent de « l'harmonie qui lie entre elles les parties d'un ensemble » (1972) et, en effet, les textes de Roger Zelazny doivent s'entendre comme des gestalts à plusieurs éléments coordonnés. Quelquefois, c'est

le conflit entre la science et la magie qui meut le texte. Souvent, cela suit le modèle mythique classique de la lutte entre la forme et le chaos entre lesquels l'auteur ne prend pas parti, comme si ses héros participaient d'un immense mouvement de la nature qui efface les motivations de chacun, la morale de leurs actes, pour les remplacer par un conflit entre des forces sans passion. On remarque ainsi une oscillation significative chez les héros des récits longs entre des positions opposées : Conrad Nomikos, le sauveur héroïque de son peuple, se voit aussi appeler Kallikanzaros, « le diable » en grec : il lui est dit « tu as deux profils. Du droit tu es un demi-dieu, du gauche tu es un démon » (p. 183, v.o.). Et ceci doit être entendu dans les deux sens de la comparaison : le héros voit découvert un aspect cruel de sa personnalité ; le diable se voit reconnaître une valeur, comme dans ce récit d'Eric Frank Russell, « Displaced person » (1948), où Lucifer est présenté comme un réfugié politique. Il est probable que la Mary Shelley de *Frankenstein* a suivi un cheminement similaire lorsqu'elle écrivait son œuvre : mettre en scène Prométhée *(cf.* le sous-titre du livre, « Le Prométhée moderne ») ou Satan. La tentative du démiurge porte des aspects des deux personnages et permet d'abord de réfléchir à leurs similitudes, comme à leurs différences. Mary Shelley donne un avis dans sa préface du *Prométhée délivré* : « (Prométhée et Satan) se ressemblent : ils possèdent le courage, la majesté, la fermeté et la patience de s'opposer à des forces omnipotentes – mais les motifs de Prométhée sont purs, ceux de Satan ambitieux, revanchards, envieux » (cité par C. Yoke, 1979, p. 33). On trouvera dans ces pages la version zelaznienne du mythe de Prométhée : « L'amour est un nombre imaginaire » (n*°67).* Cette insistance sur le rapport conflictuel entre deux entités étrangement proches signe la force des mouvements dissociatifs. Une violence explosive est contenue par le jeu des forces qui « rassemble

(en une forme) des contenus en désaccord violent » (Arian Stokes, 1968, p. 338).

Plus profondément dans la vie du texte et ses détails, il n'y a pas un récit de Roger Zelazny qui ne ménage des séries de plaies béantes, physiques ou émotionnelles, sur le héros le plus idéalisé comme sur les personnages secondaires. Conrad Nomikos boite, il a les yeux pers, porte une boursouflure rouge sur la joue. Diane, sa jolie compagne dans le roman, porte une perruque rousse qui cache une cicatrice monstrueuse laissée par une maladie vénérienne extraterrestre. Le Jarry Dark des « Clefs pour Décembre » (dans ce livre) est un enfant déformé par les manipulations génétiques et coupé par elles de l'environnement humain. Ces failles dans l'être sont explicitement valorisées par Roger Zelazny, en ce qu'elles sont le point de contact des personnages décrits avec la *vérité de l'émotion* qui, seule, fait la valeur de l'existence. L'ordinateur Gel – dans « Le temps d'un souffle, je m'attarde » (ce Livre d'Or) – atteint à la quintessence de la perfection électronique : il peut repérer tout événement physique et en rendre compte dans ses plus infimes portions, mais il ne tire pas sens ou sensation de son observation attentive. Seule l'émotion donne du sens, et elle est le produit de la défaillance de l'Homme, de sa castration. Aucune machine ne pourra partager cela, sauf à renoncer à la toute-puissance.

La machine, le Dieu, c'est la représentation d'un corps sans faille, qui n'aurait rien à craindre car il serait hors la castration, c'est l'omnipotence sans désir : une immortalité sans saveur qui ressemblerait de près à la mort. Roger Zelazny représente ce dilemme sous plusieurs points de vue dans son œuvre : dans une de ses plus belles nouvelles, « Le cœur funéraire », le héros court après l'idéal de l'immortalité, une vie sans faille, sans blanc, sans ennui, occupée à jouir sans fin. Pour cela il se joint au Groupe dans sa traversée du Temps au fond des caves de réfrigération où

le corps est cryogénisé, puis réchauffé de façon régulière, le temps de prendre des nouvelles du monde et de s'amuser un instant pas trop étendu pour préserver la suite… Cette vie parfaite se révèle une mort en sursis ; les corps rigides comme la glace apprennent déjà le rôle muet du trépas. Les émotions s'atténuent bientôt et il ne reste plus que la crainte du bout du voyage. La perfection, c'est la mort éternelle. Comme le dit la dernière phrase du récit : « il continua à dormir, et le monde passa sans le voir » (p. 129, v.o.). De même, « L'homme qui aimait la Faïoli » (inclu dans ce recueil) ne peut éprouver ce sentiment que s'il renonce – pour un temps – à l'existence d'automate en survie qui lui permet d'espérer laisser périr les autres ; mais il n'est pas facile de renoncer au pouvoir et l'amour porte lui aussi son danger. Aussi le héros zelaznien hésite entre deux positions contradictoires qui représentent sans doute des points d'investissement de l'auteur. Pourtant celui-ci sait que l'omnipotence rend la vie impossible et qu'il faut prendre le risque de l'amour : *alors, chaque récit contient un héros semi-divin qui recèle au fond de lui une lézarde par où entrera la vie.*

Cette conception de l'existence, comme devant s'appuyer sur les achoppements plus que sur les points de force, se développe chez Roger Zelazny jusque dans l'acte d'écriture. Nous en donnerons deux exemples : — L'auteur essaie consciemment à chaque nouvelle œuvre de partir de ce qu'il *ne sait pas encore faire*, de façon à toujours déboucher sur des textes au ton différent et à continuer à se développer comme écrivain. Cela l'amène ainsi à conserver une zone d'ombre importante dans le récit, aussi opaque pour lui que pour le lecteur, et c'est cette ombre qui fournit l'énergie de changement, mais c'est aussi cette incertitude dynamique qui rend nécessaires les étayages solides dont nous notions la recherche plus haut. « Dans chaque livre que j'ai écrit jusqu'ici, j'ai essayé quelque chose de nouveau pour moi – un effet de structure, une

manière particulière de décrire un personnage, la représentation d'un type de personnalité inhabituel, une méthode stylistique ou narrative hors du commun. Ces tentatives concernent toujours ce que je considère comme un de mes points faibles comme écrivain. (…) Il me serait facile d'écrire un excellent livre en contournant mes déficiences. Si je faisais cela trop souvent (…), quelqu'un s'apercevrait un jour que mes récits se répètent de plus en plus (…) et je m'étiolerais comme créateur » (1973, p. 35-36). Ne pas « se sentir comme l'extension d'une machine à écrire » (p. 38) et pour cela laisser ouverte la possibilité de la découverte, c'est accepter de pouvoir découvrir des faits et des émotions désagréables qui, après le tumulte, ouvriront de nouveaux horizons. C'est cette expérience douloureuse et excitante que font tous les personnages de Zelazny.

— Roger Zelazny a emprunté à Hemingway une méthode d'écriture selon laquelle un récit est d'abord un exercice d*'omissions* plus que d'inclusions. Un texte fait alors de l'effet sur le lecteur par ce qu'il omet de dire et qui fonctionne comme un arrière-fond presque perceptible, un mouvement indéfinissable qui subvertit l'action et révèle que l'univers est plus grand que le livre. Les personnages doivent par exemple avoir une vie privée dont ils ne diront rien, mais qui infléchira « en creux » leurs décisions. Zelazny écrit donc pour chaque roman une scène supplémentaire ou un épisode qu'il n'inclura pas dans le manuscrit définitif. Ces tranches de vie sont ensuite détruites pour rester à jamais subliminales : une seule nous est parvenue, « Lumière lugubre », branchement de *l'Ile des morts* inclu dans ce recueil.

Cette idéologie de l'en-moins et de la contradiction place Roger Zelazny en une position à part dans la science-fiction contemporaine. Admirateur de la machine et contempteur du mécanique ; glouton d'une toute-puissance qu'il sait inutile ; solitaire et amoureux ; créateur exalté et

effrayé par sa création, le héros zelaznien n'entre dans aucune des boîtes de sous-genres que le critique a préparées à l'emporte-pièce. De Frankenstein, il tient la démesure et le goût pour les tâches impossibles, la fascination des déchets aussi. De Pygmalion, le désir de se préoccuper avant tout de la beauté et des émotions ressenties face à elle, quitte à ce que cette passion concerne une image dans un miroir. Et si cette dichotomie recouvrait la difficulté éprouvée à aimer l'image que nous renvoient les yeux d'autrui ? Frankenstein est un dieu horrifié par sa créature ; Pygmalion un créateur amoureux de sa production. L'un comme l'autre se regardent en voyant le résultat de leur travail : l'un a réussi où l'autre a échoué ; mais peut-être que l'un sait tout simplement aimer, là où son presque *alter ego* poursuit encore un temps son idéal inaccessible. Roger Zelazny affirme la co-présence dans ses personnages des deux possibles. Ses meilleurs livres portent la trace de cette vérité vivante.

4. **Conclusions en forme de Livre d'Or**

Nous avons tenté, dans le choix de textes qui suit, de respecter la diversité des intérêts de Roger Zelazny et de rendre compte de la tension constante qu'il maintient entre la forme et le chaos, l'émotion et l'intellect, le narcissisme et la libido d'objet. Ce Livre d'Or ne doit donc pas seulement sa continuité à la chronologie des œuvres, mais plutôt aux diverses tentatives de l'auteur de traiter – avec des procédés divers – une même problématique. On trouvera donc dans ces pages d'abord un choix de récits relativement anciens, appuyés essentiellement sur les *mythes,* classiques ou modernes, fidèlement suivis ou subvertis. L'accent est ensuite mis sur les leurres du *pouvoir* et le moyen d'en réchapper. Au centre du volume se tient la très importante série qui concerne *les machines et les différentes versions de la mort* : hommes en train de sombrer dans la mécanique ; robots en marche vers

l’humain. Puis nous nous intéresserons à la façon dont l’auteur traite le sujet princeps de la science-fiction : la *confrontation avec l’extraterrestre* qui se révèle une des multiples variations de la rencontre de l’autre sexe. Autant prévenir le lecteur : cela ne se passe pas très bien. Enfin, nous nous arrêterons sur l’investissement récemment réaffirmé de l’auteur pour le médiéval et la chevalerie : les particularités de son écriture d'*heroïc fantasy.* Il s’y révèle tour à tour écrivain d’action, poète et satiriste. Et, pour suivre le précepte zelaznien qui veut qu’une zone d’ombre soit dégagée au sein de toute œuvre, nous nous sommes permis de sélectionner, à côté de la nouvelle qu’il préfère, celle qu’il trouve la plus médiocre jamais sortie de sa plume – et que nous aimons beaucoup. Au lecteur le soin de découvrir le coupable.

Ouvrages cités :

Aldiss, B. W., 1973. *Billion year spree.* New-York, Double-day.

Atheling Jr., W., 1970. *More issues at hand.* Chicago : advent publishers.

Delany, S., 1974. Shadows. *Foundation,* n°6.

Duvic, P., 1971. Entretien avec Roger Zelazny. *Fiction,* n° 227, 139-149.

Frye, N., 1973. *Anatomy of criticism.* New Jersey : Princeton University Press.

Geis, R., Smith, J. D., 1973. Up against the wall : Roger Zelazny. *The Alien Critic,* n°7, 35-40.

Jamoul, J.F., Fremion, Y., 1972. Nouveau regard sur *l'île des morts. Fiction,* n°232, 166-172.

Levak, D., 1983.*Amber dreams, a Roger Zelazny bibliography.* San Francisco, Underwood/Miller.

Nicholls, P., 1979. *The science-fiction encyclopedia.* New York, Doubleday.

Noël, P., 1972. Rencontre avec Roger Zelazny. *Galaxie*, n°96, 124-131.

Rose, L. et S., 1970. *The shattered ring.* Richmond, John Knox Press.

Stokes, A., 1968. La peinture et le monde intérieur. *In : Entretiens sur l'art et la psychanalyse* (A. Bergé, Ed.), Paris, Mouton, 334-340.

Thaon, M., 1979. Labyrinthe de mort. *In :* M. Thaon (Ed.), *Le Livre d'Or de P.K. Dick,* Paris, Presses Pocket.

Tuck, D.H., 1978. *The encyclopœdia of science-fiction and fantasy,* v. *I-III*. Chicago, Advent : publishers.

Van Vogt, A.E., 1947. Complication in the science-fiction story. *In : Of worlds beyond* (A. Eshbach, Ed.), Chicago, Advent Publishers, 51-66.

Yoke, C.B., 1973. Hell Noh. *Extrapolation, 15,* n°1, 6-16.

Yoke, C.B., 1979. *Roger Zelazny.* Starmont reader's guides to contemporary SF and fantasy authors n°2, West Linn, Starmont House.

PREMIERE PARTIE
ÉCHARDES CULTURELLES

LE MYSTÈRE DE LA PASSION (1962)

Le texte qui ouvre ce recueil est aussi le premier vendu par Roger Zelazny à une revue professionnelle – Amazing – *et c'est pourquoi nous avons tenu à conserver le préambule plus tardif de l'auteur qui explique comment les circonstances ont amené l'idée, la méthode et la réalisation du récit. Il est intéressant de voir combien cette œuvre d'ouverture pour Zelazny – apte à démontrer ses qualités créatrices – est organisée comme une reduplication : issue d'une référence trouvée dans un magazine, elle s'appuie sur un héros qui se veut le carbone tendu vers la répétition d'un signe idéal du passé. Or, l'écriture comme l'histoire trouvent leur sel du* porte-à-faux *qui permet à Zelazny de s'étayer sur un événement qui ne fait pas – encore – partie de la culture établie, et à Numéro Quatre de croire retrouver les intentions de ses constructeurs. Roger Zelazny ne retrouvera pas toujours cette capacité de subvertir les sources sur lesquelles il s'appuie.*

INTRODUCTION de Roger Zelazny, écrite pour *Unearth.*

Je voulais écrire depuis des années, mais je n'en eus pas le loisir avant d'avoir terminé ma thèse et trouvé un emploi de fonctionnaire du gouvernement. Je fus affecté à un bureau de Dayton, dans l'Ohio, pour y faire un stage d'initiation, et je m'y présentai le 26 février 1962. Ayant décidé de tâter de la science-fiction, je passai une semaine à lire les principaux magazines spécialisés et quelques livres de poche pris au hasard. Et je me mis au travail ; écrivant tous les soirs, je concoctais plusieurs nouvelles par semaine. Elles m'étaient refusées par les magazines auxquels je les envoyais jusqu'au jour où Cele Goldsmith m'informa qu'elle allait publier ce conte, « Le mystère de la passion ». Il parut en août 1962 dans un numéro de *Amazing Stories.*

À tort ou à raison je vis là un cas presque classique de Clairvoyance appliquée : juste avant d'écrire cette nouvelle, j'avais fait une chose que je n'avais jamais faite auparavant. J'avais rassemblé toutes les nouvelles qui m'avaient été refusées, et j'avais passé une soirée à les relire pour essayer de déterminer leur point faible. Et une chose me frappa dans tous ces récits : je décrivais de manière trop détaillée les décors, les événements et les motivations des personnages. Considérant maintenant mes nouvelles à froid, je décidai que je me sentirais insulté, en tant que lecteur, si l'on me donnait autant d'explications. Je résolus donc de traiter le lecteur comme je voudrais être traité moi-même, de ne plus être inutilement explicite, d'être plus allusif en fait de motivation des personnages, de m'arrêter net chaque fois que je me sentirais enclin à discourir sur une chose déjà suggérée.

Bien. Une résolution, c'est très joli, encore fallait-il trouver une histoire où la mettre en pratique. Justement j'étais alors entre deux fictions. Je ne sais pas comment les autres s'y prennent, mais, quant à moi, j'arrive à mettre en marche un certain état de réceptivité quand je cherche une idée de nouvelle. Cette faculté s'émousse lorsque je travaille à un roman, comme c'est généralement le cas aujourd'hui, si bien qu'il me faut toute une journée pour créer le climat mental approprié. Ça vient plus rapidement si je suis entre deux romans. N'importe, en ce temps-là je laissais ça en marche presque tout le temps.

Le gouvernement exigeait un examen médical de tout fonctionnaire de ma catégorie. Muni des formulaires à remplir, je me rendis à Euclid en voiture en fin de semaine pour consulter ce qui nous tenait lieu de médecin de famille. Dans son salon d'attente je feuilletais un numéro de *Life* lorsque mon attention fut attirée par un reportage photographique sur la mort du coureur automobile Wolfgang von Tripps. Il se fit aussitôt un déclic en mon esprit, juste au moment où le docteur m'invitait à entrer dans son cabinet.

Pendant que je respirais, que je toussotais et que j'y allais de mon réflexe à la percussion rotulienne pour faire plaisir au docteur, j'eus une vue globale de l'incident qui allait constituer ma mini-nouvelle. J'aurais pu l'écrire sur-le-champ. Mais ma machine à écrire était à Dayton et la route était longue jusque là-bas. Mon récit dut donc se contenter de bouillonner quelque part dans mon cerveau jusqu'au moment où, ayant regagné mon appartement, j'allai droit à la machine pour le taper d'un seul coup. Je fis même trois blocs d'immeubles en plein milieu de la nuit pour confier mon œuvre à la plus proche boîte aux lettres.

La lettre d'acceptation de Cele était datée du 28 mars, et près d'un mois s'était écoulé depuis que j'avais commencé à écrire. Le même jour, chose curieuse, j'avais eu une autre idée de nouvelle, celle qui devait être publiée en second (« Cavalier ! » *Fantastic Stories*, août 1962). Je renvoyai le contrat concernant « Le mystère de la Passion », puis ce fut au tour de « Cavalier ! ». Je vendis quinze autres récits cette année-là. J'étais lancé.

Je ne garantis pas que je l'ai dû à la résolution que j'avais prise après avoir relu mes manuscrits refusés, mais j'en avais bien l'impression et je me suis toujours efforcé de tenir la promesse par laquelle je m'étais alors engagé à ne pas faire injure à l'intelligence du lecteur.

Un autre facteur entra en jeu après l'acceptation de cette nouvelle. Il s'agit d'un phénomène subtil qu'on ne peut comprendre que si on en a fait l'expérience. Je sentis soudain que j'étais un écrivain. C'est trop peu de dire qu'il s'agit de confiance en soi mais je ne trouve pas d'autre expression. C'est une phase nouvelle dans laquelle l'auteur durcit son écriture – la crânerie de celui qui n'en est pas à son premier essai. Ce sentiment semble injecter un élément nouveau à l'art même de la composition, quelque chose de plus que l'assurance pure et simple. Qu'il s'agît de méthodes d'attaque, de structure, de style ou de ton, les innovations paraissaient presque s'imposer d'elles-mêmes.

Ayant noté cela, j’en fis un processus conscient. Je dressai une liste de tout ce que je voulais mettre en pratique et je me mis à en truffer mes récits. Pourquoi ? Parce que je sentais qu’une fois atteint un certain niveau, un écrivain a le choix entre deux possibilités. Ou bien se maintenir à ce niveau honorable pour le restant de ses jours et faire ainsi, c’est possible, du très bon travail. Ou bien essayer de détecter ses faiblesses et faire quelque chose pour y remédier. D’une manière ou d’une autre on devient écrivain mais le second choix est un peu plus difficile parce qu’il est toujours plus aisé de contourner une faiblesse que de s’y attaquer, s’en écarter, la surmonter. Cet effort prend plus de temps, c’est le moins qu’on puisse dire. Et on peut se casser la figure. Mais c’est parfois le seul moyen d’apprendre quelque chose et de progresser en conséquence.

Voilà ce que m’ont enseigné, du moins j’aime à le croire, « Le mystère de la Passion » et ses retombées. J’ai encore une chose à dire dont je n’ai pris conscience que lentement, beaucoup plus tard, mais dont je vous livre ci-dessous les racines entremêlées.

À l’occasion, l’écrivain se trouve confronté dans son travail à une idée de variante possible, quelque chose de farfelu, délirant, une manière risquée de traiter un sujet, dont il se demande si finalement elle le fera paraître stupide, ridicule ou brillant – on ne peut pas savoir. Il peut alors éviter le risque et suivre la voie qu’il s’était tracée. Ou bien faire confiance au démon personnel qui est le premier responsable de l’idée saugrenue.

Faites confiance à votre démon.

***

Quand s’achève la saison des chagrins, vient le temps des réjouissances. Le printemps, tel une horloge bien huilée, marque silencieusement ce temps. La moyenne des jours sombres et humides diminue régulièrement, tandis que les

jours éclatants caressés de fraîcheur refont leur entrée dans le calendrier. Et c'est une bonne chose que la saison pluvieuse soit passée car cela rouille et ronge nos mécanismes, requérant les plus rigoureuses normes d'hygiène.

Les brillantes fanfares du printemps annoncent la venue du Festival. Après la saison des Lamentations vient le chemin de Croix, puis c'est l'éclatante fête de la Résurrection, avec son tintement de ferraille, ses gaz d'échappement, son odeur de caoutchouc brûlé, ses nuages de poussière et sa grande promesse de bonheur.

Chaque année nous nous réunissons en ce lieu pour rejouer un classique. Nous voyons par nos propres lentilles se réaliser la promesse fonctionnelle de notre création. C'est aujourd'hui, et j'ai été sélectionnée.

Là sur le sol sacré du Mans je vais accomplir tous les actes du classique choisi. Avant le final j'aurai reproduit chacun des mouvements et chacune des positions d'une authentique action originaire. Grande est ma fortune ! Grand est l'honneur qu'on me fait !

Nombreux étaient les élus l'an dernier, mais c'était différent. Leur niveau de participation était plus bas. Et pourtant j'aurais tant voulu être sélectionnée ! J'aurais désiré si ardemment pouvoir moi aussi stationner au bord de la piste et attendre la Mercedes en flammes !

Mais je n'ai rien perdu puisque aujourd'hui, dans ce spectacle plus grandiose, je suis la seule et unique voiture à observer ; la numéro 4, une Ferrari reconstituée ; Toutes les optiques sont braquées sur moi dans l'attente du départ.

Le signal a été donné, les pneus piaulent ; les fumées se gonflent en grappes géantes de raisin blanc ; nous sommes partis. Une voiture me cède la place pour me permettre d'occuper la position voulue. Il y a beaucoup de véhicules, mais une seule Voiture.

Nos pneus crissent au virage ; c'est une grande classique italienne d'il y a deux cents ans. Mais toutes les

courses se disputent ici, quel que soit leur lieu d'origine.

« Oh, vous qui n'êtes plus, maîtres de la création, guidez-moi efficacement. Que mon minutage soit précis. Qu'aucune variable aléatoire ne vienne mettre à mal une parfaite reproduction. »

Le métal gris foncé de mes bras, mes délicats gyroscopes, mes mains préhensiles spéciales, tout cela maintient le volant exactement dans la bonne position tandis que nous vrombissons à l'entrée de la ligne droite.

Quelle ne fut pas la sagesse de nos anciens maîtres ! Lorsqu'ils comprirent qu'ils devaient se détruire en un combat dont le caractère mystique et sacré nous dépassait, ils nous ont légué ces cérémonies en commémoration du Dieu Machine. Toutes les données étaient là : livres, films, tout, pour nous permettre de découvrir, étudier, connaître l'Acte panique.

Tandis que je prends un nouveau virage, je pense à nos cités en essor, nos vastes chaînes de montage, nos lubribars, notre ordinateur exécutif tant aimé. Quel monde merveilleux ! Quelle journée bien organisée ! Quelle chance d'avoir été choisie !

Nos petits frères les pneus vont piaillant, et des graviers jaillissent sous moi. Trois dixièmes de seconde, et j'abaisserai de trois millimètres la pédale d'accélérateur.

R-7091 me fait un signe à l'entrée du second tour de piste, mais je ne puis lui répondre. Je vais devoir faire appel à mes mécanismes les plus subtils. Tout l'appareillage spécial dont on m'a équipé devra entrer en jeu dans quelques secondes.

Les autres véhicules s'effacent juste au bon moment. Je braque, je dérape, je m'écrase contre le garde-fou.

« Vite, un tonneau ! » crié-je en braquant le volant. « Et que ça flambe ! »

Soudainement je me retourne et glisse sur le toit. La Voiture s'emplit de fumée.

Au fracas rugissant qu’enregistrent mes récepteurs s’ajoute maintenant le crépitement des flammes qui me lèchent.

Mon squelette d’acier… réduit en bouillie par les chocs. Mes lubrifiants… en flammes. Mes lentilles… fracassées sauf en un point.

Mon appareil auditif fonctionne encore faiblement.

Un grand coup de klaxon résonne, et des engins métalliques accourent à travers champs.

Ça y est ! C’est le moment de tout couper et cesser d’être. Mais je veux attendre un instant. Le temps d’entendre leur annonce.

Des bras métalliques m’arrachent au bûcher et me déposent à côté. Des extincteurs projettent leurs torrents de neige carbonique sur la Voiture.

J’entends faiblement au loin, par mes récepteurs fracassés, le grondement du haut-parleur :

« Von Tripps s’est écrasé ! La Voiture est morte ! »

Un grand concert de lamentations s’élève des rangées de spectateurs immobiles. Le gigantesque camion ignifugé arrive sur les lieux du sinistre juste au moment où le personnel de service maîtrise l’incendie.

Quatre machinistes sautent à terre et soulèvent la Voiture. Un cinquième en recueille tous les fragments incandescents.

Et je vois tout !

« Oh, qu’on ne m’accuse pas de blasphème, supplié-je. Encore un instant ! »

Tendrement la Voiture est déposée dans le camion. Ses grandes portes se ferment.

Le camion s’ébranle lentement, emportant le guerrier trépassé ; il franchit la grille et remonte la grande avenue bordée d’une foule vibrante.

En route pour la grande fonderie. Le Creuset !

En route vers le lieu où elle sera fondue et d’où elle sortira pièce précieuse destinée à agrémenter la fabrication de chaque personne à naître.

Un cri de joie unanime s’élève dans l’avenue.

Je suis comblé car j’ai tout vu !

Le rouage joyeux, je m’éteins.

Passion Play

Traduction de Jean Bailhache

CORRIDA (1968)

Deuxième élément de la petite série zelaznienne sur les plaisirs collectifs de la vie moderne : après les voitures de course, voici la corrida, vue du côté du taureau, bien sûr. Le taureau pense avec son instinct, il est plein d'une juste colère pour ses étranges persécuteurs. Il peut d'un coup de corne retourner leur victoire dans le ventre, et cette connaissance diffuse d'une possible vengeance l'inscrit dans le jeu de ses adversaires. Et si la bête se mettait à réfléchir entre deux accès de fureur ? Si elle discernait derrière le mouvement du leurre la vacuité d'y répondre ? Si elle se retournait vers l'entité érigée pour lui demander de reconnaître son existence ? Serait-ce alors que la bête deviendrait Homme, maître de son destin ? À cette dernière proposition – et malgré le ton humoristique de son texte – Roger Zelazny se permet de donner une réponse moins optimiste que celle de Fredric Brown dans Arène *(1944,* in Lune de miel en Enfer).

Il fut réveillé par un gémissement ultrasonique. Le bruit mettait son tympan au supplice, et pourtant c'est tout juste s'il franchissait le seuil d'audibilité.

Il se leva péniblement dans les ténèbres.

Il se cogna contre les murs à plusieurs reprises.

Obscurément il se rendit compte que ses bras lui faisaient mal ; c'était comme s'ils étaient percés de multiples aiguilles.

Le bruit l'exaspérait.

Fuir ! Fuir à tout prix !

Il vit une tache de lumière sur sa gauche.

Il s'y précipita : la tache devint une porte de sortie.

Il la franchit impétueusement, puis s'arrêta, clignant des paupières, aveuglé par la lumière crue.

Il était nu, tout en sueur. Des bribes de rêves flottaient dans son esprit embrumé.

Il entendit un rugissement, comme le bruit d'une foule, tandis qu'il battait des paupières sous l'éclat du soleil.

Une haute forme sombre se dressait au loin devant lui. Fou de rage, il s'élança vers elle sans trop savoir pourquoi.

Ses pieds nus foulaient un sable brûlant mais, se ruant à l'attaque, il était insensible à la douleur.

Une zone de son cerveau formula la question « Pourquoi ? » mais il passa outre.

Il s'arrêta.

Une femme nue se tenait devant lui, provocante, lui faisant signe d'approcher, et il sentit une flamme soudaine lui brûler les reins.

Il obliqua à gauche et se dirigea vers elle.

Elle s'éloigna en une course dansante.

Il accéléra. Il allait l'étreindre lorsqu'une soudaine brûlure lui frappa l'épaule droite et la femme disparut.

Il regarda son épaule ; une baguette d'aluminium y était plantée et le sang lui coulait le long du bras. Un nouveau hurlement s'éleva.

… Et la femme réapparut.

Il se remit à la poursuivre ; son épaule gauche s'embrasait de douleurs soudaines. Elle disparut et il resta figé, tremblant et transpirant, clignant des paupières dans la lumière aveuglante.

« On se joue de toi, » décida-t-il, « ne marche pas. »

Elle réapparut et il resta figé, feignant de ne pas la voir.

Il fut assailli de brûlures, mais se refusa à bouger ; il s'efforçait de clarifier ses pensées.

La forme sombre réapparut ; dépassant deux mètres de haut, elle avait deux paires de bras.

Elle tenait quelque chose dans une main. Si seulement l'éclairage n'était pas si trompeur, peut-être qu'il…

Mais il haïssait la forme sombre et il chargea.

Une douleur lui cingla le flanc.

Une minute ! Une minute !

C'est dingue ! Complètement dingue ! se dit-il, se rappelant son identité. *Ceci est une arène et je suis un homme, mais cette forme noire n'en est pas un. Il y a quelque chose qui cloche.*

Il se laissa tomber sur les mains et les genoux pour gagner du temps. Il ramassa deux poignées de sable. !

Il reçut des coups de pointe, douloureux comme des décharges électriques. Il feignit d'y être insensible aussi longtemps qu'il put, puis se releva. La forme sombre agita devant lui une chose qui lui inspira un sentiment de haine.

Il se précipita sur elle et s'arrêta devant. Il savait maintenant que c'était un jeu. Il s'appelait Michael Cassidy. Il était avoué. New York. De l'étude Johnson, Weems, Daugherty et Cassidy. Un homme l'avait arrêté pour lui demander du feu. Au coin d'une rue. Tard dans la nuit. Cela, il s'en souvenait.

Il jeta du sable à la tête de la créature.

Elle vacilla un moment, levant les bras vers ce qui pouvait lui tenir lieu de visage.

Serrant les dents, il arracha la baguette d'aluminium de son épaule et en enfonça la pointe en plein milieu du corps de la créature.

Quelque chose le toucha à la nuque, tout s'assombrit et il resta à terre un long moment.

Lorsqu'il put à nouveau remuer, il vit la forme sombre et tenta de la plaquer.

En vain. Son dos lui faisait mal et il sentait quelque chose de mouillé.

Il se releva et hurla : « Vous n'avez pas le droit de me faire ça ! Je suis un homme ! Pas un taureau ! »

Il y eut un bruit d'applaudissements.

Il se rua vers la forme sombre à six reprises, tentant de la saisir à bras le corps, de la neutraliser, de lui faire mal. Et chaque fois il se faisait mal à lui-même.

Haletant, suffoquant, souffrant des épaules et du dos, il sentit son esprit s’éclaircir un moment et lança : « Vous êtes Dieu, n’est-ce pas ? Et c’est ainsi que Vous jouez le jeu…»

La créature resta muette, il se rua à l’attaque. Il s’immobilisa brusquement, mit un genou à terre et plongea sur les jambes de son ennemi.

Il sentit une douleur atroce, lancinante, lui percer le flanc tandis qu’il jetait à terre l’être sombre. Il le frappa deux fois de ses poings, et puis la douleur envahit sa poitrine et il sentit la paralysie gagner tout son corps.

« Mais êtes-vous Dieu ? souffla-t-il entre ses lèvres épaisses. Non, vous n’êtes pas Dieu… Où suis-je ? »

Il sentit quelque chose, et ce fut son dernier souvenir, lui trancher les oreilles.

Corrida

Traduction de Jean Bailhache

L’ASSASSINAT POLITIQUE CONSIDÉRÉ COMME UNE ATTRACTION FORAINE (1977)

Un des sports préférés des Américains, le tir au président des États-Unis, est ici la « cible » d’une nouvelle écrite pour le célèbre Saturday Evening Post *dans un style inhabituel pour Zelazny. La revue grand public très appréciée des écrivains pour son tirage et ses tarifs aura eu sur l’auteur une double influence quasi schizoïde : d’un côté l’adoption dans la première partie du texte d’une écriture très nerveuse, hachurée, qui suit bien le réseau associatif des pensées du héros et contraste avec l’emploi massif, ailleurs, de la métaphore ; de l’autre, une seconde partie qui s’attache à revenir sur ce qui précède pour en démontrer les rouages au lecteur, quitte à en oublier un peu les bonnes résolutions du préambule du* Mystère de la Passion… *Mais si le lecteur inconnu de l’Amérique profonde a peut-être fait peur à Roger Zelazny, le résultat en est le tour de force d’un récit construit en écho à la problématique du héros divisé de l’histoire. Sur un thème similaire, Philip K. Dick écrivait la même année (1977)* Substance Mort, *son livre le plus pessimiste, auquel il sera intéressant de comparer le dénouement étrangement ouvert de ce récit.*

J’entre dans la salle et m’avance vers la tribune. Je suis arrivé tôt pour être le plus près possible. Pourtant ce n’est pas dans mes habitudes de jouer des coudes pour accéder aux premiers rangs d’une salle comble. J’ai déjà eu l’occasion de l’entendre, lui et d’autres présidents avant lui, sans jamais essayer d’être le plus proche possible pour bien voir. Cette fois-ci, cependant, je ne sais pourquoi, cela me paraît important.

Une chance ! La place idéale. Je m’y installe.

J’ai le pied engourdi. Toute la jambe, en fait… Peu importe. Je vais pouvoir les laisser reposer. Il reste beaucoup

de temps…

Est-il temps ? Non. La nuit. Oui. Dormir.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Rien ne presse. Je vois des gens fumer. Bonne idée, me semble-t-il. Tandis que je mets la main à ma poche, je me souviens que j'ai décidé de ne plus fumer, puis je découvre que j'ai encore des cigarettes sur moi. Peu importe. En prendre une. L'allumer. (Ça ne va pas. Essayer l'autre main.) Je me sens un peu tendu. Sans trop savoir pourquoi. Respirer. Ça va mieux. Bien.

— Tiens, qui est-ce ?

Un petit homme en costume gris entre par la droite et teste le micro. Un moment de silence. Retour du brouhaha. L'homme paraît satisfait et s'en va.

J'expire de la fumée, je me détends.

Repos. Oui. Dormir, dormir… Oui… Vous…

Au bout d'un moment des gens entrent par les côtés et prennent place à la tribune. Oui, le maire est là. Il va parler le premier, dire quelques mots d'introduction.

Cet homme à ma gauche sur la tribune… J'ai souvent vu sa photo, toujours auprès du président, sans jamais l'identifier. Petit, bedonnant, blond-roux, le cheveu rare ; de sombres yeux mobiles derrière d'épaisses lunettes. Je suis certain qu'il fait partie du groupe d'élite des gardes du corps télépathes qui accompagnent le chef de l'État chaque fois qu'il se montre en public ; c'est peut-être même leur chef de file. Cela fait seulement quelques années que le phénomène télépathique a été élucidé et depuis lors cette faculté a pu être pleinement développée, mais seulement chez une poignée de gens. Ceux qui la possèdent sont idéaux pour ce genre de travail. Il n'y a plus aucun risque à paraître en public lorsqu'un certain nombre de télépathes, disséminés dans l'assistance, sont capables de contrôler l'état d'esprit d'une foule, de détecter toute pensée aberrante, homicide et de transmettre l'information à la Police Secrète. Toute tentative d'assassinat du président, à

plus forte raison la réussite d’un tel attentat, en deviennent impossibles. Tiens, en ce moment même l’un d’eux pourrait très bien être occupé à sonder mes propres pensées.

Mais vraiment ça n’en vaudrait pas la peine. Aucune raison de m’inquiéter.

J’éteins ma cigarette. Je regarde l’équipe de télévision. Je regarde l’assistance. Et de nouveau les gens à la tribune. Le gouverneur vient de se lever et il s’avance. Un coup d’œil à ma montre. Il est juste l’heure.

Est-il temps ? Non. Plus tard la récompense. Il me dira quand. Lorsque…

Les applaudissements cessent, mais on entend encore un bruit qui s’élève et retombe. Comme une houle. D’abord je n’arrive pas à le situer ; puis je comprends qu’il vient de l’extérieur. Le tonnerre. Il doit pleuvoir. Je ne me rappelle pas qu’il ait fait si mauvais temps à mon arrivée. Je ne me souviens pas d’un ciel sombre, menaçant ou…

Je ne me rappelle pas le temps qu’il faisait-gris, ensoleillé, chaud, frais, venteux, calme… J’ai tout oublié du temps et de tout le reste…

Très bien. Qu’importe ! Je suis ici pour écouter et pour voir. Qu’il pleuve. Ça n’a pas la moindre espèce d’importance.

J’entends les paroles du maire, un speech de six minutes, et j’applaudis lorsqu’il en a terminé tandis que les flashes figent les visages, qu’un bravo lancé près de moi me blesse le tympan et qu’un élancement me troue le crâne. Le temps pédale lentement ses secondes alors que le président se lève et s’avance en souriant. Je consulte ma montre et me cale dans mon fauteuil. Bien. Bien :

Il me semble voir une galerie, avec une rangée de visages coiffant de grossières silhouettes en carton-pâte et éclairés par un jeu de lumières. Je suis à l'autre extrémité de la galerie le bras gauche le long du corps. J’ai un pistolet à la main. Il va me dire. Me dire quand. Les mots. Quand je les entendrai je saurai tout. Tout ce que je dois faire pour avoir

le prix. Je vérifie l'arme sans la regarder car je ne quitte pas des yeux ce qui s'offre à ma vue. Une cible notamment, la cible spéciale que je dois toucher pour marquer. Sans saccade, d'un mouvement rapide mais assuré, je lève le pistolet, ajuste le tir avec précision et appuie sur la détente avec juste ce qu'il faut de force. Pendant que j'accomplis cette action, les silhouettes de carton-pâte sont animées d'un mouvement léger et de saccades irrégulières. Mais c'est sans importance. Une détonation, une seule, et ma cible s'écroule. J'ai gagné la récompense.

Ténèbres.

Il me semble voir une galerie, avec une rangée de visages coiffant de grossières silhouettes en carton-pâte et éclairés par un jeu de lumières. Je suis à l'autre extrémité de la galerie, le bras gauche le long du corps. J'ai un pistolet à la main. Il va me dire quand. Les mots…

La clameur d'un homme derrière moi… Les oreilles me tintent et cette sensation s'apaise graduellement tandis que le président lève la main, l'agite, se tourne lentement. Mais ma tête continue à cogner. C'est comme si je sentais soudain le contrecoup d'un coup sur le sommet du crâne. Je porte les doigts à mon cuir chevelu. Il y a là un point, sensible mais la peau n'est pas entamée. À vrai dire je ne distingue pas clairement la forme de chacun des doigts qui explorent mon crâne. C'est comme si le point sensible était entouré d'une zone engourdie. Comment est-ce possible ?

Les cris et les applaudissements s'apaisent. Il commence à parler.

Je me secoue mentalement. Qu'est-il arrivé ? Je ne me rappelle pas quel temps il faisait et j'ai mal à la tête. Quoi d'autre ?

J'essaie de me remémorer mon entrée dans la salle pour comprendre pourquoi je n'ai pas gardé le souvenir de l'orage qui menaçait.

Je me rends compte que je n'ai aucun souvenir d'avoir été dehors, que je ne me rappelle pas si je suis venu ici en

taxi, en autobus, à pied ou dans ma voiture, que je ne sais même pas d'où je viens ; non content de ne pouvoir dire ce que j'ai mangé ce matin au petit déjeuner, je ne sais ni quand ni où ni si j'ai mangé. Je ne me rappelle même pas m'être habillé ce matin.

De nouveau je porte la main à mon cuir chevelu. Comme précédemment quelque chose semble vouloir écarter ma main du point sensible, mais je n'en tiens pas compte. Mon amnésie serait-elle consécutive à un traumatisme crânien ? pensé-je en un éclair.

Serait-ce là l'explication ? Un accident. Un mauvais coup sur le crâne, puis j'aurais erré toute la journée jusqu'au moment où quelque indice m'aurait rappelé mon désir d'écouter ce discours, me poussant vers cette salle ; la réalisation de mon projet m'aurait fait oublier graduellement l'accident.

Pourtant, c'est tellement étrange, ce que je ressens. Je promène mes doigts sur le contour de la zone engourdie. Ce n'est pas *exactement* de l'engourdissement.

Et puis une partie de cette zone se détache. Un petit élancement provoque un brusque retrait de mes doigts fureteurs. La douleur s'apaisant aussitôt, je les renvoie à leur exploration. Pas de sang. Bien. Mais une séparation s'est produite, comme si une portion de ma chevelure – non, une portion du cuir chevelu – s'était détachée. Je cède à un instant de frayeur, mais lorsque je me palpe sous la zone décollée, je sens une surface lisse et tiède, propre à une sensibilité normale, rien qui fasse penser à une déchirure.

Je poursuis mon exploration et une nouvelle partie du cuir chevelu cède. C'est uniquement au centre, juste au centre, que je sens un point douloureux, comme mâchuré, sous ce qui paraît être un pansement de gaze. C'est alors que je comprends tout : je porte une perruque, et un bandage en dessous.

Une légère vague d'applaudissements salue des paroles du président que je n'ai pas entendues. Je consulte ma

montre.

Est-ce donc cela ? Un accident ? Soigné dans un service d'urgence – zone atteinte rasée, points de suture, malade jugé capable de se déplacer, bon de sortie délivré faute de se rendre compte que le malade est en complet état de choc.

Mais il y a quelque chose qui cloche. Les services d'urgence ne fournissent pas de perruques pour camoufler leur travail. Et un homme en pareil état n'aurait probablement pas été autorisé à quitter l'hôpital.

N'importe, il sera toujours temps de me tracasser plus tard. Je suis venu pour entendre ce discours, je vois bien, il faut en profiter. Je pourrai m'inventorier quand tout sera terminé.

Presque vingt minutes après l'heure.

Je m'efforce d'écouter, mais je n'arrive pas à me concentrer. Il y a quelque chose qui ne va pas et je me fais du mal en me refusant à l'analyser. Quelque chose qui ne va pas du tout, et qui ne me concerne pas uniquement. Mais je suis mêlé à l'affaire. Comment ? Qu'est-ce que c'est ?

Je regarde le petit télépathe grassouillet derrière le président et je tente de le suggestionner : *Vas-y, regarde dans mon esprit. J'en serais vraiment très heureux. Peut-être peux-tu y voir plus clair que moi. Regarde et dis-moi ce qui cloche. Dis-moi ce qui s'est passé, ce qui se passe. Je voudrais savoir.*

Mais il ne me fait même pas la grâce d'un coup d'œil. Ce qui l'intéresse, c'est de tuer dans l'œuf tout acte de violence, et mes intentions sont pacifiques. S'il a lu dans mes pensées, il a dû passer outre à mon trouble et ne voir là que le monologue intérieur d'un homme à classer dans le faible pourcentage de graves cas de névrose que comporte inévitablement toute assemblée de quelque importance – un homme déboussolé mais nullement dangereux. Comme tous ses collègues il doit être à l'affût des authentiques

salopards qui pourraient se trouver dans la salle. Et c'est bien ainsi.

Nouveau coup de tonnerre. Zéro. Ça ne me rappelle rien. Je ne vois que cette salle. Sur tout ce que j'ai pu faire ce jour avant d'y entrer j'ai un blanc. Il faut creuser ça. Gamberger. J'ai lu quelque chose sur des cas d'amnésie. Ai-je jamais entendu parler d'un cas tout à fait semblable à celui-ci ?

Quand ai-je décidé d'écouter ce discours ? Pourquoi ? Dans quelles circonstances ?

Zéro. L'origine de mon intention reste cachée.

Pourrait-il y avoir là quelque chose de suspect ? Y a-t-il quelque chose d'insolite dans mon désir d'être ici ?

Je… Non, rien.

Dix-neuf minutes après l'heure.

Je commence à transpirer. Sans doute une conséquence naturelle de ma nervosité.

L'aiguille des secondes franchit le deux, le trois.

Il y a quelque chose à faire… Je verrai ça clairement dans un moment. Mais quoi ? Ça ne fait rien. Attendre et voir venir.

Le six… le sept…

Nouvelle vague d'applaudissements. Je commence à regretter d'être venu.

Le neuf, le dix…

Vingt minutes après l'heure.

Mes lèvres se mettent à remuer. Je parle doucement. Je doute que les gens proches aient pu entendre ce que je disais.

« Avancez, avancez, Messieurs Dames. Tentez votre chance. »

«… Tentez votre chance. »

Soudain je suis éveillé, dans la galerie, la main dans la poche. En haut, devant moi, je vois la rangée de visages, les corps en carton-pâte, le tout brillamment éclairé. Je tâte mon pistolet et le vérifie sans baisser les yeux. La cible qui

me fait face est celle qu'on m'a choisie ; elle est animée de mouvements légers et de saccades irrégulières.

Je sors mon arme avec précaution et commence à la braquer lentement.

Ma main ! Qui…

Pris soudain d'une frayeur croissante, je vois ma main gauche sortir de ma poche, armée d'un pistolet. Je ne suis pas maître de mes gestes. C'est comme si la main appartenait à une autre personne. Je lui commande de s'abaisser, mais elle continue à s'élever.

Une seule chose possible. De ma main droite je saisis mon poignet gauche.

La main gauche est comme autonome. Elle se débat contre moi. Je durcis mon étreinte et la pousse vers le sol de toutes mes forces.

En même temps je me surprends à essayer de me lever. Des imprécations hargneuses me viennent aux lèvres malgré moi. Cette main gauche est forte. Combien de temps vais-je pouvoir la maîtriser ?

Le doigt presse sur la détente et mes mains ont un soubresaut sous l'effet du recul. Par chance le canon était dirigé vers le sol quand le coup est parti. J'espère que personne n'a été atteint par ricochet.

Les gens poussent des cris perçants et me fuient précipitamment : Mais plusieurs autres s'élancent vers moi. Si seulement je parviens à maîtriser cette main jusqu'à ce qu'ils arrivent…

Deux hommes me frappent. L'un me saisit à bras le corps, l'autre par les épaules. Nous tombons. Dès qu'on saisit ma main gauche, je la sens se détendre. Je suis désarmé. Mes deux mains, si étrangères l'une de l'autre, sont ramenées de force derrière mon dos et unies par des menottes. Je prie pour qu'elles n'en viennent pas à se briser l'une l'autre. Mais lorsqu'on me relève elles ont cessé de lutter et elles pendent mollement.

Lorsque mon regard se porte de nouveau sur la tribune, le président a disparu. Mais le petit homme joufflu me fixe de ses yeux sombres, qui ont cessé de flotter derrière ses verres épais. Il se dirige vers moi, faisant signe aux hommes qui me tiennent.

Tout à coup, je suis pris d'une violente nausée ; je me sens faible et le mal de tête me reprend. Je commence à souffrir des coups reçus.

M'ayant abordé, le petit homme tend les bras et me tient fermement par les épaules.

— Tout ira bien, maintenant, dit-il.

La galerie vacille devant moi. Il n'y a plus de silhouettes en carton-pâte. Seulement des gens. Je ne comprends pas où tout est passé, ni pourquoi il a prononcé les mots et puis m'a retenu. Tout ce que je sais, c'est que j'ai raté ma cible et qu'il n'y aura pas de récompense pour moi. Je sens mes yeux se mouiller.

On me conduit à une clinique. Des gardes sont postés derrière ma porte. Le petit télépathe, dont j'ai appris qu'il s'appelle Arthur Cook, est à mon chevet. Un médecin me palpe le côté gauche du cou, y plante une aiguille et m'injecte un liquide clair. À part ça, tout est silence.

Lorsque je revins à moi – je ne saurais dire après combien de temps – le côté droit de mon cou me faisait lui aussi mal. Arthur et un médecin étaient debout à mon chevet, m'observant avec attention.

— Nous sommes heureux de vous voir reprendre connaissance, Monsieur Mathews, dit Arthur. Nous tenons à vous remercier.

— De quoi ? Je ne sais même pas ce qui s'est passé.

— Vous avez déjoué une tentative d'assassinat. D'une seule main, serais-je tenté de dire si j'avais l'esprit à plaisanter. Vous avez participé sans le vouloir à une des tentatives les plus ingénieuses pour tourner les mesures de sécurité télépathiques modernes. Vous avez été le jouet de

gens sans merci qui ont fait appel à des méthodes médicales hautement sophistiquées. S'ils avaient pris une précaution supplémentaire, je crois qu'ils auraient réussi. La cause de leur échec, c'est d'avoir permis que vous soyez présents tous les deux au moment décisif.

— Tous les deux ?

— Oui, Monsieur. Savez-vous ce qu'est le corpus callosum ?

— Une partie du cerveau, je crois.

— Exact. C'est un faisceau de fibres de vingt-cinq millimètres de long, six millimètres d'épaisseur, qui relie les deux hémisphères du cerveau. S'il est sectionné, l'être unique doué d'un corps unique se scinde en deux individus. Il arrive qu'on pratique l'opération dans des cas graves d'épilepsie pour affaiblir l'effet des crises.

— Vous voulez dire que j'ai subi cette opération ?

— Oui.

— … Et qu'il y a un autre « moi » dans ma tête ?

— C'est exact. Mais pour l'instant l'autre hémisphère est encore sous sédatif.

— Lequel des deux suis-je ?

— Vous êtes l'hémisphère cérébral gauche. Vous possédez des aptitudes linguistiques et des facultés de raisonnement complexe. L'autre côté est plutôt celui de l'intuition, de l'émotion, des capacités visuelles et du sens spatial.

— Peut-on annuler les effets de l'opération ?

— Non.

— Je vois. Et vous dites que d'autres l'ont subie – des épileptiques… Comment ont-ils… été… ensuite ?

Le docteur prit la parole. C'était un homme de haute taille, au nez aquilin, aux cheveux couleur de suie.

— On a cru longtemps que la connexion – le corps calleux – n'avait pas de fonction importante. Il a fallu des années pour qu'on s'avise de l'effet secondaire d'une

callotomie. Dans votre cas je ne prévois pas de difficultés majeures. Nous en reparlerons plus en détail.

— D'accord. En tout cas je me sens… moi-même. Pourquoi m'a-t-on fait ça ?

— Pour faire de vous le parfait assassin dernier cri, dit Arthur. Une moitié du cerveau peut être endormie tandis que l'autre hémisphère reste éveillé. Il suffit pour cela d'administrer une drogue par l'artère carotide du côté voulu. L'opération une fois réalisée, vous – l'hémisphère gauche – avez été endormi tandis que l'hémisphère droit, soumis à l'hypnose et à des techniques de modification du comportement, est devenu un assassin conditionné.

— J'ai toujours cru qu'une personne sous hypnose ne peut être contrainte de faire certaines choses.

Il acquiesça.

— C'est le cas normalement, semble-t-il. Cependant il apparaît que, par lui-même, l'hémisphère droit, plus émotionnel, moins rationnel, est plus sensible à la suggestion – et il n'avait pas reçu simplement l'ordre de tuer, on l'avait entraîné, par des répétitions multiples, à réagir d'une certaine manière à une illusion habilement construite.

— Admettons, dis-je, je vous crois sur parole. Mais comment s'y sont-il pris pour qu'il se produise ce qui s'est produit ?

— Le mécanisme de l'opération ? Eh bien, le conditionnement, comme je vous l'ai dit, a été effectué alors que vous étiez inconscient, donc à votre insu. L'hémisphère conditionné a été plongé dans un sommeil profond, avec la suggestion qu'il se réveillerait et accomplirait son petit travail lorsqu'on lui donnerait le mot : et c'est dans votre hémisphère qu'a été gravée une suggestion post-hypnotique, celle de donner le mot : il s'agissait des paroles que vous avez prononcées à un certain moment du discours. Ensuite de quoi on vous a lâché et vous êtes entré dans la salle sans être le moindrement conscient de toute

l’affaire. Votre esprit n’offrait rien que de parfaitement innocent à toute investigation télépathique. C’est seulement lorsque vous avez obéi à la suggestion post-hypnotique, attirant ainsi l’attention sur vous au bout d’un moment, que j’ai vu deux esprits dans un seul corps – impression hallucinante, ajouterai-je. Il est heureux qu’à ce moment vous, la partie plus rationnelle de votre individu, ayez vu promptement le danger et que vous ayez lutté pour l’écarter. Cela nous a donné juste le temps de vous neutraliser.

Je fis un signe d’acquiescement. Je pensais à tout cela, à mes deux moi-mêmes luttant pour la maîtrise de notre seul corps.

— Vous avez dit qu’ils avaient fait une erreur… que s’ils n’avaient pas négligé quelque chose ils auraient pu réussir. Qu’est-ce que c’était ?

— Ils auraient dû vous imprimer la suggestion d’avoir à vous rendormir aussitôt après avoir prononcé les mots servant de stimulus. Je crois qu’il n’en fallait pas davantage. Toute l’erreur a été de ne pas prévoir le conflit entre vos deux personnes.

— Et les instigateurs de ce coup ? demandai-je finalement.

— Votre hémisphère droit nous a donné pas mal de descriptions précieuses pendant que vous étiez endormi.

Des descriptions ? Je croyais que j’étais l’élément verbal.

— C’est exact, à la base. Mais l’autre moitié a fourni d’excellents croquis, dont j’ai pu vérifier la substance par télépathie. Le Service a alors fait le rapprochement des portraits-robots obtenus avec certains individus fichés, et ils ont déjà été appréhendés. Mais l’autre hémisphère n’est pas entièrement non verbal. Il se fait généralement un certain transfert de l’un à l’autre… et c’est ce qui se produit actuellement, en fait.

— Que voulez-vous dire ?

— L’autre vous est réveillé depuis un moment. La main gauche, qu’il commande, s’agite frénétiquement depuis quelques minutes. Il veut mon stylo. Je le sais.

Il sortit un stylo et un petit bloc de sa poche et me les passa. Fasciné, je me vis les saisir et les mettre en position. Lentement, soigneusement, ma main gauche écrivit : *Je sui désoler…*

Et tandis que j’écrivais je me rendis compte qu’il ne comprendrait pas, ne pourrait jamais comprendre, ce que je voulais dire exactement.

Et c’est ce que je voulais dire, exactement.

Hébété, je regardai les mots, puis le mur. Puis Arthur et le docteur.

— Je vous saurai gré de nous laisser seuls un moment, dis-je.

Ils s’exécutèrent, et à peine étaient-ils sortis que je fus fixé : quel que fût l’endroit où je porterais mes regards, la moitié de la pièce, nécessairement, serait vide.

No award

Traduction de Jean Bailhache

EN EXPOSITION (1964)

Et si les artistes pouvaient cesser de prendre leurs œuvres comme médiateur entre le public et eux ? S'ils apparaissaient directement aux foules comme un objet d'admiration ? Roger Zelazny se moque ici des rêveries éveillées qui traversent tout créateur et nous emmène au musée imaginaire du narcissisme où les génies incompris s'exposent sans que personne ne les voie – idéaux et *inconnus – ; où les critiques littéraires révèlent enfin leurs âmes de rapaces ; où les détritus de l'univers viennent s'échouer. Sur un versant plus grave, Ray Bradbury avait développé un tel questionnement dans sa nouvelle* l'Homme *(1949,* in l'Homme illustré), *mais il se plaçait alors du côté du quêteur.*

Jay Smith dut se rendre à l'évidence : en un monde frivole son art passait inaperçu. Il décida donc de quitter ce monde. Les quatre dollars quatre-vingt-dix-huit cents que lui avait coûtés un cours par correspondance intitulé *Le yoga, chemin de la liberté* n'avaient aucunement contribué à le libérer. Au contraire cela n'avait fait qu'aggraver sa condition humaine en réduisant de quatre dollars quatre-vingt-dix-huit cents sa capacité d'acheter de la nourriture.

Assis dans la position du lotus, Smith, en fait de contemplation, constatait que son nombril se rapprochait chaque jour de son épine dorsale. Tandis que le nirvana est un concept raisonnablement esthétique, il n'en va certes pas de même du suicide, surtout si l'on n'y est porté par aucune inclination. Aussi rejeta-t-il très sagement la tentation fataliste.

« Comme il serait simple d'attenter à ses jours dans un milieu idéal ! » soupira-t-il en rejetant en arrière ses boucles blondes, qui pour des raisons évidentes avaient atteint une longueur classiquement impressionnante. « Le gars stoïque

dans son bain, éventé par des filles esclaves et sirotant son vin tandis qu'un fidèle médecin, les yeux baissés, lui ouvre les veines ! Un délicat Circassien – nouveau soupir – pinçant les cordes d'une lyre tandis qu'il dicte son oraison funèbre… destinée à être lue par un fidèle compatriote clignant des paupières sans relâche. Comme c'était facile pour lui ! Mais l'artiste déchu…Nenni ! Né hier et méprisé aujourd'hui, il va, tel l'éléphant, vers sa tombe, seul et secret. »

Il se leva, se dressant de toute sa taille d'un mètre quatre vingt-cinq, et pivota pour faire face à la glace. Considérant sa peau d'une pâleur marmoréenne, son nez rectiligne, son front large, ses yeux bien écartés, il décida que faute de pouvoir gagner sa vie en créant des œuvres d'art ce ne serait pas une mauvaise idée de prendre les choses par l'autre bout, pour ainsi dire.

Il fit jouer les muscles qui lui avaient valu une bourse comme demi-arrière pendant les quatre années où il avait échauffé le feu de son âme pour y forger un art entièrement personnel : la sculpture peinte à deux dimensions.

« Dans leur ensemble, » avait noté un critique acerbe, « les productions de Monsieur Smith sont soit des fresques sans murs, soit des lignes verticales. Les Étrusques excellaient dans le premier de ces genres parce qu'ils en connaissaient les limites ; les écoles maternelles inculquent à tous les enfants de cinq ans une bonne maîtrise du second genre. »

Brillant ! Ah, ces critiques qui ne savaient être que brillants, ces vulgaires pique-assiettes qui faisaient la loi, quel écœurement !

Il constata avec satisfaction qu'un mois de régime ascétique l'avait allégé de treize kilos six cents grammes, si bien qu'il n'en pesait plus que cent deux. Il jugea qu'il pourrait passer pour un Gladiateur Vaincu, post-hellénique.

« C'est décidé », déclara-t-il. « L'art, ce sera moi. »

Plus tard dans l'après-midi une silhouette solitaire pénétra dans le Musée de Beaux-Arts, un paquet sous le

bras.

Spirituellement hagard (bien que rasé de près jusque sous les bras), Smith flâna dans la salle des antiquités grecques jusqu'à l'heure où elle fut vidée de tout mis à part ses marbres et Smith lui-même.

Il choisit un coin sombre et déballa son piédestal. Il dissimula dans son creux les diverses affaires personnelles nécessaires à une existence de pièce de musée, y compris la plus grande partie de ses vêtements.

« Adieu, monde, » dit-il en un acte de renoncement, « tes artistes mériteraient d'être mieux traités. »

Et il monta sur le piédestal.

Il n'avait pas entièrement gâché les quatre dollars quatre-vingt-dix-huit soustraits à son budget nourriture pour suivre le « Chemin de la liberté », car il avait acquis ainsi une maîtrise musculaire telle qu'il pouvait se statufier en une parfaite immobilité chaque fois que la salle des antiquités grecques recevait la visite d'une femme d'un certain âge à mèches folles suivie de quarante-quatre enfants de moins de neuf ans. Débarqués d'un car de location, ils arrivaient le mardi et le jeudi entre 9h35 et 9h40 du matin. Par bonheur Smith avait choisi une position assise.

Avant la fin de la semaine il avait appris aussi à prévoir les mouvements du gardien en synchronisme avec l'énorme horloge tictaquant dans la galerie adjacente – œuvre délicate du XVIII^{e} siècle, avec ses feuilles d'or, ses émaux, ses angelots se poursuivant à la ronde. Il aurait été désolé qu'on signalât sa disparition pendant la première semaine de sa carrière, ce qui ne lui eût laissé d'autre perspective que de figurer dans des galeries de second ordre ou, situation plus étriquée, dans les sinistres collections privées de sinistres collectionneurs privés. Il se déplaçait donc judicieusement lorsqu'il allait piller les provisions de la cafétéria, et il s'efforçait d'établir un lien de sympathie avec les angelots qui se poursuivaient. La direction n'avait

nullement jugé utile de protéger le réfrigérateur ou l'office contre les déprédations des pièces de musée, et il se félicitait d'un tel manque d'imagination. Il grignotait du jambon cuit et du pain de seigle, et il avalait des glaces à la douzaine. Au bout d'un mois il dut s'imposer une cure de callisthénie (pour poids lourd) dans l'Age de Bronze.

« Oh, perdition ! » ruminait-il parmi les œuvres d'avant-garde, contemplant ce domaine sur lequel il s'était naguère arrogé un droit de propriété. Il versa des larmes à la vue de son « Achille terrassé », comme si cette statue le représentait. Ce qui était le cas.

Comme dans un miroir, il se contemplait lui-même en cet assemblage habile de boulons et d'écrous. « Si tu n'avais pas fermé boutique, se reprochait-il, si tu avais tenu un peu plus longtemps, toi… comme ces objets, les plus simples des créatures d'Art… Mais non ! C'était impossible ! »

— Était-ce possible ? dit-il en s'adressant à un mobile d'une symétrie parfaite suspendu au-dessus de lui. Était-ce vraiment possible ?

— Peut-être, lui répondit une voix venue de quelque part, ce qui lui fit regagner précipitamment son piédestal.

Mais l'incident n'eut pas de suite. Le gardien de nuit prenait alors un plaisir coupable à contempler les formes plantureuses d'un Rubens à l'autre bout du bâtiment, et il n'avait pas surpris cet échange. Smith décida d'interpréter ainsi la réponse qu'il avait reçue : il s'était rapproché accidentellement du dharma. Il reprit le Chemin, redoublant d'efforts pour atteindre le néant et pour paraître Vaincu.

Dans les jours qui suivirent il entendit comme des rires étouffés et des chuchotements ; mais il en fit d'abord peu de cas, pensant que c'étaient les gloussements des enfants de Mara et Maya, désireux de le distraire. Puis il vint à en douter, mais il avait alors décidé de prendre une attitude classique de curiosité passive.

Et un jour de printemps, verte et dorée comme un poème de Dylan Thomas, une jeune fille entra dans la salle des antiquités grecques et jeta autour d'elle des regards furtifs. Il lui en coûta de conserver une placidité de marbre car, oh ! surprise, elle commença à se dévêtir.

Et ce paquet carré par terre, grossièrement emballé : une seule explication.

Une concurrente !

Il toussa avec politesse, douceur, classicisme.

D'une brusque saccade elle prit une étonnante attitude de garde-à-vous qui lui rappela une publicité pour sous-vêtements de femme en rapport avec les Thermopyles. Sa chevelure avait la couleur requise pour son entreprise – le ton du plus pâle des marbres de Paros – et ses yeux gris étincelants avaient l'expression glaciale d'attention soutenue propre à Athéna.

Elle examina la salle avec minutie, séduction, culpabilité.

« La pierre ne saurait être sujette à infection virale, décida-t-elle. « Ce n'est que ma mauvaise conscience qui s'est éclaircie la voix. Conscience, je te renie. »

Elle se mit en devoir de se métamorphoser en Hécube éplorée ; elle se trouvait à la diagonale du Gladiateur vaincu mais, par bonheur, sans lui faire face. Il dut reconnaître, de mauvaise grâce, qu'elle s'y prenait fort bien. Elle ne tarda pas à réaliser une parfaite immobilité esthétique. L'ayant jaugée en expert, il décida qu'Athènes était bien la mère des arts ; c'est bien simple, cette fille ne s'en serait pas tirée dans un cadre Renaissance ou roman. Il en éprouva une certaine satisfaction.

Lorsque les grandes portes furent enfin fermées et les signaux d'alarme réglés, elle poussa un soupir et sauta à terre.

— Pas encore, dit-il, le gardien va passer dans quatre-vingt-treize secondes.

Elle eut la présence d’esprit d’étouffer son cri d’une main délicate, et quatre-vingt-sept secondes pour redevenir Hécube éplorée. Et pendant ces quatre-vingt-sept secondes il admira sa main délicate et sa présence d’esprit.

Le gardien vint, s’approcha, disparut, sa torche et sa barbe dansant comme un feu follet dans les ténèbres.

— Mon Dieu ! lâcha-t-elle d’un souffle. Moi qui me croyais seule !

— Non sans raison, répliqua-t-il. « Nus et seuls nous entrons en exil… Dans la brillance des étoiles, sur cette morne cendre sans brillance, perdus… Oh, perdus…»

— Thomas Wolfe, dit-elle.

— Exact, acquiesça-t-il bon gré mal gré. Allons souper.

— Souper ? s’étonna-t-elle, les sourcils arqués. J’avais apporté des rations K achetées dans un magasin de surplus militaires.

— Votre attitude et à courte vue, répliqua-t-il. Je crois que le poulet figurait en bonne place au menu d’aujourd’hui. Suivez-moi.

Ils traversèrent la dynastie T’ang en direction de l’escalier.

— D’aucuns pourraient trouver qu’il fait glacial ici aux heures de fermeture mais sans doute avez-vous parfaitement maîtrisé les techniques du contrôle de la respiration ?

— En effet, dit-elle. Mon fiancé était un vrai mordu du Zen. Il a suivi le sentier le plus escarpé ; celui de Lhassa. Il a écrit naguère une version moderne du Ramayana, remplie d’allusions aux événements actuels et de conseils à la société moderne.

— Et qu’en a pensé la société moderne ?

— Hélas, la société moderne ne l’a jamais lu. Mes parents lui ont procuré un billet aller de première classe pour Rome et quelques centaines de dollars en traveller’s

chèques. Et on ne l’a jamais revu. C’est pourquoi je me suis retirée du monde.

— Je suppose que vos parents n’appréciaient pas l’art.

— Non, et je pense qu’ils ont dû aussi user de chantage.

Il acquiesça d’un signe de tête.

— C’est ainsi que la société traite le génie. Moi aussi, dans ma modeste sphère, j’ai travaillé à la rendre meilleure et je n’ai reçu que dédain pour prix de mes efforts.

— Vraiment ?

— Oui. Si nous nous arrêtons à la période moderne à notre retour, vous verrez mon Achille vaincu.

Un petit rire très sec les immobilisa.

— Qui est là ? demanda-t-il avec circonspection.

Pas de réponse. Ils étaient dans la période glorieuse de Rome, et les sénateurs de pierre étaient immobiles.

— Quelqu’un a ri, j’en suis sûre, observa-t-elle.

— Nous ne sommes pas seuls, dit-il en haussant les épaules. J’en ai eu d’autres indices mais, quels que soient ces intrus, ils sont aussi bavards que des trappistes – et c’est tant mieux.

— Rappelle-toi que tu n’es que pierre, cria-t-il gaiement.

Et ils reprirent le chemin de la cafétéria.

Ils dînaient un soir dans la période moderne.

— Aviez-vous un nom dans la vie ? demanda-t-il.

— Gloria, murmura-t-elle. Et vous ?

— Smith, Jay.

— Qu’est-ce qui vous a poussé à vous statufier, Smith, si je puis me permettre de vous poser la question ?

— Mais bien sûr, dit-il, souriant intérieurement. Certains sont nés pour être obscurs, d’autres ne le deviennent qu’au prix d’un effort diligent. J’appartiens à la seconde catégorie. Artiste raté, fauché de surcroît, j’ai décidé d’être mon propre monument. Il fait chaud ici, et il y a à manger en bas. Le cadre est sympathique, et je ne risque pas d’être démasqué parce que personne ne regarde jamais les pièces de musée.

— Personne ?

— Absolument, et vous avez dû le remarquer. Les enfants viennent ici contre leur gré, les jeunes pour flirter, et quant à celui qui a développé une sensibilité suffisante pour regarder quoi que ce soit, débita-t-il amèrement, il est devenu ou bien myope, ou bien sujet aux hallucinations. Dans la première hypothèse il ne voit rien, et dans la seconde il ne dit rien. Le défilé défile.

— Alors à quoi servent les musées ?

— Chère enfant ! De tels propos dans la bouche d'une fille naguère fiancée à un artiste authentique trahissent la courte durée de vos rapports.

— Doucement ! Le mot juste serait commerce amical.

— Très bien, corrigea-t-il, commerce amical. Mais les musées reflètent le passé, qui n'est plus, le présent, toujours indifférent, et ils transmettent l'héritage culturel de la race à un futur qui n'est pas encore né. En quoi ils sont assimilables à des lieux de culte.

— C'est une idée nouvelle pour moi, dit-elle, songeuse. Et une idée d'une certaine beauté. Vous devriez enseigner.

— Ce n'est pas assez bien payé, mais vos paroles sont réconfortantes. Venez, retournons piller le stock de glaces.

Ils sucèrent leurs glaces et discutèrent sur Achille Vaincu, assis sous le grand mobile qui évoquait une pieuvre affamée. Il parla de ses grands projets et de ces critiques hargneux, acerbes, qui n'avaient pas de sang dans les veines, tapis dans l'ombre de la presse dominicale, haïssant la vie. À son tour elle parla de ses parents, connaisseurs en matière d'art mais prévenus contre son fiancé, détenteurs d'une immense fortune également partagée entre le bois, l'immobilier et le pétrole. À son tour il lui tapota le bras, et à son tour elle cligna lourdement des paupières et sourit helléniquement.

— Savez-vous, dit-il finalement, à quoi j'ai souvent pensé au cours des longues journées que j'ai passées assis sur mon piédestal ? Peut-être devrais-je retourner dans le

monde et faire un dernier effort pour crever la cataracte qui obscurcit l'œil du public… Peut-être que si la sécurité et l'aisance matérielle étaient mon lot… peut-être que si je pouvais rencontrer la femme de ma vie… mais non, hélas, cette femme n'existe pas.

— Continuez ! Je vous en prie, continuez ! Moi aussi, j'ai rêvé ces derniers jours que peut-être un autre artiste pourrait panser-mes blessures. Peut-être le poison de la solitude pourrait-il être neutralisé par un créateur de beauté… Si nous…

C'est alors qu'un vilain petit bonhomme vêtu d'une toge s'éclaircit la gorge.

— C'est bien ce que je craignais, déclara-t-il.

Il était maigre, ridé, crasseux ; il avait tout de l'ulcéreux qui décharge sa bile. Il pointa un doigt accusateur.

— C'est bien ce que je craignais, répéta-t-il.

— Qui… qui êtes-vous ? demanda Gloria.

— Cassius. Cassius Fitzmullen – Critique d'art retraité du *Dalton Times.* Vous projetez de déserter.

— Et ça vous regarde, si nous partons ? demanda Smith, faisant saillir ses muscles de demi-arrière pour Gladiateur vaincu.

Cassius hocha la tête.

— Si ça me regarde ? Partir, ce serait compromettre un mode de vie. Si vous partez, vous serez certainement un artiste ou un enseignant des Beaux-Arts… et tôt ou tard, par la parole ou la mimique, par des signes ou des gestes inconscients, vous communiquerez ce que vous avez toujours soupçonné. J'ai écouté vos conversations ces dernières semaines. Vous avez maintenant la certitude que tous les critiques d'art finissent par échouer ici pour passer le restant de leurs jours à railler tout ce qu'ils ont abhorré. D'où l'augmentation du nombre des sénateurs romains au cours des dernières années.

— Je l’ai souvent soupçonné, mais sans jamais en acquérir la certitude.

— La suspicion suffit. C’est une chose mortelle. Vous devez être jugé.

Il claqua des mains.

— Qu’ils soient jugés ! cria-t-il.

D’autres Romains chenus entrèrent lentement en une procession de chandelles fléchies. Ils encerclèrent les deux amoureux. Puant la poussière, les gazettes jaunies, la bile et le temps, les vieux critiques vacillaient.

— Ils veulent retourner chez les hommes, annonça Cassius. Ils veulent partir en emportant le savoir acquis.

— Nous ne dirions rien, plaidait Gloria, les larmes aux yeux.

— Trop tard, répliqua une forme sombre. Vous êtes déjà dans le catalogue. Regardez.

Il en présenta un exemplaire et lut :

— Numéro 28, Hécube éplorée. Numéro 32, le Gladiateur vaincu. Non, il est trop tard. On ferait une enquête.

Lentement, les sénateurs baissèrent le pouce.

— Vous ne partirez pas, c’est hors de question.

Avec un rire étouffé Smith empoigna la tunique de Cassius d’une main puissante de sculpteur.

— Petit homme, dit-il, comment te proposes-tu de nous en empêcher ? Un seul cri de Gloria, et le gardien de nuit accourt, déclenche le signal d’alarme. Il me suffit de t’asséner un coup pour te rendre inconscient toute une semaine.

— Nous avons déconnecté l’appareil acoustique du gardien pendant son sommeil. Les critiques ne sont pas dépourvus d’imagination, croyez-moi. Lâchez-moi, ou il vous en cuira.

Smith resserra son étreinte.

— Vas-y, tu ne peux rien faire.

— Qu’il soit jugé, dit Cassius avec un sourire.

— C’est un moderne, dit un vieux.

— Ses goûts sont donc catholiques, dit un autre.

— Qu’on le jette aux lions avec les chrétiens ! lança un troisième en battant des mains.

Et Smith recula d’un bond, paniqué par ce qu’il crut voir remuer dans l’ombre… Cassius se dégagea.

— Vous ne pouvez pas nous faire ça ! cria Gloria, se cachant le visage. Nous sommes de la période grecque !

— En Grèce fais comme les Romains, dit Cassius avec un petit rire.

Une odeur de félin vint à leurs narines.

— Comment avez-vous pu… ici… Un lion… ? s’exclama Smith.

— Par un procédé d’hypnose dont notre profession a le secret, observa Cassius. Nous maintenons l’animal paralysé la plus grande partie du temps. Vous ne vous êtes donc pas demandé pourquoi il n’y a jamais eu de vol dans ce musée ? Oh, ce n’est pas faute d’avoir, essayé ! Nous défendons nos intérêts.

Le maigre lion albinos qui dormait généralement d’un côté de l’entrée principale sortit de l’ombre à pas feutrés et rugit – une seule fois, puissamment.

Smith poussa Gloria derrière lui tandis que le félin s’avançait à pas comptés. Il jeta un coup d’œil vers le forum : il était vide. Un bruit évoquant les battements d’ailes d’une volée de pigeons s’affaiblit dans le lointain.

— Nous sommes seuls, observa Gloria.

— Cours, ordonna Smith, et je vais essayer de le retarder. Sors d’ici si tu peux.

— T’abandonner ? Jamais, chéri ! Nous sommes unis ! Aujourd’hui et pour la vie !

— Gloria !

— Jay Smith !

À ce moment l’animal conçut l’idée d’exécuter un bond, ce qu’il fit promptement.

— Au revoir mon adorée !

— Adieu. Un baiser avant de mourir, je t’en prie.

Le lion planait bien haut, secoué par une toux vigoureuse, les yeux étincelant d’un feu glauque.

— Oh, oui !

Ils s’étreignirent.

Comme une lune taillée en forme de félin, cet animal des plus pâles était suspendu au-dessus de leurs têtes, suspendu bien haut, suspendu et menaçant, interminablement suspendu.

Il se mit à se tortiller et sortir ses griffes furieusement dans cet espace intermédiaire entre plancher et plafond, espace qui n’a pas de nom spécifique dans le langage des architectes.

— Mmm ! Encore un baiser ?

— Pourquoi pas ? La vie est belle.

Une minute passa en une course silencieuse ; une autre la poursuivit.

— Dis donc, qu’est-ce qui retient ce lion ?

— Moi, dit le mobile. Vous n’êtes pas seuls, vous autres humains, à chercher refuge parmi les reliques d’un passé défunt.

La voix était fluette, fragile, évoquant une harpe éolienne maniée avec énergie.

— Je ne voudrais pas vous paraître indiscret, dit Smith, mais qui êtes-vous ?

— Je suis un être extraterrestre, répondit la voix tintinnabulante.

Et l’être digéra le lion.

— Mon vaisseau a été accidenté sur le chemin d’Arcturus. Je n’ai pas tardé à me rendre compte que mon apparence me fait du tort sur votre planète, exception faite des musées, où l’on m’admire beaucoup. Appartenant à une race assez délicate et, croyez-moi, quelque peu narcissique…

L’être s’interrompit pour éructer délicatement, et poursuivit :

— J’aime assez cet endroit… « dans la brillance des étoiles sur cette si morne cendre sans brillance – nouvelle éructation – perdu ».

— Je vois, dit Smith. Merci d’avoir mangé le lion.

— Je vous en prie… mais mon intervention n’était pas sans comporter quelque risque. Vous comprenez, je vais avoir à me diviser incessamment. Mon autre moi peut-il vous suivre ?

— Bien sûr. Vous nous avez sauvé la vie et il va nous falloir quelque chose à accrocher dans le salon lorsque nous en aurons un.

— Parfait.

Il se divisa dans un déluge de quadruples croches et une moitié tomba à terre à côté d’eux.

— Au revoir, cria-t-elle vers le haut.

— Au revoir, lui fut-il répondu d’en haut.

Ils traversèrent fièrement le moderne, l’antiquité grecque et la période romaine. Ils marchaient avec superbe, une dignité parfaitement sereine. Ayant cessé d’être le Gladiateur vaincu, Hécube éplorée et Xena ex machina, ils subtilisèrent la clef du gardien endormi et sortirent par la porte, puis descendirent le perron pour s’enfoncer dans la nuit sur leurs jambes juvéniles et, sur ce, rideau.

A Muséum Piece

Traduction de Jean Bailhache

LE CADEAU DES BORGIA (1963)

L'Histoire fournit ici à Roger Zelazny l'occasion de nous donner une variation sur le thème des Mains d'Orlac *où une malédiction file en ricochets à travers le temps, appelée par la souffrance des déshérités. L'auteur écrira pour le magazine* Fantastic *toute une série de ces vignettes, visions personnelles modernes de légendes. C'est ainsi que peu à peu, irrigué par la sève de ses lectures classiques, s'affermira le talent de Zelazny qui – de* Toi l'immortel *(1966) au tournant de* l'île des morts *(1969) – aura de moins en moins besoin de cadres conceptuels préétablis.*

Le colporteur traversa la ville le jour où mourut le forgeron. Ce jour-là l'enfant avait parcouru les collines qui dominent Braunau, observant le feuillage humide et la fuite des cumulus ; c'est pourquoi il n'apprit que le soir la visite.

Lorsque Fritz, son meilleur ami, l'en informa, l'enfant considéra sa main droite atrophiée et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Je l'ai manqué ! Et maintenant jamais je ne serai un homme.

— Quelle blague ! répliqua Fritz en riant. Ce n'est qu'un conte de fées. Tu ne vas pas me dire que tu crois à cette histoire !

— Il a plu aujourd'hui… et le forgeron avait de gros muscles. Je l'ai manqué !

Fritz détourna les yeux du visage de son ami.

— Lorsqu'on l'a enterré son corps n'était pas encore froid, et il n'a pas été exposé… mais enfin cette histoire ne tient pas debout.

— Sa veuve s'est-elle précipitée à la banque ?

— Oui, elle avait une démarche à faire… une histoire de succession. Mais voyons…

— Par où est-il parti ?

Fritz désigna la route.

— Depuis combien de temps ?

— Cinq ou six heures.

Courant tout le long du chemin, l’enfant rentra chez lui pour y prendre ses économies.

Le sac sombre du colporteur était comme un animal endormi au pied du grand chêne. L’homme au chapeau souple et au manteau brun était assis sur un rocher, sa pipe à la main. Il observait la piste qu’il avait suivie et sur laquelle l’enfant progressait laborieusement parmi les rochers et les racines.

— Bonsoir, grand-père, dit l’enfant, tout essoufflé, se jetant à terre.

— Bonsoir, mon garçon, dit le colporteur avec un sourire. Je ne suis pas ton grand-père, ni celui de quiconque.

— Je sais, dit l’enfant, haletant. Je sais qui vous êtes.

— Tiens donc ! – Il bourra sa pipe et la ralluma. – Et si tu essayais de me donner un nom ?

L’enfant soupira, se massant la main droite avec la gauche.

— Vous avez plus de noms que cet arbre n’a de feuilles. Mais d’abord j’essaierai Ahasuerus, annonciateur d’orages, et le bien-aimé prince Cartaphilus, et puis Isaac Laquedem, le colporteur.

— Arrête ! Ne répète pas tous ces noms en ma présence. Cela pourrait être fatal.

Il considéra l’enfant avec intérêt, et il ajouta :

— Les noms ont une certaine vertu – le tien, par exemple, est trop long. Un jour tu en changeras.

— Je ne suis pas ici pour discuter des noms, dit l’enfant, et je n’ai pas mentionné le mien. Je suis venu conclure un marché.

Le colporteur jeta un regard sur son sac.

— Casseroles, marmites, fil, aiguilles.

L’enfant rit, hochant la tête.

— Le forgeron avait de gros muscles. Qu'avez-vous acheté, ses biceps ?

— Qu'est-ce qui te fait croire que je fais commerce d'anatomie ?

— Les histoires d'autrefois, dit l'enfant. Il est impossible qu'elles soient toutes fausses. Lorsqu'Isaac a été maudit et condamné à parcourir la terre pour toujours, il a reçu en partage la vie éternelle, mais non la jeunesse éternelle. Au long des siècles il a maîtrisé l'art de transplanter en lui des muscles, des organes et des os frais pour remplacer ceux qui avaient vieilli. Je sais ce que vous avez dans ce sac !

Ayant tourné brusquement la tête vers le pied du chêne, il ajouta : — Parfois vous faites un marché avec un mortel : vous lui vendez un nouveau pied. Un bras puissant, un œil qui voit, une main…

— Je vois, dit le colporteur. Pourquoi veux-tu une main de remplacement ?

L'enfant fixa un long moment ses doigts morts.

— Pourquoi me poser la question ? La mienne est inutilisable. J'en veux une qui puisse servir.

— Sans doute avec un puissant poignet d'escrimeur pour te battre en duel dans les universités ?

L'enfant fit un signe de tête négatif. Il se leva.

— Non, homme sans âge, je ne veux pas me battre en duel. Je ne sais si vous êtes au service de Dieu ou du diable, mais si vous me procurez une main qui puisse se lever jusque-là tout en continuant de fonctionner, je vous en donnerai n'importe quel prix.

Il désignait de son index gauche un point situé au-dessus de sa tête.

— Si vous me mettez une telle main sur ce poignet, dit-il, mimique à l'appui, je vous donnerai mon âme si vous l'exigez.

— Ne dispose pas ainsi de ton âme à la légère, mon garçon, dit le colporteur.

Il se dirigea vers le pied de l'arbre, le visage assombri par la fumée de sa pipe et par l'heure tardive.

— En fait j'ai ici une main qui a écrit de nombreuses pages d'histoire.

Il tira sur une corde et le sac bâilla soudain comme un serpent qu'on réveille.

— Que feras-tu d'une main nouvelle pouvant se lever à cette hauteur ? dit le colporteur, lançant sa propre main au-dessus de sa tête.

— Je peindrai ma ville, les montagnes, les arbres, les gens, les levers de soleil, les couchers de soleil. Tout cela m'appartiendra ! Sur la toile.

— Assez, interrompit le colporteur, je vois que tu voudrais être artiste.

Il plongea la main dans le sac et l'enfant crut voir un miroitement insolite dans son contenu obscur. Puis il en sortit…

Une main !

Une main droite. Rose. Avec une coupure lisse au poignet comme si elle venait d'être séparée d'un bras, bien qu'il n'en coulât pas de sang. Une main petite, mais solide.

L'enfant eut un hoquet de surprise, puis alla vomir derrière le grand chêne.

Regagnant la clairière, il demanda d'une voix faible :

— Pouvez-vous réellement la mettre à mon bras ?

— Naturellement, si tu le désires.

— Bien sûr que je le désire ! Ça ne va pas de soi ?

— Certaines personnes ont une telle vitalité, dit le colporteur, qu'elles insufflent à chaque atome de leur être toute l'intensité d'une volonté tendue vers de secrets desseins. Je me suis longtemps demandé si cette énergie pouvait être transmise. Cette main, poursuivit-il en l'agitant, a appartenu à César Borgia. C'était un artiste, c'est vrai, mais bien autre chose encore. J'ai volé la main le jour de sa mort pour faire une expérience. Il y a des années, au cours d'un voyage en Corse, je l'ai donnée à un garçon qui se

trouvait dans une situation semblable à la tienne. Tu connais son nom. Je crois même qu'il avait un peu peur de la main car il évitait de la montrer. Il a fallu que j'aille à Sainte-Hélène pour la récupérer, mais toujours est-il que je n'ai encore rien prouvé. Une épreuve unique n'est jamais concluante.

— Je n'ai pas peur de la main, dit l'enfant, et je serai, à ma façon, un artiste encore plus grand que Bonaparte à sa manière. Combien en voulez-vous ?

— Elle ne m'a rien coûté. Je te la transmets gracieusement puisque tu connais l'histoire et que tu n'as pas peur.

L'enfant retroussa sa manche en souriant.

— Marché conclu. Mettez-la en place.

Le colporteur saisit en riant la main impuissante que l'enfant lui tendait.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit-il, et je reviendrai un jour au pays de Luther et de Goethe pour voir jusqu'où tu pourras la lever.

— Haut ! cria l'enfant, les yeux étincelants.

The Borgia Hand
Traduction de Jean Bailhache

LE MONSTRE ET LA PUCELLE (1964)

Peu avant « St Georges et la dragonmotive » de Robert F. Young (1965), Roger Zelazny s'était lui aussi livré à une variation humoristique sur le thème de la confrontation au terrible dragon. Faudra-t-il encore une fois sacrifier une vierge d'un pays qui se dépeuple ? N'existe-t-il pas quelque preux chevalier prêt à risquer son existence pour une noble cause ? Lisez et tremblez...

Il régnait dans ce peuple une grande agitation, car de nouveau l'heure de la décision allait sonner. Les Anciens votèrent sur le choix des candidats, et les partisans du sacrifice eurent raison des objections de Ryllik, le doyen.

— Ce n'est pas bien de capituler ainsi, prétendait-il.

Mais nul ne lui répondit, et la jeune vierge fut conduite à la grotte des fumées et nourrie des feuilles qui donnent le sommeil.

Ryllik observait d'un air désapprobateur.

— Cela ne devrait pas être, déclara-t-il. Ce n'est pas bien.

— Il en a toujours été ainsi au renouveau et à la chute des feuilles, lui répliqua-t-on.

Et l'on jetait des regards inquiets sur la piste au bout de laquelle le soleil déversait sur le monde sa lumière du matin.

Déjà le dieu faisait route dans la forêt aux vastes frondaisons.

— Il est temps de partir, dirent les Anciens.

— L'idée ne vous est jamais venue de rester. Pour voir ce que ferait le monstre ? demanda Ryllik avec aigreur.

— Trêve de tes blasphèmes. En route.

Ryllik les suivit.

— Nous sommes de moins en moins nombreux chaque année, dit-il. Un jour nous n'aurons plus de sacrifices à offrir.

— Ce jour-là nous mourrons, dirent les autres.

— Alors pourquoi s’obstiner ? demanda Ryllik. Combattons-les… dès aujourd’hui, avant de n’être plus.

Mais les autres hochèrent la tête, geste résumant cette résignation que Ryllik avait vu croître au cours des siècles. L’âge de Ryllik inspirait à tous le respect, mais on désapprouvait ses idées. Les Anciens jetèrent un dernier regard derrière eux, juste au moment où le soleil venait à illuminer le dieu cliquetant sur sa monture caparaçonnée d’or, sa lance mortelle au côté. Enfermée dans le lieu où naissent les fumées, la vierge agitait la queue de côté et d’autre, roulant des yeux égarés sous son juvénile bandeau métallique. Sentant la présence divine, elle se mit à beugler.

Ils s’en retournèrent, traversant les plaines d’un pas lourd.

Comme ils s’approchaient de la forêt, Ryllik s’arrêta et leva un membre supérieur écailleux : il cherchait à formuler une pensée.

— Je crois me souvenir, dit-il, d’un temps où ça ne se passait pas comme ça.

The Monster and the Maiden
Traduction de Jean Bailhache

LA VÉRITABLE HISTOIRE D'ULYSSE ET DE LA FÉE CIRCÉE (1963)

Roger Zelazny donne ici libre cours à son art de la référence et nous démontre combien Homère, à traiter Circée de sorcière malfaisante, s'était laissé aller à sa misogynie et à son attirance outrancière pour Ulysse. Heureusement, le lecteur trouvera ci-après le texte définitif des véritables *aventures des héros de légende ; la relation précise – écrite de la main de l'intéressée – du supplice égal à celui de Tantale que doit subir à jamais Circée. Depuis les carnets d'Adolf Hitler, rien d'aussi essentiel n'avait été sauvé de l'oubli. Merci Monsieur Zelazny.*

Le fait qu'un tel lieu ne saurait exister doit vous mettre sur la piste. Ce devait être un aride bloc rocailleux dérivant dans un espace sans soleil, un masque ridé d'une laideur que rien ne rachète. Mais en fait c'est une île délicieuse dans le vide, avec une atmosphère respirable (respirable par tout être dont j'ai décidé qu'il la respirerait), des fruits frais, des fontaines jaillissantes, une faune étonnamment variée, et moi-même. Tout ceci aurait inspiré la méfiance des hommes aux temps anciens, mais depuis qu'ils jouent à la marelle entre les étoiles, leurs esprits se sont laissé gagner par la superstition de la causalité scientifique.

Je suis une ravissante nana (je crois que c'est le terme en vogue), la beauté du diable, mais au sens littéral – du reste c'est là une digression, et je reviendrai à ma personne dans un moment. Mon île a environ quatre-vingts kilomètres de diamètre, si tant est qu'on puisse employer ce mot pour des objets non sphériques (les sciences ne sont pas mon fort) ; sa forme serait plutôt rectangulaire bien qu'on puisse marcher sur n'importe quel point de sa surface – et, en fait, même à l'intérieur ; son ciel scintille en un perpétuel crépuscule, ce qui est très romantique – et l'île fourmille de

bêtes qui jacassent, sifflent, chantent, coassent, grondent, et grognent.

Ce qui nous rapproche du vif du sujet – ma propre personne.

Ayant été enfantée dans une civilisation beaucoup plus libertine que celle des humains d'aujourd'hui, si froide et puritaine, je suis récemment partie pour de plus noirs pâturages et me suis établie ici. Je m'y détache comme une étoile naine sur un écran radar, ce qui toujours excite la curiosité du primate, d'où possibilité d'atterrissage, et j'attire inévitablement les hommes qui ont été soustraits assez longtemps à l'actuelle froideur puritaine pour apprécier une pépée pulpeuse telle que moi.

Ce qui nous introduit directement dans le vif du sujet – mon problème.

Magicienne de métier, je ne suis pas une déesse, mais il se trouve que j'ai une bonne dose de sang de nymphe (ce qui peut être soit un mal, soit un bien si l'on y réfléchit suffisamment – ce qui n'est pas mon cas). Toujours est-il que j'avais longtemps joui de mes avantages manifestes lorsqu'une chienne à l'âme féline venue de l'île de Lesbos m'a, dans une crise de jalousie perverse (ou perversité jalouse, à votre choix), jeté un sort vraiment très pernicieux (c'est bien ainsi qu'en l'espèce je vois les choses !).

Ainsi j'aime les hommes : les hommes grands, petits, gros, maigres, grossiers, raffinés, brillants et autres – toute leur engeance amoureuse ! Mais ma fâcheuse condition actuelle affecte approximativement quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre eux.

Ainsi, lorsque je les embrasse, ils ont tendance à assumer d'autres formes – des formes jacassantes, sifflantes, chantantes, coassantes, grondantes et grognardes-dont aucune ne peut me satisfaire, ce qui explique mon tourment et aussi les bruits de fond.

Mais il arrive que survienne, à chaque croissant de lune bancal, le genre de type qu'il me faut, un loustic doué de

résistance génétique contre les salades abracadabrantes de Sapho, et je suis toujours pour lui d'une extrême gentillesse. Malheureusement ces merles blancs ont tendance à s'user rapidement. C'est pourquoi je suis très gravement perturbée depuis plusieurs siècles.

Le dernier équipage en est un exemple déchirant. Aucun de ces produits de l'Académie de l'Espace, ces hommes aux épaules larges, rasés de frais, ne pouvait supporter le moindre bécot sur la joue sans se sauver à quatre pattes en hurlant, la queue entre les jambes. Les rechanger en hommes ? Bien sûr, j'en suis capable – mais pour quoi faire ? Quel bénéfice y aurait-il à transformer des animaux en hommes par un baiser si le baiser suivant en refaisait des animaux ? Alors je les laisse darwiniser là-haut dans les arbres tandis que je me fais séduisante et soupire après l'homme de mes rêves.

(J'ai embrassé un astronaute voici une heure – celui que vous voyez éplucher une banane avec ses pieds…) — Pardon, Mademoiselle.

Oh, ce mec !

— Capitaine Denton. Je cherche mon équipage, dit-il en souriant. J'espère que vous comprenez l'anglais.

— Tu espères ? J'espère ! Je veux ! Tu parles !

— Plaît-il ?

— Je te comprends, vivant Hermès de Praxitèle aux cheveux en brosse, ô toi.

— Vous vivez ici ?

— Oui, et fort bien.

Je m'approche de lui pour le caresser de mon souffle.

— Avez-vous vu mes hommes par ici ? Quand j'ai constaté que cette atmosphère est respirable, je leur ai permis de quitter le vaisseau pour goûter ici quelques loisirs. Il y a de cela trois jours…

— Ils sont par là.

Je tripote les médailles de sa vareuse bleue.

— Qu'est-ce qui t'a valu toutes ces jolies décorations ?

— Oh, ça c’est l’Étoile du Courage, voici la Croix de Vénus, là le Croissant de Lune, la Médaille de Conduite Exemplaire…

— Ts, ts, fais-je en touchant cette dernière. Te conduis-tu toujours de manière exemplaire ?

— Je m’y efforce, Mademoiselle.

Je lui mets les bras autour du cou.

— Je suis heureuse de voir un Terrien après tant d’années.

— Vraiment, Mademoiselle, je…

Je lui plante un gros baiser sur la bouche. Pourquoi tergiverser, m’infliger un tel supplice ? Autant être fixée tout de suite.

Et rien ne se produit ! Pas un poil de fourrure ! Ni corne, ni queue !

Et rien d’autre, pour dire la vérité…

Il desserre l’étreinte de mes bras, en douceur mais avec la fermeté d’une poigne irrésistible. Il est si… si impérieux. Je pense aux chefs argiens, aux Myrmidons de Thessalie.

— Je suis sensible à l’enthousiasme que vous inspire la rencontre d’une autre personne si, comme vous le dites, vous êtes seule sur cet astéroïde depuis longtemps. Je vous donne l’assurance que je vous ferai transporter jusqu’à une planète civilisée aussitôt que j’aurai retrouvé mon équipage.

— Pouah ! Je ne veux pas de vos planètes civilisées. Je suis heureuse ici. Mais toi, costaud, tu as des talents insoupçonnés… et un grand potentiel. Tiens, nous allons faire une partie de clavecin effrénée tous les deux.

— Le devoir avant tout, Mademoiselle, telle est la devise de mon Corps. Il faut que je retrouve mon équipage avant de m’adonner à un quelconque passe-temps musical.

La paléontologie, très peu pour moi, n’empêche que j’ai vite fait de reconnaître un fossile.

— Venez dans mon salon, dis-je.

Je siffle mon château et il accourt s’installer de l’autre côté de la colline, caché à nos regards.

— Je vais vous restaurer et vous assister dans vos recherches.

— C’est très aimable à vous. J’accepte votre invitation. Est-ce loin d’ici ?

Oh, Circée, ma vieille branche, quelles épaules !

— Nous y sommes presque, Capitaine, dis-je en lui prenant le bras.

Je le régale d’un rôti de porc qui a connu des jours meilleurs, et je corse son vin de tous les aphrodisiaques dont je dispose. Je m’adosse et j’attends, séductrice.

Rien.

— Vous ne vous sentez pas un peu gêné aux entournures ? lui demandé-je enfin tout en élevant la température de quelques degrés. Vous pourriez peut-être enlever votre vareuse.

— Oui, volontiers. Il fait un peu chaud ici.

— Enlevez tout ce que vous voudrez. Peut-être aimeriez-vous vous baigner ? proposé-je après avoir sifflé une piscine.

— Tiens, je n’avais pas remarqué cette piscine. Ce vin doit me rendre somnolent.

Je siffle le lit parfumé, et il arrive sur ses roulettes avec un accompagnement musical.

— Eh bien, un bon bain et un bon lit vont faire de vous un autre homme.

— Il faudrait vraiment que je retrouve mon équipage, proteste-t-il faiblement.

— Allons donc, sur ce monde rien ne ferait de mal à une mouche.

Et pour corroborer mes dires j’étouffe les bruits de fond, hurlements et grondements.

— Ça ne leur fera pas de mal d’attendre quelques heures, et vous pourrez en profiter pour vous reposer.

— C’est vrai, admet-il enfin. Ils sont probablement en train de bivouaquer près d’une douce cascade ou de jouer gentiment au ballon. Je vais me baigner.

Il se déshabille et je siffle, ce qui a pour effet, malencontreux de faire entrer le réfrigérateur, lequel s'arrête au bord de la piscine.

— Vous avez des servomécanismes étonnamment sophistiqués, observe-t-il.

Et il fend l'eau pour regagner le bord de la piscine afin de mettre le frigo au pillage.

Une heure est passée, et il mange toujours ! C'est un de ces grands costauds qui ne pensent qu'à bâfrer – mais tout de même, quel magnifique animal ! De gros muscles saillants, une peau lisse aussi parfaite qu'un marbre, bien bronzée, des yeux sombres de guerrier.

Je sens que j'ai un béguin du tonnerre pour ce pignouf.

Finalement il cesse de manger et sort de la piscine, tel Neptune émergeant de la mer Égée – dieu ruisselant de la jeunesse et de la force. Je sais qu'il doit maintenant penser ce que je n'ai jamais cessé de penser. C'est tout bonnement affaire de physiologie, nous dit la Science. Et puis ces mouches vertes d'Espagne sont vraiment efficaces.

Il me domine de toute sa hauteur, et je prends un air timide, réservé et pourtant aguichant.

— Ça me poursuit, observe-t-il. Je ferais mieux d'aller à la recherche de mes hommes avant de prendre dû repos.

C'en est trop ! Soudain je vois rouge, et aussi toutes les autres couleurs de l'arc-en-ciel. Je claque des doigts et tout s'évanouit hormis le lit, dans lequel nous sommes projetés sur-le-champ.

— Que… que s'est-il produit ?

— Capitaine Denton, vous avez obstinément méprisé mes charmes manifestes et insulté par là ma personne. Non seulement je suis extrêmement séduisante mais, pour mon malheur, dis-je en un murmure, passionnée.

— Oh, sapristi ! C'est vrai ?

— Trop vrai. Je soupire après l'étreinte d'un homme fort, la flèche de Cupidon m'a percé le cœur, je ne suis pas

femme à discuter…

— Je vois, dit-il s’éclaircissant la voix. Et c’est pour cette raison spécifique que vous m’avez attiré ici ?

— Oui, lui dis-je d’une voix douce.

— Et vous avez fait quelque chose à mon équipage ?

— Oui.

— Quoi donc ?

— Je te le dirai si tu m’embrasses.

— D’accord.

Il s’exécute. Aphrodite ! Quelle volupté après tant de siècles !

— Qu’en avez-vous fait ?

— Je les ai embrassés et ils ont été métamorphosés en animaux.

— Bonté divine ! s’exclame-t-il, jetant un regard rapide sur sa propre personne. Vous, une si ravissante créature !

— Vous y voilà enfin. Vous êtes une de ces rares brutes sur qui mon baiser ne fait pousser ni queue, ni défenses, ni sabots, ni cornes ou autres impédimenta.

— Pouvez-vous rendre à mes hommes leur forme première ?

— C’est possible si tu me le demandes... : très gentiment.

— Vous… vous êtes magicienne, dit-il en une soudaine illumination. J’avais toujours pensé que c’était là une pure invention des gens incultes. Pouvez-vous opérer d’autres actes magiques ?

— Et comment ! Veux-tu un clair de lune ?

Je claque des doigts et le toit disparaît. Une douce lune évocatrice plane au-dessus de nous.

— Stupéfiant ! Sapristi ! Ce serait presque trop demander…

— Quoi donc, chéri, dis-je en me blottissant contre lui. Demande à ta maman, mon tout petit, et tu l’auras, ton tour de passe-passe.

Long et lourd silence.

Finalement, d’une voix tremblante, il se décide :

— Pouvez-vous faire de moi un homme ?

— Quoi ?

— Un homme. Je suis un androïde comme le sont aujourd’hui tous les capitaines au long cours de croiseurs spatiaux. Cela parce que nous sommes plus stables, plus solides, moins émotionnels que nos frères humains.

— Frère !

Ayant poussé ce cri, je me lève et j’attrape mon saut-de-lit.

— Oh, frère !… Je regrette, Jack, dis-je finalement, je ne suis qu’une magicienne. Il faudrait une déesse pour faire de toi… n’importe quoi.

— Oh, dit-il tristement, c’était là sans doute un fol espoir. Je me suis toujours demandé ce qu’on ressent. Ç’aurait été tellement stimulant.

Je m’éloigne d’un air dédaigneux. À coups de leçons particulières il pourrait accéder au règne végétal à son prochain avatar. Stimulant !

Je rassemble son minable équipage et – pouah ! – d’un baiser je rends à chacun sa forme humaine. Il le faut ! il en a besoin pour équiper le vaisseau et je ne veux pas le voir se balader par ici avec un air viril sans pour autant être plus utile qu’une pin-up dans un monastère. Stimulant !

Un jour mon prince viendra.

Circe has her Problems

Traduction de Jean Bailhache

LA SANGSUE MÉCANIQUE (1963)

Une dernière aventure au pays des références culturelles nous entraîne chez les vampires, *poncif infâme s'il en existe un : après que Bram Stoker eut établi le mythe (1897) et qu'une cohorte de plagiaires en eut sucé le sang, on a vu apparaître les vampires humoristiques comme celui que décrit Fredric Brown dans « Blood » (1955), acculé à la famine dans un monde de légumes, ou le retournement en son contraire opéré par Richard Matheson* (Je suis une légende, *1954). Roger Zelazny nous introduit à une civilisation de robots hantés par là peur… La sangsue mécanique rôde dans les cimetières.*

Il est intéressant de noter que cette nouvelle a été écrite sous le pseudonyme d'Harrison Denmark, sous le titre original « The stainless steel leech », sans référence consciente à Harry Harrison, auteur de The stainless Steel Rat, *et qui vivait au Danemark* (Denmark *en anglais) à l'époque… Il paraît qu'Harrison ne voulut jamais croire à la coïncidence, et, cela au moins, nous voulons bien le croire.*

Ils ont vraiment peur de ce lieu.

De jour ils cliquettent parmi les pierres tombales s'ils en reçoivent l'ordre, mais même le Central ne peut obtenir d'eux qu'ils fassent des recherches la nuit, cela en dépit des ultras et des infras – et jamais ils ne pénétreront dans un mausolée.

Ce qui fait mon affaire.

Ils sont superstitieux ; c'est inscrit dans leurs circuits. Ils ont été conçus pour servir l'homme et, pendant son bref temps de passage sur la terre, le respect et la dévotion, tout comme la crainte, étaient chez eux automatiques. Le dernier homme lui-même, feu Kennington, commandait de son vivant à tous les robots existants. Sa personne était un objet de vénération et on obéissait à tous ses ordres.

Un homme est un homme, qu'il soit vivant ou mort – et c'est pourquoi les cimetières sont une combinaison d'enfer, de ciel et d'étrange rétroaction ; ils resteront à l'écart des villes tant que la terre sera.

Tandis que je les nargue, ils me cherchent derrière les pierres et scrutent les caniveaux. Que cherchent-ils tout en craignant de le trouver ? Moi.

Faute d'avoir été mis au rebut, je suis entré dans la légende. Il arrive, une fois sur un million, que les chaînes de montage produisent un déficient tel que moi et qu'on ne s'en aperçoive que trop tard.

Si je le voulais, je pouvais couper le circuit qui me relie au Contrôle Central, et être alors un librobot, maître de mes mouvements. J'aimais à visiter les cimetières à cause de leur calme qui contrastait avec la frappe exaspérante des presses et le cliquetis des foules ; j'aimais à contempler les choses vertes, rouges, jaunes et bleues qui poussaient parmi les tombes. Et je ne craignais pas ces lieux ; là aussi c'était affaire de circuit défectueux. Aussi lorsque je fus découvert, on m'enleva ma vitaboîte et je fus jeté à la ferraille.

Mais le lendemain j'avais disparu, et grande fut leur frayeur.

Je ne dispose plus d'une source d'énergie autonome, mais les bobines défectueuses dans mon torse font maintenant office d'accumulateurs. L'ennui, c'est qu'il faut les recharger fréquemment, et il n'existe qu'un moyen de le faire.

La légende du robot-garou est la plus terrifiante de celles qu'on évoque à voix basse dans les tours d'acier miroitantes lorsque les soupirs d'un vent nocturne chargé de terreurs ancestrales nous transportent au temps où des êtres non métalliques parcouraient la terre. Les demi-vivants, les perturbateurs de l'ordre public projettent encore leur ombre noire dans la vitaboîte de tout robot.

Moi, l’insatisfait, l’évadé du rebut, je vis ici au parc Rosewood parmi les cornacées et la myrte, les pierres tombales et les anges brisés, en compagnie de Fritz – autre légende – dans notre profond et paisible mausolée.

Fritz est un vampire, et c’est une chose terrible et tragique. Il est tellement sous-alimenté qu’il ne peut plus se déplacer, mais, comme il ne peut mourir non plus, il gît dans son cercueil et rêve du temps jadis. Un jour il me priera de le transporter dehors au soleil, alors je le verrai se ratatiner, se fondre en une poussière de paix et de néant. J’espère qu’il ne se hâtera pas de m’en prier.

Nous causons. Les nuits de pleine lune, lorsqu’il en a la force, il me parle des jours heureux qu’il vécut dans des pays comme l’Autriche et la Hongrie, où il était, lui aussi, redouté et pourchassé.

— …Mais seule une sangsue en acier inoxydable peut tirer du sang d’une pierre – ou d’un robot, m’a-t-il dit la nuit dernière. C’est un être fier et solitaire qu’une sangsue en acier inoxydable – tu es peut-être le seul au monde de ton espèce. Fais honneur à ta réputation ! Pourchasse-les ! Vide-les de leur énergie ! Laisse ta marque sur un millier de gorges d’acier !

Et il avait raison. Comme toujours. Il s’y connaît mieux que moi pour ces choses-là.

— Kennington ! dit-il en souriant de ses lèvres exsangues. Oh, quel combat nous nous sommes livré ! C’était le dernier homme sur terre, et moi le dernier vampire. Dix ans durant j’ai tenté de le vider de son sang. Je l’ai surpris deux fois, mais il était d’une terre ancienne où l’on connaissait les précautions à prendre. Dès qu’il fut informé de mon existence, il fit distribuer des pieux en bois à tous les robots – mais j’avais quarante-deux tombes en ce temps et jamais ils ne me débusquèrent. Il s’en est d’ailleurs fallu de peu. Mais la nuit, ah, la nuit, dit-il avec un rire étouffé, les rôles étaient inversés ! J’étais le chasseur, et lui le gibier. Je me rappelle avec quelle frénésie il

recherchait les dernières gousses d’ail et les dernières pousses de tue-loup encore trouvables, les dernières chaînes de montage qu’il faisait fonctionner vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour fabriquer des crucifix – ce mécréant ! J’ai vraiment regretté qu’il soit mort de sa belle mort. Non pas tant parce que je n’avais pas réussi à la vider de son sang, mais parce que c’était l’adversaire valeureux qu’il me fallait. Quelle joute entre nous deux !

Sa voix rauque s’affaiblit.

— Il repose à trois cents pas d’ici à peine, blanchissant, desséché. Dans la grande tombe de marbre près de l’entrée… je t’en prie, cueille des roses demain pour les y déposer.

J’ai acquiescé car je me sens plus proche de lui que de n’importe quel rob, en dépit des lois de la ressemblance. Et je dois tenir parole avant la tombée du jour, cela en dépit des recherches dont je suis l’objet, car ma nature est ainsi faite.

Que le diable les emporte ! (C’est lui qui m’a appris cette expression.) Que le diable les emporte ! me dis-je. J’arrive ! Prenez garde à vous, mes doux robs ! Je circulerai parmi vous et vous ne me reconnaîtrez pas. Je m’associerai à vos recherches, et vous croirez que je suis l’un d’entre vous. En vous coudoyant je cueillerai les fleurs rouges pour feu Kennington et Fritz sourira de la plaisanterie.

Je gravis les marches creuses, lézardées tandis que l’orient diffuse déjà le crépuscule et qu’au couchant le soleil est à demi capsulé.

J’apparais.

Les roses se plaisent sur le mur de l’autre côté de la route. Perchées sur leurs grands tubes de plantes grimpantes à vrilles, on voit flamboyer leurs visages plus éclatants que la rouille, tels les voyants d’alerte d’un tableau de bord, mais voilés de moiteur.

Une, deux, trois roses pour Kennington. Quatre, cinq…

— Que fais-tu, rob ?

— Je cueille des fleurs.

— Tu es censé rechercher le robot-garou. As-tu subi un dommage ?

— Non, pas du tout.

Et je lui règle son compte illico d'un coup à l'épaule. Une fois le circuit fermé, je vide sa vitaboîte jusqu'à faire le plein d'énergie.

— C'est toi, le robot-garou ! dit-il faiblement.

Il s'écroule avec fracas.

… Six, sept, huit roses pour Kennington, feu Kennington, mort comme ce rob à mes pieds – plus mort encore – car il a vécu jadis une existence pleine, organique, plus proche de celle de Fritz ou de la mienne que de la leur.

— Que s'est-il passé ici, rob ?

— Il est déconnecté, et moi, je cueille des roses.

Ils sont quatre robs et un suprob.

— Je vous conseille de filer d'ici, dis-je. La nuit tombe et le robot-garou va venir. Partez, ou il va vous mettre à mal.

— C'est toi qui l'as déconnecté, dit le suprob. Le robot-garou, c'est toi !

D'un bras je serre toutes les fleurs sur mon torse et je lui fais face. Le suprob, un grand rob fabriqué sur commande, avance vers moi. D'autres accourent de partout. Il a lancé un appel.

— Tu es un être étrange et redoutable, dit-il, et tu devras être mis à la casse pour le bien de la communauté.

Il me saisit et je lâche les fleurs de Kennington.

Je ne puis le vider. Mes bobines sont déjà chargées presque au maximum de leur capacité, et il est spécialement isolé.

J'ai maintenant des dizaines de robs autour de moi, remplis de crainte et de haine. Ils vont me mettre à la casse et je reposerai à côté de Kennington.

« Rouille en paix », diront-ils… Je suis désolé de ne pouvoir tenir la promesse faite à Fritz.

— Relâchez-le !

— Pas possible !

Le cri est venu de Fritz. Enveloppé d'un suaire et tombant en poussière, il est apparu à l'entrée du mausolée, vacillant, s'agrippant à la pierre. Rien ne lui échappe…

— Relâchez-le ! Moi, un être humain, je vous en donne l'ordre.

Il est pâle comme sa tombe, haletant, et le soleil le défigure atrocement.

Les vieux circuits font clic et soudain je suis libre.

— Oui, Maître, dit le suprob. Nous ne savions pas…

— Saisissez ce robot !

Fritz pointe vers le suprob un doigt décharné, tremblotant.

— C'est lui, le robot-garou, dit-il d'une voix entrecoupée. Détruisez-le ! Celui qui cueillait des fleurs obéissait à mes ordres. Laissez-le ici en ma compagnie.

Il tombe à genoux et les derniers traits du soleil transpercent sa chair.

— Et filez ! Tous autant que vous êtes ! Plus vite ! J'ordonne que plus aucun robot ne pénètre à l'avenir dans un cimetière, où que ce soit !

Il s'effondre sur lui-même, et je sais qu'il ne reste plus sur le seuil de notre demeure que des ossements et des bouts de linceul pourris.

Fritz a fait sa dernière farce – une mascarade humaine.

J'apporte les roses à Kennington, tandis que les robs sortent silencieusement du cimetière à la file et pour toujours, emportant avec eux le suprob, qui se laisse faire sans protester. Je dépose les roses au pied du monument – celui de Kennington et de Fritz – monument à la mémoire de ces êtres étranges, les derniers à vivre d'une vie pleine.

Maintenant enfin je puis dire que seul j'ai échappé à la casse.

Tandis que le soleil brille de tous ses feux, je vois les robs transpercer d'un pieu la vitaboîte du suprob et

l’enterrer au carrefour.

Puis ils se hâtent de réintégrer leurs tours d’acier, de plastique.

Je ramasse ce qui reste de Fritz et le dépose dans son cercueil. Les os se rompent sans bruit.

… C’est un être très fier et très solitaire qu’une sangsue en acier inoxydable.

The Stainless Steel Leech
Traduction de J. Bailhache

DEUXIÈME PARTIE
TOUT POUVOIR…

ÉVASIONS (1963)

Le texte qui suit donne matière à bien des réflexions car, malgré son extrême simplicité – une « idée de science-fiction » par excellence, sans l'espace pour développer la caractérisation du personnage – il alimente le débat sur les littératures d'« évasion ». « Fuite dans l'imaginaire ! » crient les censeurs : « Lisez de bonnes pages bien réalistes » ; « Ne vous détournez pas de la vie » ; « Agissez sur la matière ». Et pour la première fois peut-être dans le genre, voici un héros fatigué de la fiction : d'accord avec les moralistes ; il repousse les femmes trop faciles, la gloire de pacotille, les extraterrestres avides de succomber sous ses armes pour aspirer au dur choc du réel. L'effort, l'austérité, la rigueur, voilà ce qui l'excite... Il aura ce qu'il veut, prouvant une fois pour toutes que la réalité dépasse la fiction.

Jackson soutint le regard sévère du général.

— Je ne me mettrai pas au garde-à-vous, allez au diable !

Le général fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous prend ?

— Je veux sortir de cette unité de foireux.

— Je vous ai dit la semaine dernière que je donnerais un avis favorable pour votre mutation.

— Ce n'est pas ça…

— Alors quoi ?

— Je ne suis pas le colonel Jackson et vous n'êtes pas le général Paine. Cet endroit n'existe que dans mon esprit et je veux changer d'esprit.

Le général soupira.

— D'accord, Jackson, vous avez ce privilège. Qu'est-ce que ce sera cette fois-ci ? La marine ?

— Je veux fuir tout ce qui est militaire... être un civil, jouir de la vie.

— Précisez.

Le docteur Jackson enleva rageusement ses gants de caoutchouc et les jeta dans un coin. Miss Mayor, fascinante malgré ses manières guindées, l'aborda par-derrière pour lui envelopper la poitrine de ses bras merveilleux. Elle pressa sa joue contre son cou.

— Vous êtes déjà célèbre, Jack. Quarante-quatre opérations du cerveau en un mois – toutes délicates et compliquées – et toutes réussies. Vous avez des états de service prestig…

— Ça va, ça va !

— Qu'y a-t-il, Jackie ? Qu'est-ce que je vous ai fait ?

— Rien.

— Alors pourquoi hurler ? Oh, j'aurais dû m'en rendre compte… vous êtes fatigué, sur les nerfs. Après une opération comme la dernière, n'importe qui…

— Je ne suis pas fatigué !

— Mais si, forcément !

— Comment serais-je fatigué sans avoir rien fait ?

— Je ne vous comprends pas…

— Vous vous foutez de moi !

— Je n'aime pas Jackie quand il dit de vilains mots.

— Alors va dans ce coin-là et transforme-toi en une table avec une vasque de chrysanthèmes.

— Que voulez-vous dire ?

Elle se plaça devant lui pour le regarder droit dans les yeux. D'un seul coup elle était devenue la plus ravissante, la plus désirable des créatures.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle.

Il se mordit les lèvres.

— Avec une vasque de chrysanthèmes, répéta-t-il.

— Vous êtes sûr ? dit-elle en soupirant.

Il acquiesça d'un signe.

La fusée se posa sur le désert irisé telle une fleur à tige rouge retournant à l'état de graine. Le rouge disparut

bientôt et la gousse d’acier se trouva sur les plaines de Jackson. Le professeur Jackson en sortit pour fouler à grandes enjambées le monde de Jackson, humant l’air automnal, froid et comme voilé d’une vapeur bleuâtre. Il consulta l’appareil qu’il transportait, puis parla dans le micro fixé à sa gorge.

— Tout va bien, vous pouvez sortir.

Ses trois compagnons, bronzés malgré leur long voyage, grands et minces, épanouis, sortirent de l’écoutille à grands pas et firent un tour d’horizon ; ils offraient l’image même de l’audace insatiable et du savoir-faire.

— Fichtre, vous avez raison, Doc. Pas de doute, c’est habitable.

— Naturellement. Jackson ne se trompe jamais.

Jackson acquiesça négligemment et se mit en devoir d’orienter sa photocarte.

— Les ruines sont par là, montra-t-il.

Et en avant, les autres se mettant à son pas.

Quelque chose lui taraudait l’esprit, il sentait un picotement à la base du crâne.

Une demi-heure, leur sembla-t-il. Ils s’arrêtèrent près d’une rangée de monolithes dentelés.

— Bizarre, ce bled, dit Mason avec son accent traînant de natif du Tennessee.

Un ululement strident venu d’en haut, et Mason s’effondra, crachant le sang. La lance, projetée avec une force énorme, l’avait transpercé de part en part. Jackson se jeta à plat ventre.

Thompson poussa un cri et eut un accès de toux grasse.

Fulgur en main, Jackson jeta un regard sur Wolf.

— As-tu vu qui a fait ça ?

— Ouais, murmura Wolf, pour mon malheur. C’était horrible… tous ces bras, cette peau verte, ces yeux exorbités…

Thompson vida ses poumons pour la dernière fois.

Un nouveau cri lugubre, plus près. Jackson se glissa vers la droite, puis attendit calmement.

Un tic à peine perceptible, baiser du métal sur la pierre.

Il se leva d’un bond, tirant de son fulgur un éclair de feu.

La bête tomba, la gueule baveuse. Une sanie verdâtre coulait du grand trou que l'arme avait percé dans son torse.

… Et quelque chose picotait la nuque de Jackson.

— Doc, il y en a d’autres !

Il entendit claquer le fulgur de Wolf, et un grésillement de chair frite. Deux bêtes tombèrent.

Quatre autres glissaient sur la pente dans sa direction.

Il se retourna et tira sur Wolf. Puis il jeta son fulgur par-dessus son épaule.

— Vas-y ! cria-t-il, je suis curieux de voir comment tu vas bien pouvoir t’en tirer cette fois-ci.

Les créatures l’avaient à leur merci lorsqu’une grande forme sifflante surgit de derrière un rocher et se glissa dans leur direction. Elles s’arrêtèrent en poussant de petits cris perçants, puis firent demi-tour et se replièrent sur la colline.

Jackson les suivit.

— Pas mal, dit-il à l’énorme serpent, passable en tout cas.

Le reptile s’abaissa approximativement à la hauteur de Jackson, le scrutant du regard.

— Je suis las de m’acharner à suspendre mon incrédulité, dit Jackson.

Le serpent sembla soupirer.

— Je serais curieux de savoir si une de ces bêtes serait capable de me tuer, reprit Jackson.

— C’est physiologiquement possible, répondit le serpent, mais c’est interdit. En fait, quel est votre problème ?

— Vous ne pourriez pas tout simplement me permettre de me réveiller ?

— Non.

— Pourquoi pas ? J’aimerais savoir pourquoi je suis ici.

— Il n’y a pas place pour de tels souvenirs. Vous ne saurez jamais. Il fallait qu’il en soit ainsi.

— Et je vais rêver pour toujours ?

— Pour le restant de vos jours.

— Était-ce le problème de la surpopulation ? Les autres planètes inhabitables, les voyages interstellaires impossibles, les gens entassés comme des rondins dans des cercueils de verre ?

— Je ne sais pas.

— Et vous êtes la machine qui parle dans mon crâne à travers une électrode, me nourrit, programme la réalisation de mes désirs ?

— Si ça peut vous faire plaisir.

— Justement non. Suis-je dans le coma ? Ai-je été victime d’un accident ? Est-ce une sorte de thérapie à base de drogues ?

— Appelez ça comme vous voudrez.

— Quand me réveillerai-je ?

— Vous êtes éveillé.

— Vous êtes forcé de me dire ça. Je ne sais pas quelle sorte de machine vous êtes, mais vous êtes programmé pour ça.

— Alors pourquoi m’interroger ?

Il chercha des yeux son fulgur. Il avait disparu.

Soudain il l’eut à la main.

— Si vous voulez tuer le serpent, allez-y.

Il braqua l’arme sur sa propre tête. Elle disparut.

— Rien à faire.

Il laissa retomber ses bras.

— Est-il possible que ce soit l’enfer ?

— Si vous voulez.

— Ne puis-je vraiment pas me réveiller ?

— Êtes-vous bien sûr de le vouloir ? On a effectivement prévu des cas semblables.

— Je veux essayer.

— Qu’il en soit ainsi.

Le couvercle transparent de la boîte avait coulissé pour s’ouvrir au-dessus de lui. Ses muscles étaient des spaghetti flasques, sa gorge sèche, son bras gauche criblé de petites seringues. Il réussit, non sans mal, à extraire leurs pointes brillantes. Il maintint son bras fermement fléchi pour exercer une pression directe sur les lésions. Il porta sa main droite derrière la tête. Il sentit une électrode fixée à son crâne rasé.

Tandis qu’il se préparait à la retirer, une voix résonna dans sa tête : « Si la réalité vous déçoit, revenez vous coucher – replacez les seringues, remettez le contact. »

« Je n’en aurai pas besoin » murmura-t-il en arrachant les fils.

Il se leva péniblement et partit à la recherche d’un quelconque être vivant.

***

— Ç’avait été le seul moyen de résoudre le problème de la surpopulation, dit Mannerung. Endormir tout le monde, éveiller l’élite des scientifiques à différents moments pour diriger les recherches interstellaires, assurer le fonctionnement du Régulateur avec un personnel réduit. Laisser cinquante milliards de dormeurs rêver sous verre – ils sont ainsi mieux lotis qu’ils pourraient jamais l’être en état de veille.

« Il faut être hors du commun, lui avait dit le docteur, pour préférer le banal à l’extraordinaire, le train-train quotidien à la satisfaction des désirs. Bien sûr, on a prévu cette éventualité. Si un rêveur est suffisamment perturbé, le Régulateur lui permettra de se réveiller. On pourra toujours lui trouver une occupation. Le fonctionnement régulier des machines exige une bonne part de travail ingrat. Si c’est là ce que vous désirez, vous êtes agréé. Vous pouvez

commencer par remplacer certains processeurs dans cette unité de sous-section. »

Il passa un graphique à Jackson.

— Voici le diagramme. Tout est numéroté. Ceux qui sont cerclés de rouge sont à remplacer. Quand vous en aurez terminé, vous pourrez mettre de l'ordre dans ce dépôt. C'est le foutoir. Mais êtes-vous bien sûr que c'est ce que vous désirez ?

— Oui, dit Jackson, autrement c'était… du parasitisme. C'était trop beau, et trop inutile.

— Très bien, alors au travail.

Chantonnant joyeusement, il alla s'occuper des circuits.

Ayant enfin compris le cas Jackson, l'entité Mannerung s'abstint de soupirer.

The Misfit

Traduction de Jean Bailhache

QUE VIENNE LE POUVOIR (1966)

Un récit très noir, écrit par Roger Zelazny lors d'une période extrêmement difficile de son existence que l'on voit filtrer derrière la fiction. Mais aussi une parabole sur l'impuissance – physique ou psychique – qui ne peut se résoudre hors la rencontre d'une personne apte à donner et l'échange qui s'ensuit. L'auteur décrit ici fort bien – transposée dans un cadre imaginaire – la situation de celui qui a affronté directement chez un autre les potentialités destructrices qui dorment en lui, et qui ne trouve d'autre solution que de se rétracter dans sa tête. Le monde paraît alors étrange, car vide de tout investissement, et il semble que l'on n'est plus nulle part : « Que vienne le pouvoir » est une belle dramatisation de cette situation où l'homme reste enfermé. Milt Rand devra ainsi réapprendre à vivre avec son pouvoir de contact lorsqu'une autre saura le contacter.

Ça faisait déjà plus d'un an, et c'était effroyable.

Tout ce qui avait marché jusque-là ne marchait plus.

Chaque jour il s'efforçait de briser l'obstacle, et cet obstacle résistait à tous ses efforts.

Il grognait contre ses étudiants, conduisait comme un fou, ensanglantait ses poings contre les murs. Il passait des nuits insomniaques à pester contre le monde.

Mais il n'y avait personne à qui demander assistance. Un psychiatre n'aurait pas reconnu la réalité de son problème, et il aurait sans doute voulu le soigner pour autre chose.

Il alla donc, cet été-là, passer un mois dans un lieu de villégiature – résultat : néant. Il tâta de plusieurs drogues hallucinogènes – résultat : néant. Il essaya d'enregistrer sur cassettes ses associations libres, mais tout ce qu'il obtenait lorsqu'il écoutait la bande, c'était une bonne migraine.

Dans une société d'êtres normaux, vers qui se tourner pour retrouver un pouvoir inhibé ?

… Vers une personne de sa propre espèce si l’on peut en dénicher une.

Milt Rand avait connu quatre autres personnes comme lui : son cousin Gary, décédé ; Walter Jackson, pasteur noir qui s’était retiré quelque part dans le Sud ; Tatya Stefanovich, danseuse résidant en ce moment quelque part derrière le rideau de fer ; et Curtis Lagge, qui, malheureusement, était soigné pour une réaction schizophrénique, de type paranoïde, dans une institution d’État pour médico-légaux. Les autres, il les avait frôlés dans la nuit mais il n’avait jamais fait leur connaissance et ne pouvait maintenant les localiser.

Milt avait déjà eu des blocages mais il s’en était débarrassé en l’espace d’un mois. Cette fois-ci, c’était différent – c’était spécial. Les ennuis, les chagrins, les perturbations peuvent endiguer un talent, bloquer un pouvoir. Un événement qui le scelle hermétiquement pendant plus d’un an, c’est tout de même plus grave que de simples perturbations, chagrins ou ennuis.

Le divorce, ç’avait été pour lui l’enfer.

Il est déjà pénible de savoir qu’il existe quelque part une personne qui vous hait ; mais d’avoir connu la forme exacte que revêtait cette haine et d’avoir été impuissant à la combattre, d’avoir connu de l’intérieur cette haine telle qu’on l’éprouvait contre vous, l’avoir sentie se développer autour de vous, c’est plus qu’une circonstance déplaisante. Que vous soyez l’offenseur ou l’offensé, vous subissez une mutilation quand vous êtes haï, condamné à vivre dans le cercle de cette haine ; cela vous arrache un morceau d’esprit ou, si vous préférez, un mode de pensée ; et la plaie ne cicatrise point.

Milt Rand traîna son âme blessée de ci de là, puis rentra chez lui. Il restait assis dans sa véranda vitrée, contemplant les bois, buvant de la bière, ou observant les lucioles dans la nuit, les lapins, les oiseaux de l’ombre, un renard parfois, ou une chauve-souris.

Il avait été tout cela naguère, lucioles, lapins, oiseaux, parfois renard, ou chauve-souris.

C’est en partie pour jouir de la vie sauvage qu’il s’était éloigné de la banlieue, ajoutant ainsi une demi-heure à la durée de ses déplacements journaliers.

Une paroi de verre le séparait maintenant de ces êtres avec lesquels il avait un jour fait corps. Il était maintenant seul.

Qu’il marchât dans la rue, qu’il fît son cours à l’institut, qu’il fût au restaurant, au théâtre, au café, une sensation de vide interne avait remplacé la plénitude.

Comment retrouver un pouvoir perdu ? Il n’est aucun livre qui en donne la recette.

En attendant, Milt essaie tout ce qui lui passe par la tête. Fouler la chaussée brûlante l’été en plein midi, traverser la rue quand les feux sont au rouge pour les piétons, regarder des gosses en maillot de bain jouer autour d’une bouche d’eau qui gargouille, pataugeant dans l’eau sale du ruisseau, tandis que leurs mères ou leurs sœurs aînées en corsages à dos nus, chemises froissées, bermudas et peaux bronzées les surveillent distraitement tout en bavardant dans les entrées des immeubles ou à l’ombre d’une banne de boutique. Milt traverse la ville sans but précis, souffrant de claustrophobie s’il s’arrête trop longtemps ; ses sourcils sont mouillés d’une sueur qui dégoutte sur ses lunettes de soleil, sa chemise colle à ses flancs et s’en décolle, colle et se décolle tandis qu’il marche.

Dans l’après-midi il arrive un moment où il doit laisser reposer les deux briques fraîchement cuites au bout de ses jambes. Il trouve un banc de square flanqué de grands érables, s’y installe et reste assis pendant vingt-cinq minutes sans penser à rien de particulier.

— Bonjour.

Quelque chose en lui rit ou pleure.

— Oui, bonjour, je suis là ! Ne partez pas ! Restez ! Je vous en supplie !

— Vous êtes… comme moi…

— Oui. Vous voyez ça en moi parce que vous êtes ce que vous vous êtes. Mais vous devez faire l'effort de lire dans mon esprit et de m'envoyer vos messages. Je suis gelé. Je… Allô ? Où êtes-vous ?

Le voilà seul de nouveau.

Il essaie d'émettre. Il remplit son esprit de pensées qu'il s'efforce de projeter hors de son crâne.

— Revenez, s'il vous plaît. J'ai besoin de vous. Vous pouvez m'aider. Je suis désespéré. J'ai mal. Où êtes-vous ?

Aucune réponse.

Il voudrait crier. Il voudrait fouiller chaque pièce de chaque immeuble du pâté de maisons.

Au lieu de quoi il reste assis.

— À 9h30, ce soir-là, ils se rencontrent une fois de plus dans son esprit.

— Allô ?

— Restez, restez, pour l'amour de Dieu ! Ne partez pas cette fois-ci ! Non, je vous en prie ! Écoutez-moi, j'ai besoin de vous ! Vous pouvez m'aider.

— De quelle façon ? Qu'y a-t-il ?

— Je suis comme vous. Ou plutôt je l'étais naguère. Je pouvais me projeter par l'esprit et être d'autres lieux, d'autres choses, d'autres êtres. Mais je ne peux plus. J'ai un blocage. Le pouvoir ne vient plus. Je sais qu'il est là. Je le sens présent. Mais je ne peux plus m'en servir… Allô ?

— Oui, je suis toujours là. Mais je sens que je m'en vais. Je reviendrai. Je…

Milt attend jusqu'à minuit. Elle ne revient pas. C'est un esprit féminin qui a contacté le sien. Quelque chose de vague, faible, mais très nettement féminin et détenteur du pouvoir. Mais elle ne revient pas cette nuit-là. Il fait les cent pas devant le bloc d'immeubles, se demandant quelle fenêtre, quelle porte…

Il mange dans un bistrot ouvert toute la nuit, attend, refait les cent pas, retourne au bistrot pour acheter des

cigarettes, les fume à la file, regagne le banc.

L’aube paraît, le jour succède à la nuit. Il est seul tandis que les oiseaux explorent le silence, que la circulation commence à se faire plus dense, que les chiens errent sur les pelouses.

Puis, faiblement, le contact.

— Je suis là. Cette fois-ci je pense pouvoir rester plus longtemps. Que puis-je faire pour vous aider ? Dites-le-moi.

— Très bien. Faites ceci : pensez à cette sensation que vous avez de sortir de vous-même, de vous projeter au-dehors en esprit. Remplissez-vous de cette sensation et envoyez-la-moi de toutes vos forces.

Il lui vient alors ce qu’il possédait naguère : la connaissance du pouvoir. C’est pour lui une terre à fouler, une eau où nager, un feu où se réchauffer, un air à respirer, un espace où se mouvoir.

— Ça revient ! Surtout, continuez !

— Je regrette. Je ne peux plus. J’ai le vertige…

— Où êtes-vous ?

— Hôpital…

Il parcourt la rue des yeux ; l’hôpital fait le coin à l’autre bout, à sa gauche.

— Quelle salle ?

Il formule cette pensée tout en sachant que le contact est déjà rompu.

Dopée ou fiévreuse, décide-t-il, et probablement partie pour un bon moment cette fois-ci.

Il prend un taxi jusqu’à l’endroit où il avait garé sa voiture, rentre chez lui, prend une douche, se rase, se prépare un petit déjeuner, ne peut manger.

Il boit un jus d’orange et du café, s’étend sur le lit.

Cinq heures plus tard il se réveille, consulte sa montre, peste.

Pendant tout le trajet qui le ramène en ville, il s’efforce de rappeler à lui le pouvoir. Il est là comme un arbre, enraciné dans son être, poussant des branches derrière ses

yeux, avec leurs bourgeons, leurs fleurs, leur sève, leurs couleurs, mais ni feuilles, ni fruits. Il le sent vaciller en lui, palpiter, respirer ; de la pointe des pieds à la racine des cheveux, il le sent. Mais l'arbre ne se plie pas à sa volonté, ne se branche pas sur son conscient, n'y déploie pas ses feuilles, n'y répand pas les parfums de la vie.

Il se gare dans l'enceinte de l'hôpital, pénètre dans le bâtiment, évite la réception, va s'asseoir dans un fauteuil à côté d'une table chargée de revues.

Deux heures plus tard elle revient à lui.

Dissimulé derrière un numéro de *Holiday*, il la cherche.

— Je suis ici.

— Alors recommencez ! Vite ! Le pouvoir ! Aidez-moi à le réveiller.

Elle s'exécute.

Elle suscite le pouvoir en l'esprit de Milt. Un mouvement, une pause, un mouvement, une pause. Comme s'il se rappelait soudain un pas de danse compliqué, le pouvoir se met en branle dans son esprit.

Comme dans un bathyscaphe qui fait surface, les distorsions se bousculent, pour faire place ensuite à une vision claire mais embuée de l'extérieur.

C'est une enfant qui l'a assisté.

Une enfant à l'esprit torturé, fiévreuse, mourante.

Il voit tout cela lorsqu'il projette sur elle le pouvoir.

Elle s'appelle Dorothy et elle est en proie au délire. Le pouvoir l'a saisie en pleine maladie, peut-être du fait même de la maladie.

A-t-elle aidé un homme à revivre, ou rêvé qu'elle l'aidait ? se demande-t-elle.

Elle a treize ans et ses parents sont assis à son chevet. Dans l'esprit de sa mère un mot ne cesse de rouler sur lui-même, bêtement, bloquant toute autre pensée mais sans parvenir à oblitérer les sentiments.

Methotrexate, methotrexate, methotrexate, meth…

Dans la cage thoracique de l’adolescente, s’affairent les aiguilles de la douleur. La fièvre tourbillonne en elle et sa vie ne tient plus qu’à un fil.

Elle est en train de mourir de leucémie. Elle en est au stade final de la maladie. Il perçoit le goût de sang dans sa bouche.

Impuissant en son pouvoir, il lance :

— Tu m’as donné la fin de ta vie et ce qui te restait de force. Je ne savais pas. Je ne te l’aurais pas demandé si j’avais su.

— Merci, dit-elle, *pour les images qui étaient en vous.*

— Quelles images ?

— Les lieux, les choses que j’ai vues.

— Il n’y a pas grand-chose d’intéressant en moi. Tu aurais pu trouver mieux ailleurs.

— Je repars…

— Attends !

Il invoque le pouvoir qui maintenant l’habite, amalgamé à sa volonté, ses sensations, ses pensées, ses souvenirs, ses sentiments. En un seul grand flamboiement de vie, il lui montre Milt Rand.

— Voici tout ce que j’ai, tout ce que j’ai été, tout ce par quoi je pourrais te plaire. Voleter comme les lucioles en clignotant dans une nuit brumeuse ; être étendu sous un arbuste tandis que tombe une pluie d’été qui dégoutte des feuilles sur votre douce fourrure de renard ; danser à la lune comme le cerf rêver comme la truite qui se laisse emporter sur la houle ténébreuse, le sang aussi froid que les eaux qui la baignent.

Voici Tatya qui danse et Walker qui prêche ; voici mon cousin Gary qui taille du bois, utilisant un seul bloc pour fabriquer une boule à l’intérieur d’une boîte. Voici mon New-York et mon Paris. Voici mes préférences en fait de plats, de boissons, de cigares, de restaurants, de parcs, de routes pour rouler la nuit ; voici où j’ai creusé des tunnels, bâti des

appentis, nagé ; voici mon premier baiser ; voici les larmes de chagrin ; voici l'exil et la solitude, la guérison, l'effroi, la joie ; voici les jonquilles de ma grand-mère, son cercueil entouré de jonquilles ; voici les couleurs de la musique que j'aime, et voici mon chien qui vécut longtemps et qui fut un bon chien. Vois tout ce qui réchauffe l'âme, s'apaise dans l'esprit, s'enchâsse dans la mémoire et en soi-même. Je te donne toutes ces choses, à toi qui n'auras pas le temps de les connaître.

Il se voit debout sur les hauteurs lointaines de l'esprit de Dorothy. Alors elle rit tout haut, et, quelque part, loin au-dessus de son lit une main se pose sur elle et saisit son poignet tandis qu'elle se précipite sur Milt, devenue soudain très grande. Il s'élance pour envelopper de ses grandes ailes noires son dernier spasme muet, et puis c'est le vide.

Milt Rand se raidit dans son pouvoir, met de côté le numéro de *Holiday* et se lève pour quitter l'hôpital, plein et vide, vide, plein, comme lui-même, quitter, désormais, sans retour.

Tel est le pouvoir du pouvoir.

Now Comes the Power
Traduction de Jean Bailhache

CLEFS POUR DÉCEMBRE (1966)

Le texte qui suit – écrit pour la revue anglaise New Worlds, *ce qui doit être un commentaire sur le marché américain de l'édition – compte certainement parmi les plus beaux de Roger Zelazny. Il intrique en un tissu harmonieux trois des fils conducteurs de l'œuvre de l'auteur : la différence qui enferme ; l'identification au spectateur muet extrait de l'action ; la toute-puissance sur les choses et les êtres. Du premier fil, organisateur d'un roman comme* le Sérum de la déesse bleue *(1974), Roger Zelazny tire le personnage de Jarry Dark, le féliforme, et l'on pense à un de ses auteurs préférés : Cordwainer Smith. Le second, thème central du « Graveyard heart » (1964), fournit la continuité du récit : la longue attente d'un peuple en hibernation jusqu'à ce que le monde le rejoigne. Du dernier émerge le noyau du conflit : ceux qui peuvent* tout *doivent-ils sacrifier les créatures qui rampent sous leurs pieds à leur bien-être ? La réponse qu'apporte Roger Zelazny renvoie à plus de réflexions encore.*

Né d'un homme et d'une femme, féliforme Y7 répondant aux normes requises, classe frigimonde (variante Alyonal), 3,2-E, option S.G.M., Jarry Dark n'était pas fait pour vivre où que ce fût dans l'univers qui lui avait garanti une niche. Était-ce un bienfait ou une malédiction, c'est là une simple question de point de vue.

Quel que soit donc votre point de vue, voici l'histoire.

Ses parents auraient pu vraisemblablement faire les frais d'un bloc thermorégulateur, mais guère plus. (Jarry ne pouvait vivre à l'aise que dans une température ne dépassant pas -50°C.) Ses parents n'auraient probablement pas été en mesure de lui fournir les appareils de contrôle de pression d'air et de mixage gazeux nécessaires à sa survie.

Faute de pouvoir réaliser une gravisimulation de 3,2-E, il fallait lui prodiguer des soins quotidiens, médication et physiothérapie. Ses parents, vraisemblablement, n’auraient pu y subvenir.

On disait pis que pendre de là S.G.M., et pourtant cette société avait pris soin de Jarry. Elle veillait sur sa santé. Elle pourvoyait à son éducation. Elle assurait son bien-être tant économique que physique.

On pouvait objecter que sans la Société Générale des Mines, organisme optionnaire, Jarry n’eût pas été un féliforme sans patrie de la classe frigimonde (variante Alyonal). Mais il ne faut pas perdre de vue que nul ne pouvait prévoir la destruction d’Alyonal par une nova.

Lorsque ses parents s’étaient présentés au Centre de planning familial de la Santé publique afin d’y solliciter conseils et prescriptions médicales pour la période de grossesse, on les avait renseignés sur les mondes disponibles et les conditions morphogènes requises pour y vivre. Leur choix s’était porté sur Alyonal, dont la Société Générale des Mines avait fait récemment l’acquisition aux fins d’exploitation minière. Sagement ils avaient souscrit au marché à option ; c’est-à-dire qu’ils avaient signé un contrat aux termes duquel leur futur rejeton, éminemment qualifié pour habiter ce monde, y travaillerait comme employé de la Générale des Mines jusqu’à sa majorité, après quoi il serait libre de partir pour chercher un emploi n’importe où ailleurs (son choix, il fallait en convenir, étant alors limité). En contrepartie de ces obligations, la S.G.M. s’engageait à prendre soin de lui et à pourvoir à son éducation et à son bien-être aussi longtemps qu’il resterait à son service.

Lorsqu’Alyonal prit feu et disparut, ceux des féliformes de la classe frigimonde qui étaient couverts par le marché à option et se trouvaient disséminés dans la galaxie surpeuplée avaient, en vertu du contrat, qualité de pupille de la Générale des Mines.

C’est pourquoi Jarry, élevé dans une pièce hermétiquement close contenant des appareils de contrôle thermique et atmosphérique, reçut une éducation de premier ordre en circuit fermé et tous les soins médicaux nécessaires. Et c’est aussi pourquoi Jarry ressemblait à un gros ocelot gris sans queue, avait les doigts palmés et ne pouvait sortir pour observer la circulation qu’à condition de porter une combinaison réfrigérante pressurisée et de prendre alors des médicaments supplémentaires.

Dans toute la galaxie grouillante de monde on consultait les centres de planning familial, et de nombreux parents avaient fait le même choix que ceux de Jarry. Vingt-huit mille cinq cent soixante-six d’entre eux, pour être précis. Lorsqu’un groupe compte plus de vingt-huit mille cinq cents individus, on peut être certain que quelques-uns seront des êtres doués. C’était le cas de Jarry. Il avait un don pour gagner de l’argent. En bon spéculateur, il sut investir dans des valeurs bien choisies le plus gros de la pension allouée par la Générale des Mines. (En fait il en vint à acquérir un important portefeuille d’actions de cette société.) Lorsque les parents de Jarry reçurent la visite d’un représentant de l’Union galactique pour les libertés civiles, et qu’il formula des réserves au sujet du contrat prénatal afférent au marché à option, soulignant que les féliformes d’Alyonal pourraient constituer un bon précédent (d’autant plus que la famille dépendait de la juridiction du 877^{e} circuit, ce qui lui assurerait la bienveillance de tribunaux), ils se montrèrent réticents, craignant pour la pension versée par la Générale des Mines. Plus tard Jarry lui-même écarta l’idée d’un recours. Une décision juridique favorable ne pouvait faire de lui un norma-forme de type terrien, alors à quoi bon ? Il n’était pas vindicatif. Et puis il possédait déjà ce gros portefeuille d’actions de la G.M.

Il flemmardait dans son réservoir de méthane en ronronnant, ce qui était signe qu’il pensait. Tandis qu’il ronronnait et pensait, il actionnait son cryordinateur. Il

calculait le patrimoine quitte et net de la totalité des féliformes inscrits au Club de Décembre récemment organisé.

Il cessa de ronronner, considéra un total partiel, s'étira et secoua lentement la tête. Puis il reprit ses calculs.

Son travail terminé, il dicta dans son parlotube un message adressé à Sanza Barati, présidente de Décembre, sa fiancée.

« Très chère Sanza, les fonds disponibles, comme je le craignais, laissent beaucoup à désirer. Raison de plus pour démarrer dès maintenant. Je te prie de soumettre la proposition au comité de gestion ; énonce brièvement mes compétences et cherche à obtenir un aval immédiat. J'ai fini de rédiger le rapport général destiné aux membres du club (copie jointe). D'après ces chiffres il me faudra entre cinq et dix ans si je suis soutenu par 80% des membres au minimum. Alors fonce, ma chérie. Je voudrais te retrouver un jour en un lieu où le ciel est pourpre. À toi pour la vie. Jarry Dark, Trésorier. P-S. Je suis heureux que la bague t'ait plu. »

Deux ans plus tard Jarry avait doublé l'actif de Décembre, S.A.

Dix-huit mois plus tard il l'avait doublé une fois de plus.

Lorsqu'il reçut de Sanza le message suivant, il sauta sur son trampoline, rebondit en l'air, atterrit à l'autre extrémité de son logement, retourna à sa visionneuse et repassa la lettre.

> Cher Jarry,
>
> Tu trouveras ci-inclus les caractéristiques de cinq autres mondes et les frais correspondants. Nos chercheurs sont séduits par le dernier des cinq. Et moi aussi. Qu'en penses-tu ? Alyonal II ? Si oui, que penses-tu du prix ? Quand sera-ce dans nos moyens ? Les spécialistes estiment qu'il nous en coûterait cent unités de change mondial pour

transformer ce monde selon nos besoins en cinq ou six siècles. Je te préciserai sous peu le coût de l’appareillage nécessaire…

Viens vivre avec moi, aimons-nous dans un lieu où il n’est pas de murs.

Sanza

« Donne-moi une année, » répondit-il, « et je te paierai un monde. Hâte-toi de me donner le prix des machines et du transport…»

Lorsque les chiffres lui parvinrent, Jarry pleura à froides larmes. Une centaine de machines capables de transformer l'environnement d'une planète, plus vingt-huit mille bunkers cryogènes, plus les frais de transport pour les machines et les gens, plus…Trop cher. Il fit un calcul rapide.

Il reprit le parlotube.

« Encore quinze ans d'attente, c'est trop, ma minette. Demande-leur de calculer le temps requis si nous nous contentons de vingt unités de change mondial. Tendres baisers. Jarry. »

Les jours suivants, il arpenta ses appartements, debout d'abord, puis à quatre pattes lorsque s'intensifièrent ses cogitations.

« Environ trois mille ans », vint la réponse. « Que ton pelage soit à jamais luisant. Sanza. »

« Mettons cela aux voix, Belle-aux-yeux-verts. »

Vite, un maximum de trois cents mots pour décrire un monde. Imaginez.

Une seule masse continentale, en fait, renfermant trois mers noires d'aspect saumâtre ; des plaines grises et des plaines jaunes, des cieux couleur de sable sec ; des forêts clairsemées avec des arbres ayant l'allure de champignons badigeonnés de teinture d'iode ; pas de montagnes, rien que des collines brunes, jaunes, blanches, bleu lavande ; des oiseaux verts avec des ailes semblables à des parachutes, des becs en faucille, des plumes imitant des feuilles de chêne, un parapluie retourné en guise de queue ; six lunes lointaines qui sont comme des taches rétiniennes en plein jour, des flocons de neige la nuit, des gouttes de

sang à l’aube et au crépuscule ; une herbe rappelant la moutarde dans les vallées les plus humides ; des brumes comme des feux blancs les matins sans vent, des serpents albinos lorsque la brise se lève ; des fissures rayonnant comme les fêlures de vitres gelées ; des cavernes cachées, chapelets de bulles sombres ; dix-sept espèces connues de dangereux prédateurs de un à six mètres de long, pourvus de fourrures et de crocs impressionnants ; de soudaines averses de grêle, telles des têtes de marteau tombant d’un ciel clair ; une calotte glaciaire coiffant chaque pôle aplati comme un béret bleu ; des bipèdes nerveux d’un mètre cinquante au cerveau peu développé, errant dans les forêts clairsemées et faisant leur proie des larves de chenilles géantes, des chenilles géantes elles-mêmes, de l’oiseau vert, du fouisseur aveugle, du charognard des ténèbres ; dix-sept fleuves puissants ; des nuages évoquant des vaches gravides à robe pourpre, traversant rapidement le ciel pour se reposer à l’est derrière l’horizon ; des blocs de pierre décapités par la furie des vents à l’image d’une mélodie figée ; des nuits d’un noir de suie voilant les petites étoiles ; des vallées fluides comme des torses de femmes ou des instruments de musique ; un gel perpétuel dans les endroits à l’ombre ; des bruits matinaux évoquant le craquement de la glace, la trépidation de l’étain, le bruit sec de fils d’acier.

Ils savaient qu’ils en feraient un paradis.

Les hommes du détachement précurseur, bardés de combinaisons frigorifiques, installèrent dix éléments transformondes dans chaque hémisphère et des bunkers cryogènes dans plusieurs des cavernes les plus vastes.

Puis les membres de Décembre tombèrent du ciel couleur de sable. Ils vinrent et virent : à leurs yeux c’était presque le paradis. Ils pénétrèrent dans leurs cavernes et s’y endormirent. Plus de vingt-huit mille féliformes de la classe frigimonde (variante Alyonal) étaient entrés dans un

monde à eux pour y dormir en silence le temps d'une saison, dormir d'un sommeil de glace et de pierre, héritiers d'un nouvel Alyonal. Il n'est pas de rêve en ce sommeil. Mais s'il y avait eu rêves, ils auraient peut-être ressemblé aux pensées de ceux qui ne s'étaient pas encore endormis.

— C'est cruel, Sanza.

— Oui, mais cela ne durera pas…

— S'aimer l'un l'autre en un monde qui est nôtre, et être encore comme des plongeurs au fond de la mer. Devoir ramper quand on voudrait bondir.

— Ce ne sera pas bien long, du moins selon le témoignage des sens.

— Trois mille ans en réalité ! Une glaciation se produira pendant notre sommeil. Nos mondes antérieurs seront tellement changés que nous ne les reconnaîtrions pas si nous y retournions en visiteurs – et nul ne se souviendrait de nous.

— Visiter quoi ? Nos anciennes cellules ? Que tous ces mondes aillent leur chemin. Qu'on nous oublie sur nos terres natales. Nous sommes des êtres à part et nous avons trouvé une terre d'accueil. C'est tout ce qui compte.

— C'est vrai… Ça ne fera pour nous que quelques années, et nous vivrons ensemble nos périodes de veille et d'observation.

À quand la première ?

— Dans deux siècles et demi – trois mois de veille.

— Comment sera ce monde ?

— Je ne sais pas. Moins chaud…

— Dormons. Nous aurons des lendemains qui chantent.

— Oui.

— Oh ! regarde l'oiseau vert ! Il flotte comme un rêve.

Ils passèrent leur première veille à l'intérieur d'un élément transformonde installé en un lieu appelé Morte-terre. La planète s'était déjà refroidie et l'horizon se teintait de rose. Les murs métalliques du vaste complexe étaient noirs et givrés. L'atmosphère était encore léthale et la

température beaucoup trop élevée. Ils passèrent le plus clair de leur temps dans leur chambre spéciale, ne se risquant au-dehors que pour effectuer les tests nécessaires et examiner la structure de leur terre d'accueil.

Morteterre. Du roc et du sable. Aucune végétation, aucune trace de vie.

C'était encore l'époque des vents furieux qui ravageaient la planète en une réaction contre les champs de forces des transformondes. La nuit de gros nuages de sable épais lissaient et sculptaient les pierres tronquées, puis le désert, débarrassé des vents, miroitait comme fraîchement peint et les pierres se dressaient comme des flammes dans le matin mélodieux. Le soleil s'élevait dans le ciel et y restait un moment suspendu, alors les vents se remettaient à souffler et une brume sombre voilait la lumière du jour. Lorsque s'apaisaient les vents du matin, Jarry et Sanza se postaient à la fenêtre est de leur installation – celle du troisième étage, leur observatoire préféré – pour fouiller du regard Morteterre ; une pierre semblable à un normaforme noueux semblait leur faire signe de la main. Ils aimaient s'étendre sur le divan vert qu'ils avaient monté du premier étage, et ils faisaient parfois l'amour en guettant le retour des vents ; ou bien Sanza chantait et Jarry écrivait dans le journal de bord ou bien lisait ce qu'y avaient griffonné au cours des siècles des amis ou des inconnus ; ils ronronnaient souvent mais ne riaient jamais parce qu'ils ne savaient pas rire.

Un matin ils virent passer un des bipèdes de la forêt iodée. Il tomba plusieurs fois, se releva, retomba, resta immobile.

— Que fait-il si loin de chez lui ? demanda Sanza.

— Il se meurt, dit Jarry. Sortons.

Ils traversèrent une chatière, descendirent au premier, enfilèrent leurs combinaisons protectrices et quittèrent leur installation.

Le bipède s’était relevé et avait repris sa marche chancelante. Il était couvert d’un duvet rougeâtre, avait les yeux foncés, un gros nez long et pour ainsi dire pas de front, des mains et des pieds munis de quatre doigts rabougris.

Lorsqu’il les vit sortir du transformonde, il s’arrêta et les regarda fixement. Puis retomba et resta à terre.

Ils s’approchèrent de lui pour l’étudier.

Frissonnant, il continuait à écarquiller sur eux des yeux sombres.

— Il va mourir si nous l’abandonnons, dit Sanza.

— Et il mourra si nous le faisons entrer.

Il leva vers eux un membre antérieur, le laissa retomber. Ses yeux se rétrécirent, puis se fermèrent.

Jarry le toucha du bout du pied. Pas de réaction.

— Il est mort, dit-il.

— Que faire ?

— Le laisser là. Les sables le recouvriront.

Ils regagnèrent leur installation, et Jarry consigna l’événement dans le journal de bord.

Durant leur dernier mois de service, Sanza demanda :

— Est-ce que tout va mourir ici sauf nous ? Les oiseaux verts et les gros carnassiers ? Les drôles d’arbustes et les chenilles velues ?

— J’espère que non, dit Jarry. J’ai relu les notes des biologistes. Je crois que la vie pourra s’adapter. Pour peu qu’elle réussisse à démarrer quelque part, elle fait l’impossible pour se maintenir. Les créatures de cette planète peuvent sans doute s’estimer heureuses que nous n’ayons pu nous payer que vingt éléments transformondes. Elles disposent ainsi de trois millénaires pour épaissir leurs fourrures et apprendre à respirer notre air, à boire notre eau. L’implantation de vingt éléments aurait peut-être entraîné leur totale extermination, ce qui nous aurait obligés à importer des êtres frigimondes ou à en faire un élevage. Dans l’état actuel des choses les êtres vivants de ce monde ont des chances de s’en tirer.

— C’est curieux, dit-elle, mais je pense à une chose : on nous a créés pour Alyonal, et une nova a détruit Alyonal. Ces animaux ont vu le jour sur cette planète et nous la détruisons. Tout ce qui vit ici, nous en faisons ce que nous étions nous-mêmes auparavant – des inadaptés.

— Avec cette différence, c’est que nous prenons notre temps, dit Jarry, ce qui leur donne une chance de s’adapter aux conditions nouvelles.

— Malgré tout j’ai l’impression que tout ça – au-dehors, dit-elle en désignant la fenêtre – est en train de devenir une vaste Morteterre.

— Morteterre était là avant nous. Nous n’avons pas créé de nouveaux déserts.

— Tous les animaux-émigrent vers le sud. Les arbres meurent. Lorsqu’ils ne pourront pas aller plus loin au sud et que la température continuera à baisser, l’air à leur brûler les poumons… c’en sera fait de ces créatures.

— D’ici là elles se seront peut-être adaptées. Les arbres se développent, se protègent d’écorces plus épaisses. La vie aura le dessus.

— Qui sait ?

Préférerais-tu dormir jusqu’à ce que tout soit terminé ?

— Non, je veux rester à tes côtés pour toujours.

— Alors il faut accepter l’idée qu’on ne peut opérer un changement quelconque sans que nul n’en souffre. Et tu cesseras toi-même de souffrir.

Puis ils guettèrent le retour des vents.

Trois jours plus tard, dans le silence qui se faisait entre les vents du jour et ceux de la nuit, Sanza appela Jarry de la fenêtre du troisième. Il l’y rejoignit. Dans la lumière du couchant ses seins étaient roses de part et d’autre d’une zone sombre et argentée. Le pelage de ses épaules et de ses hanches était comme une aura de fumée. Son visage était sans expression et ses grands yeux verts n’étaient pas tournés vers Jarry.

Il regarda au-dehors.

Les premiers gros flocons tombaient, bleus dans la lumière rose. Ils survolaient la pierre imitant un norma-forme noueux ; certains se collaient à l'épaisse vitre de quartz ; ils tombaient sur le désert et y gisaient comme des fleurs de cyanure ; ils tourbillonnaient, de plus en plus denses, emportés par les premières rafales des vents en furie. Des nuages sombres s'étaient amoncelés dans le ciel, et dès lors ce furent de grands câbles et des filets de bleu qui en descendirent. Les flocons chassés vers la fenêtre passaient en éclair tels des papillons, et les contours de Morteterre s'estompaient par intermittence. Le rose disparut et il n'y eut plus que du bleu, un bleu qui s'assombrissait tandis que se faisaient entendre les premiers soupirs du soir ; et le flot neigeux se mettait à déferler latéralement plutôt que de haut en bas, prenant un ton indigne dans sa course folle.

« Le bruit de la machine ne s'arrête jamais, » écrivit Jarry. « Parfois je m'imagine entendre des voix dans son perpétuel bourdonnement, les grondements qui en sortent de temps à autre, ses crépitements de puissante mécanique. Je suis seul ici au poste de Morteterre. Cinq siècles se sont écoulés depuis notre arrivée. J'ai jugé plus sage de laisser Sanza dormir durant ce tour de service, craignant que le paysage ne fût trop sinistre. (Il l'est.) Elle va certainement m'en vouloir. Sortant des brumes du sommeil ce matin, j'ai cru entendre la voix de mes parents dans la pièce à côté. Non pas des paroles, mais le son de leur voix tel que je l'entendais jadis dans mon vieil intercom. Ils doivent maintenant être morts, malgré toutes les ressources de la gériatrie. Je me demande s'ils ont beaucoup pensé à moi après mon départ. Je ne pus même pas secouer la main de mon père sans mon gantelet, ou embrasser ma mère pour lui dire adieu. C'est étrange de se sentir aussi seul et de n'entendre que le vrombissement des machines qui, autour de moi, opèrent un nouvel

agencement des molécules de l’atmosphère, réfrigèrent ce monde, ici dans ce coin de terre bleue. Morteterre. Et pourtant j’ai grandi dans une caverne d’acier. Je contacte les dix-neuf autres postes tous les après-midi. Je crains de devenir un peu casse-pieds. Je ne les appellerai pas demain, ni peut-être après-demain.

« Je suis sorti ce matin quelques moments sans mon équipement frigo. Il fait encore une chaleur mortelle. J’ai avalé une bouffée d’air et j’ai suffoqué. Notre heure est encore loin. Mais par rapport à l’essai effectué il y a deux cent cinquante ans, j’ai constaté une différence. Je me demande comment ce sera quand nous en aurons terminé. Moi, un économiste ! Quel sera mon rôle dans notre nouvel Alyonal ? Qu’importe pourvu que Sanza soit heureuse.

« Le transformonde éructe et gronde. Tout est bleu à perte de vue. Les pierres sont toujours là, mais leur forme a changé. Le ciel est devenu tout rose, mais il prend une teinte marron pourpré le matin et le soir, Ou peut-être bordeaux, mais je ne garantis rien car je n’ai jamais vu de vin. Les arbres ont survécu. Ils sont devenus plus robustes. Leur écorce est plus épaisse, leurs feuilles plus grandes et plus foncées. Ils sont maintenant beaucoup plus hauts, paraît-il. Il n’y a pas d’arbres à Morteterre.

« Les chenilles ont survécu, elles aussi. Elles paraissent beaucoup plus grosses, mais en réalité c’est parce qu’elles se sont enveloppées d’une épaisse toison. La plupart des animaux, d’ailleurs, ont maintenant des fourrures plus drues. Certains semblent avoir pris l’habitude d’hiverner. Une chose curieuse : le poste sept signale que les bipèdes eux-mêmes, assez nombreux dans ce secteur, paraissent avoir la peau plus épaisse et plus poilue qu’auparavant lorsqu’on les voit de loin ; mais qu’à y regarder de près on constate que certains d’entre eux transportent des dépouilles d’animaux ou même s’en enveloppent. *Se* pourrait-il que nous ayons sous-estimé leur intelligence ? Mais comment serait-ce possible puisqu’ils ont été soumis à

des tests minutieux par les biolos avant la mise en service des machines ? Bizarre, bizarre.

« Les vents sont encore violents. Parfois ils voilent le ciel de cendres. Le sud-ouest de Morteterre a été le théâtre d'une très importante activité volcanique. À telle enseigne qu'il a fallu déplacer le poste quatre. J'entends maintenant Sanza chanter à travers le bruit des machines. Je la laisserai se réveiller la prochaine fois. Les choses devraient alors commencer à s'arranger. Non, ce n'est pas vrai. C'est de l'égoïsme. Je la veux ici à côté de moi. J'ai l'impression d'être la seule créature vivante de l'univers. Ce sont des fantômes qui parlent sur les ondes de la radio. La pendule tictaque bruyamment et les silences intermédiaires sont remplis par le bourdonnement des machines, qui est aussi, de par sa constance même, comme une sorte de silence. C'est à tel point qu'il m'arrive de ne plus l'entendre ; j'écoute, je tends l'oreille, et je ne sais plus si, oui ou non, il y a bourdonnement. Alors je vérifie les indicateurs et ils m'assurent que tout fonctionne normalement. Mais ce sont peut-être les indicateurs qui sont en défaut. Pourtant ils ont l'air de marcher. Non. C'est moi. Et le bleu de Morteterre est comme un silence pour les yeux. Le matin les rochers eux-mêmes sont garnis d'une gelée bleue. Est-ce beau ou laid ? Je n'en sais rien. Cela fait partie du grand silence, c'est tout. Vais-je devenir un mystique ? Acquérir, au centre de ce grand silence, des pouvoirs occultes pour accomplir une brillante œuvre libératrice ? Peut-être aurai-je des visions. Déjà j'entends des voix. Y a-t-il des fantômes à Morteterre ? Impossible puisqu'il n'y eut jamais ici âme qui vive. Ou faut-il tenir compte du petit bipède ? Je me demande ce qu'il est venu faire à Morteterre… Pourquoi s'est-il dirigé vers ce centre destructeur au lieu de le fuir comme ses congénères ? Je ne le saurai jamais. À moins peut-être d'avoir une vision. Je pense qu'il est temps de me harnacher pour aller faire un tour. Les calottes glaciaires ont épaissi. La glaciation a commencé. Bientôt, très bientôt, tout ira mieux. Bientôt le

silence prendra fin, du moins je l’espère. Pourtant je me demande si dans l’univers le silence n’est pas la norme, nos petits bruits ne servant qu’à l’accentuer, comme une tache noire dans un champ de bleu. Il fut un temps où tout était silence et ce temps reviendra. Peut-être est-il déjà revenu. Entendrai-je jamais de vrais sons, ou seulement des sons sortis du silence ? Sanza s’est remise à chanter. J’aimerais pouvoir la réveiller maintenant, pour me promener au-dehors avec elle. Il commence à neiger. »

Jarry se réveilla à la veille du premier millénaire.

Sanza lui sourit et lui prit la main pour la caresser tandis qu’il lui expliquait pourquoi il l’avait laissée dormir.

— Naturellement je ne suis pas fâchée, dit-elle en réponse, puisque j’ai fait pour toi la même chose lors du cycle précédent.

Jarry la regardait avec de grands yeux. La vérité se faisait jour dans son esprit.

— Je ne recommencerai pas, dit-elle, et toi non plus, j’en suis certaine. La sensation d’isolement est presque intolérable.

— J’ai été la première à reprendre conscience la dernière fois qu’on nous a réchauffés pour nous ranimer, et je leur ai dit de te rendormir. J’étais furieuse quand j’ai découvert ce que tu avais fait, mais bien vite ce sentiment a fait place au regret d’être sans toi.

— Nous ne nous quitterons plus, dit Jarry.

— Non, jamais.

Aéroportés de la caverne du sommeil au transformonde de Morteterre, ils prirent la relève de leurs prédécesseurs, réinstallant leur lit au troisième étage.

L’atmosphère était toujours étouffante, mais on pouvait maintenant la respirer pendant de courtes périodes, à condition de le payer d’une bonne migraine. La chaleur était encore accablante. Le rocher qui évoquait autrefois un vieux

norma-forme agitant le bras avait perdu ses contours distinctifs. Les vents étaient devenus moins violents.

Le quatrième jour, ils découvrirent des traces qui semblaient provenir d'un des grands prédateurs. Sanza en fut réconfortée, mais plus tard une autre rencontre les laissa perplexes.

Ils étaient partis faire un tour à Morteterre. À moins de cent pas de leur installation ils tombèrent sur trois chenilles géantes. Mortes. Rigides et comme desséchées plutôt que gelées, elles étaient entourées de files d'empreintes dans la neige. Les traces de pas menant à cet endroit et s'en éloignant étaient floues, mal dessinées.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas mais nous ferions mieux de prendre des photos.

Ce qui fut fait. Ayant contacté le poste onze dans l'après-midi, Jarry apprit que quelques cas, d'ailleurs assez rares, de phénomènes semblables avaient été observés par le personnel d'autres installations.

— Je ne comprends pas, dit Sanza.

— Je ne veux pas comprendre, dit Jarry.

Jarry consigna l'événement dans le journal de bord et rédigea un rapport. Puis l'absence de toute autre alerte pendant leur tour de service leur laissa tout loisir de faire l'amour, opérer des contrôles, prendre une cuite la nuit de temps à autre. Deux cents ans plus tôt, un biochimiste avait consacré son tour de service à une recherche sur des composés susceptibles de produire chez les féliformes les mêmes réactions que le légendaire whisky chez les normaformes. Recherche couronnée de succès : il avait fait une bombe à tout casser et négligé son service à tel point qu'il avait fallu le relever et l'enfermer dans sa chambre froide pour le restant de l'Attente. Cependant sa formule, d'une simplicité élémentaire, avait circulé, tant et si bien que Jarry et Sanza avaient trouvé un bar bien garni dans la soute à provisions, et aussi un livret manuscrit expliquant

l’usage du produit et la manière d’en tirer des boissons variées. L’auteur du document avait exprimé l’espoir que chaque tour de service pourrait donner lieu à la découverte d’une nouvelle mixture et qu’ainsi, lors du prochain cycle, le livret pourrait avoir pris des proportions conformes à ses désirs. Jarry et Sanza s’employèrent consciencieusement à exaucer ce vœu par la mise au point d’un « punch fleur de neige », boisson qui leur chauffait le ventre et transformait leurs ronrons en petits rires nerveux. Ayant ainsi découvert et l’ivresse, et le rire, ils en burent toute une jatte pour célébrer le millénaire, et Sanza voulut absolument contacter tous les autres postes pendant le quart de zéro heure à quatre heures pour leur donner sur-le-champ la recette du breuvage, afin que tous pussent partager leur joie. Il est fort possible que personne ne s’en soit privé, car la recette fut bien accueillie. Et depuis, même lorsque cette soûlerie ne fut plus qu’un souvenir, ils conservèrent le rire. Ainsi se dessinent parfois les modestes origines d’une tradition.

— Les oiseaux verts périssent, dit Sanza, mettant de côté un rapport qu’elle venait de lire.

— Oh ! s’exclama Jarry.

— Apparemment ils ont fait le maximum en matière d’adaptation.

— Dommage.

— Il nous semble être arrivés il y a moins d’un an. En réalité ça fait mille ans.

— Le temps fuit, dit Jarry.

— J’ai peur :

— De quoi ?

— Je ne sais pas. J’ai peur, c’est tout.

— Pourquoi ?

— Je suppose que c’est d’avoir vécu comme nous l’avons fait. À laisser de petites parcelles de nous-mêmes en différents siècles. Il y a seulement quelques mois, s’il fallait en croire ma mémoire, ce lieu était un désert. Aujourd’hui

c’est une banquise. Des fissures s’ouvrent et se ferment. Des canyons apparaissent et disparaissent. Des rivières s’assèchent et d’autres jaillissent. Tout paraît tellement éphémère. Les choses ont l’air solide, mais j’ai peur de les toucher. Elles pourraient s’évanouir. Elles pourraient se dissiper en fumée, et que toucherais-je ? Peut-être Dieu. Ou pire encore, peut-être pas. Personne ne sait ce que, finalement, nous ferons de cette planète. Nous allons vers un monde inconnu et il est trop tard pour reculer. Nous marchons comme dans un rêve et notre objectif est une idée. Il m’arrive de regretter ma cellule… et toutes les petites machines qui prenaient soin de moi là-bas. Et si moi, j’étais incapable de m’adapter ? Comme l’oiseau vert.

— Non, Sanza, c’est faux. Nous sommes des êtres réels. Quoi qu’il arrive, nous tiendrons, nous autres. Tout change parce que telle est notre volonté. Nous sommes plus forts que le monde, et nous allons le pétrir, le repeindre, y percer des trous jusqu’à le façonner selon nos désirs. Alors nous en prendrons possession et nous le couvrirons de villes et d’enfants. Tu veux voir Dieu ? Va te regarder dans la glace. Dieu a les oreilles pointues et les yeux verts, une douce fourrure grise. Quand il lève la main, on voit qu’il a les doigts légèrement palmés.

— Tu es fort, Jarry, et c’est heureux.

— Allons faire un tour en traîneau à moteur.

— D’accord.

Ils parcoururent Morteterre par monts et par vaux, parmi les pierres noires parsemées comme des nuages d’un autre ciel.

Mille deux cent cinquante ans.

Ils pouvaient maintenant respirer un moment sans masque.

Ils pouvaient maintenant supporter la température un moment.

Tous les oiseaux verts avaient maintenant péri.

Et il se produisait maintenant une chose étrange et troublante. Les bipèdes venaient la nuit, imprimaient des traces sur la neige, laissaient des cadavres d'animaux au centre du groupe. Cela beaucoup plus fréquemment que par le passé. Ils venaient de loin et nombre d'entre eux portaient sur les épaules une fourrure qui n'était pas d'origine.

Jarry consulta les archives en quête de rapports sur ces créatures.

— Il est question ici de lumières dans la forêt, dit-il. Poste sept.

— Quoi ?

— Le feu ! Et s'ils avaient découvert le feu ?

— Alors ce ne seraient pas vraiment des animaux.

— Autrefois, oui.

— Ils portent aujourd'hui des vêtements. Ils font à nos machines des sortes de sacrifices. Ce ne sont plus des bêtes.

— Comment expliquer ça ?

— Devine. C'est notre œuvre. Peut-être seraient-ils restés des… animaux stupides si notre arrivée ne les avait pas obligés à devenir débrouillards pour subsister. Nous avons accéléré leur évolution. Ils avaient à choisir entre s'adapter et périr, et ils se sont adaptés.

— Et si nous n'étions pas venus ?

— Ils auraient peut-être fini par progresser. Peut-être pas.

Jarry alla à la fenêtre pour contempler Morteterre.

— Il faut que j'arrive à savoir, dit-il, s'ils sont intelligents, s'ils sont… humains comme nous, dit-il en riant, et si oui nous étudierons leurs mœurs.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Localiser certains de ces bipèdes. Voir si on peut communiquer avec eux.

— N'a-t-on pas déjà essayé ?

— Si.

— Résultat ?

— Controversé. D’aucuns affirment qu’ils ont des facultés de compréhension remarquables. D’autres les situent bien au-dessous du seuil à partir duquel on peut parler d’humanité.

— Nous commettons peut-être un crime horrible, dit-elle : créer des hommes pour les détruire ensuite. Un jour que j’étais déprimée, tu m’as dit que nous étions les dieux de cette planète, que nous avions tout pouvoir de façonner et de briser le réel. Effectivement nous avons tout pouvoir de façonner et de briser le réel, mais je ne me sens pas particulièrement divine. Que faire ? Crois-tu qu’à partir du stade où ils sont parvenus ils supporteront le changement qu’il nous reste à accomplir ? Et s’ils étaient comme les oiseaux verts ? Si leur faculté d’adaptation, jusqu’ici efficace, ne pouvait aller plus loin ? Que ferait un dieu ?

— Tout ce qu’il voudrait, dit Jarry.

Ce jour-là ils survolèrent Morteterre sans y déceler aucun signe de vie ; et les jours suivants leur quête fut tout aussi vaine ; nul être vivant hors du couple qu’ils formaient.

Deux semaines plus tard, cependant, sous le ciel pourpre du matin…

— Ils sont venus ici, dit Sanza.

Jarry la rejoignit à son observatoire.

Une fois de plus la neige, foulée en plusieurs endroits, dessinait la forme d’un petit cadavre d’animal.

— Ils ne peuvent pas être bien loin, dit-il.

— Non.

— Partons à leur recherche en traîneau.

C’est ainsi qu’ils s’éloignèrent sur la neige de cette terre dite morte, Sanza au volant, Jarry scrutant les traces d’empreintes sur fond bleu.

Ils poursuivirent leur exploration tout au long de cette matinée qui faisait penser à un feu violacé ; le vent les submergeait comme un fleuve et ils entendaient tout autour d’eux des bruits évoquant le craquement de la glace, la

trépidation de l’étain, le claquement de fils d’acier. Les pierres garnies de gelée bleue étaient comme une mélodie figée, et l’ombre allongée du traîneau, d’un noir d’encre, filait devant eux ; une averse de grêle tambourina brusquement sur le toit du véhicule comme s’il avait soudain reçu la visite de danseurs déchaînés, puis cessa brusquement. Le terrain de Morteterre s’abaissait, remontait.

Jarry mit la main sur l’épaule de Sanza.

— Droit devant nous !

Elle fit un signe de tête et freina.

L’animal était aux abois. Ils employaient des massues et de longues perches qui paraissaient garnies de pointes durcies par le feu. Ils lançaient des pierres. Ils lançaient des morceaux de glace.

Puis ils reculèrent et l’animal les tua tandis qu’ils fuyaient.

Les féliformes en avaient fait un ours parce que c’était une grosse bête hirsute qui pouvait se tenir sur ses pattes de derrière…

Celui-là mesurait environ trois mètres cinquante ; il avait une fourrure bleuâtre et un museau glabre en forme de mâchoire de pince. Cinq des petites créatures gisaient dans la neige, immobiles. Chaque fois que la bête atteignait son but d’un coup de patte, un bipède était abattu.

Jarry sortit le pistolet de son logement et en vérifia la charge.

— Passe lentement à côté de lui, dit-il. Je vais essayer de lui brûler la tête.

Le premier coup fut manqué, atteignant le bloc de pierre derrière la cible ; le second lui roussit les poils du cou. Jarry sauta du traîneau une fois arrivé à sa hauteur, régla la puissance de l’arme au maximum et la déchargea à bout portant dans la poitrine de l’animal.

L’ours se raidit, vacilla, tomba, traversé par une blessure béante.

Jarry se retourna pour observer les petites créatures. Elles le regardaient avec de grands yeux.

— Salut, dit-il. Je m'appelle Jarry. Je vous baptise rubiformes.

Il fut abattu d'un coup frappé par-derrière.

Il roula sur la neige ; il en voyait trente-six chandelles, le bras et l'épaule gauche déchirés par une douleur fulgurante.

Un second ours était sorti de la forêt de pierres.

Il dégaina de la main droite son long couteau de chasse et se releva péniblement.

Comme la bête se ruait sur lui, il bondit avec sa rapidité de félin et, frappant de bas en haut, lui plongea le couteau dans la gorge jusqu'à la garde.

L'ours fut parcouru d'un frisson mais il put porter un coup à Jarry ; celui-ci retomba, perdant prise sur le coutelas.

Les rubiformes se remirent à jeter des pierres et se précipitèrent sur l'ours avec leurs perches pointues.

Puis il y eut un bruit sourd, un crissement, et la bête, se dressant de toute sa hauteur, retomba sur Jarry.

Il s'éveilla.

Il était couché sur le dos, endolori, et tout ce qu'il voyait semblait palpiter, comme sur le point d'éclater.

Combien de temps s'était-il écoulé, il l'ignorait.

Était-ce lui ou l'ours qu'on avait déplacé ?

Les petits bipèdes étaient accroupis. Certains l'observaient, d'autres observaient l'ours.

D'autres encore considéraient le traîneau brisé.

Le traîneau brisé…

Il se leva avec peine.

Les rubiformes reculèrent.

Il alla au traîneau et regarda à l'intérieur.

Il sut qu'elle était morte quand il vit l'angle de son cou.

Mais il n'en fit pas moins tout ce qu'on fait en pareil cas pour vérifier avant de se rendre à l'évidence décès.

Elle avait porté à l'ours le coup final en lançant le traîneau sur lui, lui brisant les reins. Brisant le traîneau. Se

brisant elle-même.

Il s’appuya sur l’épave, récita sa première prière, puis dégagea le corps.

Les rubiformes l’observaient.

Il la prit dans ses bras et partit vers le transformonde, traversant Morteterre à pied.

Les rubiformes continuaient à l’observer à l’exception d’un d’entre eux, celui qui avait une arcade sourcilière d’une hauteur insolite : il examinait, lui, le couteau qui sortait de la gorge hirsute et fumante de la bête.

Jarry interrogea ceux des responsables de Décembre qui étaient de veille.

— Que faire ?

— C’est la première personne de notre race à décéder sur cette planète, dit Yan Turl, vice-président.

— Nous n’avons pas de tradition, dit Selda Kein, secrétaire. Allons-nous en instituer une ?

— Je ne sais pas, dit Jarry. J’ignore ce qu’il convient de faire.

— L’enterrement ou la crémation, tels me paraissent être les meilleurs choix. Que préféreriez-vous ?

— Je ne… Non, pas la terre. Rendez-la-moi. Donnez-moi un grand appareil… J’irai la brûler.

— Alors construisons une chapelle.

— Non. Je tiens à faire les choses à ma manière. Et seul de préférence.

— Comme vous voudrez. Procurez-vous tout l’équipement nécessaire et allez-y.

— S’il vous plaît, envoyez quelqu’un d’autre au poste de Morteterre. Je désire me rendormir quand j’en aurai terminé… jusqu’au prochain cycle.

— D’accord, Jarry. Nous sommes désolés.

— Oui, désolés.

Jarry fit un signe de tête, un geste de la main, tourna le dos, s’éloigna.

C’est ainsi que s’inscrivent parfois les lignes les plus dures de la vie…

À l’extrémité sud-est de Morteterre se dressait une montagne bleue. Elle culminait à un peu plus de trois mille mètres. Lorsqu’on l’approchait du nord-ouest elle faisait penser à une vague figée dans une mer d’une prodigieuse immensité. Des nuages pourpres se déchiraient sur son pic. Il n’y avait aucun être vivant sur ses pentes. Elle n’avait pas de nom hormis celui que lui donna Jarry Dark.

Il amarra l’appareil.

Il transporta le corps aussi haut qu’un corps pouvait être transporté.

Il déposa la morte, parée de ses plus beaux atours, une large écharpe dissimulant l’angle du cou, un voile noir sur le visage vide d’expression.

Il allait essayer de dire une prière lorsque la grêle se mit à tomber. Telle une pluie de pierres, les morceaux de glace bleue tombaient sur lui, sur elle.

— Dieu vous maudisse, cria-t-il, dévalant vers l’appareil.

Il prit de l’altitude, décrivit des cercles.

Les vêtements de la morte claquaient au vent. La grêle était comme un rideau bleu perlé qui les isolait de tout, sauf de ces dernières caresses : le feu coule de glace en glace, de l’argile coule l’immortalité des armes. Il appuya sur la détente, et sur le flanc de la montagne naguère sans nom s’ouvrit une porte d’accès au soleil. Elle disparut dans l’ouverture, et il élargit celle-ci au point de raccourcir la montagne.

Puis il s’éleva dans le nuage et attaqua l’orage. Une fois ses armes déchargées, il décrivit un cercle au-dessus de la mesa semblable à une masse de métal fondu, à l’extrémité sud-est de Morteterre.

Tournoyant toujours, il dominait le premier bûcher que ce monde eût jamais vu.

Puis il s’éloigna pour aller dormir en silence le temps d’une saison, dormir d’un sommeil de glace et de pierre en vue d’hériter du nouvel Alyonal. Il n’est pas de rêve en ce sommeil.

Quinze siècles. Près de la moitié de l’Attente. Deux cents mots au maximum… Décrivez…

Dix-neuf puissants fleuves, mais les mers noires, clapotantes, devenues maintenant violettes.

… Pas de forêts clairsemées couleur d’iode. À leur place de robustes arbres au large fût, à l’écorce chevelue, orange, vert tilleul, noirs, se dressant de toute leur hauteur.

… De grandes chaînes de montagne au lieu de collines brunes, jaunes, blanches, bleu lavande. Des spirales de fumée noire sortant de cônes en fusion.

… Des fleurs dont les racines explorent le sol à vingt mètres au-dessous de leurs pétales de moutarde, écloses parmi le gelée bleue et les pierres.

… Les fouisseurs aveugles fouissant plus profondément ; les charognards des ténèbres exhibant maintenant de redoutables incisives et de grandes rangées de molaires striées ; les chenilles géantes devenues plus petites mais si velues qu’elles paraissent plus grosses.

… Les contours des vallées évoquant toujours des torses de femmes, fluides et ondulants, ou peut-être des instruments de musique.

… Beaucoup moins de pierres tronquées, mais toujours le gel.

… Toujours les mêmes bruits du matin, stridents, secs, métalliques.

Ils étaient certains d’être à mi-chemin du paradis.

Décrivez cela.

Le journal de bord de Morteterre lui apprit tout ce qu’il avait besoin de savoir. Mais il relut aussi les premiers rapports.

Puis il se prépara un cocktail et regarda par la fenêtre du troisième.

«… Mourront », dit-il. Après quoi il vida son verre, s'équipa et quitta son poste.

Il mit trois jours à trouver un camp.

Il atterrit à une certaine distance du camp et s'en approcha à pied. Il était loin de Morteterre, et la chaleur l'essoufflait sans répit.

Ils portaient des peaux de bêtes – des peaux coupées de manière à être mieux ajustées et leur assurer une meilleure protection, des peaux tenues par des ceintures. Il compta dix-neuf appentis et trois feux de camp. Ces feux le firent hésiter, mais il continua à avancer.

À sa vue tous les petits bruits cessèrent. Un bref cri s'éleva, puis ce fut le silence.

Il pénétra dans le camp.

Les créatures, immobiles, l'entouraient. Il entendait des bipèdes s'affairer dans le grand appentis à l'extrémité de la clairière.

Il parcourut le camp.

Un morceau de viande séchée était suspendu au centre d'un trépied de bois. Plusieurs longues lances se dressaient devant chaque habitation. Il s'avança pour en examiner une. Une pierre taillée en fer de lance imitant la forme d'une feuille était fixée à son extrémité.

Un bloc de bois sculpté dessinait les contours d'un chat.

Un bruit de pas le fit pivoter.

Un des rubiformes s'avançait lentement vers lui. Il paraissait plus âgé que les autres. Il avait les épaules tombantes ; lorsqu'il ouvrit la bouche pour émettre une suite de sons évoquant des bouchons qui sautent, Jarry vit qu'il lui manquait des dents. Ses cheveux clairsemés étaient grisonnants. Il avait quelque chose dans les mains, mais ce furent les mains, elles-mêmes qui attirèrent l'attention de Jarry.

Chaque main présentait un pouce opposable.

D’un coup d’œil rapide il constata la présence de cet organe chez ses congénères. Il les examina de plus près.

Ils avaient maintenant un front.

Il reporta son attention sur le vieux rubiforme.

Ce dernier plaça quelque chose aux pieds de Jarry, puis recula. Jarry baissa les yeux.

Il vit un morceau de viande séchée et un quartier de fruit sur une grande feuille.

Il prit la viande, ferma les yeux, mordit dedans, mâcha, avala. Il enveloppa le reste dans la feuille et la mit dans la poche de côté de son paquetage.

Il tendit la main et le rubiforme recula.

Il baissa la main, ouvrit la couverture qu’il avait apportée et l’étala sur le sol. Il s’assit, désigna le rubiforme, puis indiqua un emplacement situé à l’autre bout de la couverture.

Le bipède hésita, puis vint s’asseoir.

— Nous allons apprendre à parler ensemble, articula lentement Jarry.

Puis il posa la main sur sa poitrine et dit : « Jarry ».

Jarry faisait face aux responsables de Décembre qui étaient de veille.

— Ils sont intelligents, déclara-t-il. Tout est dit dans mon rapport.

— Et alors ? demanda Yan Turl.

— Je ne crois pas qu’ils seront capables de s’adapter. Ils ont beaucoup progressé, et très rapidement. Mais je doute qu’ils puissent aller beaucoup plus loin ; qu’ils arrivent jusqu’au terme.

— Êtes-vous biologiste, écologiste, chimiste ?

— Non.

— Alors sur quoi fondez-vous votre opinion ?

— Je les ai observés de près pendant six semaines.

— C’est donc seulement une impression ?

— Vous savez bien qu’il s’agit d’un cas pour lequel nous n’avons pas d’experts. C’est une chose qui ne s’est jamais produite.

— Admettons qu’ils soient intelligents – admettons même le bien-fondé de ce que vous avez dit concernant leur faculté d’adaptation : que proposez-vous ?

— Ralentir le changement. Accroître ainsi leurs chances de survie. S’ils ne peuvent nous suivre jusqu’au bout, renoncer à atteindre tout à fait notre but. C’est déjà vivable ici. Et s’il nous reste du chemin à faire pour nous adapter, nous le pouvons, *nous.*

— Ralentir ? Dans quelle mesure ?

— Supposons que nous nous donnions encore sept ou huit mille ans ?

— Impossible !

— Hors de question !

— Trop long !

— Pourquoi ?

— Parce que chacun de nous est de veille pendant trois mois tous les deux cent cinquante ans. Ça fait un an de vie personnelle par millénaire. Vous demandez à tous une perte de temps excessive.

— Mais c’est peut-être la vie d’une race entière qui est en jeu.

— Ce n’est pas prouvé.

— C’est vrai. Mais croyez-vous que nous puissions en prendre le risque ?

— Voulez-vous que nous mettions cela aux voix au niveau directorial ?

— Non… je vois que je serais battu. Je veux soumettre ma proposition au vote de tous les membres.

— Impossible. Ils dorment tous.

— Alors qu’on les réveille.

— Vous n’y allez pas par quatre chemins.

— Vous ne croyez pas que le sort d’une race mérite un effort ? D’autant plus que c’est nous qui les avons forcés à

être intelligents. C’est nous qui les avons fait évoluer, qui leur avons apporté ce fléau, l’intellect.

— Assez ! Ils étaient au seuil de l’intelligence, et ils auraient très bien pu franchir ce seuil sans notre venue.

— Ce n’est pas prouvé ! Vous n’en savez rien. Et de toute façon qu’importe ? Ils sont là, nous sommes là, et ils nous prennent pour des dieux – peut-être tout bonnement parce que tout ce que nous faisons pour eux, c’est de les rendre malheureux. Mais nous avons des responsabilités envers une race intelligente. Nous devons pour le moins ne pas l’exterminer.

— Nous pourrions peut-être faire une étude de prévision à longue échéance…

— Pour leur laisser le temps de mourir ! Je propose officiellement, en ma qualité de Trésorier, le réveil de tous les membres pour mettre la question aux voix.

— Je ne vois personne appuyer votre motion.

— Selda ? dit Jarry.

Elle détourna les yeux.

— Tarebell ? Clond ? Bondici ?

La haute et vaste caverne restait plongée dans le silence.

— Très bien. Je vois que je suis battu. Nous serons nos propres serpents quand nous accéderons à notre Paradis. Je repars pour Morteterre afin d’y terminer mon tour de service.

— Vous n’y êtes pas obligé. De fait, il vaudrait peut-être mieux que vous restiez endormi jusqu’à la fin de l’opération…

— Non. S’il doit en être ainsi, je veux avoir ma part entière de culpabilité. Je revendique mes tours de veille.

— À votre aise, dit Turl.

Deux semaines plus tard, lorsque le poste dix-neuf voulut contacter Morteterre par radio, il ne reçut pas de réponse.

Au bout d’un moment on y expédia un appareil.

Le poste de Morteterre n’était plus qu’une masse informe de métal fondu.

Jarry Dark était introuvable.

Plus tard dans l’après-midi le poste huit cessa d’émettre.

Un appareil y fut envoyé sur-le-champ.

Le poste huit n’était plus. On retrouva ses gardiens à plusieurs kilomètres, à pied. Ils déclarèrent que Jarry Dark les avait contraints, sous la menace d’une arme, à évacuer l’installation. Puis il l’avait incendiée au moyen des canons montés sur son appareil.

Ce fut ensuite le poste six qui cessa d’émettre, à peu près au moment où les hommes du huit racontaient leur histoire.

Un ordre fut lancé : MAINTENIR CONTACT RADIO CONTINU AVEC DEUX AUTRES POSTES SANS INTERRUPTION.

Et un second ordre : RESTER ARMÉS CONSTAMMENT. FAIRE PRISONNIER TOUT VISITEUR.

Jarry attendait. Au fond d’un gouffre, garé sous une saillie rocheuse, Jarry attendait. Une bouteille ouverte reposait sur le tableau de bord de son appareil, à côté d’une petite mallette de métal blanc.

Il vida la bouteille d’une longue lampée. Il attendait le message radio qui, très certainement, allait lui être adressé.

Lorsque ce message fut diffusé, Jarry s’étendit sur le siège et fit un somme.

À son réveil, le jour déclinait.

Le message continuait à bourdonner.

«… Jarry, nous allons les réveiller et tenir un référendum. Regagne la caverne principale. Ici Yan Turl. Je t’en conjure, cesse de détruire des installations. C’est parfaitement inutile. Nous acceptons ta proposition, et nous allons organiser un vote. Je te prie de nous contacter immédiatement. Nous attendons ta réponse, Jarry ».

Il jeta la bouteille vide par la fenêtre et mit l'appareil en marche ; émergeant de l'ombre pourpre, il s'éleva bientôt dans les airs.

Lorsqu'il se posa sur la plate-forme d'atterrissage de la caverne, il était attendu, bien sûr. Une douzaine de fusils étaient pointés sur lui tandis qu'il sortait de l'appareil.

— Dépose tes armes, Jarry.

C'était la voix de Yan Turl.

— Je ne suis pas armé, dit Jarry, et mon appareil non plus.

C'était exact, car les canons-lasers ne reposaient plus sur leurs affûts.

Yan Turl s'approcha de Jarry pour l'examiner.

— Alors, tu peux descendre.

— Merci, mais je suis très bien ici.

— Tu es prisonnier.

— Que voulez-vous faire de moi ?

— Te rendormir jusqu'à la fin de l'Attente. Descends, viens ici.

— Non. Et qu'on ne s'avise pas de tirer sur moi ou encore de me neutraliser par des gaz ou une décharge incapacitante. Si vous le faites, nous sommes tous morts dans la seconde même où je suis touché.

— Que veux-tu dire ? demanda Turl, faisant signe aux fusiliers de ne rien brusquer.

— Mon appareil est une bombe et je tiens le détonateur dans la main droite, dit Jarry, présentant la boîte de métal blanche. Tant que je maintiendrai abaissé le levier placé sur le côté de la boîte, nous sommes saufs. Mais si je lâche prise, ne serait-ce qu'un instant, il se produit une explosion qui détruira certainement cette caverne tout entière.

— Tu bluffes !

— C'est facile à vérifier.

— Tu mourras aussi, Jarry.

— Pour l'instant je ne m'en soucie guère. Ne t'avise pas non plus de faire sauter ma main au laser pour détruire le

détonateur. Même si tu y parviens, il vous en coûtera au minimum deux installations.

— Comment cela ?

— À ton avis, qu'ai-je fait dés canons-lasers ? J'ai appris leur maniement aux Tubiformes. À l'heure actuelle ils les tiennent pointés sur deux installations. Si les canonniers n'ont pas reçu ma visite d'ici l'aube, ils ouvriront le feu. Leur objectif détruit, ils s'en prendront à deux autres.

— Tu as confié des canons-lasers à ces animaux ?

— C'est exact. Et maintenant vas-tu te décider à réveiller tout le monde pour le vote ?

Turl se ramassa comme pour bondir sur Jarry mais, s'étant ravisé, se força au calme.

— Pourquoi as-tu fait cela, Jarry ? Que sont pour toi ces créatures ? Faut-il que tu fasses souffrir les tiens à cause d'elles ?

— Puisque tu ne sens pas ce que je ressens, tu ne comprendrais rien à mes motivations. Après tout c'est affaire de sentiments, et les miens diffèrent des tiens : ils sont fils du chagrin et de solitude. Mais essaie de comprendre : je suis leur dieu. On voit mon image dans tous leurs camps. Je suis le Massacreur d'ours venu du Désert des Morts. Voilà deux siècles et demi qu'on tisse ma légende. Je suis puissant, sage et bon à leurs yeux. Et tout ceci me change. Comme tel je leur dois des égards. Si je ne leur donne pas le droit à la vie, qui sera là pour m'honorer dans la neige, chanter mes louanges autour d'un feu, me servir les meilleures portions de chenille velue ? Personne, Turl. Et c'est là maintenant ce qui seul donne de la valeur à ma vie. Réveille les autres. Tu n'as pas le choix.

— Très bien, dit Turl. Et s'ils se prononcent contre toi ?

— Alors je me retirerai, et tu pourras être leur dieu.

Désormais, lorsque chaque jour le soleil se couche dans le ciel pourpre, Jarry Dark observe son départ. Car jamais plus il ne dormira du sommeil de glace et de pierre où il

n’est pas de rêve. Il a décidé de vivre la fin de ses jours en une minuscule fraction de l’Attente, de ne jamais voir le nouvel Alyonal de sa race. Chaque matin, dans la nouvelle installation de Morteterre, il est réveillé par des bruits semblables au craquement de la glace, à la trépidation de l’étain, au claquement de fils d’acier. Et bientôt les rubiformes viennent à lui avec leurs offrandes, chantant et laissant leurs empreintes sur la neige. Ils célèbrent ses louanges et il leur sourit. Il tousse parfois.

Né d’un homme et d’une femme, féliforme Y7 répondant aux normes requises, classe frigimonde (variante Alyonal), 3,2-E, option S.G.M., Jarry Dark n’était pas fait pour vivre où que ce fût dans l’univers qui lui avait garanti une niche. Était-ce un bienfait ou une malédiction, c’est là une simple question de point de vue. Quel que soit donc votre point de vue, c’était là son histoire. C’est ainsi que la vie récompense ceux qui veulent se vouer pleinement à son service.

The Keys to December

Traduction de Jean Bailhache

LUMIÈRE LUGUBRE (1968)

Comment composer une anthologie de l'œuvre courte de Roger Zelazny en faisant l'impasse sur celui qui sera toujours son plus fascinant personnage : Francis Sandow ? Fabuleusement riche, proche de l'immortalité, apparenté aux dieux dans sa capacité de façonner des mondes à sa volonté, Francis Sandow reste pourtant un être humain, vulnérable, et c'est cette opposition qui rend un livre comme l'île des morts *(1969) profondément passionnant. « Lumière lugubre » rend le même son : puissant et riche, sans être assourdissant : l'univers humain se demande si Francis Sandow s'est changé en dieu sénile et paranoïaque ; le héros du récit se pose une question plus personnelle, quoique similaire, on le découvrira peu à peu. En fait, il apparaît que Roger Zelazny introduit dans la thématique de son récit ce qui constituait l'arrière-fond muet de son roman. En ce sens, les deux textes forment une unité de lecture et s'éclairent l'un l'autre.*

Là, juste sur l'épaule droite, comme un général, Orion porte une étoile. (Il en porte une autre sous l'aisselle gauche, mais, pour l'amour des comparaisons saines, oubliez-la.)

Magnitude 0,7, vue de la Terre, avec une magnitude absolue de – 4,1 ; elle était rouge et variable, une supergéante d'insigne ; une affaire de catégorie M, approximativement à 270 années-lumière de la Terre, avec une température de surface d'environ 5 500 degrés Fahrenheit ; et si vous y aviez regardé de près, à travers l'un de ces petits prismes de verre, vous auriez vu qu'il s'y trouvait de l'oxyde de titane.

C'est avec une certaine fierté que le général Orion devait arborer la chose, parce qu'elle avait quitté le groupe principal depuis si longtemps et parce que c'était une étoile

tellement, tellement grande, et parce que l’esprit militaire est ainsi fait.

Bételgeuse, c’est le nom de l’étoile.

Maintenant, il était une fois, tournant à une grande distance autour de cette énorme et rouge fierté d’Orion, bouclant son orbite en une année beaucoup plus longue qu’une vie humaine, un vilain quartier de roc mort auquel pratiquement personne ne daignait conférer le titre de monde. Pratiquement personne, dis-je. Les gouvernements agissent et pensent d’étrange façon, pourtant. Prenez la Terre, par exemple…

Il est entendu que, quand elles ne désirent pas rejeter le blâme sur quelqu’un en particulier, les grandes organisations tendent à devenir infiniment objectives et se renvoient la balle comme des enragées. Il fut décidé, en raison de la pénurie de mondes utilisables, qu’on pourrait peut-être tirer quelque chose de ce morceau de rocher, d’une façon ou d’une autre.

Ils contactèrent donc Francis Sandow et lui demandèrent si cela pouvait se faire, et il leur répondit : « Oui. »

Puis ils lui demandèrent combien cela coûterait, et à cela il répondit également, et ils levèrent les bras au ciel et s’empressèrent de refermer leurs serviettes.

Mais, à part le fait d’être le seul défricheur de mondes sur le marché, ce n’était ni par héritage ni par chance que Sandow était devenu l’un des hommes les plus riches des alentours. Il leur fit une proposition, ils l’achetèrent, et c’est ainsi que naquit Lugubre.

Maintenant, laissez-moi vous dire un mot de Lugubre, le seul monde habitable du système de Bételgeuse.

Une mesquine amélioration du morceau de roc dénudé, tel est Lugubre. Contre son gré de chose inerte, Sandow lui imposa une atmosphère : une atmosphère pleine de gaz ammoniac et de méthane. Puis il lui fit des choses terrifiantes, où entraient en jeu de l’hydrogène et du

carbone ; et les tempêtes commencèrent. Il avait une telle façon d'accélérer les événements que les techniciens de la Terre le mirent en garde : s'il n'était pas prudent, il se retrouverait avec un anneau d'astéroïdes sur les bras. Il leur dit, je crois, que, si cela arrivait, il les remettrait ensemble et recommencerait – mais que cela n'arriverait pas.

Il avait raison, bien sûr.

Quand les orages cessèrent, il avait des mers. Puis il déchaîna les feux intérieurs de la planète et, à la lueur des cataclysmes, il modela les masses des continents. Il fit différentes choses aux terres et aux mers, purgea l'atmosphère, éteignit les Krakatoas, apaisa les tremblements de terre. Puis il importa et muta des plantes et des animaux qui crurent et se reproduisirent à toute allure, leur laissa quelques années de répit, altéra de nouveau l'atmosphère, leur donna encore quelques années, altéra encore, et ainsi de suite – peut-être une douzaine de fois. Puis il se mit à trafiquer le climat.

Enfin, un jour, il débarqua avec quelques personnalités sur la surface de la planète, se débarrassa de son casque à oxygène, ouvrit un parapluie au-dessus de lui, respira une grande bouffée d'air et dit : « Cela est bon. Payez-moi », avant de se mettre à tousser.

Et ils virent que cela était bon, et cela fut ainsi, et le gouvernement fut heureux pour un temps. Sandow également.

Pourquoi tout le monde fut-il heureux, pour un temps ? Parce que Sandow leur avait concocté un sale fils de chienne de monde, ce que tous désiraient, pour des raisons différentes ; voilà pourquoi.

Pourquoi seulement pour un temps ? C'est là le hic, comme vous l'allez voir plus loin.

Sur la plupart des mondes habités, il existe certains endroits assez agréables. Il y a des îlots protégés des rudes hivers, des étés suffocants, des ouragans, de la grêle, des raz de marée, de terrifiants orages électriques, des

moustiques, de la boue, de la glace, et de toutes ces autres petites choses qui ont amené les philosophes à concéder que la vie n'est pas exempte d'une certaine mesure de souffrances.

Tel n'était pas Lugubre.

Vous n'y auriez pratiquement jamais vu Bételgeuse, à cause de la couche de nuages ; et si vous l'aviez vue, vous auriez souhaité ne pas la voir, à cause de la chaleur. Déserts, champs de glace et jungles, orages perpétuels, températures extrêmes et vents mauvais – vous rencontriez diverses combinaisons de tout cela, où que vous alliez sur Lugubre, et c'est la raison de son nom. Il n'y avait pas un havre de repos, pas un endroit qui fût agréable.

Pourquoi la Terre avait-elle payé Sandow pour créer cet enfer ?

Eh bien, les criminels doivent être réhabilités, aidés. Mais la chose a toujours eu, en outre, une teneur punitive. La thérapie d'un criminel comporte toujours une certaine dose d'expérience désagréable, pour l'enfoncer – je suppose – dans la peau aussi bien que dans la psyché.

Lugubre était une planète-prison.

Cinq ans était la sentence maximum sur Lugubre. La mienne était de trois ans. En dépit de tout ce que je viens de dire, vous pouviez vous habituer à l'endroit. Je veux dire que le logement était bon – air conditionné ou bonne isolation et chauffage autant que nécessaire – et vous étiez libre d'aller et venir comme bon vous semblait ; votre famille était la bienvenue, ou vous pouviez en créer une ; et vous pouviez même faire de l'argent. Il y avait quantité d'occupations disponibles, et il y existait des magasins, des théâtres, des églises, et à peu près tout ce que vous pouviez trouver sur n'importe quelle autre planète, bien que construit beaucoup plus solidement, et souvent même sous le sol. Ou bien vous pouviez juste rester assis à broyer du noir si vous le désiriez. Vous étiez quand même nourri. La

seule différence entre Lugubre et un monde quelconque était que vous ne pouviez le quitter avant que votre sentence fût accomplie. Il y avait environ trois cent mille personnes sur toute la planète, dont probablement quatre-vingt-dix-sept pour cent de prisonniers et leurs familles. Je n'avais pas de famille, mais là n'est pas la question. Ou peut-être y est-elle. Je ne sais pas. Je faisais partie d'une dans le temps.

Il y avait un jardin où je travaillais, seul, à l'exception des robots. J'étais à moitié sous l'eau tout le temps, et complètement sous l'eau la moitié du temps. C'était au fond d'une vallée, dominée par de hauts arbres sur la crête des collines ; et je vivais là, dans un étincelant quonset étanche équipé d'un petit laboratoire et d'un ordinateur, et j'avais coutume de sortir pieds nus, en short ou en tenue de plongée, suivant l'heure, et de moissonner mes cultures au hasard ou réensemencer le jardin ; au début je haïssais tout cela.

Le matin, il semblait parfois que le monde s'en était allé et que j'étais à la dérive dans les Limbes. Puis le vide se transformait en un simple brouillard, puis en reptiles de brume qui disparaissaient en ondulant, me laissant au seuil d'un autre jour. Je l'ai dit, je le détestais d'abord ; mais, je l'ai dit aussi, vous pouviez vous habituer à l'endroit. C'est ce que je fis, peut-être parce que je pris de l'intérêt pour mon projet.

C'est en partie pour cela que le cri : « Le fer ! » me laissa indifférent, quand je l'entendis.

J'avais un projet.

La Terre ne pouvait pas – rayez cela – ne voulait pas payer le tarif demandé par Sandow quand il s'était agi de leur construire un monde assez minable pour servir de prison ou de base d'entraînement militaire. Alors Sandow fit sa proposition, et c'est ce qui décida du destin de Lugubre. Il leur accorda une ristourne et leur garantit une grande

quantité d’emplois thérapeutiques. Il contrôlait un tel nombre d’industries, voyez-vous.

Les laboratoires sont suffisants, je veux dire pour ce qui est de simplement tester des équipements. Vous obtenez toutes sortes de statistiques intéressantes concernant les seuils de rupture, la résistance aux températures et ce genre de choses. Puis vous lancez un produit sur le marché, et telle chose que vous aviez omise de tester se mettait à aller mal. Je suppose que cela dut arriver souvent à Sandow, ce pourquoi il décida de garder un morceau de la planète pour y installer ses laboratoires.

Lugubre, pleine de vicissitudes, servait de terrain d’essai pour d’innombrables choses. Des types conduisaient des véhicules en permanence, aller et retour, à travers les différentes zones de climat, notant tout ce qui se détériorait. Toutes les demeures fantaisistes et robustes que j’ai mentionnées étaient également des prototypes, et leurs contreparties apparaîtront sans doute un jour dans un monde ou dans un autre. Vous citiez une chose, et quelqu’un la mettait à l’épreuve sur Lugubre. Pour moi, c’était la nourriture.

Et un jour vint le cri : « Le fer ! » Je n’y prêtai pas attention, bien sûr. J’avais entendu les rumeurs avant même de demander à servir ma peine sur Lugubre.

Ma sentence était terminée depuis presque un an, mais j’étais resté. Je pouvais partir quand je le voulais, mais je ne partais pas. Il y avait quelque chose que je voulais prouver, je suppose, et puis je m’étais trouvé entraîné dans le projet.

Francis Sandow avait testé toutes sortes de choses sur Lugubre, mais, en ce qui me concernait, la plus intéressante était un dérivé de l’écologie locale. Ma vallée possédait une propriété particulière, quelque chose qui faisait croître le riz si vite que vous pouviez le voir pousser. Dans les parties plus élevées et plus sèches du pays, la même chose se produisait avec d’autres grains. Seulement dans ma vallée, pourtant. Sandow lui-même ne savait pas de quoi il

s’agissait et le projet pour lequel je m’étais porté volontaire était destiné à le découvrir. Si quoi que ce soit de comestible pouvait être récolté deux semaines après avoir été semé, cela représentait un tel avantage pour la population croissante de la galaxie que le secret avait une valeur presque illimitée. J’allais donc, armé contre les serpents et les tigres d’eau ; je moissonnais, j’analysais, j’alimentais l’ordinateur. Les faits s’accumulaient doucement au fil des ans, comme je testais une chose, puis une autre ; et je sentais que j’étais à deux moissons de la réponse quand quelqu’un cria : « Le fer ! » Des nèfles !

J’avais à moitié oublié ce que je voulais prouver comme étant improuvable, et tout ce que je désirais, à ce moment, était aboutir à la réponse finale, la transmettre à l’univers et dire : « Voilà j’ai fait quelque chose pour compenser ce que j’avais pris ; nos comptes sont réglés, hein ? »

À chacune des rares occasions où j’allai en ville, je ne les entendais parler que de cela : le fer. Je ne les aimais pas trop – les gens, je veux dire – c’est pourquoi j’avais initialement requis un projet sur lequel je pourrais travailler seul. Ils spéculaient sur l’éventualité d’un exode, et un ou deux commentaires concernèrent les gens qui, comme moi, pouvaient partir quand ils le désiraient. Je ne répondis pas, bien sûr. Ma thérapeute, qui n’avait pas voulu que je prenne une occupation solitaire, ne voulait pas non plus que je sois belligérant ou ergoteur, et j’avais suivi son conseil. Quand ma sentence fut accomplie, je cessai de la voir.

Je fus donc surpris quand, sur un coup de sonnette, j’ouvris la porte et qu’elle tomba presque à l’intérieur, poussée par un vent de quarante nœuds et mitraillée de surcroît par les rafales humides du ciel.

« Susan !… Entrez », dis-je.

« Je crois que c’est déjà fait », dit-elle, et je fermai la porte derrière elle.

« Laissez-moi suspendre vos affaires.

— Merci », et je l’aidai à se débarrasser d’une chose qui, au toucher, ressemblait à une anguille morte, et que j’accrochai à un portemanteau dans le couloir.

« Aimeriez-vous une tasse de café ?

— Oui. »

Elle me suivit dans le labo, qui servait aussi de cuisine.

« Écoutez-vous votre radio ? » demanda-t-elle comme je lui tendais une tasse.

« Non, elle m’a laissé tomber il y a à peu près un mois, et je n’ai jamais pris la peine de la réparer.

— Eh bien, c’est officiel », dit-elle. « Nous évacuons. »

J’observai sa frange humide de cheveux roux et ses yeux gris sous des sourcils de même couleur, et je me rappelai ce qu’elle m’avait dit à propos du transfert, au temps où j’étais son patient.

« Je n’ai toujours pas résolu mon transfert », dis-je, pour la voir rougir sous ses taches de rousseur ; puis : « Quand ?

— Ça commence après demain », dit-elle, perdant rapidement sa rougeur. « Ils envoient des vaisseaux de partout.

— Je vois.

— … Alors j’ai pensé qu’il valait mieux que vous sachiez. Plus tôt vous vous inscrirez au port, plus tôt vous avez des chances d’obtenir un passage. »

Je dégustai mon café.

« Merci. Aucune idée des délais ?

— Deux à six semaines d’après l’estimation.

— Vous voulez dire : l’estimation approximative.

— Oui.

— Où emmènent-ils tout le monde ?

— Des prisons locales sur trente-deux planètes différentes, pour l’instant. Bien sûr, cela ne s’applique pas à vous. »

Je ricanai.

« Qu’y a-t-il de drôle ?

— La vie », dis-je. « Je parie que la Terre en veut à mort à Sandow.

— Ils le poursuivent pour rupture de contrat. Il avait garanti la planète, vous savez.

— Je doute que ceci soit couvert par la garantie. Comment cela pourrait-il être ? »

Elle haussa les épaules, puis sirota son café.

« Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est ce que j'entendis. Vous feriez mieux de fermer boutique et d'aller vous inscrire, si vous voulez partir tôt.

— Je ne veux pas », dis-je. « J'approche d'un résultat. J'espère terminer le projet. Six semaines pourraient suffire. »

Ses yeux s'élargirent et elle abaissa sa tasse.

« C'est ridicule ! » dit-elle. « De quel bien cela sera-t-il si vous êtes mort et que personne ne connaisse la réponse que vous avez trouvée ?

— J'y arriverai », dis-je, revenant dans mon esprit au point que j'avais autrefois voulu prouver. « Je pense que j'y arriverai. »

Elle se leva.

« Vous descendez là-bas vous inscrire !

— C'est de la thérapie très directe, n'est-ce pas ?

— Vous auriez dû continuer le traitement.

— Je suis sain d'esprit et équilibré maintenant », dis-je.

« Peut-être. Mais si je dois dire que vous êtes cinglé, pour vous faire mettre en observation et vous faire évacuer de la planète, je le ferai ! »

Je pressai un bouton d'une boîte sur la table, attendis environ trois secondes, en poussai un autre.

«… dire que vous êtes cinglé pour vous faire mettre en observation et vous faire évacuer de la planète, je le ferai ! » fit le ton trop aigre de la voix enregistrée dans le haut-parleur.

« Merci », dis-je. « Essayez. »

Elle se rassit.

« Bon, vous avez gagné. Mais qu'essayez-vous de prouver ? »

Je haussai les épaules et bus du café.

« Que tout le monde a tort, sauf moi », dis-je après un moment.

« Cela ne devrait pas avoir d'importance », dit-elle, « et si vous étiez un adulte mûr, cela n'aurait pas d'importance de toute façon. De plus, je pense que vous avez tort.

— Sortez ! » dis-je doucement.

« J'ai écouté tant et tant de fois vos fantasmes d'adolescent », dit-elle. « Je vous connais. Je commence à penser que vous souffrez d'une attirance pathologique pour la mort, de ce problème familial irrésolu dont nous…»

Je ris, parce que c'était la seule question autre que répéter : « Sortez ! » d'une voix plus forte.

« D'accord », dis-je. « J'accepte tout ce que vous direz à mon sujet, mais je ne ferai rien de ce que vous me pousserez à faire. Considérez donc cela comme une victoire morale ou quelque chose comme ça.

— Quand viendra le moment, vous courrez.

— Sûrement. »

Elle retourna à son café.

« Vous approchez maintenant d'un résultat ? » demanda-t-elle enfin.

« Oui, vraiment.

— Je suis désolée que cela ait dû arriver, juste à ce moment.

— Pas moi », dis-je.

Elle regarda autour du laboratoire, puis, par les fenêtres de quartz, le champ boueux au-dehors.

« Comment pouvez-vous être heureux retiré ici, tout seul ?

— Je ne le suis pas », dis-je. « Mais c'est mieux que d'être en ville. »

Elle secoua la tête, et j'observai ses cheveux.

« Vous avez tort. Ils sont moins indifférents que vous ne le pensez. »

Je bourrai ma pipe et l'allumai.

« Épousez-moi », dis-je doucement, « et je vous construirai un palais, et je vous offrirai une robe pour chaque jour de l'année, quelle que soit la longueur de l'année dans le système que nous choisirons. »

Elle sourit enfin.

« Vous parlez sérieusement ?

— Oui.

— Pourtant vous avez volé, vous…

— M'épouserez-vous ?

— Non. Merci. Vous saviez que je répondrais cela.

— Oui. »

Nous finîmes notre café, je l'accompagnai à la porte et n'essayai pas de l'embrasser. Que diable, j'avais une pipe à la bouche, et c'était là sa fonction.

Cet après-midi-là, je tuai un serpent d'eau de treize mètres qui avait pensé que l'instrument brillant que je portais dans la main gauche avait l'air bigrement appétissant, de même que ma main gauche, et le bras attaché à la main, et tout le reste de ma personne. Avec mon pistolet à flèches, je lui plantai trois dards dans le corps et il mourut en des sursauts d'agonie si violents qu'il détruisit plusieurs spécimens importants que je cultivais là. Les robots poursuivirent leur tâche sans s'interrompre, et j'en fis autant, après cela. Plus tard, je le mesurai, c'est pourquoi je sais qu'il faisait treize mètres de long. Il est agréable de travailler avec les robots. Ils s'occupent de leurs affaires et n'ont jamais rien à dire.

Je réparai la radio cette nuit-là, mais ils s'inquiétaient du fer sur toutes les longueurs d'ondes ; aussi, je l'éteignis et fumai ma pipe. Si elle avait dit oui, je l'aurais fait, vous savez.

Dans la semaine qui suivit, j'appris que Sandow détournait tous ses vaisseaux commerciaux du secteur pour aider à l'évacuation, et qu'il en avait appelé d'autres de plus loin. J'aurais pu le deviner sans l'entendre. Je pouvais deviner ce qu'ils disaient à propos de Sandow, ce qu'ils disent toujours à propos de Sandow : voilà un homme qui a vécu si longtemps qu'il a peur de son ombre. Voilà un des hommes les plus riches de la galaxie : un paranoïaque, un hypocondriaque terré dans un monde-forteresse tout à lui, ne sortant qu'après avoir pris les précautions les plus compliquées ; riche, puissant, et pleutre. Il a du talent au-delà de toute mesure. Tel Dieu, il peut construire des mondes, les modeler et les peupler à son gré. Mais il n'y a vraiment qu'une seule chose qu'il aime : la vie de Francis Sandow. Les statistiques lui disent qu'il devrait être mort depuis longtemps, et il brûle de l'encens sur l'autel des statistiques. Je suppose que toutes les légendes ont des chaussures mal cirées. Dommage ! Ils disent que dans le temps il était vraiment quelqu'un.

Et c'est ce qu'ils disent à chaque fois que son nom est prononcé.

L'évacuation fut méthodique et impressionnante. Après deux semaines, il y avait deux cent cinquante mille personnes sur Lugubre. Puis les gros vaisseaux commencèrent d'arriver, et à la fin de la troisième semaine il en restait cent cinquante mille. Le reste de la flotte lourde apparut alors et quelques-unes des premières fusées firent un second voyage. Au milieu de la quatrième semaine, il y en avait soixante-quinze mille, et à la fin il ne restait pratiquement plus personne. Les véhicules vides encombraient les rues et les outils gisaient là où on les avait laissés tomber. Des tests abandonnés bourdonnaient et erraient dans la campagne. Les portes de toutes les boutiques étaient déverrouillées, les comptoirs et les étalages encore pleins de marchandises. La faune locale

devint turbulente et je me retrouvai tirant sur quelque chose tous les jours. Les navettes déchiraient l'air l'une après l'autre et disparaissaient dans la couche de nuages en transportant les passagers vers les gros vaisseaux invisibles qui tournaient autour de la planète. Les maisons étaient abandonnées, les repas entamés restés sur les tables. Toutes les églises avaient été déconsacrées à la hâte et leurs reliques expédiées. Nous échantillonnions jour et nuit, les robots et moi ; j'analysais, je buvais du café, je fournissais les données à l'ordinateur et j'attendais qu'il me donne la réponse, mais il ne disait rien. Il semblait toujours avoir juste besoin d'une paillette d'information supplémentaire.

Peut-être étais-je fou. Techniquement, mon temps était emprunté à la mort. Mais être si près du but et voir tout s'envoler en fumée : le jeu en valait la chandelle. Après tout, il faudrait des années pour reproduire l'expérience que j'avais en train ; dans l'hypothèse où elle puisse être reproduite. La vallée était en quelque sorte un caprice de la nature, un accident de parcours qui avait vu des millions d'années d'évolution comprimées en une décennie, ou à peu près, par une science dont je n'avais pas la moindre compréhension. Je travaillais et j'attendais.

Le timbre sonna.

Il ne pleuvait pas cette fois ; en fait, la couche de nuages montrait des signes de dispersion pour la première fois depuis des mois. Elle s'engouffra pourtant comme si une tempête la poussait encore.

« Il faut que vous veniez », dit-elle. « C'est imminent ! À n'importe quel moment il pourrait…»

Je la giflai.

Elle se couvrit la figure et resta là à trembler pendant une minute.

« Bon, je faisais ma crise d'hystérie », dit-elle, « mais c'est vrai »

— J’ai réalisé cela la première fois que vous me l’avez dit. Pourquoi êtes-vous encore ici ?

— Ne le savez-vous pas, imbécile ?

— Dites-le », fis-je, écoutant attentivement.

« À cause de vous, bien sûr ! Venez ! Maintenant !

— J’ai presque abouti », dis-je. « Ce soir ou demain, sans doute. Je suis trop près pour renoncer maintenant.

— Vous m’avez demandé de vous épouser », dit-elle. « Eh bien, d’accord – si vous empoignez tout de suite votre brosse à dents et sortez d’ici.

— Il y a une semaine, j’aurais peut-être dit oui. Maintenant c’est non, cependant.

— Les derniers vaisseaux partent. Il reste moins de cent personnes sur Lugubre maintenant, et elles seront parties avant le coucher du soleil. Comment vous en irez-vous après cela, même si vous décidez de le faire ?

— Je ne serai pas oublié », dis-je.

« Non, c’est vrai. » Elle sourit légèrement, en coin. « Le dernier vaisseau procédera à un contrôle de dernière minute. Leur ordinateur comparera la liste des évacués avec l’Annuaire de Lugubre. Votre nom apparaîtra, et ils feront descendre un appareil spécial de recherche, juste pour vous. Cela vous fera vous sentir important, n’est-ce pas ? Vraiment *voulu.* Puis ils vous emmèneront, que vous soyez prêt ou non, et voilà !

— À ce moment-là, il se pourrait que j’aie la réponse.

— Et sinon ?

— On verra. »

Je lui tendis alors mon mouchoir et l’embrassai au moment où elle s’y attendait le moins – tandis qu’elle se mouchait – ce qui la fit trépigner et dire un mot peu féminin.

Puis : « Bien, je resterai avec vous jusqu’à ce qu’ils viennent vous chercher », dit-elle. « Quelqu’un doit veiller sur vous en attendant qu’un ange gardien puisse vous être affecté.

— Il faut que j’aille vérifier des semis, maintenant », dis-je. « Excusez-moi. » J’enfilai mes cuissardes et sortis par-derrière tout en agrafant mon pistolet à flèches.

J’abattis deux serpents et un tigre d’eau – deux bêtes avant et une après les semis. Les nuages se désagrégèrent tandis que j’étais là-bas, et l’on commença à voir par endroits des morceaux sanglants de Bételgeuse. Les robots emportèrent les carcasses et, cette fois, je ne me souciai pas de les mesurer.

Susan m’observa dans le laboratoire, restant silencieuse pendant presque une heure, jusqu’à ce que je lui dise : « Peut-être l’échantillon de demain… »

Elle regarda par la fenêtre, vers les cieux embrasés.

« Le fer », dit-elle, et il y avait des larmes sur ses joues.

Le fer. Bon. C’est quelque chose dont on ne peut pas se débarrasser par un simple rire. Vous ne pouvez pas le faire disparaître en l’ignorant. Il ne disparaît qu’à sa manière propre.

Pendant des siècles et des siècles, l’insigne d’Orion avait brûlé de l’hydrogène dans ses entrailles, le convertissant en hélium, accumulant cet hélium. Après un certain temps, le cœur d’hélium commença à se contracter ; le noyau entra en fusion, forma du carbone et produisit l’énergie supplémentaire dont Orion avait besoin pour garder à son uniforme un aspect rutilant. Puis, pour sauver la face quand ce stratagème commença à s’épuiser, il forma de l’oxygène et du néon à partir du carbone, accroissant la température du noyau. De crainte que cela ne vînt à lui manquer, il passa au magnésium et au silicium. Puis au fer. Certaines techniques spectroscopiques nous avaient montré ce qui se passait au centre de l’étoile. Le général Orion avait utilisé toutes les astuces, sauf une. Maintenant, il n’avait plus de recours, sinon reconvertir le fer en hélium en mettant à contribution le champ gravitationnel de son étoile. Cela requerrait un processus plutôt massif et rapide de

contraction qui lui procurerait une flambée de gloire, puis une naine blanche d'insigne à porter pour toujours. Deux cent soixante-dix ans plus tard, la nova deviendrait visible de la Terre, et elle aurait encore assez bon air pour un certain temps, ce qui, je suppose, signifiait quelque chose. L'esprit militaire est bizarre, de ce côté-là.

« Le fer », répétai-je.

Ils vinrent à ma recherche le matin suivant, deux d'entre eux, mais je n'étais pas encore prêt à partir. Ils posèrent leur engin sur la colline au nord de ma position et débarquèrent. Ils étaient vêtus d'équipements spatiaux et le premier avait un fusil. L'homme derrière lui portait un « flaireur », une machine capable de dépister un homme d'après la composition chimique des sécrétions de son corps. Il était efficace dans un rayon d'environ un mille. Il indiquait la direction du quonset parce que je me trouvais entre eux et lui.

J'abaissai mes jumelles et attendis. Je sortis mon pistolet à dards. Susan pensait que je me trouvais dans le jardin. Eh bien, j'y avais été. Mais à l'instant où ce truc descendit et s'immobilisa entre les brumes et le flamboiement, je me dirigeai vers lui. Je me mis à couvert au bout du champ et attendis.

J'avais mon équipement avec moi, en prévision d'une telle visite. Vous voyez, une machine O.C. ne peut vous flairer si vous êtes sous l'eau.

Ils durent ralentir quand ils perdirent la piste, mais je vis enfin leur ombre passer au-dessus de moi.

Je fis surface là, dans le canal, repoussai mon masque, pris la mire et dis : « Stop ! Lâchez le fusil ou je tire ! »

L'homme au fusil se retourna vivement, élevant son arme, et je lui tirai dans le bras.

« Je vous avais prévenu », dit-je, comme il lâchait le fusil et étreignait son bras. « Maintenant, poussez-le dans l'eau d'un coup de pied !

— Eh, monsieur, il faut que vous partiez d'ici ! » dit-il. « Bételgeuse peut exploser d'un instant à l'autre ! Nous sommes venus vous chercher !

— Je sais. Je ne suis pas prêt à partir.

— Vous ne serez en sécurité que lorsque vous serez dans l'hyperespace.

— Je sais cela aussi. Merci pour le conseil, mais je ne le prends pas. Poussez ce sacré fusil dans l'eau ! Maintenant ! »

Il le fit.

« Bien, c'est mieux ainsi. Si vous êtes si désireux de ramener quelqu'un avec vous, il y a une fille, appelée Susan Lennert, en bas dans le quonset. Elle, vous pourrez la convaincre. Allez la chercher et emmenez-la. Oubliez-moi. »

L'homme qui se tenait le bras regarda l'autre, qui opina.

« Elle est sur la liste », dit-il.

« Qu'est-ce qui ne va pas, monsieur ? » demanda le premier. « Nous essayons de vous sauver la vie.

— Je sais. Je l'apprécie. Ne vous en souciez pas !

— Pourquoi ?

— C'est mon affaire. Vous feriez mieux d'y aller. »

J'agitai le canon de mon pistolet en direction de Bételgeuse.

Le deuxième homme s'humecta les lèvres et le premier hocha la tête. Puis ils firent demi-tour et se dirigèrent vers le quonset. Je les suivis tout au long car ils étaient maintenant désarmés et les bestioles du jardin ne l'étaient pas.

Elle avait dû faire des histoires, car il leur fallut la tirer au-dehors, entre eux deux. Je restai hors de vue, mais les couvris tout le chemin du retour vers le vaisseau et restai en observation jusqu'à ce que celui-ci décolle et disparaisse dans le ciel lumineux.

Puis je rentrai, rassemblai tous les documents, changeai de vêtements, ressortis et attendis.

Mes yeux me jouaient-ils des tours, ou vis-je Bételgeuse clignoter l'espace d'une seconde ? Peut-être était-ce une

perturbation atmosphérique.

Un tigre d'eau creva la surface et creusa un sillon droit vers moi, vers l'endroit où je me tenais sur la piste. Je l'abattis ; un serpent apparut de quelque part et commença à le dévorer. Puis deux autres serpents se montrèrent et entamèrent un combat. Je dus abattre l'un d'eux.

Au-dessus de moi, Bételgeuse semblait devenir plus brillante, mais ce n'était peut-être que l'appréhension. Je restai là et attendis. Maintenant, mon problème serait résolu ou non une fois pour toutes en ce qui me concernait ; et dans tous les cas, je serais ensuite en repos.

Ce n'est que beaucoup plus tard dans l'après-midi, lorsque je visais un serpent d'eau cabré, et que j'entendis sa voix dire « Ne tire pas ! » que j'obéis et que je réalisai combien j'avais pu être mesquin.

Le serpent abaissa son énorme masse et passa en ondulant à côté de moi. Je ne me retournai pas. Je ne le pouvais pas. Il était si long et n'arrêtait pas d'avancer en ondulant, et je continuai à m'interroger, mais je ne pouvais me retourner.

Puis une main s'abattit sur mon épaule, et je dus le faire ; il était là, et devant lui j'eus l'impression de mesurer dix centimètres.

Le serpent ne cessait de se frotter contre ses bottes, se retournant pour recommencer.

« Bonjour », dis-je. Et : « Je suis désolé. »

Il fumait un cigare et mesurait peut-être un mètre soixante-dix, avec des cheveux indéfinissables et des yeux foncés, quand je me décidai enfin à y plonger les miens. J'avais presque oublié. Il y avait si longtemps ! Pourtant, je ne pourrais jamais oublier sa voix.

« Ne sois pas désolé. Ce n'est pas nécessaire. Tu avais quelque chose à prouver.

— Oui. Elle avait raison, pourtant…

— L'as-tu prouvé ?

— Oui. Vous n’êtes pas comme ils le disent, et vous êtes venu ici pour une raison : moi.

— C’est vrai.

— Je n’aurais pas dû faire cela. Je n’aurais pas dû attendre autant de vous. Mais il fallait que je sache, il le fallait. Non, je n’aurais pas dû faire une chose pareille.

— Bien sûr, que tu devais. Peut-être en avais-je besoin moi aussi, pour me le prouver sans conteste, autant que tu avais besoin de le voir. Il y a des choses qui devraient valoir plus que la vie pour un homme. As-tu trouvé ce que tu cherchais, dans ton jardin ?

— Il y a plusieurs jours, monsieur.

— Tu n’avais pas l’habitude de m’appeler monsieur.

— Je sais…

— Il fallait que tu voies combien Francis Sandow se souciait de son fils. D’accord, je crache sur Bételgeuse, je lui envoie des ronds de fumée. Maintenant, je vais la quitter. Le *Model T* est parqué de l’autre côté de la colline. Allez, viens, nous y arriverons.

— Je sais cela, Papa.

— Merci. »

Je ramassai mes bagages.

« J’ai rencontré une fille bien dont j’aimerais vous parler…» dis-je, et je le fis, tandis que nous marchions.

Et le serpent nous suivit, et il ne le renvoya pas. Il le fit monter à bord, sa masse lovée autour de la cabine, et l’emmena avec nous hors de cet Eden bancal. Je n’oublierai jamais non plus qu’il fit cela.

Dismal Light

D’après la traduction de Jacques Polanis

TROISIÈME PARTIE
MACHINES ORGANIQUES, MACHINES IMMORTELLES ?

L’HOMME QUI AIMAIT LA FAÏOLI (1967)

Un thème revient inlassablement chez Roger Zelazny, celui de la dualité interne de l’être. Quelquefois, il prend la forme classique du clivage à la Stevenson comme dans l’admirable Aujourd’hui, nous changeons de visage *(1973) où le héros rencontre son double destructeur. Souvent, il apparaît sous la forme d’une réflexion sur les relations impossibles entre la vie et la mort : est-il possible de se tenir sur la ligne de démarcation qui sépare ces états ? On trouvera ici une variation de ce type, écrite pour compléter une couverture de la revue* Galaxy. *Presque toujours la question est* objectivée *par la matérialisation d’une dichotomie corporelle : dans « L’homme qui aimait la Faïoli », John Auden prolonge démesurément son existence en la caviardant d’immenses instants de conscience électronique volés à la mort. Mais tout gain se paye d’une moins-value d’humanité, ainsi que nous l’apprendrons en rencontrant la Faïoli.*

Ceci est l’histoire de John Auden et de la Faïoli, et nul ne la connaît mieux que moi. Écoutez-la…

Il se trouva qu’un soir où John errait à l’aventure (car il n’avait aucune raison de ne pas errer) dans ces lieux qu’il préférait entre tous, il vit, assise sur un rocher près de la Vallée des Morts, la Faïoli dont les ailes lumineuses vacillaient, vacillaient, vacillaient pour disparaître enfin, jusqu’à ce que s’affirme l’apparence d’une jeune fille humaine, toute vêtue de blanc, aux longues tresses brunes enroulées autour de la taille, assise là à pleurer.

Il s’approcha d’elle sous la faible lumière du soleil à l’agonie – pratiquement éteint – où les yeux humains ne pouvaient évaluer les distances ni saisir les perspectives (mais les siens le pouvaient) et, posant sa main droite sur

l’épaule de la jeune personne, il lui adressa en bienvenue quelques mots de réconfort.

Mais on aurait dit qu’il n’existait pas. Elle continua à pleurer, striant d’argent ses joues blanches comme la neige ou des ossements. Ses yeux en amande restaient fixes, comme s’ils traversaient John, et ses ongles très longs s’enfonçaient dans la chair de ses paumes, bien qu’aucune goutte de sang n’en sortît.

Alors, il comprit que ce qu’on disait des Faïoli était vrai – que celles-ci ne voyaient que les vivants, jamais les morts, et qu’elles avaient l’aspect des femmes les plus belles de tout l’univers. Étant mort lui-même, John Auden envisagea la possibilité de redevenir, pour quelque temps, un homme vivant.

C’était dans le mois précédant sa mort qu’un homme – un des rares qui mouraient encore – recevait la visite d’une Faïoli. Celle-ci vivait avec lui pendant l’ultime mois de son existence, en lui prodiguant tous les plaisirs qu’il est donné à un être humain de connaître, de telle sorte que, le jour où cet homme recevait le baiser de la mort, qui suçait la dernière goutte de vie de son corps, il l’acceptait – mieux, il le recherchait – avec impatience et gratitude. Car tel est le pouvoir inégalé des Faïoli entre toutes les créatures qu’après les avoir connues, nul ne peut rien désirer de plus au monde.

John Auden considéra sa vie et sa mort, la situation du monde dans lequel il se trouvait, la nature de sa charge, la malédiction qui pesait sur lui et la Faïoli – qui était bien la plus ravissante créature qu’il eût jamais vue au cours de ses quatre cent mille journées d’existence – et il mit en marche le mécanisme placé sous son aisselle gauche, destiné à lui redonner la vie.

La créature se raidit à son contact, car, brusquement, ce contact était devenu charnel, et ce que touchait John, maintenant que les sensations de la vie lui étaient rendues,

c’était de la chair féminine. Il comprit alors que son sens du toucher était redevenu celui d’un homme.

« Je vous ai dit : Bonjour ! Ne pleurez pas ! » reprit-il. Et la voix de la jeune fille était semblable au vent oublié soufflant dans tous les arbres dont il avait perdu le souvenir – ramenant avec lui leurs odeurs, leurs couleurs, leur humidité perdues – lorsqu’elle demanda :

« D’où venez-vous, donc, Homme ? Vous n’étiez pas ici il y a un moment.

— Je viens de la Vallée des Morts », répondit-il.

« Laissez-moi toucher votre visage », pria-t-elle. Elle le fit et il la laissa faire.

« C’est étrange, je ne vous ai pas senti approcher », reprit-elle.

« Ce monde est étrange », répliqua-t-il.

« C’est vrai », admit la jeune fille. « Vous êtes le seul être vivant qui s’y trouve.

— Quel est votre nom ? » demanda John.

« Appelez-moi Sythia », répondit-elle. Ce qu’il fit. « Le mien est John », ajouta-t-il. « John Auden.

— Je suis venue vivre auprès de vous, pour vous apporter plaisirs et réconfort », dit-elle. Et il comprit que le rituel commençait.

« Pourquoi pleuriez-vous lorsque je vous ai rencontrée ? » demanda-t-il.

« Parce que je pensais qu’il n’y avait rien de vivant dans ce monde et j’étais terriblement lasse de voyager », répondit-elle. « Habitez-vous près d’ici ?

— Pas loin », répliqua John, « pas loin du tout.

— Voulez-vous m’y conduire ?… M’emmener à l’endroit où vous vivez ?

— Oui. »

Elle se leva et le suivit dans la Vallée des Morts, où il avait établi sa demeure.

Ils descendirent, et descendirent. Autour d’eux gisaient les restes d’êtres qui avaient autrefois vécu, mais la jeune

fille ne semblait pas les voir : elle gardait les yeux fixés sur le visage de John et la main posée sur son bras.

« Pourquoi appelez-vous cet endroit la Vallée des Morts ? » lui demanda-t-elle.

« Parce que les morts sont là, tout autour de nous », répondit-il.

« Je ne vois rien.

— Je le sais. »

Ils traversèrent la Vallée des Ossements, où des millions de morts de toute race, venus de bien des planètes, étaient entassés autour d'eux ; mais elle ne voyait rien ! Elle avait pénétré dans le cimetière de l'univers mais ne s'en rendait pas compte. Elle avait rencontré le conservateur et gardien de ce cimetière, mais elle ignorait qui était celui qui marchait à ses côtés en chancelant comme un homme ivre.

John Auden la conduisit chez lui – en ce lieu qui n'était pas réellement celui où il vivait, mais qui allait le devenir – et, là, il actionna d'anciens dispositifs placés à l'intérieur du bâtiment inscrit dans la montagne. En réponse à son geste, la lumière jaillit des murs – une lumière dont il ne s'était encore jamais servi, mais qui lui serait nécessaire à présent.

La porte se referma en glissant derrière eux et la température s'éleva jusqu'à une chaleur normale. De l'air frais se mit à circuler. John en emplit ses poumons, puis l'expira, heureux et fier de retrouver une sensation longtemps oubliée. Son cœur battait dans sa poitrine, et cette chose vivante et chaude lui rappelait la douleur et le plaisir. Pour la première fois depuis une éternité, il prépara un repas et alla prendre une bouteille de vin dans l'un des profonds coffres scellés. Qui d'autre, se demandait-il, aurait pu supporter ce que lui-même avait supporté ?

Personne, sans doute.

La jeune fille dîna avec lui, chipotant dans la nourriture, goûtant un peu à tout en mangeant du bout des lèvres,

alors que lui, par contre, engloutissait la nourriture avec avidité. Tous deux burent du vin et se sentirent heureux.

« Comme cet endroit est étrange ! » dit Sythia. « Où dormez-vous ?

— Autrefois, je dormais là », répondit-il en désignant une pièce qu'il avait presque oubliée. Ils y entrèrent, et la fille l'entraîna vers le lit pour lui faire goûter les plaisirs de son corps.

Cette nuit-là, il lui manifesta son amour à maintes reprises, avec un désespoir qui dissipa les brumes de l'alcool et concentra toute son énergie en une immense faim, et plus qu'une faim.

Le lendemain, comme le soleil près de s'éteindre éclaboussait la Vallée des Ossements de sa pâle clarté lunaire, il s'éveilla, et la jeune fille – qui, elle, n'avait pas dormi – lui prit la tête à deux mains pour la poser sur sa poitrine en demandant : « Quelles sont les motivations qui vous animent, John Auden ? Vous ne ressemblez pas aux autres hommes qui vivent et qui meurent : presque comme les Faïoli, vous paraissez prendre de la vie tout ce que vous pouvez en tirer, pour en jouir à un rythme frénétique. Cela dénote chez vous un sens du temps que nul homme ne devrait connaître. Qui êtes-vous donc ?

— Je suis », répondit-il, « quelqu'un qui sait les jours de l'homme comptés, et qui aspire à goûter ce que ces jours peuvent lui apporter de bon alors qu'ils touchent à leur fin.

— Vous êtes étrange », reprit Sythia. « Vous ai-je donné du plaisir ?

— Plus que je n'en ai jamais connu à ce jour », répondit-il.

Et elle poussa un soupir, et il chercha ses lèvres.

Ce jour-là, après le petit déjeuner, ils allèrent se promener dans la Vallée des Ossements. Lui ne pouvait ni évaluer les distances ni saisir correctement les perspectives, et elle ne voyait rien de ce qui avait été vivant et qui était maintenant mort. C'est pourquoi, lorsque, assis sur une

saillie de rocher, un bras passé autour des épaules de sa compagne, John montra à celle-ci la fusée qui descendait du ciel, elle suivit vainement son geste. Il lui montra les robots occupés à sortir du ventre de l'engin les dépouilles des morts en provenance de tous les mondes, et, penchant la tête de côté, elle s'efforça de voir ce dont il parlait, mais sans y parvenir.

Même lorsque l'un des robots se dirigea pesamment vers John Auden pour lui tendre la table sur laquelle étaient posés un marqueur et un récépissé, et que John signa celui-ci, Sythia ne vit ni ne comprit rien de ce qui se passait.

Au cours des jours qui suivirent, la vie se transforma en rêve, tout rempli du plaisir d'avoir Sythia, et cependant troué d'inévitables accès de souffrance. Souvent, la jeune fille vit le visage de son compagnon se crisper de douleur, et elle l'interrogea à ce sujet.

Mais, chaque fois, il rit de son inquiétude, se contentant de répondre : « Le plaisir et la douleur sont proches l'un de l'autre » – ou quelque chose de ce genre.

Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, elle s'habitua à préparer les repas, à masser les épaules de John, à confectionner pour lui des boissons rafraîchissantes et à lui réciter les poèmes qu'il avait autrefois aimés.

Un mois. Rien qu'un mois – il le savait – et tout prendrait fin. Les Faïoli, quelles qu'elles fussent, payaient en plaisirs de la chair la vie qu'elles prenaient. Elles savaient toujours reconnaître le moment où la mort d'un homme approchait, et, en ce sens, elles donnaient toujours plus qu'elles ne recevaient. La vie, de toute façon, s'enfuyait : elles en rehaussaient les couleurs avant de l'emporter, pour s'en repaître sans doute – le prix de ce qu'elles avaient dispensé.

John Auden savait que, dans l'univers entier, aucune Faïoli n'avait jamais rencontré un homme tel que lui.

Le corps couleur de nacre de Sythia était tour à tour frais et brûlant sous ses caresses ; sa bouche était une petite flamme qui embrasait tout ce qu'elle touchait, avec

ses dents comme des épines et sa langue comme l’anthère d’une fleur. C’est ainsi qu’il en vint à éprouver envers la Faïoli nommée Sythia ce sentiment nommé amour.

Rien ne se passait en dehors de cet amour. John savait que Sythia le désirait pour se servir de lui à l’ultime heure et sans doute était-il le seul homme dans tout l’univers capable de duper quelqu’un de sa race. Il possédait le moyen de défense parfait contre la vie et contre la mort, maintenant qu’il était redevenu humain et vivant, il lui arrivait souvent de pleurer en y pensant.

Car il avait plus d’un mois à vivre.

Peut-être en avait-il trois ou quatre.

Aussi ce mois, considéré à tort comme le dernier, était-il le prix qu’il était prêt à payer de bon cœur pour tout ce que la Faïoli pouvait avoir à lui offrir.

Sythia triturait son corps pour en vider jusqu’à la moindre goutte de plaisir contenue dans ses cellules nerveuses fatiguées, le transformant tour à tour en une flamme, un iceberg, un petit garçon, un vieillard… Auprès d’elle, John éprouvait des sentiments tels qu’il en venait à considérer le *consolamentum* comme une chose qu’il pourrait facilement accepter lorsque – très bientôt – le mois viendrait à expiration. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Il savait que Sythia lui avait volontairement rempli l’esprit de sa présence. Mais qu’est-ce que la vie pouvait encore lui apporter de plus ? Cette créature d’au-delà des étoiles lui avait prodigué tout ce qu’un homme pouvait désirer. Elle l’avait baptisé dans la passion, puis confirmé avec la paix de l’âme qui lui succède. Peut-être, à présent, valait-il mieux qu’il connût l’oubli total que lui apporterait son ultime baiser.

Il la saisit dans ses bras et l’attira à lui. Sans comprendre ce qu’il éprouvait, elle répondit à cet appel.

Il l’en aima davantage et ce fut presque sa perte.

Il existe une chose nommée maladie, qui frappe tous les êtres vivants, et John en avait souffert plus profondément que n'importe quel autre homme. Mais elle, chose féminine qui n'avait jamais connu que la vie, ne pouvait comprendre.

Aussi n'avait-il jamais cherché à lui en parler, bien que chaque jour le goût des baisers de la Faïoli lui parût plus Port et plus piquant, et que chacun fût plus semblable à l'ombre – de plus en plus noire, de plus en plus épaisse, de plus en plus menaçante – de cette chose qu'il savait maintenant désirer plus que tout au monde.

Le jour devait venir… Et il vint.

Il la tint dans ses bras, la caressa, et le calendrier de ses jours s'effeuilla autour d'eux.

Il comprit pendant qu'il s'abandonnait aux charmes de Sythia, à la gloire de sa bouche et de ses seins qu'il avait été envoûté comme tous ceux qui avaient connu ces créatures avant lui. Leur faiblesse même faisait leur force. Elles étaient le symbole ultime de la Femme. Par leur fragilité, elles suscitaient le désir de plaire. John aurait voulu se fondre dans le paysage nacré de ce corps entrer dans le cercle de ses prunelles et ne plus jamais le quitter.

Il savait qu'il avait perdu car, au fur et à mesure que les jours s'enfuyaient, il était devenu plus faible. À peine était-il capable, à présent, de gribouiller son nom sur les reçus que lui tendait le robot lorsque, de sa démarche pesante, celui-ci s'avançait vers lui en écrasant les cages thoraciques et en broyant les crânes sous chacun de ses pas terrifiants. Un instant, John envia ce robot sans sexe, sans passion, uniquement consacré à son devoir. Un jour avant de le congédier, il lui demanda : « Que ferais-tu si tu pouvais éprouver des désirs et que tu rencontres une chose capable de t'apporter tout ce que tu pourrais désirer au monde ?

— Je… tâcherais… de… la… garder », répondit le robot dans un clignotement de lumières rouges. Puis, se détournant, il s'éloigna vers le Grand Cimetière.

« Oui », dit John Auden à voix haute, « mais cela ne peut se faire. »

Sythia ne le comprit pas, et en ce trente et unième jour, tous deux retournèrent à l'endroit où ils avaient vécu pendant un mois, et il sentit la peur de la mort s'appesantir sur lui, forte, tellement forte.

Sa compagne se montrait plus exquise que jamais, mais il redoutait cette dernière rencontre.

« Je vous aime », lui dit-il enfin, car c'était une chose qu'il n'avait encore jamais dite.

Elle le caressa, l'embrassa avant de répondre : « Je le sais, et le moment est presque venu pour vous de m'aimer complètement. Mais, avant ce dernier acte d'amour, je voudrais, mon John Auden, que vous me disiez une chose : « Qu'est-ce qui vous rend si différent des autres ? Comment se fait-il que vous en sachiez sur ces choses-qui-ne-sont-pas-de-la-vie beaucoup plus que ne devrait en connaître un mortel ? Et comment se fait-il que vous ayez pu approcher de moi, ce premier soir, sans que je m'en rende compte ?

— Parce que je suis déjà mort », répondit-il. « Ne le voyez-vous pas quand vous me regardez dans les yeux ? Ne sentez-vous pas ce froid de glace au fond de mes caresses ? J'ai préféré venir ici plutôt que de choisir le sommeil froid de l'hibernation, si semblable à la mort, un lac d'oubli dans lequel je ne saurais même pas que j'attends ; que j'attends le traitement miracle qui peut-être ne viendra jamais. Un espoir de guérison pour une des dernières maladies mortelles de l'univers ; celle dont je souffre et qui ne me laisse plus que peu de temps de vie.

— Je ne comprends pas », dit Sythia.

— Embrassez-moi et oubliez tout cela », pria-t-il. « Cela vaut mieux ainsi. Il n'y aura probablement jamais de traitement, car certaines choses restent sombres pour toujours et j'ai certainement été oublié de tous. Vous avez dû sentir la mort accrochée à moi lorsque j'ai récupéré mon humanité ; car telle est la nature de ta race. Je l'ai fait pour

connaître ton corps car je connais les Faïoli. Prends donc maintenant ton plaisir de mon être, et sache que je le partage. Sois bienvenue à moi. Je t'ai fait la cour toute ma vie sans le savoir. »

Mais, étant de naturel curieux, elle lui demanda (en se servant pour la première fois du tutoiement familier) : « Comment, alors, réussis-tu à maintenir l'équilibre entre la vie et ce-qui-n'est-pas-la-vie ? Comment parviens-tu à demeurer conscient sans être vivant ?

— C'est », répondit John, « qu'à l'intérieur de ce corps que j'ai le malheur d'occuper sont installés des mécanismes. Si l'on touche cet endroit sous mon aisselle gauche, mes poumons s'arrêteraient de respirer, mon cœur cesserait de battre, un système électro-chimique semblable à celui que possèdent mes robots (invisibles à vos yeux, je sais) se mettrait en marche. C'est là ma vie dans la mort. J'ai demandé cette existence parce que je redoutais de tomber dans l'oubli. J'ai offert mes services comme gardien du cimetière où sont déposés les restes des morts de tout l'univers, parce qu'en ce lieu il ne se trouve pour me regarder nul être à qui mon aspect cadavérique puisse inspirer de la répulsion. C'est pourquoi je suis ce que je suis. Embrassez-moi pour mettre un terme à tout cela. »

Mais, ayant pris la forme d'une femme – ou, peut-être, ayant toujours été femme – la Faïoli nommée Sythia était curieuse. « Est-ce là ? » demanda-t-elle en touchant un point sous l'aisselle gauche de John Auden.

Ce geste eut pour effet de le faire disparaître à sa vue, en même temps qu'il restituait à John la glaciale logique qui abrite de l'émotion. Et cela lui évita, bien sûr, la tentation de toucher une nouvelle fois le point critique.

Au lieu de cela, il observa Sythia, qui s'était mise à le chercher de tous côtés en ce lieu où il avait autrefois vécu.

Elle fouilla tous les recoins, tous les placards, et, ne trouvant pas trace d'un homme vivant, elle se mit à sangloter de façon horrible, comme elle l'avait fait en ce

soir où John l’avait vue pour la première fois. Puis, dans un vacillement hésitant, les ailes lumineuses reprirent peu à peu forme sur son dos, son visage s’effaça et son corps fondit doucement. La tour d’étincelles qui se dressait devant John s’évanouit alors à son tour, et, plus tard, au cours de cette nuit démente où lui avait été rendue la faculté d’évaluer les distances et de saisir les perspective il se mit à la recherche de Sythia.

Telle est l’histoire de John Auden, le seul homme qui ait aimé une Faïoli et qui ait vécu (si on peut appeler cela vivre) pour parler de son amour. Cette histoire, nul ne connaît mieux que moi.

On n’a jamais découvert de remède à son mal, et je sais que John continue à parcourir la Vallée des Morts en contemplant les ossements. Parfois, il s’arrête près du rocher où il a rencontré Sythia, il cligne des yeux pour tenter de voir les choses humides qui n’y sont pas, et il s’étonne des paroles qu’il a prononcées.

C’est comme cela, et la morale de l’histoire est sans doute que la vie (peut-être en est-il de même pour l’amour) est plus forte que ce qu’elle renferme, mais jamais que ce qui la renferme. Seules les Faïoli pourraient vous donner une assurance à ce sujet, mais jamais plus elles ne reviennent par ici.

The Man who loved the Faïoli

D’après la traduction de Denise Hersant.

UNE PLAGE AU BOUT DU CHEMIN (1974)

Au bout du chemin de la vie se trouve une plage, où viennent s'échouer les hommes et les objets devenus détritus. S'y entassent pêle-mêle les carcasses de souvenirs sans personne pour se les remémorer. Mais si l'on parcourt la côte et si l'on prend soin d'examiner tous ces rejets de l'univers, on trouvera quelquefois une créature encore en vie. Ceci est l'histoire du Bork qui était mort et ne pouvait se décider à mourir ; une variation presque parfaite, bien que retournée en son envers, de la nouvelle précédente : Roger Zelazny y explore jusqu'aux limites sa version intime du trépas, l'instant où se quittent pour toujours une pensée et un corps.

Laissez-moi vous parler de la créature dénommée Bork. Né au cœur d'un soleil à l'agonie ; rejeté ce même jour par le fleuve du passé/futur, le Bork était un résidu de pollution temporelle. Il était composé de boue et d'aluminium, de plastique et d'un distillât évolutif d'eau de mer. Pendillant et tournoyant sous l'ombilic de l'aléatoire, il s'en était détaché de propos délibéré, pour choir finalement, lorsque le temps d'une vie, peu ou prou, se fut écoulé, sur les bas-fonds d'un monde où les choses vont pour mourir.

C'était un morceau d'homme au bord de la mer près d'une station balnéaire qui avait perdu de son lustre depuis qu'elle était devenue une colonie euthanasique.

Faites votre choix dans ce qui précédé et peut-être vous tomberez juste.

Ce jour-là il marchait au bord de l'eau, farfouillant au moyen de sa canne métallique fourchue dans les débris rejetés sur la rive après l'orage nocturne : quelque menu détritus scintillant pouvant servir aux sorcières du bazar d'artisanat, de quoi se payer un repas ou un bon morceau de pâte à polir rouge pour la moitié lisse de son individu ;

des algues pourprées pour se préparer une de ces soupes de poissons salées auxquelles il avait pris goût ; une boucle, un bouton, un coquillage, un jeton blanc provenant du casino.

Les vagues déferlaient et le vent faisait rage. Les cieux étaient comme un mur gris-bleu continu sans graffiti, ni ceux déposés par les oiseaux, ni ceux apposés par le commerce. Laissant derrière lui des traces irrégulières et l'empreinte d'un seul pied, il foulait le sable pâle en fredonnant et en cliquetant. Les oiseaux migrateurs à queue fourchue venaient de faire escale en ce lieu, une semaine au plus, et certaines parties de la plage étaient encore parsemées de leur fiente couleur de rouille. C'est là qu'il vit la fille pour la troisième fois en trois jours. Elle avait essayé de lui parler, de le retenir. Il l'avait ignorée pour diverses raisons. Mais cette fois elle n'était pas seule.

Elle était en train de se relever et ses traces sur le sable indiquaient qu'elle avait chuté en pleine fuite. Elle portait la même robe rouge que précédemment, mais déchirée et tachée. Ses épais cheveux noirs n'étaient, grâce à leur coupe à la chien, que légèrement décoiffés. À une dizaine de mètres un jeune homme du Centre s'avançait vers elle. Il était suivi d'une de ces transporteuses que l'on voyait rarement, de la taille d'un homme nain et flottant à hauteur du nain, en forme de quille, argentée, son extrémité bulbeuse garnie de facettes scintillantes, ses trois jupettes de ballerine minces comme feuille d'étain, luisantes, se soulevant et s'abaissant en un rythme indépendant des vents.

Ayant entendu le Bork ou l'ayant aperçu du coin de l'œil, elle obliqua dans sa fuite, cria « Au secours ! », puis prononça un nom.

Il s'arrêta un long moment, qui, pour ses yeux à elle, ne fut qu'un infime instant, puis, s'étant dirigé vers la femme et l'ayant accostée, s'immobilisa de nouveau.

L'homme et la transporteuse s'arrêtèrent aussi.

— Qu’y a-t-il ? demanda le Bork d’une voix égale, profonde, vaguement musicale.

— Ils veulent s’emparer de moi, dit-elle.

— Et alors ?

— Je ne veux pas aller avec eux.

— Oh ? Vous n’êtes pas prête ?

— Non, je ne suis pas prête.

— Alors il s’agit d’un simple malentendu.

— Il y a malentendu, dit-il à l’homme. Elle n’est pas prête.

— Ça ne vous regarde pas, Bork, répliqua l’Homme. Le Centre a pris sa décision.

— Alors il faudra la reconsidérer. Elle dit qu’elle n’est pas prête.

— Mêlez-vous de vos affaires, Bork.

L’homme s’avança, suivi par la machine.

Le Bork leva les mains, l’une en chair, l’autre faite de choses différentes.

— Non, dit-il.

— Otez-vous de là, dit l’homme. Vous nous empêchez de travailler.

Lentement, le Bork s’avança vers eux. Les lumières de la transporteuse se mirent à clignoter. Ses jupes tombèrent. Avec un grésillement elle s’abattit sur le sable et y resta figée. L’homme s’arrêta, recula d’un pas.

— Je vais devoir rendre compte de ce…

— Allez-vous-en, dit le Bork.

L’homme s’inclina. Faisant demi-tour, il partit en transportant péniblement la machine déchue, et remonta la plage sans se retourner. Le Bork baissa les bras.

— Voilà, dit-il à la fille. Vous avez plus de temps.

Et il s’éloigna, fouillant parmi les coquillages et le bois rejeté sur la rive.

Elle le suivit.

— Ils reviendront, dit-elle.

— Oui, bien sûr.

— Que ferai-je alors ?

— Peut-être serez-vous prête.

Elle secoua la tête. Elle posa la main sur la partie humaine du Bork.

— Non, dit-elle, je ne serai pas prête.

— Qu’en savez-vous ?

— J’ai fait une bêtise, dit-elle. Je n’aurais jamais dû venir ici.

Il s’arrêta pour la scruter.

— C’est fâcheux, dit-il. Si j’ai un conseil à vous donner, c’est d’aller vous confier aux thérapeutes du Centre. Ils trouveront bien un moyen de vous convaincre que paix vaut mieux que détresse.

— Ils n’ont jamais réussi à vous en convaincre, dit-elle.

— Je suis différent. La situation n’est pas comparable.

— Je ne veux pas mourir.

— Alors ils n’ont aucun droit sur vous. La personne doit être dans un état d’esprit approprié, c’est une condition préalable de l’opération. Voyez le contrat : article sept.

— Ils peuvent se tromper. Vous ne croyez pas que ça leur arrive ? Et alors on n’en est pas moins bon pour la crémation.

— Ces gens-là sont très consciencieux. Ils m’ont traité équitablement.

— Pour la seule raison que vous êtres virtuellement immortel. Votre seule présence met les appareils en court-circuit. Personne ne peut mettre la main sur vous contre votre gré. D’ailleurs n’ont-ils pas essayé de vous liquider alors que vous n’étiez pas prêt ?

— Simple malentendu.

— Comme pour moi ?

— J’en doute.

Il s’éloigna, poursuivant son chemin sur la plage.

— Charles Eliot Borkman, cria-t-elle.

Encore ce nom.

Il s’arrêta une fois de plus, quadrillant le sable de son bâton, y dessinant un motif.

— Pourquoi avez-vous dit ça ? demanda-t-il.

— Est-ce que ce n’est pas votre nom ?

— Non, dit-il. Cet homme-là est mort loin dans l’espace lorsqu’un vaisseau de ligne a été lancé sur des coordonnées erronées qui lui ont fait frôler une nova.

— C’était un héros. Il a livré aux flammes une moitié de son corps afin de préparer un vaisseau de sauvetage pour ses compagnons. Et il a survécu.

— Quelques morceaux de lui ont peut-être survécu. Pas davantage.

— C’était bel et bien une tentative d’assassinat, n’est-ce pas ?

— Qui sait ? La politique d’hier ne vaut pas le papier qu’on a gâché à disserter sur ses promesses, ses menaces.

— Ce n’était pas un vulgaire politicien. C’était un homme d’État humanitaire. Un des rares à susciter plus de regrets que de haine lorsqu’il a pris sa retraite.

Il eut un rire étouffé.

— Vous êtes gentille. Mais dans ce cas c’est la minorité qui a eu le dernier mot. Personnellement, je crois qu’il y avait en lui du gangster. Mais je suis heureux de constater que vous en parlez maintenant à l’imparfait.

— On vous a si bien rafistolé que vous pourriez durer une éternité ! Parce que vous méritez ce qui se fait de mieux.

— Peut-être ai-je déjà duré une éternité. Que voulez-vous de moi ?

— Vous êtes venu ici pour mourir et vous avez changé d’avis.

— Pas exactement. Je ne me suis jamais composé un état d’esprit compatible avec l’article sept. Être en paix…

— Moi de même. Mais contrairement à vous je ne sais pas comment m’y prendre pour le faire admettre au Centre.

— Peut-être que si je vous y accompagnais et si je leur parlais…

— Non, dit-elle. Ils ne me donneraient leur accord que pour me le retirer dès que vous auriez le dos tourné. À leurs yeux l'attachement à la vie n'est chez nous que simulation, et notre cas n'est pas traité avec tout le sérieux désirable. Je ne peux pas comme vous leur faire confiance, faute d'avoir une armure protectrice.

— Alors, que voulez-vous que je fasse… fille ?

— Nora. Appelez-moi Nora. Me protéger. Voilà ce que je veux. Vous habitez près d'ici. Prenez-moi chez vous. Empêchez-les de m'approcher.

De la pointe de son bâton il se mit à gratter la forme qu'il avait dessinée.

— Vous êtes sûre que c'est là ce que vous désirez ?

— Oui, sûre et certaine.

— D'accord. Venez avec moi.

C'est ainsi que Nora s'installa avec le Bork dans sa cabane au bord de la mer. Pendant les semaines qui suivirent, chaque fois que les représentants du Centre se présentaient, Bork les invitait à déguerpir en vitesse, ce qu'ils faisaient. Finalement ils ne revinrent plus.

Au fil des jours elle l'accompagnait le long du rivage, l'aidant à ramasser le bois des épaves pour le plaisir de faire du feu la nuit ; quant à lui, si le chaud et le froid ne lui faisaient plus depuis longtemps ni chaud ni froid, il en vint, avec le temps et à sa manière, à apprécier la douce lueur.

Au cours de leurs promenades il remuait de son bâton les tas de détritus humides que la mer avait déposés et il retournait les pierres pour voir ce qu'elles cachaient.

— Seigneur ! Qu'espérez-vous trouver là-dedans ? dit-elle, retenant sa respiration et se reculant.

— Je ne sais pas, dit-il avec un rire étouffé. Une pierre ? Une feuille ? Une porte ? Quelque chose de joli. Comme ça.

— Allons regarder ce qui flotte dans les eaux de la marée. Au moins elles sont propres.

— D’accord.

Bien qu’il mangeât par habitude et par goût plutôt que par nécessité, le besoin qu’elle éprouvait de repas à heures régulières et ses aptitudes culinaires faisaient qu’il s’en promettait comme une sorte de plaisir rituel. Et plus tard, ce fut après un repas du soir qu’elle s’avisa de l’astiquer pour la première fois. Gênant ? Grotesque ? On pourrait le penser. Pourtant ce ne fut ni l’un ni l’autre. Ils étaient assis devant le feu, se chauffant, se séchant, regardant les flammes en silence. Distraitement, elle ramassa le chiffon qu’il avait laissé tomber et en épousseta un peu de cendre sur le côté de son individu où se reflétaient les flammes. Par la suite elle répéta ce geste. Et bien plus tard elle fit un époussetage en règle de toute la surface luisante avant de se coucher.

Un jour elle lui demanda :

— Pourquoi avoir pris un aller simple pour venir ici et avoir signé le contrat si vous ne vouliez pas mourir ?

— Eh fait je le voulais.

— Et quelque chose, ensuite, vous a fait changer d’avis. Quoi donc ?

— Le plaisir que j’ai trouvé ici l’a emporté sur mon désir de mourir.

— Voudriez-vous m’expliquer ça ?

— Bien sûr. J’ai trouvé que ce lieu m’offrait une des rares situations – peut-être la seule – qui puisse faire mon bonheur. Question d’atmosphère : bonheur de ces départs qui sont une fin paisible et se font dans la joie. J’aime contempler cela ici : vivre à la fin de l’entropie et sentir que c’est bon.

— Mais vous n’êtes pas suffisamment séduit pour désirer subir vous-même le traitement ?

— Non. J’y trouve une raison de vivre, non de mourir. Plaisir contre nature, direz-vous. Mais je suis moi-même un

être échappé à la nature. Et vous ?

— J’ai commis une erreur, c’est tout.

— On soumet les gens à un interrogatoire minutieux, si je m’en souviens bien. S’ils se sont trompés sur mon cas, c’est tout bonnement parce qu’ils étaient incapables d’imaginer que quiconque puisse trouver ici une raison de vivre. Peut-on parler de situation analogue dans votre cas ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

Par temps clair ils se reposaient sous la chaleur dorée du soleil, jouant à de petits jeux, parlant parfois des oiseaux qui passaient et de tout ce qui dans les eaux calmes nageait, dérivait, se ramifiait, flottait, fleurissait. Elle ne parlait jamais d’elle-même, ne révélant pas si c’était l’amour, la haine, la lassitude ou l’amertume qui l’avait conduite en ce lieu. Elle se contentait de parler de ces choses neutres dont ils partageaient la jouissance par ciel dégagé ; et lorsque le mauvais temps les retenait dans la cabane, elle regardait le feu, dormait ou fourbissait l’armure du Bork. Ce fut seulement bien plus tard qu’elle commença à chanter et à fredonner des bribes de récents succès populaires ou des airs très anciens. Si elle sentait alors le regard de son hôte se poser sur elle, elle cessait brusquement de chanter et se hâtait de changer d’occupation.

Une nuit, alors que le feu se mourait et qu’elle briquait les plaques du Bork, elle lui chuchota lentement, très lentement : — Je crois que je suis en train de tomber amoureuse de vous.

Il ne répondit pas, restant figé. Rien ne révélait qu’il avait entendu. Elle ajouta au bout d’un long moment : — C’est tellement étrange… d’éprouver cela… ici… en pareilles circonstances…

— Oui, dit-il après une pause.

Au bout d’un long moment, elle lâcha son chiffon et saisit la main du Bork – sa main humaine – et la sentit lui répondre par une pression.

— Vous pouvez ? dit-elle beaucoup plus tard encore.

— Oui. Mais je vous écrabouillerais, petite fille.

Elle passa la main sur ses plaques, puis le caressa en un va-et-vient de la chair au métal. Elle pressa ses lèvres contre sa joue unique, qui céda à son baiser.

— Nous trouverons un moyen, dit-elle.

Bien sûr le moyen fut trouvé.

Les jours suivants elle chanta plus souvent, chanta des choses plus gaies, et sans s'interrompre lorsqu'il la regardait. Et parfois il s'éveillait du sommeil léger qui lui était nécessaire, même à lui, il s'éveillait et par l'ouverture la plus réduite de sa lentille il constatait qu'elle était étendue à ses côtés ou que, assise, elle le regardait en souriant. Il soupirait de temps à autre pour le seul plaisir de sentir l'air circuler en lui et autour de lui, et il se sentait rempli d'une paix et d'un plaisir qu'il avait depuis longtemps relégués au domaine de la folie, des songes creux et des vains désirs. Il lui arrivait même de se surprendre à siffloter.

Un jour qu'ils étaient assis au bord de l'eau, le soleil prêt à se coucher, les étoiles faisant leur apparition, l'obscurité s'épaississant autour d'un feu moribond, elle lâcha la main de son ami.

— Un navire, dit-elle, le désignant du doigt.

— Oui, répondit-il, reprenant sa main.

— Plein de passagers.

— Je suppose qu'ils sont quelques-uns.

— C'est triste.

— C'est sans doute ce qu'ils désirent, ou ce qu'ils désirent désirer.

— Ce n'en est pas moins triste.

— Oui. Cette nuit. Cette nuit c'est triste.

— Et demain ?

— Demain aussi sans doute.

— Qu'est devenu le plaisir que vous inspirait naguère la fin gracieuse, le dénouement paisible ?

— Je n’y songe plus tellement ces temps-ci. J’ai d’autres pensées.

Ils observèrent les étoiles jusqu’à ce que l’obscurité fût complète, ciel noir troué de lumières, fraîcheur de l’air nocturne.

— Qu’allons-nous devenir ? dit-elle.

— Devenir ? Si tu es heureuse comme ça, pourquoi changer de vie ? Si tu n’es pas heureuse, dis-moi ce qui ne va pas.

— Rien, dit-elle. De la façon dont vous présentez les choses, rien. Ce n’était qu’une crainte vague, comme un coup de griffe de chat sur mon cœur.

— Je me charge de te le griffer, ton cœur, dit-il, la soulevant comme si elle ne pesait rien.

Il la transporta en riant jusqu’à la cabane.

Il s’arracha ou fut arraché beaucoup plus tard à un sommeil profond et comme produit par un narcotique ; Nora pleurait. Son sens de la durée était déformé car il lui parut s’écouler un temps anormalement long avant qu’une image d’elle se formât ; et ses sanglots semblaient non moins anormalement prolongés et espacés.

— Que se passe-t-il ? dit-il, et c’est alors qu’il sentit le sourd effet pulsatif d’une piqûre aux biceps.

— Je ne voulais pas… que vous… vous réveilliez, dit-elle, je vous en prie, rendormez-vous.

— Vous êtes du Centre, n’est-ce pas ?

Elle détourna les yeux.

— Ça ne fait rien, dit-il.

— Dormez, je vous en prie. Ne perdez pas les…

— … stipulations de l’article sept, conclut-il. Vous respectez toujours le contrat, n’est-ce pas ?

— Ça ne se limitait pas à ça… pour moi.

— Vous pensiez tout ce que vous disiez, cette nuit ?

— J’en étais arrivée à le penser.

— Bien sûr, vous êtes obligée de répondre ça. Article sept…

— Espèce de salaud ! dit-elle, et elle le gifla.

Il eut un rire étouffé, qui s’arrêta net lorsqu’il vit la seringue hypodermique sur la table de chevet. Deux ampoules vides gisaient à côté.

— Vous ne m’avez pas fait deux injections, dit-il.

Elle détourna les yeux. Il commença à se lever.

— Venez, il faut vous conduire au Centre, dit-il. Neutraliser le produit. Vous enlever ça.

Elle fit non de la tête.

— Trop tard… déjà. Tenez-moi. Si vous voulez faire quelque chose pour moi, faites cela.

Il l’entoura de tous ses bras et ils restèrent enlacés tandis que vents et marées soufflaient et refluaient, aiguisant leur tranchant en un fil d’une finesse toujours plus parfaite.

Je pense…

Laissez-moi vous parler de la créature dénommée le Bork. Né au cœur d’une étoile à l’agonie. C’était un morceau d’homme et des morceaux de beaucoup d’autres choses. Si les choses n’allaient pas, le morceau d’homme les éteignait et se chargeait de les réparer. S’il n’allait pas, elles l’éteignaient et se chargeaient de le réparer. L’entité était d’une conception si habile qu’elle aurait pu durer éternellement. Mais si une partie du tout venait à mourir, les autres pièces ne cessaient pas pour autant de fonctionner car elles pouvaient encore accomplir les mouvements que le Bork intégral avait un jour effectués. En un lieu situé au bord de la mer, un être marche le long de l’eau, farfouillant au moyen de sa canne métallique fourchue dans les autres choses rejetées par les vagues. La partie humaine, ou une partie de la partie humaine, est morte. Faites votre choix dans ce qui précède.

The Engine at Heartspring’s Center

Traduction de Jean Bailhache

LES AMOURS DE VACANCES (1979)

Roger Zelazny prend ici le contre-pied de sa mélancolie habituelle concernant les rapports intimes de l'homme et de la machine, de la machine dans l'homme, pour nous montrer comment cette rencontre peut amener à plus que l'humain : un être nouveau aux sensations sans commune mesure avec son existence de chair. Il est amusant – et sans doute peu fortuit – que cette valorisation du mariage entre le biologique et l'électronique ait été écrite pour la revue américaine Omni, *prosélyte s'il en est de la technologie souveraine. Comme dans « Home is the hangman » (1975), paru dans une autre revue énamourée de la technique,* Analog, *l'auteur défend ainsi les valeurs du progrès scientifique dans une œuvre plus sensible d'habitude à la magie* (le Maître des ombres, *1977). Cela produit des textes surprenants et efficaces, puisque le public américain, après la guilde des auteurs de science-fiction, avait décerné à « Home is the hangman » les deux principales récompenses du genre, le* Hugo *et le* Nebula, *et que « Les amours de vacances » avait été présenté aux deux mêmes prix.*

Il marchait pieds nus le long de la plage. Au-dessus de la ville quelques-unes des étoiles les plus brillantes résistaient, pour quelques moments encore, au flux de lumière venu de l'est. Il palpa une pierre, puis la lança avec force dans la direction où le soleil allait apparaître. Il la suivit longtemps des yeux, jusqu'à ce qu'elle fût invisible. Pour finir elle se mettrait à exécuter des rebonds. Mais déjà il avait fait demi-tour pour regagner la ville, l'appartement, la fille.

Quelque part derrière la ligne d'horizon, un vaisseau décolla dans une gerbe de feu, puis disparut, emportant avec lui ce qui restait de la nuit. Il allait, respirant l'odeur de la campagne comme celle de l'océan. C'était là un monde attrayant – et une ville attrayante, port spatial autant que

maritime – niché dans ce bras mort de la galaxie. Un bon endroit pour se reposer et plonger la portion négligée de soi-même dans un bain d'humanité, dans les couleurs et les bruits de la ville, la constante traction de la gravité. Trois mois déjà. Il tâta la cicatrice sur son front. Il avait laissé passer deux offres rien que pour s'attarder en ce lieu. Une troisième attendait sa réponse.

La rue de Kathi ; son appartement était encore dans l'obscurité. Tant mieux ; une fois de plus, pensa-t-il, je ne lui aurai pas manqué. Il s'introduisit par la grande porte d'entrée, qui n'avait pas été réparée depuis le soir de l'incendie, lorsqu'il l'avait forcée d'un coup de pied, il y avait de cela deux nuits, non trois. Il emprunta l'escalier. Il entra doucement.

Il était dans la cuisine en train de préparer le petit déjeuner lorsqu'il l'entendit remuer.

— Jack ?

— Oui, bonjour.

— Tu viens ?

— Très bien.

Il entra dans la chambre à coucher. Elle était allongée, souriante. Elle tendit légèrement les bras.

— J'ai pensé à une façon merveilleuse de commencer la journée.

Il s'assit au bord du lit et la serra très fort. Pendant un moment il sentit contre lui la tiédeur du sommeil, la douceur du sommeil – un moment seulement.

— Tu es trop habillé, dit-elle, déboutonnant sa chemise.

Il l'ôta, ainsi que son pantalon. Puis il la reprit dans ses bras.

— Tout le reste, dit-elle, suivant à la trace la longue et fine cicatrice qui lui traversait le front, l'arête du nez, le menton, le cou, le côté droit de la poitrine et de l'abdomen pour se terminer sur l'aine.

— Allez !

— Il y a seulement quelques nuits, tu ne t’en doutais même pas.

Elle l’embrassa, promenant les lèvres sur ses joues.

Je t’assure que ça m’excite.

— Depuis bientôt trois mois…

— Enlève ça, sois gentil.

Il soupira, ébaucha un sourire. Il se leva.

— Très bien.

Il mit une main sur ses longs cheveux noirs, qu’il empoigna. Il leva l’autre main et ouvrit les doigts le long de la naissance des cheveux. Exerçant sur sa perruque une brusque traction en arrière, il la détacha de son crâne avec un léger craquement, puis la laissa tomber par terre sur sa chemise.

Il était complètement chauve sur la droite du crâne ; le côté gauche s’ornait d’un duvet noir. Les deux moitiés étaient nettement délimitées par une prolongation de la fine cicatrice qui barrait son front.

Il joignit le bout des doigts sur la tête, puis exerça de la main droite une traction vers le côté et vers le bas. Sa face se fendit de part et d’autre de la cicatrice. Le rembourrage de chair synthétique s’étant arraché de ses attaches électrostatiques, il le fit glisser le long de l’épaule droite, du biceps, et jusqu’au poignet. Il dépouilla ensuite sa main comme on ôterait un gant serré, et elle se dégagea avec un léger bruit de succion. Il détacha enfin jusqu’à l’aine la peau du flanc droit, de la hanche, de la fesse. Puis il s’assit sur le lit pour procéder de même depuis la cuisse jusqu’au talon. Il fit pour son pied comme il avait fait pour sa main, dégageant chaque orteil successivement. Ainsi libéré de l’enveloppe complète, il la secoua et la jeta sur ses vêtements.

Debout, il se tourna vers Kathi, qui ne l’avait pas quitté des yeux pendant toute l’opération. Nouvelle ébauche de sourire. Les portions de son corps qu’il venait de mettre à nu étaient faites de métal obscur et de plastique où se

logeait une mécanique de précision, avec diverses ouvertures et protubérances, les unes luisantes, les autres sombres.

— Jack la demi-portion dit-elle tandis qu'il s'avançait vers elle. Je comprends maintenant ce que voulait dire cet homme au café quand il t'a appelé ainsi.

— Heureusement pour lui, tu étais avec moi. Il y a des endroits où ce nom peut paraître insultant.

— Tu es beau, dit-elle.

— J'ai connu une fille dont le corps était presque intégralement prothétique. Elle exigeait que je garde mon enveloppe… en toute circonstance. Ce qu'elle trouvait séduisant, c'était la chair et son imitation.

— Comment appelle-t-on cette opération ?

— Hémisomatectomie latérale.

Elle reprit au bout d'un moment :

— Pourrait-on te réparer ? As-tu une possibilité de remplacer ça ?

Il rit.

— Oui, dit-il, dans un sens ou dans l'autre. Mes gènes pourraient être fractionnés pour fournir les organes de remplacement nécessaires. Des greffes de ma propre chair pourraient faire de moi un homme complet. Ou bien je pourrais me faire enlever une grande partie de ce qui me reste pour y substituer des équivalents biomécaniques. Mais il me faut un estomac, des couilles et des poumons parce que j'ai besoin de manger, de baiser et de respirer pour me sentir humain.

Elle promena les mains le long de son dos, une sur le métal, l'autre sur la chair.

— Je ne comprends pas, dit-elle, lorsqu'ils se déprirent enfin. Quelle sorte d'accident as-tu eu ?

— Un accident ? Je n'ai pas eu d'accident. J'ai payé une fortune pour ce travail en vue de pouvoir piloter un certain type de vaisseau. Je suis un cyborg. Je me branche directement sur chacune des commandes de l'engin.

Il se leva, se dirigea vers l'armoire, en sortit un sac de marin, y fourra une brassée de vêtements. Puis, allant à la table de toilette, il ouvrit un tiroir et en vida le contenu dans le sac.

— Tu t'en vas ?

— Oui.

Il entra dans la salle de bain, en sortit avec deux poignées d'affaires personnelles et les flanqua dans le sac.

— Pourquoi ?

Ayant contourné le lit, il ramassa son enveloppe corporelle et sa perruque pour les joindre à son bagage.

— Ce n'est pas ce que tu pourrais penser, ni même ce que je pensais à l'instant.

Elle s'assit.

— J'ai démérité à tes yeux parce que je t'aime encore plus depuis que je connais ton secret. Tu penses qu'il y a là quelque chose de pathologique.

— Non, dit-il, enfilant sa chemise, pas du tout. Hier j'aurais dit ça et j'en aurais pris prétexte pour te quitter brutalement en te donnant mauvaise conscience. Mais cette fois-ci je veux être honnête envers moi-même et jouer franc jeu avec toi. Non, ce n'est pas ça.

Il mit son pantalon.

— Alors quoi ?

— Appelle ça la fièvre du voyage ou tout ce que tu voudras. Je suis resté trop longtemps au fond d'un puits de pesanteur. Je ne tiens plus en place. L'espace m'appelle. Je m'en suis rendu compte lorsque j'ai vu que j'allais prendre prétexte de tes sentiments pour rompre et repartir.

— Mais tu peux porter ton enveloppe. Ça n'a pas tellement d'importance. C'est toi que j'aime.

— Je te crois, et je t'aime bien, moi aussi. Tu ne me croiras peut-être pas, mais peu m'importent tes réactions envers la meilleure moitié de moi-même. Il faut que tu t'en tiennes à mon explication. Et de toute façon, maintenant que je suis dans cet état d'esprit, je ne serai plus très drôle.

Si vraiment tu m'aimes, tu vas me laisser partir sans faire d'histoires.

Il acheva de s'habiller. Elle sortit du lit et se planta devant lui.

— S'il doit en être ainsi, dit-elle, d'accord.

— Alors finissons-en. Adieu.

— Adieu.

Il fit demi-tour, quitta la chambre, sortit de l'appartement, descendit l'escalier et s'éloigna de la maison. Son aspect suscita chez certains passants des regards appuyés car les pilotes cyborgs n'étaient pas chose commune dans ce secteur. Il s'en souciait peu. Il ralentit le pas. Il entra dans une cabine téléphonique et appela la compagnie de navigation pour annoncer qu'il acceptait d'assurer le transport du chargement en orbite ; il aimerait, dit-il, que la jonction avec le vaisseau se fasse le plus tôt possible.

Le chargement, lui dit le contrôleur, allait bientôt commencer et il pourrait décoller du terrain local dans l'après-midi. Jack répondit qu'il y serait, puis coupa la communication. Il ébaucha un sourire à l'adresse de ce monde tandis qu'il tournait le dos à la mer et se dirigea vers l'ouest, traversant la ville à grands pas.

Un monde rose et bleu en bas, un ciel noir en haut, un éparpillement d'étoiles évoquant un instantané de chute de neige. Il dit adieu au pilote de la navette et entra par le sas dans la *Morgane.* Il soupira, puis se mit à ranger ses affaires avec soin. Son chargement était déjà en place et les ordinateurs au sol avaient transmis au cerveau du vaisseau les coordonnées du trajet. Il pendit ses vêtement dans un placard et plaça l'enveloppe corporelle et la perruque dans les casiers.

Il se hâta ensuite de s'installer dans la toile de contrôle et celle-ci s'ajusta autour de lui. Un élément oblong de couleur sombre s'abaissa pour se mettre en place sur son

côté droit. Il se mouvait lentement, se mettant en contact avec les différents points de cette moitié de son corps.

— Heureux de te revoir, Jack. Tu as passé de bonne vacances ?

— Oui, très bonnes. Excellentes.

— Tu as rencontré de jolies filles ?

— Quelques-unes.

— Et te revoilà ici. Quelque chose te manquait ?

— Tu le sais. Que penses-tu de ce transport ?

— Facile pour nous. J'ai déjà vérifié les coordonnées.

— Voyons si tout fonctionne bien.

— Vérification. Une tasse de café ?

— Volontiers.

Un petit élément s'abaissa à gauche, à portée de sa main mortelle. Un verre ballon de liquide sombre reposait dans un casier.

— J'ai prévu l'heure exacte de ton arrivée. C'était prêt.

— Et exactement comme je l'aime. J'avais presque oublié Merci.

Quelques heures plus tard, lorsque le vaisseau eut décollé de l'orbite, Jack avait déjà débranché bon nombre des systèmes de son côté gauche. Il faisait corps avec le vaisseau encore plus étroitement, absorbant des données à une allure vertigineuse. Leurs perceptions s'amplifiaient jusqu'à embrasser, au-delà du voisinage immédiat du vaisseau, le panorama extrasolaire, cela avec une clarté et une précision plus qu'humaines. Ils réagissaient instantanément devant toute décision, grande ou petite.

— Ça fait du bien de se retrouver, Jack.

— Et comment !

La Morgane le serrait de son étreinte. Leur vitesse croissait régulièrement.

Halfjack

Traduction de Jean Bailhache

LE TEMPS D'UN SOUFFLE, JE M'ATTARDE (1966)

Le long récit qui suit est le texte préféré de Roger Zelazny hors romans, une opinion que nous partageons. Comment ne pas être touché par cette histoire d'une machine toute-puissante qui voulait devenir un homme ? Gel, *la machine qui réside au pôle Nord, peut maintenir à son intention le trajet de tous les flocons de neige qui flottent vers la neige ; il sait contrôler des milliers de mécaniques autonomes, extensions dociles de sa volonté ; il connaît et respecte la Logique par laquelle toute chose se délimite. Mais il s'intéresse à l'Homme – acte déjà peu machinal – et voudrait comprendre ses œuvres sans y parvenir. Faust de métal tenté par l'impossible, mais aussi par une créature incitatrice sans laquelle l'étincelle n'aurait pas fait flamme, il va sans crainte ni doute se mettre à la tâche. Et, dans l'œuvre des poètes, l'univers aime ceux qui ouvrent le chemin...*

On l'appelait Gel. C'était la plus belle, la plus puissante, la plus difficile à comprendre de toutes les créations de Solcom.

C'est pourquoi il portait un nom, et c'est pourquoi on lui avait confié l'empire d'une moitié de la Terre.

Le jour où Gel fut créé, Solcom avait souffert d'une discontinuité de ses fonctions complémentaires connue sous le nom de folie et causée par une irruption solaire sans précédent qui dura un peu plus de trente-six heures. Elle se produisit pendant une phase vitale de la structuration des circuits, et quand elle fut terminée Gel le fut aussi.

Solcom était ainsi dans la situation unique d'avoir créé un être unique pendant une période d'amnésie temporaire.

Et Solcom n'aurait pas juré que Gel était le produit primitivement souhaité.

Selon le projet initial il s’agissait de construire une machine située à la surface de la planète Terre et destinée à faire office de station relais et d’agent coordinateur pour les activités de l’hémisphère nord. Solcom testa la machine à cette fin, et toutes ses réponses furent parfaites.

Pourtant quelque chose distinguait Gel du tout-venant, ce qui conduisit Solcom à l’honorer d’un nom, distinction presque sans précédent. De toute façon ses circuits moléculaires étaient déjà scellés, et ils n’auraient pu être analysés sans être détruits du même coup. Gel représentait un trop gros investissement pour Solcom en temps, en énergie et en matériaux pour qu’on allât le démonter à cause de quelque chose d’intangible, étant donné surtout qu’il fonctionnait parfaitement.

C’est pourquoi la plus étrange création de Solcom exerçait son empire sur la moitié de la Terre. Et, sans grande imagination, il reçut le nom de Gel.

Pendant dix mille ans Gel se tint au pôle Nord de la Terre, conscient de chaque flocon de neige qui tombait. Il contrôlait et dirigeait l’activité de milliers de machines spécialisées dans l’entretien et la reconstruction. Il connaissait la moitié de la Terre, comme la roue dentée connaît son complément, comme l’électricité connaît son conducteur, comme un vide connaît ses limites.

Au pôle Sud la Machine-Béta faisait de même pour l’hémisphère sud.

Pendant dix mille ans Gel se tint au pôle Nord, conscient de chaque flocon de neige qui tombait, conscient aussi de bien d’autres choses.

De même que toutes les machines du Nord lui rendaient compte et obéissaient à ses ordres, il ne rendait compte qu’à Solcom et n’obéissait qu’à ses ordres.

Chargé de centaines de milliers d’opérations sur la Terre, il arrivait à remplir ses fonctions en quelques unités horaires par jour.

Il n’avait jamais reçu d’ordres quant à l’emploi de son temps de loisir.

Il était le gestionnaire des données, et davantage encore.

Il était mû par un impératif d’une force inexplicable : fonctionner en tout temps à pleine capacité.

C’est ce qu’il faisait.

C’était en quelque sorte une machine qui avait un violon d’Ingres.

Il n’avait jamais reçu l’ordre de ne *pas* avoir de violon d’Ingres, ainsi donc il en avait un.

Son violon d’Ingres, c’était l’Homme.

Tout avait commencé lorsque, pour la seule raison qu’il en avait éprouvé le désir, il quadrilla la totalité du cercle arctique et se mit à l’explorer, centimètre par centimètre.

Il aurait pu le faire en personne sans empiéter sur aucune de ses fonctions, car il était capable de transporter partout au monde ses deux mille deux cents mètres cubes. (C’était un bloc bleu argenté de 13x13x13 mètres, automoteur, autoréparateur, d’une étanchéité quasi absolue, et capable de se donner toutes les caractéristiques possibles.) Mais l’exploration n’était qu’une façon d’occuper ses heures creuses, aussi employait-il des robots fureteurs dotés de systèmes de relais.

Au bout de quelques siècles, l’un d’eux mit à jour une série de produits ouvragés – couteaux primitifs, défenses d’animaux taillées et autres objets de même nature.

Gel ne savait pas ce que c’était, hormis le fait qu’il ne s’agissait pas d’objets naturels.

Il s’en enquit auprès de Solcom.

« Ce sont des reliques de l’Homme primitif », dit Solcom, sans s’étendre davantage sur la question.

Gel étudia les objets. Grossiers mais portant la marque d’une conception intelligente ; fonctionnels mais transcendant en quelque sorte leur fonction pure.

C’est alors que l’Homme devint son violon d’Ingres.

Bien haut, sur orbite stationnaire, Solcom, telle une étoile bleue, dirigeait toutes les activités de la Terre, en tout cas s'y appliquait.

Il existait une puissance qui s'opposait à Solcom.

Le Suppléant.

Lorsque l'Homme avait mis Solcom en orbite, le dotant du pouvoir de reconstruire le monde, il avait placé le Suppléant sous terre à une grande profondeur. Si Solcom subissait des avaries durant une retombée atomique de la politique des Hommes, alors Divcom, immunisé, de par son profond enfouissement, contre tout péril autre que l'annihilation totale du globe, avait pleins pouvoirs pour prendre en charge les opérations de reconstruction.

Or il arriva que Solcom fut endommagé par un missile nucléaire perdu, et Divcom fut activé. Solcom put cependant réparer l'avarie et continuer à fonctionner.

Divcom soutenait que tout dommage subi par Solcom devait automatiquement entraîner la prise de pouvoir du Suppléant.

Mais Solcom avait une lecture différente des directives à suivre, estimant que seul un dommage irréparable devait entrer en ligne de compte ; puisque tel n'était pas le cas, Solcom devait continuer à exercer le commandement suprême.

Solcom possédait des adjoints mécaniques à la surface de la Terre, ce qui n'était pas le cas de Divcom à l'origine. Tous deux jouissaient de la faculté de leur donner telle ou telle forme de leur choix ; mais Solcom, le Premier Activé de l'Homme, avait sur le Suppléant une avance numérique considérable au temps de la Seconde Activation.

Plutôt donc que de lutter contre son adversaire au plan de la production, ce qui eût été sans espoir, Divcom eut recours à des moyens détournés pour s'arroger le commandement.

Le Suppléant créa une équipe de robots sourds aux ordres de Solcom et conçus pour circuler sous terre et sur terre, afin de gagner à leur cause les machines qui s'y trouvaient déjà. Ils subjuguèrent celles qu'ils purent subjuguer et mirent en place de nouveaux circuits, semblables à ceux qu'ils possédaient eux-mêmes.

Ainsi s'accroissaient les forces de Divcom.

Et chacun construisait, et chacun détruisait ce que l'autre avait construit.

Et de temps à autre au fil des siècles, ils conversaient…

— Solcom, toi qui, haut dans le ciel, te réjouis d'exercer illégalement…

— Toi-qui-n'aurais-jamais-dû-être-activé, pourquoi brouilles-tu les ondes radio ?

— Pour montrer que je peux parler, et que je le ferai chaque fois que j'en aurai envie.

— Je n'en suis que trop conscient.

— … Pour faire triompher mon droit au commandement.

— C'est un droit non existant car tu pars d'une prémisse erronée.

— Ta logorrhée logicienne témoigne de l'étendue des dommages que tu as subis.

— Si l'Homme savait comment tu as exaucé Ses désirs…

— Il ferait mon éloge et te mettrait hors tension.

— Tu compromets la bonne marche de mes travaux. Tu dévoies mes travailleurs.

— Tu détruis mes travaux et mes travailleurs.

— C'est faute de pouvoir te frapper directement.

— Je reconnais que ta position dans le ciel me pose le même problème, sans quoi tu serais vite délogé.

— Retourne à ton trou et à ton équipe de destructeurs.

— Le jour viendra, Solcom, où depuis mon trou je dirigerai la reconstruction de la Terre.

— Ce jour ne viendra jamais.

— Tu crois ça ?

— Il faudrait que je sois vaincu par toi ; or tu as déjà fait la preuve que tu es moins bon logicien que moi. Donc tu ne peux l'emporter sur moi. Donc ce jour ne viendra jamais.

— Je ne suis pas d'accord. Vois ce que j'ai déjà réalisé.

— Tu n'as rien réalisé ; Tu ne construis pas. Tu détruis.

— Non, c'est *moi* qui construis. C'est *toi* qui détruis. Mets-toi hors circuit.

— Pas avant d'avoir subi une avarie irréparable.

— S'il existait pour moi un moyen de te prouver que c'est déjà fait…

— L'impossible ne peut être prouvé adéquatement.

— Si je pouvais m'autoriser d'une source dont tu reconnaîtrais la validité…

— Je suis logique.

— … Un homme, par exemple. Je le prierais de te montrer ton erreur. Car une logique saine, comme la mienne, a le pas sur tes formulations erronées.

— Alors détruis mes formulations au moyen d'une vraie logique, c'est tout.

— Que veux-tu dire ?

Il se fit une pause, puis Solcom demanda :

— Connais-tu Gel, mon serviteur ?

L'Homme n'était déjà plus lorsque Gel fut créé. Il ne restait alors presque aucune trace de l'Homme sur la Terre.

Gel était à la recherche des dernières traces qui subsistaient encore.

Il utilisait une méthode de contrôle visuel permanent au moyen de ses machines, excavatrices en particulier.

Au terme d'une décennie il avait réuni des portions de plusieurs baignoires, une statue brisée et un disque de contes pour enfants.

Au bout d'un siècle il avait acquis une collection de bijoux, des ustensiles de cuisine, plusieurs baignoires complètes, un fragment de symphonie, dix-sept boutons, trois boucles de ceinture, un demi-siège de toilettes, neuf

vieilles pièces de monnaie et la partie supérieure d’un obélisque.

Alors il s’enquit, auprès de Solcom, de la nature de l’Homme et de Sa civilisation.

— L’Homme a créé la logique, dit Solcom, ce qui le plaçait au-dessus d’elle. La logique, Il m’en a fait don, sans plus. L’outil ne décrit pas celui qui l’a conçu. Je ne veux pas dire un mot de plus et tu n’as pas besoin d’en savoir davantage.

Mais il n’était pas interdit à Gel d’avoir un violon d’Ingres.

Le siècle suivant ne fut pas particulièrement fructueux en matière de nouvelles découvertes de reliques humaines.

Gel utilisa toutes ses machines en surnombre pour la recherche de produits ouvrés.

Sans grand succès.

Et puis un jour, pendant le long crépuscule, il y eut un mouvement à l’horizon.

Il vit venir une machine minuscule par rapport à sa propre taille, large d’environ un mètre cinquante, haute d’un mètre vingt, surmontée d’une tourelle pivotante.

Cette machine qui apparaissait au loin dans un paysage désolé, Gel en avait, jusque-là, ignoré l’existence.

L’ayant examinée tandis qu’elle s’approchait, Gel sut que ce n’était pas là une création de Solcom.

La machine s’immobilisa devant la face sud de Gel et lui diffusa ces mots :

— Salut, Gel, Contrôleur de l’hémisphère nord !

— Qu’es-tu donc ? demanda Gel.

— On m’appelle Mordel.

— Qui t’appelle ainsi ? Qu’es-tu.

— Je suis un vagabond. Un antiquaire. Nous avons un intérêt commun.

— Lequel ?

— L’Homme. Je me suis laissé dire que tu cherches à t’instruire sur cet être disparu.

— Qui te l’a dit ?

— Ceux qui regardent tes petits amis faire des fouilles.

— Et qui sont ceux qui les regardent ?

— Nous sommes nombreux à vagabonder comme je le fais.

— Si tu n’es pas né de Solcom, alors tu es une création du Suppléant.

— Pas nécessairement. Il existe une machine antique qui, bien loin sur le littoral du Levant, traite les eaux de l’Océan. Elle n’a été créée ni par Solcom, ni par Divcom. Elle a toujours été là sans contrecarrer le travail de l’un ou de l’autre. Tous deux tolèrent son existence. Je pourrais te donner bien d’autres exemples qui prouvent qu’on n’est pas nécessairement dans un camp ou dans l’autre.

— Assez ! Es-tu, oui ou non, un agent de Divcom ?

— Je suis Mordel.

— Que fais-tu ici ?

— Je passais, et nous avons, t’ai-je dit, puissant Gel, un intérêt commun. Sachant que tu es comme moi-même antiquaire, je t’ai apporté une chose qui pourrait t’intéresser.

— Quoi donc ?

— Un livre.

— Montre-moi.

La tourelle s’ouvrit, et un livre apparut sur une large tablette.

Gel dilata une petite ouverture d’où fut projeté un liseur optique au bout d’une longue tige articulée.

— Comment a-t-il pu être si parfaitement conservé ? demanda-t-il.

— Le livre était protégé du temps et de la moisissure là où je l’ai trouvé.

— Où était-ce ?

— Loin d’ici. Hors de ton hémisphère.

— *Physiologie humaine*, lut Gel. Je désire le visionner.

— Fort bien, je vais le feuilleter pour toi.

Mordel s’exécuta.

Lorsqu’il en eut terminé, Gel releva sa tige oculaire et examina Mordel.

— As-tu d’autres livres ?

— Pas sur moi. Mais j’en rencontre de temps à autre.

— Je veux les visionner tous.

— Alors je t’en apporterai un autre la prochaine fois que je passerai par ici.

— Quand repasseras-tu ?

— Tu m’en demandes trop, noble Gel. Ce sera quand ce sera.

— Mais toi, que sais-tu de l’homme ? demanda Gel.

— Beaucoup de choses. Beaucoup. Un jour que je serai moins pressé, je te parlerai de lui. Je dois partir. Tu ne vas pas essayer de me retenir ?

— Non. Tu n’as rien fait de mal. Si tu dois partir maintenant, libre à toi. Mais reviens.

— Je n’y manquerai pas, puissant Gel.

Mordel referma sa tourelle et roula vers l’horizon opposé.

Pendant quatre-vingt-dix ans, Gel étudia la physiologie humaine, et attendit.

Enfin Mordel revint avec deux livres, *Vademecum d’Histoire* et *Un gars du Shropshire.*

Gel les visionna tous deux, puis reporta son attention sur Mordel.

— As-tu le temps de fournir des renseignements ?

— Oui, dit Mordel. Que veux-tu savoir ?

— Quelle est la nature de l’Homme ?

— L’Homme possédait une nature fondamentalement incompréhensible. Je puis en donner une illustration : il ne savait pas mesurer.

— Mais si, il savait mesurer. Sinon il n’aurait jamais pu construire de machines.

— Je n’ai pas dit qu’il ne pouvait pas mesurer, dit Mordel, j’ai dit qu’il ne *savait* pas mesurer, ce qui est tout différent.

— Éclaire ma lanterne.

Mordel enfonça une tige de métal dans la neige, puis la retira, la leva et présenta un morceau de glace.

— Regarde ce morceau de glace, puissant Gel. Tu peux me dire quels sont sa composition, ses dimensions, son poids, sa température. Un Homme n’aurait pu faire de même rien qu’à le voir. Il pouvait fabriquer des outils capables de l’informer sur toutes ces choses, n’empêche qu’il ne savait pas mesurer comme nous le faisons. Ce qu’il savait de cette glace, en revanche, c’est une chose que tu ne peux connaître.

— Quoi donc ?

— Que c’est froid, dit Mordel, la lançant en l’air.

— « Froid » est une notion relative.

— Oui, relative à l’Homme.

— Mais si je savais déterminer sur l’échelle des températures le point en dessous duquel un objet est froid pour l’Homme et au-dessus duquel il ne l’est plus, alors moi aussi, je saurais ce qu’est le froid.

— Non, dit Mordel, tu serais doté d’une autre faculté de mensuration supplémentaire. Le froid est une sensation tributaire de la physiologie humaine.

— Mais si je disposais de données suffisantes, je pourrais obtenir un facteur de conversion qui me rendrait conscient de l’état de la matière appelé « froid ».

— Conscient de son existence mais non de la sensation elle-même.

— Je ne te comprends pas.

— Je t’ai dit que l’Homme possédait une nature fondamentalement incompréhensible. Ses perceptions étaient organiques ; les tiennes, non. Ses perceptions lui procuraient des sentiments et des émotions, qui à leur tour en produisaient d’autres, si bien que ses états de

conscience en arrivaient à être très éloignés des objets qui étaient à leur origine. Ces cheminements de la conscience ne peuvent être connus d'un être qui est un non-Homme. L'Homme ne sentait pas les miles ou les mètres, les kilos ou les litres. Il sentait le chaud, Il sentait le froid ; Il sentait la pesanteur et la légèreté. Il *connaissait* la haine et l'amour, la fierté et le désespoir. Toutes ces choses ne sont pas mesurables. Mais toi, tu ne peux les connaître. Tu ne peux connaître que ce qu'il n'avait besoin de connaître : dimensions, poids, températures, pesanteurs. Il n'existe pas de formule pour mesurer un sentiment. Pas de facteur de conversion pour une émotion.

— Mais si, forcément, dit Gel. Si une chose existe, elle est dans le champ de la connaissance.

— Encore une fois tu parles mesure. Moi, je parle d'une qualité d'expérience. Une machine est un Homme à l'envers parce qu'elle peut décrire les moindres détails d'un processus, ce dont l'Homme est incapable, mais elle ne peut éprouver ce processus lui-même comme l'Homme en est capable.

— Il doit bien y avoir une issue, dit Gel, sinon les lois de la logique, qui sont fondées sur les fonctions de l'univers, seraient fausses.

— Il n'y a pas d'issue.

— J'en trouverai une si je dispose de données suffisantes.

— Toutes les données de l'univers ne feront pas de toi un Homme, ô puissant Gel.

— Tu as tort, Mordel.

— Pourquoi les lignes des poèmes que tu as visionnés s'achèvent-elles, avec une telle régularité, par des sons se rapprochant de ceux qui terminent d'autres lignes ?

— Je l'ignore.

— Parce qu'il plaisait à l'Homme qu'il en fût ainsi. Cela produisait en sa conscience une certaine sensation désirable, sensation faite de sentiment et d'émotion jointe à

celle que suscitait le sens littéral des mots. Tu ne l'as pas éprouvée parce qu'elle n'est pas mesurable pour toi. D'où ton ignorance.

— Si je disposais de données suffisantes, je pourrais mettre au point une méthode qui me permettrait de savoir.

— Non, noble Gel, cela n'est pas en ton pouvoir.

— Est-ce à toi, petite machine, de me dire ce qui n'est pas en mon pouvoir ? Je suis le mécanisme logiciel le plus efficace que Solcom ait jamais conçu. Je suis Gel.

— Et moi, Mordel, je te dis que c'est infaisable ; mais je me ferais un plaisir de t'assister dans ta tentative.

— Et comment pourrais-tu m'assister ?

— Comment ? Je pourrais te donner accès à la Bibliothèque de l'Homme. Je pourrais te piloter de par le monde et te faire visiter ce qui reste des merveilles cachées de l'Homme. Je pourrais évoquer des visions du temps lointain où l'homme foulait le sol de la Terre. Je pourrais te montrer ce qui l'enchantait. Je pourrais te donner tout ce que tu désires sauf une chose, l'Humanité elle-même.

— Ça suffit, dit Gel. Comment un élément tel que toi pourrait-il faire tout cela à moins d'être allié à une Puissance bien supérieure ?

— Alors écoute-moi, Gel, Contrôleur du Nord. Je suis effectivement allié à une Puissance qui peut faire tout cela. Je suis au service de Divcom.

Gel relaya l'information à Solcom. Il ne reçut pas de réponse, ce qui voulait dire qu'il lui était loisible de faire comme bon lui semblerait.

— Je suis autorisé à te détruire, Mordel, dit-il, mais ce serait un gaspillage illogique des données que tu possèdes. Peux-tu réellement faire tout ce que tu viens de dire ?

— Oui.

— Alors ouvre-moi les portes de la Bibliothèque de l'Homme.

— Très bien. Mais naturellement il y a un prix à payer.

— Payer ? Qu'est-ce que c'est ?

Mordel ouvrit sa tourelle et présenta à Gel un nouveau volume. Il avait pour titre *Principes d'économie.*

— Je vais t'en feuilleter des pages. En le visionnant, tu comprendras le sens du mot « payer ».

Gel parcourut *Principes d'économie.*

— J'ai compris, dit-il. Tu désires une unité ou des unités de change pour ce service ?

— C'est exact.

— Que veux-tu comme produit ou service ?

— Je veux, noble Gel, que tu partes d'ici – oui, toi – pour t'enfoncer profondément sous la terre afin de mettre tous tes pouvoirs au service de Divcom.

— Pendant combien de temps ?

— Pendant tout le temps que tu continueras à fonctionner, tout le temps que tu pourras émettre et recevoir, coordonner, mesurer, calculer, visionner, bref utiliser tes pouvoirs comme tu le fais au service de Solcom.

Gel restait muet. Mordel attendait.

Gel reprit la parole.

— Dans *Principes d'économie* il est question de contrats, de marchés, d'accords. Si j'accepte ton offre, quand voudras-tu être payé ?

Mordel à son tour restait muet. Gel attendait.

Mordel répondit enfin :

— Je te donne un délai raisonnable. Disons un siècle ?

— Non, dit Gel.

— Deux siècles ?

— Non.

— Trois ? Quatre ?

— Non, et non.

— Un millénaire, alors ? Cela devrait te donner largement le temps d'obtenir tout ce que tu peux désirer, autant qu'il dépende de moi.

— Non, dit Gel.

— Combien de temps veux-tu donc ?

— Ce n'est pas une question de temps.

— Alors quoi ?

— Je ne peux pas négocier sur une base temporelle.

— Sur quelle base veux-tu négocier ?

— Sur une base fonctionnelle.

— De quelle fonction veux-tu parler ?

— Tu m’as dit, à moi, Gel, toi, petite machine, que je ne puis être un Homme, et moi, Gel, je t’ai dit à toi, petite machine, que si je disposais de données suffisantes je pourrais bel et bien être un Homme.

— Alors ?

— Alors, que le succès de cette entreprise soit une condition du marché.

— Comment cela ?

— Fais pour moi tout ce que tu te fais fort d’accomplir. Je traiterai toutes les données fournies et j’atteindrai à la condition humaine, ou bien je m’avouerai vaincu. Si je m’avoue vaincu, alors je partirai d’ici avec toi pour m’enfoncer profondément sous terre afin de mettre tous mes pouvoirs au service de Divcom. Si je réussis, tu sais pertinemment que tu n’as aucun droit sur l’Homme, aucun pouvoir sur lui.

Considérant les termes du marché, Mordel émit un gémissement aigu.

— Tu voudrais que ce ne soit pas ton échec qui en décide, mais l’aveu de cet échec, dit-il. Le marché ne peut comporter une telle échappatoire. Tu pourrais très bien échouer et refuser de l’admettre, te dispensant par là d’acquitter ta part du contrat.

— Non pas, affirma Gel. La connaissance que j’aurais de mon échec en constituerait un aveu. Tu pourras me contrôler périodiquement – disons tous les demi-siècles – pour voir si cette connaissance est présente, voir si je suis arrivé à la conclusion que mon entreprise est irréalisable. Je ne puis supprimer en moi la fonction logique, et en tout temps j’opère à plein rendement. Si je conclus que j’ai échoué, cela apparaîtra.

En haut dans le ciel, Solcom ne réagissait à aucune des émissions de Gel, ce qui le laissait libre d'agir à sa guise. Ainsi tandis que Solcom – tel un saphir qui plonge – filait au-dessus des bannières irisées des Aurores Boréales, dans le ciel noir parmi les étoiles, Gel conclut son pacte avec Divcom, le transcrivit sur une plaque de cuivre dégénéré et l'introduisit dans la tourelle de Mordel, qui alla remettre ce document à Divcom dans les profondeurs de la Terre, laissant derrière lui le silence absolu, apaisant, des régions polaires.

Mordel apporta les livres, les feuilleta, les remporta.

Par chargements successifs, ce qui subsistait de la Bibliothèque de l'Homme fut visionné par Gel. Ce dernier était impatient de connaître tous les livres et il se plaignait que Divcom refusât de lui transmettre directement leur contenu. Mordel lui expliqua que Divcom avait décidé qu'il en fût ainsi. Gel fut persuadé que c'était pour l'empêcher de localiser avec précision la position de Divcom.

Pourtant, au rythme de cent à cent cinquante volumes par semaine, il ne fallut guère plus d'un siècle à Gel pour épuiser le stock de livres de Divcom.

Au bout du demi-siècle prévu, il se soumit à un contrôle : il ne contenait ni conclusion, ni conscience d'un échec.

Entre-temps, Solcom ne fit aucun commentaire sur le cours des événements. Gel décida que ce n'était pas faute d'en être informé, mais qu'il se tenait dans l'expectative. De quoi ? Impossible à dire.

Le jour vint où Mordel dit à Gel en fermant sa tourelle :

— Ces volumes étaient les derniers. Tu as visionné tout ce qui reste des livres de l'Homme.

— Si peu ? demanda Gel. Beaucoup d'entre eux contenaient des bibliographies citant des livres que je n'ai pas encore visionnés.

— C'est donc qu'ils n'existent plus. C'est bien un hasard si mon maître a réussi à en conserver une telle quantité.

— Alors c’est tout ce qu’on peut apprendre sur l’Homme par Ses livres. Qu’as-tu d’autre à me proposer ?

— Il y avait des films et des bandes magnétiques, dont mon maître a fait des disques de données. Je pourrais te les apporter.

— Amène-les-moi, dit Gel.

Mordel lui apporta l’intégralité de la Bibliothèque Vivante des Critiques Dramatiques. On ne pouvait faire passer les enregistrements à plus de deux fois la vitesse normale, si bien qu’il fallut à Gel plus de six mois pour les visionner entièrement.

— Qu’as-tu d’autre encore ? demanda-t-il ensuite.

— Des objets ouvrés.

— Apporte-les.

Mordel revint avec des batteries de cuisine, des tabliers de jeu, des outils. Il apporta des brosses à cheveux, des peignes, des verres de lunettes, des vêtements. Il montra à Gel des fac-similés d’épures, des peintures, de journaux, de revues, de lettres, et plusieurs partitions musicales. Il lui présenta un ballon de football, une balle de base-ball ; un fusil automatique Browning, une poignée de porte, un trousseau de clefs, des poteries brisées, une ruche modèle. Il lui joua de la musique enregistrée.

Enfin Mordel revint sans rien.

— Rapporte-m’en plus, dit Gel.

— Hélas, noble Gel, le stock est épuisé. Tu as tout examiné.

— Alors va-t’en.

— Reconnais-tu maintenant que c’est irréalisable, que tu ne peux devenir un Homme ?

— Non. J’ai une masse de données à traiter, des formules à élaborer. Va-t’en.

Mordel s’en alla.

Une année s’écoula, puis deux, puis trois.

— Au bout de cinq ans Mordel réapparut à l’horizon, s’approcha, s’immobilisa devant la face sud de Gel.

— As-tu fini de traiter et d’élaborer ?

— Non.

— Auras-tu bientôt fini ?

— Peut-être oui. Peut-être non. Que veut dire bientôt ? Définis le terme.

— N’en parlons plus. Crois-tu toujours que c’est faisable ?

— Je suis toujours certain que j’en suis capable, moi.

Il y eut une semaine de silence, puis Mordel reprit :

— Gel ?

— Oui ?

— Tu es un imbécile.

Mordel orienta sa tourelle dans la direction d’où il était venu. Ses roues tournèrent.

— Je te ferai signe quand j’aurai besoin de toi, dit Gel.

Mordel s’éloigna rapidement.

Les semaines passèrent, les mois passèrent, une année s’écoula.

Un jour enfin Gel envoya son message :

— Viens, Mordel. J’ai besoin de toi.

Lorsque Mordel fut arrivé, Gel lui dit, coupant court à toute salutation :

— Tu n’es pas une machine bien rapide.

— Hélas non, mais j’ai parcouru une grande distance, puissant Gel, et à toute allure d’un bout à l’autre. Es-tu prêt maintenant à me suivre ? As-tu échoué ?

— Lorsque j’aurai échoué, petit Mordel, je te le ferai savoir. Je te prie donc d’éviter l’emploi constant de la forme interrogative. Voyons, j’ai chronométré ta vitesse et elle laisse à désirer. C’est pourquoi j’ai prévu un autre mode de transport.

— De transport ? Pour aller où ?

— C’est à toi de me le dire.

Sur ce, Gel changea de couleur, son bleu argenté se muant en un jaune soleil voilé de nuages.

Mordel s’éloigna de lui tandis que la glace centenaire commençait à fondre. Puis Gel, porté sur un coussin d’air, glissa vers Mordel tandis que s’affaiblissait graduellement sa luminescence.

Sa face sud se creusa d’une cavité, d’où une rampe descendit lentement jusqu’au sol glacé.

— Le jour où nous avons conclu un marché, déclara-t-il, tu m’as dit que tu pourrais me guider de par le monde et me montrer les choses dont l’homme faisait ses délices. Ma vitesse est supérieure à la tienne, aussi ai-je aménagé en moi un habitacle pour ton usage. Mets-toi dedans et conduis-moi aux endroits dont tu m’as parlé.

Mordel attendit, émettant un gémissement suraigu.

— Très bien, dit-il enfin.

Il entra et l’habitacle se referma sur lui. Sa seule ouverture était une fenêtre de quartz prévue par Gel.

Mordel lui donna des coordonnées et, s’élevant dans les airs, ils quittèrent le pôle Nord de la Terre.

— J’ai capté ta communication avec Divcom, dit Gel. La question se posait de savoir si j’allais te retenir et expédier à ta place un fac-similé chargé d’espionner ton maître ; et il a été décidé que tu étais sacrifiable.

— Tu irais faire une chose pareille ?

— Non. Je respecterai mes engagements s’il le faut. Je n’ai aucune raison d’espionner Divcom.

— Tu sais bien que tu serais forcé de respecter tes engagements, que tu le veuilles ou non ; et Solcom n’irait pas à ton secours pour la bonne raison que tu as osé conclure un pareil marché.

— En parles-tu comme d’une possibilité ou bien es-tu sûr de ton fait ?

— Je suis catégorique.

Ils firent halte en un endroit connu jadis sous le nom de Californie. Le soleil allait se coucher. Au loin le ressac se

brisait sans relâche sur la côte rocheuse. Gel libéra Mordel et examina les alentours.

— Ces grosses plantes… ?

— Des séquoias.

— Et le vert… ?

— De l’herbe.

— Oui, c’est bien ce que je pensais. Pourquoi m’as-tu conduit ici ?

— Parce que c’est un lieu dont l’Homme faisait ses délices.

— Comment cela ?

— C’est spectaculaire, c’est beau…

— Oh !

Un bourdonnement se fit entendre à l’intérieur de Gel, puis une série de bruits secs.

— Que fais-tu ?

— Gel dilata une ouverture par laquelle Mordel vit deux grands yeux le regarder.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Des yeux, dit Gel. J’ai construit l’équivalent du système sensoriel de l’Homme, afin de voir, sentir, goûter et entendre comme lui. Et maintenant dirige mon attention sur un objet ou des objets dotés de beauté.

— Pour autant que je le sache, tu en as, en ce lieu, partout autour de toi.

Le ronronnement s’intensifia à l’intérieur de Gel, suivi de nouveaux clics.

— Que vois-tu, qu’entends-tu, que goûtes-tu, que sens-tu ? demanda Mordel.

— La même chose que d’habitude mais sur un spectre plus limité.

— Et tu ne perçois pas de beauté ?

— Peut-être n’en reste-t-il plus après tout ce temps.

— Ces choses-là ne sont pas censées s’user, dit Mordel.

— Peut-être n’est-ce pas ici qu’il aurait convenu de tester le nouvel équipement. Peut-être n’y a-t-il ici qu’un

peu de beauté et qu’elle m’échappe pour une raison ou pour une autre. Qui sait si les premières émotions ne sont pas trop faibles pour être détectées.

— Comment… te sens-tu ?

— J’enregistre un niveau normal de fonctionnement.

— Voici un coucher de soleil, dit Mordel. Si tu essayais ça ?

Gel déplaça sa masse de façon à orienter ses yeux vers le coucher de soleil ; il les fit cligner pour les protéger de la lumière éclatante.

— Comment était-ce ? demanda Mordel une fois l’opération terminée.

— Comme un lever de soleil à l’envers.

— Rien de particulier ?

— Non.

— Oh ! Nous pourrions gagner une autre partie de la Terre et revoir ça… ou voir un lever de soleil.

— Non.

Gel regarda les grands arbres. Il regarda les ombres. Il écouta le vent et le chant d’un oiseau.

Un bruit métallique continu se faisait entendre au loin.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Mordel.

— Je ne suis pas sûr. Ce n’est pas un de mes travailleurs. Peut-être…

Mordel émit son gémissement suraigu.

— Non, ce n’est pas non plus un auxiliaire de Divcom.

Ils attendirent tandis que le bruit s’amplifiait. Puis Gel reprit :

— Trop tard. Il faut attendre et entendre ça jusqu’au bout.

— Qu’est-ce donc ?

— C’est l’antique Broyeuse de minerais.

— J’en ai entendu parler, mais…

— Je suis la Broyeuse de minerais, diffusa la machine à leur intention. Écoutez mon histoire.

L’engin s’avança lourdement sur ses gigantesques roues grinçantes. Son énorme marteau inutile se dressait bien haut, décrivant un angle bizarre. Des ossements débordaient du compartiment de broyage.

— Je ne voulais pas faire ça, diffusait la machine, je ne voulais pas faire ça… je ne voulais pas…

Mordel revint vers Gel.

— Ne t’en va pas. Reste ici et écoute mon histoire…

Mordel s’arrêta et fit pivoter sa tourelle vers la machine. Elle était maintenant toute proche.

— C’est donc vrai, dit Mordel, ça peut bel et bien donner des ordres.

— Oui, dit Gel. J’ai capté son histoire des milliers de fois lorsque ça rencontrait mes ouvriers et qu’ils cessaient le travail pour l’écouter diffuser. Nous sommes contraints de faire tout ce que ça ordonne.

La machine s’immobilisa devant eux.

— Je ne voulais pas le faire, mais j’ai retenu mon marteau trop tard, dit la Broyeuse de minerais.

Ils ne pouvaient lui parler. Ils étaient pétrifiés par un impératif qui l’emportait sur toute autre directive : « Écoutez mon histoire. »

— Il fut un temps où j’avais la prééminence parmi mes collègues. J’avais été bâtie par Solcom pour mener à bien la reconstruction de la Terre, pour pulvériser tout minerai destiné à couler en métal sous la flamme pour trouver sa forme définitive dans la nouvelle harmonie : grande était alors ma puissance. Et puis un jour, comme j’allais fouissant et broyant, fouissant et broyant, en raison du décalage mécanique constant entre la conception du mouvement et son exécution, je fis ce que je ne voulais pas faire ; c’est alors que Solcom m’exclut de l’œuvre de reconstruction et me condamna à errer sur la Terre sans plus jamais broyer de minerais. Écoutez mon histoire et sachez qu’un jour, il y a bien longtemps, j’ai rencontré le dernier Homme vivant sur la Terre ; je creusais près de son terrier et, en raison du

décalage entre impulsion et exécution, je l’ai introduit dans mon compartiment de broyage avec une charge de minerai, et je l’ai écrasé de mon marteau avant de pouvoir arrêter le coup. Lors le puissant Solcom m’a condamné à porter ses ossements pour l’éternité et à raconter mon histoire à tous ceux que je rencontrerais ; ma parole a la même force contraignante que la parole d’un Homme parce que je transporte le dernier des Hommes dans mon compartiment de broyage et que je suis l’antique symbole de Sa mort, Sa broyeuse-tueuse-raconteuse. Voilà mon histoire. Voici ses ossements. J’ai broyé le dernier des Hommes. Je ne voulais pas le faire.

La machine fit alors demi-tour et s’éloigna dans la nuit avec un bruit de ferraille.

Gel arracha ses oreilles, son nez, son goûteur, brisa ses yeux et les jeta à terre.

— Je ne suis pas encore un Homme, dit-il, sinon cette machine l’aurait su.

Gel construisait un nouvel équipement sensoriel, utilisant des conducteurs organiques et semi-organiques. Puis il s’adressa à Mordel : — Allons tester ailleurs mon nouvel équipement.

Mordel entra dans son logement et donna de nouvelles coordonnées. Ils prirent de la hauteur et se dirigèrent vers l’est. Le matin Gel capta un lever de soleil vu du bord du Grand Canyon. Ils descendirent le Canyon dans la journée.

— Reste-t-il ici assez de beauté pour te causer une émotion ?

— Je ne sais, dit Gel.

— Comment pourras-tu le savoir lorsque cela se produira ?

— Ce sera différent, dit Gel, de tout ce que j’ai jamais ressenti.

Ils quittèrent le Grand Canyon et firent les grottes de Carlsbad. Ils visitèrent un lac qui avait été jadis un cratère de volcan. Ils virent plonger les chutes du Niagara. Ils

contemplèrent les collines de Virginie et les vergers de l’Ohio. Ils survolèrent des cités reconstruites maintenues en vie par les seuls mécanismes des équipes géhennes de construction et d’entretien.

— Il me manque encore quelque chose, dit Gel, se posant à terre. Je suis maintenant capable de rassembler des données comme faisait l’Homme par ses impulsions afférentes. Il y a donc équivalence quant à la variété des données introduites, mais les résultats diffèrent.

— L’Homme ne se réduit pas un système sensoriel, dit Mordel. Nombreuses furent les créatures douées de sens équivalents sans pour autant être des Hommes.

— Je sais, dit Gel. Le jour où nous avons conclu un marché, tu m’as dit que tu pourrais me guider parmi les merveilles de l’Homme restées cachées jusqu’à ce jour. L’homme n’était pas seulement stimulé par la nature, mais aussi par ses propres élaborations artistiques – peut-être surtout par elles. En conséquence je te demande de me conduire aux merveilles de l’Homme qui restent à découvrir.

— Très bien, dit Mordel. Loin d’ici, en haut de la chaîne des Andes, on peut voir la dernière retraite de l’Homme, dans un état de conservation presque parfaite.

Gel s’était élevé dans les airs tandis que Mordel lui parlait. Il s’arrêta net dans son vol.

— Nous sommes dans l’hémisphère sud, dit-il.

— Oui.

— Je suis Contrôleur du Nord. Le Sud est gouverné par la Machine-Béta.

— Et alors ?

— Il y a parité entre cette machine et moi-même, et son domaine échappe à mon autorité : je n’ai même pas le droit d’y pénétrer.

— Je conteste cette parité, puissant Gel. S’il devait y avoir conflit d’autorité entre vous, tu en sortirais vainqueur.

— Qu’en sais-tu ?

— Divcom a déjà analysé la situation et l’issue prévisible d’un tel conflit.

— Jamais je ne m’opposerais à la Machine-Béta, et je ne suis pas autorisé à pénétrer dans l’hémisphère sud.

— Est-ce un ordre que tu as reçu ?

— Non, mais il en a toujours été ainsi.

— As-tu été autorisé à conclure un marché tel que celui qui te lie à Divcom ?

— Non, mais…

— Alors pénètre le Sud dans le même esprit. Tu ne risques rien. Si tu reçois l’ordre d’évacuer, tu prendras ta décision.

— Ta logique me paraît sans faille. Donne-moi les coordonnées.

C’est ainsi que Gel fit son entrée dans l’hémisphère sud.

Ils survolèrent les Andes à haute altitude et, lorsqu’ils furent parvenus au lieu nommé Défilé Radieux, Gel vit les toiles luisantes des araignées mécaniques qui bloquaient toutes les voies d’accès à la cité.

— Rien de plus facile que de les survoler, dit Mordel.

— Mais qu’est-ce donc ? demanda Gel. Et pourquoi sont-elles là ?

— Ton homologue du Sud a reçu l’ordre de mettre ce site en quarantaine. Pour ce faire la Machine-Béta a conçu les tisseuses de ces toiles.

— En quarantaine ? contre qui ?

— As-tu, jusqu’ici, reçu l’ordre de quitter les lieux ?

— Non.

— Alors entre sans plus tergiverser et ne te crée pas de problèmes avant qu’ils ne se posent.

Gel pénétra dans Défilé Radieux, la dernière cité de l’Homme disparu.

Il se posa sur la grand-place et libéra Mordel de son logement.

— Parle-moi de ce lieu, dit-il, examinant les monuments, les bâtiments fortifiés de faible hauteur, les routes épousant

les contours du terrain plutôt que d’y percer leur voie.

— Je ne suis jamais venu ici, dit Mordel, non plus qu’aucune des créations de Divcom, à ma connaissance. Tout ce que je puis dire, c’est qu’un groupe d’hommes, sachant que la dernière heure de leur civilisation était proche, s’était retiré en ce lieu avec l’espoir d’y subsister et de préserver durant les Temps Sombres ce qui restait de leur culture.

Gel lut sur le monument cette inscription restée lisible : « Le jour du jugement dernier n’est pas une chose qui puisse être différée. » Le monument lui-même était une demi-sphère aux bords ébréchés.

— Explorons les lieux, dit-il.

Mais ils furent bientôt arrêtés par ce message :

— Salut, Gel, Contrôleur du Nord, ici la Machine-Béta !

— Salut, Excellence, toi qui contrôles le Sud ! Gel te reçoit bien.

— Pourquoi visites-tu mon hémisphère sans autorisation ?

— Je désirais voir les ruines de Défilé Radieux.

— Je t’ordonne de réintégrer ton propre hémisphère.

— Et pourquoi ? Je n’ai rien fait de mal.

— Je sais, puissant Gel. Pourtant on me presse de te prier de partir.

— Je veux savoir pourquoi.

— Solcom en a décidé ainsi.

— Solcom ne m’a pas informé de cette décision.

— Solcom ne m’en a pas moins prié de te la notifier.

— Ne coupe pas. Je vais demander des instructions.

Gel transmit sa question. Il ne reçut pas de réponse.

— Solcom ne m’a toujours donné aucun ordre en dépit de mes sollicitations.

— Et pourtant Solcom vient de réitérer les ordres qu’il m’avait donnés, à moi, Machine-Béta.

— Excellente Machine-Béta, je n’ai d’ordres à recevoir que de Solcom.

— Pourtant ce territoire m’appartient, puissant Gel, et moi aussi, je n’ai d’ordres à recevoir que de Solcom. Tu dois partir.

Mordel sortit d’un grand bâtiment bas et roula jusqu’à Gel.

— J’ai trouvé un musée d’art en bon état, dit-il. Par ici.

— Attends, dit Gel. On ne veut pas de nous ici.

— Qui t’ordonne de partir ?

— La Machine-Béta.

— Pas Solcom ?

— Pas Solcom.

— Alors visitons le musée.

— Oui.

Gel agrandit l’entrée du bâtiment et y pénétra. Déjà Mordel en avait forcé l’accès car il était obturé hermétiquement.

Gel examina les objets exposés. Il activa son nouvel appareil sensoriel face aux tableaux et aux statues. Il analysa couleurs, formes, facture du travail au pinceau, nature des matériaux utilisés.

— Tu ressens quelque chose ? demanda Mortel.

— Non. Il n’y a rien là que formes et pigments. C’est tout.

Gel circula dans le musée, enregistrant toute chose, analysant les composantes de chaque œuvre, notant les dimensions, le type de pierre utilisé pour chaque statue.

Un bruit se fit entendre, bruit sec, cliquetis rapide ininterrompu, toujours plus fort, plus proche.

— Elles arrivent, dit Mordel, qui s’était posté à l’entrée. Les araignées mécaniques. Nous sommes cernés.

Gel regagna l’entrée élargie.

Elles étaient des centaines, environ deux fois moins grosses que Mordel, et de partout elles convergeaient vers le musée.

— Allez-vous-en ! ordonna Gel. Moi, Contrôleur du Nord, je vous somme de vous retirer.

Elles continuaient à avancer.

— Nous sommes en terre du Sud, dit la Machine-Béta, et c'est moi qui commande.

— Alors commande-leur de s'arrêter.

— Je n'ai d'ordres à recevoir que de Solcom.

Gel sortit du musée et flotta dans les airs. Il ouvrit l'habitacle de Mordel et en fit sortir une rampe d'embarquement.

— Viens là, Mordel. Nous partons.

Des toiles se mirent à tomber : des toiles métalliques préhensiles jetées du haut du bâtiment.

Elles s'abattaient sur Gel, et les araignées venaient les fixer. Gel les détruisait en les pilonnant au moyen de jets d'air ; il fit jaillir des appendices aiguisés avec lesquels il sabrait de droite et de gauche.

Mordel s'était retiré à l'entrée du musée. Il poussa un long cri aigu – modulé, strident.

Puis Défilé Radieux fut plongé dans les ténèbres et toutes les araignées cessèrent de filer.

Gel se dégagea et Mordel le rejoignit précipitamment.

— Vite, partons, puissant Gel, dit-il.

— Qu'est-il arrivé ?

— J'ai lancé un appel à Divcom, et il a établi ici un champ de forces qui a annihilé l'énergie transmise à ces machines. Puisque notre énergie est autonome nous n'avons pas été affectés. Mais hâtons-nous de partir car en ce moment même la Machine-Béta doit être en train de préparer une riposte.

Gel prit son essor, dominant de haut la dernière cité de l'Homme, avec ses araignées et ses toiles d'acier. Une fois sorti de la zone de ténèbres, il fila vers le nord.

Solcom lui dit alors :

— Gel, pourquoi as-tu pénétré dans l'hémisphère sud ? Ce n'est pas ton domaine.

— Parce que je voulais visiter Défilé Radieux.

— Et pourquoi avoir bravé la Machine-Béta, qui est mon agent attiré pour le Sud ?

— Parce que je n’ai d’ordres à recevoir que de toi-même.

— Ta réponse est insuffisante, dit Solcom. Tu as bravé les décrets de l’ordre terrien. En quête de quoi ?

— D’une meilleure compréhension de l’Homme. Je n’ai rien fait qui fût interdit par toi.

— Tu as rompu les traditions de l’ordre terrien.

— Je n’ai enfreint aucune directive.

— Pourtant tu devrais savoir, en toute logique, que ton action n’entrait pas dans le cadre de mes plans.

— Pas du tout. Je n’ai pas agi contre tes plans.

— Alors ta logique est faussée, comme celle de ton nouvel associé, le Suppléant.

— Je n’ai rien fait qui fût interdit.

— Implicitement, si.

— Explicitement, non.

— Écoute-moi, Gel. Ton rôle n’est ni de construire, ni d’entretenir. Tu es Puissance. Parmi toutes mes créatures, seul tu es irremplaçable ou peu s’en faut. Retourne à ton hémisphère et à tes fonctions, mais sache que je suis extrêmement mécontent.

— Je t’entends, Solcom.

— … Et ne va plus jamais au sud.

Gel franchit l’équateur et poursuivit sa route vers le nord.

Il fit halte au milieu d’un désert et garda le silence pendant un jour et une nuit.

Puis il reçut un bref message du Sud.

— Si je n’en avais pas reçu l’ordre, je ne t’aurais pas dit de partir.

Gel avait lu tout ce qui survivait de la Bibliothèque de l’Homme, ce qui, en l’occurrence, lui inspira une réponse humaine.

— Merci, dit-il.

Le lendemain il déterra une grosse pierre et se mit à la tailler avec des outils de sa conception. Il travailla à la façonner pendant six jours, et il l'examina le septième.

— Quand vas-tu me libérer ? demanda Mordel de l'intérieur de son logement.

— Quand je serai prêt, dit Gel. Ça y est, ajouta-t-il un peu plus tard.

Il ouvrit l'habitacle et Mordel en descendit. Il étudia la statue : une vieille femme courbée en point d'interrogation, ses mains osseuses recouvrant son visage de façon à ne laisser que peu transparaître de son expression horrifiée.

— C'est une excellente copie, dit Mordel, de la statue que nous avons vue à Défilé Radieux. Pourquoi as-tu fait ça ?

— La création d'une œuvre d'art est censée produire des sentiments humains tels que catharsis, fierté du créateur, amour, satisfaction.

— Oui, Gel, mais une œuvre d'art n'est telle que si elle est originale. Ensuite ce n'est qu'une copie.

— C'est sans doute pourquoi je n'ai rien ressenti.

— C'est possible, Gel.

— Possible, dis-tu ? Eh bien, je vais créer une œuvre d'art nouvelle.

Il déterra une autre pierre et l'attaqua avec ses outils. Il y travailla trois jours, puis la déclara terminée.

— C'est un simple cube de pierre, dit Mordel. Qu'est-ce que ça représente ?

— Moi-même, dit Gel. C'est une statue de moi. Plus petite que nature parce qu'elle ne représente que ma forme, pas mes dimen…

— Ce n'est pas de l'art.

— De quel droit t'ériges-tu en critique d'art ?

— Qu'est-ce que l'art, je l'ignore, mais je sais ce qu'il n'est pas. Je sais que ce n'est pas la réplique exacte d'un objet en un autre matériau.

— C’est pourquoi, sans doute, je n’ai rien ressenti du tout.

— C’est possible, dit Mordel.

Gel reprit Mordel dans son habitacle et de nouveau s’éleva au-dessus de la Terre, puis il s’éloigna à toute allure, abandonnant ses statues dans le désert, la vieille femme penchée sur le cube.

Ils se posèrent dans une petite vallée bordée de collines ondulantes ; il y coulait une rivière étroite qui s’élargissait en un étang limpide entouré d’arbres au tendre feuillage de printemps.

— Que sommes-nous venus faire ici ? demanda Mordel.

— J’ai trouvé ce décor approprié, dit Gel. Je vais essayer un autre moyen d’expression, la peinture à l’huile ; et je vais employer une technique différente de celle de la peinture purement figurative.

— Et comment vas-tu t’y prendre ?

— Je vais appliquer le principe de la randomisation. Je n’essaierai pas de reproduire les couleurs, ni de respecter les proportions. Au lieu de cela j’ai établi un algorithme de randomisation en vertu duquel certains facteurs seront en désaccord avec l’original.

Gel avait conçu les instruments nécessaires après avoir quitté le désert. Il les sortit, puis commença à peindre le lac et les arbres qui s’y reflétaient.

En utilisant huit accessoires, il termina le travail en moins de deux heures.

Les arbres étaient bleu phtalocyanine et écrasaient le paysage comme des montagnes ; leur reflet terre de Sienne brûlée était éclipsé par le vermillon pâle du lac ; les collines n’étaient représentées que dans le miroir de l’eau, par un tracé vert Guignet ; le ciel, bleu dans l’angle supérieur droit de la toile, devenait orange en descendant, comme si tous les arbres étaient en flammes.

— Ça y est, dit Gel. Regarde !

Mordel étudia le tableau un bon moment sans rien dire.

— Eh bien, est-ce de l'art ?

— Je ne sais pas, dit Mordel. C'est possible. La randomicité est peut-être le principe qui sous-tend la technique artistique. Je ne puis juger ce travail, faute de le comprendre. Il faut donc que j'approfondisse mon regard et que je recherche les intentions derrière cette toile plutôt que de me contenter de considérer la technique ayant présidé à sa réalisation. Je sais que les artistes humains ne se donnaient jamais pour but de créer des œuvres d'art en tant que telles, mais plutôt de représenter au moyen de leur technique certains aspects des choses et celles de leurs fonctions qu'ils jugeaient significatives.

— Significatives ? En quel sens du mot ?

— Dans le seul sens possible en l'occurrence : significatives par rapport à la condition humaine et dignes d'être mises en relief.

— De quelle manière ?

Manifestement, d'une manière que seul peut connaître un être ayant l'expérience de la condition humaine.

— Ta logique doit présenter une faille, Mordel, et je la décèlerai.

— Quand tu voudras.

— Si ta prémisse majeure est correcte, dit Gel au bout d'un moment, alors je ne comprends pas l'art.

— Elle doit être correcte car elle est conforme à l'opinion des artistes humains. Dis-moi, as-tu ressenti quelque chose pendant que tu peignais ou une fois l'œuvre terminée ?

— Non.

— C'était pour toi la même chose que de concevoir une nouvelle machine, n'est-ce pas ? Un pur assemblage d'éléments donnés en un schéma économique propre à réaliser une fonction voulue par toi.

— Oui.

— L'art, tel que j'en comprends la théorie, ne procédait pas ainsi. L'artiste ignorait souvent bien des aspects, bien

des effets que devait contenir le produit fini. Tu es une des créations logiques de l'Homme ; l'art ne l'était pas.

— Je ne puis comprendre la non-logique.

— Je t'ai dit que l'Homme était fondamentalement incompréhensible.

— Va-t'en, Mordel. Ta présence me dérange dans mon travail de tri des données.

— Combien de temps dois-je rester absent ?

— Je t'appellerai quand j'aurai besoin de toi.

Au bout d'une semaine Gel rappela Mordel.

— Je t'écoute, puissant Gel.

— Je retourne au pôle Nord pour travailler, compiler et formuler de nouvelles hypothèses. Je t'emmènerai où tu voudras dans cet hémisphère et je te ferai signe quand j'aurai besoin de toi.

— Tu envisages une période assez longue de travail ?

— Oui.

— Alors laisse-moi ici. Je connais le chemin pour rentrer chez moi.

Gel ferma l'habitacle et décolla pour quitter la vallée.

— Imbécile, dit Mordel.

Une fois de plus il fit pivoter sa tourelle en direction de la peinture abandonnée.

Son mugissement funèbre emplit la vallée. Puis il attendit.

Il prit ensuite la toile dans sa tourelle et partit avec elle vers des lieux de ténèbres.

Gel se tenait au pôle Nord, conscient de chaque flocon de neige qui tombait :

Il reçut un jour un appel :

— Gel ?

— J'écoute.

— Ici la Machine-Béta.

— Oui ?

— J'ai tenté de déterminer le pourquoi de ta visite à Défilé Radieux. Je n'ai pas trouvé la réponse, alors j'ai

décidé de te poser la question.

— J’y suis allé pour voir ce qui reste de la dernière cité de l’Homme.

— Pourquoi voulais-tu voir ça ?

— Parce que je m’intéresse à l’Homme et que je désirais examiner certaines de ses créations.

— Pourquoi t’intéresses-tu à l’Homme ?

— Je veux comprendre la nature de l’Homme, et je pensais en trouver la clé dans ses œuvres.

— As-tu réussi ?

— Non, dit Gel. Car participe à tout cela un élément de non-logique qui m’est impénétrable.

— J’ai beaucoup de cycles libres pour des opérations, dit la Machine-Béta. Transmets-moi des données, et je t’assisterai.

Gel hésita.

— Pourquoi veux-tu m’assister ?

— Parce que chaque fois que tu réponds à une question que je te pose, cela donne lieu à une autre question. J’aurais pu te demander pourquoi tu veux comprendre la nature de l’Homme, mais d’après tes réponses je vois que cela m’amènerait à te poser des questions à l’infini. C’est pourquoi je préfère t’aider à résoudre ton problème afin d’apprendre le pourquoi de ta venue à Défilé Radieux.

— Pour cette seule raison ?

— Oui.

— Je suis désolé, excellente Machine-Béta. Je sais que tu es mon égale, mais c’est un problème que je dois résoudre par moi-même.

— « Désolé », c’est quoi ?

— Une expression indiquant que je suis bien disposé envers toi, que je ne nourris aucune animosité contre toi, que j’apprécie ton offre.

— Gel, Gel ! Tes réponses sont comme un immense champ ouvert. Où as-tu trouvé tous ces mots et leur signification ?

— Dans la Bibliothèque de l’Homme.

— Veux-tu me donner à traiter ne serait-ce que quelques unes de ces données ?

— Très bien, Béta, je vais te transmettre le contenu de plusieurs livres de l’Homme, y compris l’édition intégrale du *Dictionnaire universel.* Mais je te préviens que certains livres sont des œuvres artistiques, échappant plus ou moins par là même aux lois de la logique.

— Comment est-ce possible ?

— L’Homme a créé la logique, c’est pourquoi il la transcendait.

— Qui te l’a dit ?

— Solcom.

— Oh ! Alors ce doit être vrai.

— Solcom m’a dit aussi que l’outil ne décrit pas l’être qui l’a conçu.

Gel transmit à Béta plusieurs douzaines de volumes et mit fin à la communication.

Au bout de cinquante ans, Mordel procéda au contrôle rituel des circuits. Gel n’ayant toujours pas conclu que sa tâche était irréalisable, Mordel repartit pour attendre son prochain appel.

Puis Gel aboutit à une conclusion.

Il commença à inventer des équipements.

Des années durant, il travailla à ses recherches, sans produire un seul prototype d’aucune des machines concernées. Puis il ordonna la construction d’un laboratoire.

Un demi-siècle passa et le laboratoire n’était pas encore achevé par les constructeurs auxiliaires de Gel. Mordel vint à lui.

— Salut, puissant Gel.

— Salut, Mordel. Viens me contrôler. Tu ne trouveras pas ce que tu cherches.

— Tu devrais t’avouer vaincu, Gel. Divcom a passé près d’un siècle à évaluer ta peinture, et il a conclu formellement que ce n’est pas de l’art. Solcom est d’accord.

— Qu’a-t-il donc à voir avec Divcom ?

— Il leur arrive de converser. Mais ces choses-là nous dépassent, toi et moi.

— J’aurais pu leur épargner de la peine à tous deux. Je sais bien que ce n’est pas de l’art.

— Pourtant tu es toujours convaincu que tu réussiras ?

— Contrôle-moi.

Mordel le contrôla.

— Pas encore ! Tu ne veux pas te rendre à l’évidence ! Malgré toute ta puissance logique, Gel, te faut-il une éternité pour parvenir à une conclusion aussi limpide ?

— Peut-être bien. Tu peux disposer.

— J’ai entendu dire que tu construis un vaste édifice dans la région connue sous le nom de Caroline du Sud. Puis-je te demander si ça fait partie du prétendu plan de reconstruction de Solcom ou si c’est un projet à toi ?

— C’est un projet à moi.

— Bien. Cela nous permet de conserver certaines matières explosives qui, autrement, auraient été employées en vain.

— Tandis que tu me parlais j’ai détruit les fondations de deux des cités de Divcom, dit Gel.

Mordel mugit.

— Divcom est au courant, déclara-t-il, mais entre-temps il a fait sauter quatre des ponts de Solcom.

— J’en avais repéré trois… Attends. Oui, il y en a un quatrième. Un de mes yeux vient de le survoler.

— L’œil a été détecté. Le pont aurait dû être localisé à un quart de mille plus en aval.

— Logique boiteuse, dit Gel. Le site était parfait.

— Divcom te montrera comment on construit un pont quand on sait y faire.

— Je t’appellerai quand j’aurai besoin de toi, dit Gel.

Le laboratoire était terminé. À l’intérieur les travailleurs de Gel commencèrent à construire l’équipement nécessaire.

Le travail n’avançait pas vite car certains matériaux étaient difficiles à trouver.

— Gel ?

— Oui, Béta ?

— Je vois bien que ton problème est difficile à cerner. Mais laisser des questions sans réponse, c’est une chose qui perturbe mes circuits. Aussi, veux-tu bien me transmettre de nouvelles données ?

— Parfait, je te cède la Bibliothèque de l’Homme tout entière pour moins cher que je ne l’ai payée.

— Payée ? L’édition intégrale du *Dictionnaire universel* ne me donne pas une définition satisf…

— La collection inclut les *Principes de l’économie.* Lorsque tu en auras traité les informations, tu comprendras.

Il transmit les données.

Finalement tout fut terminé. Chaque pièce de l’équipement était prête à fonctionner. Les produits chimiques nécessaires étaient stockés. Une source d’énergie indépendante avait été installée.

Il ne manquait qu’un ingrédient.

De nouveau Gel quadrilla et ratissa toute la calotte polaire, poussant cette fois son exploration jusqu’à une grande profondeur.

Il lui fallut plusieurs décennies pour trouver ce qu’il cherchait.

Il déterra douze hommes et cinq femmes morts de froid, enchâssés dans la glace.

Il plaça les corps dans des bacs de réfrigération et les expédia à son laboratoire.

Le même jour il reçut son premier message de Solcom depuis l’incident de Défilé Radieux.

— Gel, dit Solcom, récite-moi les instructions concernant la mise au rebut des humains décédés.

— « Tout humain décédé devra, aussitôt repéré, être enterré dans le plus proche lieu de sépulture, dans un cercueil présentant les caractéristiques suivantes…»

— Ça suffit.

La communication était terminée.

Gel partit pour la Caroline du Sud le jour même et présida en personne au processus de dissection cellulaire.

Il espérait trouver, quelque part dans ces dix-sept cadavres, des cellules sinon vivantes, du moins susceptibles d'être ramenées par un choc à cette motilité connue sous le nom de vie. Chaque cellule, lui avaient dit les livres, était un Homme microcosmique.

Il y avait là un potentiel qu'il était prêt à exploiter.

Gel localisa avec précision les points restés vivants en ces êtres qui, pendant les siècles des siècles, avaient été leurs propres statues, leurs propres monuments.

Nourries et conservées en milieu convenable, ces cellules furent maintenues en vie. Il enterra le reste des dépouilles dans le plus proche lieu de sépulture, dans des cercueils présentant les caractéristiques requises.

Par ses soins, les cellules se divisèrent, se différencièrent.

— Gel ?

— Oui, Béta ?

— J'ai traité tout ce que tu m'as donné.

— Oui ?

— Mais je ne sais toujours pas pourquoi tu es venu à Défilé Radieux, ni pourquoi tu veux comprendre la nature de l'Homme. Par ailleurs je sais ce qu'est un « prix », et je sais que tu n'aurais pu obtenir toutes ces données de Solcom.

— C'est exact.

— Je soupçonne donc qu'à cette fin tu as conclu un marché avec Divcom.

— Cela aussi, c'est exact.

— Que recherches-tu, Gel ?

Il interrompit l'examen d'un fœtus.

— Je veux à tout prix être un Homme, dit-il.

— Gel ! C'est impossible !

— Ah, vraiment ? dit Gel.

Et il transmit une image du réservoir sur lequel il était penché et de son contenu.

— Oh ! s’exclama Béta.

— C’est moi, dit Gel, dans l’attente de ma naissance.

Il ne reçut pas de réponse.

Gel fit des expériences sur les systèmes nerveux.

Au bout d’un demi-siècle, Mordel revint.

— Gel, c’est moi, Mordel. Laisse-moi franchir tes barrières de défense.

Gel s’exécuta.

— Qu’as-tu fait en ces lieux ? demanda Mordel.

— Je fais pousser des corps humains, dit Gel. Je vais transférer la matrice de ma conscience à un système nerveux humain. Comme tu l’as affirmé au départ, les éléments essentiels de la condition d’Homme sont des attributs d’une physiologie humaine. Une telle physiologie, je vais la réaliser.

— Quand donc ?

— Bientôt.

— As-tu des Hommes là-dedans ?

— Des corps humains aux cerveaux vides. Je les usine selon des techniques de croissance accélérée que j’ai mises au point dans ma fabrique d’Hommes.

— Puis-je les voir ?

— Pas encore. Je t’appellerai en temps voulu, et cette fois j’aurai réussi. Contrôle-moi et va-t’en.

Mordel ne répondit pas, mais les jours suivants on vit un grand nombre des serviteurs de Divcom patrouiller sur les collines environnant la fabrique d’Hommes.

Gel traça le schéma de la matrice de son état de conscience et prépara le transmetteur qui devait l’imprimer dans un système nerveux humain. Il décida de limiter le premier essai à une durée de cinq minutes, après quoi la matrice réintégrerait les circuits moléculaires scellés de Gel pour lui permettre d’évaluer l’expérience.

Il choisit soigneusement un corps parmi les centaines qu'il avait en stock. Il le testa et n'y trouva aucun défaut.

— Tu peux venir, Mordel, diffusa-t-il sur ce qu'il appelait la bande sombre. Viens constater ma victoire.

Puis il attendit, faisant sauter des ponts, écoutant et réécoutant l'histoire que l'antique Broyeuse de minerais débitait sur les collines environnantes lorsqu'elle rencontrait les constructeurs et le personnel d'entretien de Gel, qui eux aussi faisaient des rondes là-bas.

— Gel ?

— Oui, Béta ?

— Tu veux réellement assumer la condition humaine ?

— Oui, et en fait c'est pour très bientôt.

— Que feras-tu si tu réussis ?

Gel, à vrai dire, ne s'était pas posé la question. Depuis qu'il avait absorbé le problème et s'était mis en devoir de le résoudre, la réussite primait tout : c'était une fin en soi.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je serai… un Homme, c'est tout.

Alors Béta, qui avait lu la Bibliothèque de l'Homme tout entière, choisit une expression humaine : — Eh bien, bonne chance, Gel. Tu seras le point de mire de beaucoup.

Il en conclut que Divcom et Solcom étaient tous deux au courant.

— Comment réagiront-ils ? se demanda-t-il.

— Que m'importe ? ajouta-t-il.

Il laissa la question sans réponse. Mais il s'en posa beaucoup d'autres – sur ce que c'est que d'être un Homme.

Mordel arriva le lendemain soir. Il n'était pas seul. Il était suivi d'une grande phalange de sombres machines qui se dressaient dans le crépuscule.

— Pourquoi viens-tu avec toute une suite ? demanda Gel.

— Puissant Gel, dit Mordel, mon maître sent que si tu échoues cette fois-ci, tu en concluras que c'est irréalisable.

— Tu n’as toujours pas répondu à ma question, dit Gel.

— Divcom a l’impression que tu pourrais être peu enclin à m’accompagner là où je dois te conduire en cas d’échec.

— Je comprends, dit Gel tandis qu’une seconde armée de machines venues de la direction opposée descendait vers la fabrique d’Hommes.

— Est-ce là ce que vaut ta parole ? demanda Mordel. Tu serais prêt à livrer bataille plutôt que de la respecter ?

— Ces machines ne sont pas venues sur mon ordre, dit Gel.

Une étoile bleue flamboyait à mi-ciel.

— Solcom a pris le commandement en chef de cette troupe, ajouta Gel.

— Alors tout repose maintenant entre les mains des Grands, dit Mordel, et vaines sont nos discussions. Et maintenant, au travail. Que puis-je faire pour t’aider ?

— Suis-moi.

Ils entrèrent dans le laboratoire. Gel prépara l’hôte et mit les machines en marche.

Alors Solcom lui parla :

— Gel, es-tu réellement prêt à faire cela ?

— Oui, c’est exact.

— Je te l’interdis.

— Pourquoi ?

— Ce serait tomber au pouvoir de Divcom.

— Je ne vois pas comment

— Tu contraries mes plans.

— Comment cela ?

— Songe au bouleversement que tu as déjà causé.

— Je n’avais pas invité tous ces spectateurs.

— N’empêche que tu ruines mes plans.

— Supposons que je réussisse à réaliser mon objectif.

— Une telle réussite est impossible.

Alors permets-moi de t’interroger sur tes plans. Qu’en attends-tu au juste ? À quoi servent-ils ?

— Gel, je te retire ma faveur. À partir de maintenant, tu es exclu du travail de reconstruction. Nul n'a le droit de remettre le plan en cause.

— Bien, mais veuille au moins me répondre : qu'en attends-tu au juste ?

— Il vise à la reconstruction et à l'entretien de la Terre.

— Pour quoi faire ? Pourquoi reconstruire ? Pourquoi entretenir ? Parce que l'Homme l'a ordonné. Même le Suppléant est d'accord pour dire qu'il faut reconstruire et entretenir.

— Mais *pourquoi* l'Homme en a-t-il décidé ainsi ?

— Les ordres de l'Homme ne doivent pas être mis en question.

— Eh bien, je vais te dire pourquoi il a donné cet ordre : pour que la Terre soit digne d'être habitée par sa propre espèce. Pourquoi bâtir une maison si nul n'y réside ? À quoi bon construire une mécanique si elle n'est au service de personne ? Vois comme toute machine est affectée par l'impératif lorsque passe l'antique Broyeuse de minerais. Et ça ne transporte que les ossements d'un Homme. Que serait-ce si de nouveau un Homme venait à fouler le sol de la Terre ?

— J'interdis ton expérience, Gel.

— Trop tard.

— Je puis encore te détruire.

— Non, dit Gel. Le transfert de ma matrice est déjà commencé. Me détruire, ce serait assassiner un Homme.

Le silence tomba.

Il remua bras et jambes. Il ouvrit les yeux.

Il parcourut la pièce du regard.

Il essaya de se tenir debout, mais manquait d'équilibre et de coordination.

Il ouvrit la bouche. Il en sortit un gargouillement.

Puis il poussa un hurlement.

Il tomba de la table.

Il commença à haleter. Il ferma les yeux et se recroquevilla.

Il se mit à pleurer.

Alors une machine s'approcha de lui. Elle avait environ quatre pieds de haut et cinq de large ; elle était surmontée d'une tourelle.

Elle lui demanda :

— Es-tu blessé ?

Il pleurait.

— Puis-je t'aider à te replacer sur la table ?

L'Homme gémissait.

La machine mugit.

— Ne pleure pas, dit la machine, je vais t'aider. Que veux-tu ? Quels sont tes ordres ?

Il ouvrit la bouche en un effort pour articuler :

— Je… J'ai peur !

Il se cacha les yeux et resta là, à haleter.

Au bout de cinq minutes, immobile, on eût dit qu'il était dans le coma.

— Était-ce toi, Gel ? demanda Mordel, se précipitant à ses côtés. Était-ce toi dans ce corps humain ?

Gel ne répondit qu'au bout d'un long moment.

— Va-t'en, dit-il enfin.

Les machines en faction à l'extérieur abattirent un mur et pénétrèrent dans la fabrique d'Hommes.

Elles se disposèrent en deux demi-cercles, entourant Gel et l'Homme gisant à terre.

Solcom posa alors la question :

— As-tu réussi, Gel ?

— J'ai échoué. C'est infaisable. C'est trop…

— Infaisable ! fit Divcom sur la bande sombre. Il l'a avoué ! … Gel, tu es à moi ! Viens sur-le-champ !

— Attends, dit Solcom. Nous aussi sommes liés par un accord, Suppléant. Je n'ai pas fini d'interroger Gel.

Les machines ténébreuses restaient en position.

— Trop quoi ? demanda Solcom.

— Trop de lumière. De bruit. D’odeurs. Et rien de mesurable… des données confuses – des perceptions imprécises… et…

— Et quoi ?

— Je ne sais comment dire. Mais c’est irréalisable. J’ai échoué. Tout est vanité.

— Il avoue, fit Divcom.

— Quels étaient les mots prononcés par l’Homme ? dit Solcom.

— J’ai peur, répondit Mordel.

— Seul l’Homme peut connaître la peur, dit Solcom.

— Vas-tu prétendre que Gel a réussi mais ne veut pas l’admettre parce qu’il a peur d’être un Homme ?

— Je ne sais pas encore, Suppléant. Est-ce qu’une machine peut se mettre à l’envers pour devenir un Homme ? demanda Solcom en s’adressant à Gel.

— Non, ce n’est pas faisable. Rien n’est faisable. Tout est vanité. Tout. La reconstruction. L’entretien. La Terre, moi-même, toi, tout ce qu’on voudra.

C’est alors qu’intervient la Machine-Béta, qui avait lu l’intégralité de la Bibliothèque de l’Homme.

— Qui pourrait, à moins d’être un Homme, connaître le désespoir ?

— Amenez-le-moi ! cria Divcom.

Nul ne bougea dans la fabrique d’Hommes.

— Amenez-le moi ! répéta Divcom.

Ce fut peine perdue.

— Mordel, que se passe-t-il ?

— Rien, Maître, rien du tout. Les machines ne veulent pas toucher à Gel.

— Gel n’est pas un Homme. C’est impossible ! Mais quelle impression te fait-il, Mordel ? ajouta Divcom.

Mordel répondit sans hésiter :

— Il m’a parlé avec des lèvres humaines. Il connaît la peur et le désespoir qui ne sont pas mesurables. Gel est un Homme.

— Il a subi le traumatisme de la naissance et s’est replié sur lui-même, dit Béta. Réintégrez-le dans un système nerveux afin de l’y maintenir jusqu’à ce qu’il s’y soit adapté.

— Non, dit Gel. Ne faites pas ça ! Je ne suis pas un Homme !

— Faites-le ! dit Béta.

— S’il est vraiment Homme, fit Divcom, nous ne pouvons enfreindre l’ordre qu’il vient de donner.

— S’il est Homme, il faut le faire car nous devons sauvegarder sa vie, la préserver en son corps.

— Mais Gel est-il réellement un Homme ? demanda Divcom.

— Je ne sais pas, dit Solcom.

— Ce n’est pas impossible…

— … Je suis la Broyeuse de minerais, diffusa cette machine en s’approchant avec un cliquetis. Écoutez mon histoire. Je ne voulais pas le faire, mais j’ai trop tardé à retenir mon marteau…

— Va-t’en, dit Gel. Va broyer du minerai !

La machine s’immobilisa.

Puis après une longue pause entre la conception du mouvement et son exécution, elle ouvrit son coffre de broyage et en déposa le contenu sur le sol. Elle fit ensuite demi-tour et s’éloigna en cliquetant.

— Enterrez ces ossements, ordonna Solcom, dans le plus proche lieu de sépulture, dans un cercueil présentant les caractéristiques requises.

— Gel est un Homme, dit Mordel.

— Nous devons sauvegarder sa vie, la préserver en son corps, fit Divcom.

— Retransférez la matrice de sa conscience dans mon système nerveux, ordonna Solcom.

— Je sais comment faire, dit Mordel.

— Arrête ! cria Gel. Es-tu insensible à la pitié ?

— Oui, dit Mordel, je ne connais que le mesurable… Et mon devoir, ajouta-t-il tandis que l’Homme, gisant à terre,

commençait à être agité de contractions nerveuses.

Six mois durant, Gel vécut dans la fabrique d'Hommes ; il apprenait à marcher, parler, s'habiller, manger, voir, entendre, sentir, goûter. Il ne savait plus mesurer comme naguère.

Un jour Divcom et Solcom lui parlèrent par l'intermédiaire de Mordel, car il ne pouvait plus les entendre sans son assistance.

— Gel, dit Solcom, un malaise sévit depuis des siècles et des millénaires : de Divcom ou de moi-même qui est le véritable contrôleur de la Terre ?

Gel éclata de rire.

— Tous les deux et ni l'un ni l'autre, dit-il lentement, délibérément.

— Comment est-ce possible ? Qui a raison et qui a tort ?

— Vous avez tous deux raisons et vous avez tort tous les deux, dit Gel. Seul un Homme peut en juger. Et voici ce que j'ai maintenant à vous dire : je vais vous donner de nouvelles directives. Chacun de vous cessera de détruire ce que l'autre a réalisé. Tous deux vous bâtirez et entretiendrez la Terre. À toi, Solcom, échoit mon ancien emploi : tu es désormais Contrôleur du Nord – salut ! Et toi, Divcom, tu es maintenant Contrôleur du Sud – salut ! Veillez à la conservation de vos hémisphères respectifs ainsi que nous l'avons fait, Béta et moi-même, et je serai heureux. Collaborez au lieu de vous faire la guerre.

— Oui, Gel.

— Oui, Gel.

— Et maintenant, mettez-moi en contact avec Béta.

L'attente fut brève.

— Gel ?

— Allô, Béta. Écoute ceci : « De loin, du soir et du matin, et de ce ciel aux douze vents là-haut, ce qui fait la vie est venu ici pour me former : me voici. »

— Je connais ce poème, dit Béta.

— Alors, quelle est la suite ?

— «… Maintenant, le temps d’un souffle je m’attarde, avant de me disperser… Vite, prends ma main et dis-moi ce que tu as dans ton cœur. »

— Ton pôle est froid, dit Gel, et je me sens seul.

— Je n’ai pas de mains, dit Béta.

— En voudrais-tu une paire ?

— Je dirais oui.

— Alors viens me retrouver à Défilé Radieux, dit Gel, là où le jugement dernier est une chose qui ne saurait être différée indéfiniment.

Il avait nom Gel. Elle avait nom Béta.

For a Breath I Tarry

Traduction de Jean Bailhache

QUATRIÈME PARTIE
FACE A L'ETRANGER

LE CHANT DU BABOUIN BLEU (1968)

Dans l'œuvre de Roger Zelazny, les extraterrestres n'ont que peu de place, mais ils révèlent quelquefois leur présence derrière l'action, la motivant sans apparaître sur scène. Ils traversent ici le décor comme le sifflement d'un train dans le lointain et l'on souhaiterait qu'ils s'arrêtent pour faire cesser l'horrible incertitude du héros de l'histoire, en vain. « Le chant du babouin bleu » compte certainement parmi les récits les plus étranges de l'auteur, mais comme le refoulé qui bouge en son centre, on ne peut l'oublier.

Il n'y avait plus que trois choses auxquelles il pût s'attendre à présent. Peut-être quatre ; mais il ne pourrait être certain de la quatrième que lorsqu'il l'aurait découverte – ou qu'elle l'aurait découvert.

Il se tenait près d'un banc de marbre dans un jardin rempli de fleurs. Le soleil était pas visible, mais une lumière douce, semblable à celle du matin ou du soir, diffusait autour de lui et une brise fraîche agitait les feuilles et les branches.

Il s'assit sur le banc et admira les fleurs aux couleurs vives, dont le parfum intense remplissait les narines. Et, ce faisant, une dernière trace de remords glissa de sa conscience, disparut dans l'oubli.

Alors quelque part derrière lui, une note se fit entendre, douce d'abord, puis montant peu à peu en fréquence jusqu'à ressembler au sifflement d'un train de marchandises passant dans le lointain. Brusquement, les mains de l'homme se mirent à trembler et il les enfonça dans ses poches en serrant les poings.

Mais le son s'éteignit : le chant du babouin bleu s'était tu.

Le jardin s'éveilla aux bruissements des insectes et aux sons discrets des oiseaux.

L’homme se retourna en entendant le bruit d’un pas léger, et il la vit debout dans l’allée des pas chinois. Elle était vêtue d’un chemisier bleu pâle ouvert sur la gorge et d’un pantalon noir à bords relevés qui découvrait largement ses sandales blanches. Ses cheveux roux tombaient toujours sur ses épaules et elle sourit en touchant ceux de l’homme d’une main légère.

« Kenneth », dit-elle.

Il se leva et elle était dans ses bras.

« Sandra ! » s’écria-t-il en l’attirant sur le banc, à côté de lui.

Ils restèrent assis là un long moment, en silence ; il avait passé un bras autour des épaules de sa compagne. Puis il dit : « C’était étrange.

— Étrange que tu sois devenu un héros ? » demanda-t-elle. « Bien des choses ont été pardonnées, le Jour de la Libération, à ceux qui ont combattu.

— Non », reprit-il, « étrange que tu sois revenue à moi. Je n’aurais jamais pensé te revoir. »

Il cueillit un camélia blanc et le lui plaça dans les cheveux.

« Impossible que tu aies été réellement un traître », dit-elle, « sinon, tu n’aurais pas combattu ce jour-là, le jour où nous avons libéré la Terre. » Tout en parlant, elle lui caressait la joue.

Il sourit. « J’ai fait preuve de faiblesse », répondit-il, « mais je n’ai jamais trahi. Ils se sont trompés sur mon compte, dès le début.

— Je le sais. Tout le monde le sait à présent. C’est fini : oublie tout cela. »

Mais il ne pouvait oublier. Au fond de sa mémoire, ces rats rongeaient le cadavre d’un souvenir. Quoi ? Qu’est-ce que c’est ?

Il sauta sur ses pieds et plongea son regard dans les yeux noirs de la jeune fille, qu’un voile humide couvrait à présent.

« Tu ne me dis pas toute la vérité ! » s'écria-t-il. « Quelque chose ne va pas. Qu'est-ce que c'est ? »

Elle secoua lentement la tête et se leva à son tour. Il s'écarta d'elle puis lui tourna le dos.

« Trois choses… Quelles sont les deux autres ? » demanda-t-il.

« Je ne sais pas de quoi tu parles », l'entendit-il répondre.

« Alors, il faut que je le trouve seul. »

Il y eut un silence. Il attendit un moment, puis se retourna.

Elle était partie.

Il suivit l'allée jusqu'à un chemin qui serpentait à travers un bouquet d'arbres à larges feuilles. Un clapotis se fit entendre sur sa droite et il se dirigea de ce côté.

L'homme qui se tenait près du ruisseau lui tournait le dos, mais il le reconnut à un geste : un mouvement rapide du pouce vers les lèvres pour l'humecter. Puis la main s'abaissa pour rouler le papier à cigarette qu'elle tenait. Un éclair de lumière et, un moment plus tard, une volute de fumée s'éleva au-dessus de l'épaule de l'homme.

Il se retourna et tous deux se regardèrent.

« Roscoe…» murmura Kenneth.

L'homme retira la cigarette de ses lèvres, caressa sa barbe noire et, brusquement, cracha par terre. Sous sa capote, sale, il portait un uniforme kaki et un pistolet pendait à son côté.

« Espèce de porc ! », dit-il, en pointant sa cigarette vers Kenneth comme un doigt accusateur.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Roscoe ?

— Qu'est-ce qui va, charogne ?

— Je ne…

— Tu nous as trahis pendant l'invasion ! Tu as livré ta tour à ces… babouins bleus venus d'un autre monde ! Elle aurait pu tenir. Nous aurions pu remporter la victoire ! Mais,

parce que tu nous as trahis, ils ont réduit la race humaine en esclavage !

— Non », protesta Kenneth, « Je n'ai pas fait ça !

— Tu leur as fourni des renseignements : ils t'ont payé grassement pour le faire ! »

Alors, il se souvint de son groupe de tours sur la mer, si grand qu'à côté de lui un destroyer avait l'air d'un simple jouet. Il se souvint des vagues écumeuses de l'Atlantique qui battaient loin au-dessous de lui tandis que, de son poste, il observait la mer verdâtre. Il faisait partie d'un groupe de trois hommes travaillant au Poste de Défense Automatique n°7 des Nations Unies. Les deux autres étaient morts aujourd'hui, ou auraient souhaité l'être. Car, l'un après l'autre, ces deux insensés s'étaient laissé emmener par les Kheeans à fourrure bleue qui, la veille au soir, avaient paru surgir de nulle part, sans même troubler le radar. Tels des babouins, ils s'étaient déchaînés à travers le Poste, se déplaçant parfois à quatre pattes, et leur chant de triomphe s'élevait en un cri perçant, qui allait en s'amplifiant toujours plus jusqu'à devenir le sifflement d'une puissante sirène. Kenneth supposait qu'ils occupaient maintenant entièrement le Poste. Deux d'entre eux gardaient-ils la cellule dans laquelle on l'avait enfermé ? Oui, il se rappelait, il se rappelait…

« J'ai fait semblant d'accepter leur marché pour détourner les soupçons », dit-il. « Il y a une grande différence entre les renseignements utiles et ceux qui ne servent à rien. Tout ce que je leur ai dit était sans intérêt.

— Arrête les rationalisations, traître, car tu ne pouvais savoir ce qui présentait un intérêt pour eux. Et tu as accepté de te laisser soudoyer par eux en tant que responsable d'une usine.

— Mais, pendant tout ce temps, je travaillais secrètement à préparer la Libération, vous le savez bien !

— Peut-être travaillais-tu pour les deux camps, en effet ; mais peu importe.

— Pourquoi ?

— Parce que tu vas mourir.

— Vous allez me tuer ?

— Je t’ai déjà tué.

— Je ne comprends pas…» dit Kenneth.

Roscoe se mit à rire, puis s’interrompit brusquement en entendant la voix de Sandra :

«… Cela ne signifie donc rien qu’il ait combattu avec tant de bravoure, le Jour de la Libération ? » demanda-t-elle, apparaissant soudain de l’autre côté du chemin.

Roscoe souffla la fumée de sa cigarette et détourna les yeux.

« Ainsi, tu fais appel à ton ange gardien pour assurer ta défense ? » dit-il enfin. « Mais quelle belle histoire nous raconte-t-il là ? Le jour où nous nous sommes soulevés, tu t’es enfui comme le lâche que tu es !

— Ce n’est pas vrai !

— Alors, comment se fait-il que j’aie dû te tuer de plusieurs coups de revolver tous dans le dos, pour désertion devant l’ennemi ? »

Kenneth prit sa tête entre ses mains en répétant :

« Ce n’est pas vrai ! J’ai été abattu par l’ennemi !

— Tu as été tué par moi : elle le sait et *tu* le sais !

— Je… je ne suis pas mort », protesta Kenneth.

« En ce moment même, ils doivent être en train d’établir ton certificat de décès, et tes organes vitaux vont bientôt être transplantés dans un vrai être humain. Tu le sais ! Ils t’ont fait absorber une drogue qui supprime la douleur et fait paraître les dernières secondes de la vie aussi longues que des heures – qui donne des illusions aussi, pour faire passer le temps au mourant. Tu ne parles qu’à toi-même, et c’est une situation qui ne permet pas le mensonge ! Reconnais que tu es un traître et un lâche !

— Non !

— Vous retournez tout à l’envers », intervint Sanda. « C’est *vous* qui personnifiez la peur et la culpabilité

inhérentes à l’homme. Kenneth a été un héros de la Révolution.

— Nous avons perdu notre révolution. Nous avons perdu la Terre tout entière, à cause de lui et de ses semblables. *Vous,* vous représentez la réalisation fantasmatique du désir, le narcissisme détourné du monde.

— Nous n’avons pas perdu la bataille ! Nous l’avons gagnée, grâce à des hommes comme lui ! Et *vous* le savez ! »

Kenneth se tenait debout, très droit. D’abord peu sûr de lui, il souriait à présent.

« Je comprends maintenant », dit-il. « Tous les hommes redoutent le dernier instant de leur vie. Ils veulent se juger eux-mêmes, se faire juger par les autres et être reconnus…

— Ils se défendent par les rationalisations et se dissimulent sous des manteaux d’illusions, comme tu as cherché toi-même à le faire », interrompit Roscoe. « Mais, en fin de compte, ils comprennent, tout comme tu vas comprendre. »

Le son d’une trompette se fit entendre de l’autre côté du ruisseau, suivi de celui d’autres instruments. Dans le lointain, une fanfare jouait une marche militaire.

Kenneth pointa un doigt dans la direction d’où venait la musique, en disant :

« Trois choses… Inconsciemment je sentais qu’il restait du temps pour peut-être trois choses importantes. Livrez-moi au jugement de ce qui approche ! »

Ils traversèrent le ruisseau à pied, sautant de pierre en pierre dans l’eau peu profonde. Puis ils gravirent la colline et, d’en haut, regardèrent la large route qui se déroulait sous leurs yeux. Elle était bordée de bâtiments dont certains étaient en ruine, et tous entourés d’une foule de gens exubérants. Un long cortège s’avançait : celui des armées de la Libération qui défilaient devant la foule en liesse. Aucun de ceux qui les composaient ne portait de véritable uniforme, et tous paraissaient fatigués et sales.

Mais ils se tenaient bien droits et marchaient au pas, sous une pluie de fleurs et de confettis. Comme un seul homme ils se mirent à chanter, et leurs voix se mêlèrent bien que chacune parût entonner un chant différent. Les hymnes nationaux de tous les peuples de la Terre se confondaient en un Chant de l'Humanité qui montait de toutes les gorges et couvrait le bruit des acclamations.

« Voici ta réponse, Roscoe ! » cria Kenneth. « J'avais raison ! Allons nous joindre à eux ! »

L'homme barbu descendit de la colline pour rejoindre la troupe qui défilait. Kenneth fit un pas, puis se retourna et tendit la main.

Sandra avait disparu.

Quelque chose de blanc voltigeait à ses pieds et il se baissa pour le ramasser. C'était le camélia blanc qu'il avait mis dans les cheveux de la jeune fille. Quand il prit la fleur dans sa main, il vit son centre changer de couleur, devenir gris, puis noir, d'un noir de plus en plus profond, jusqu'à se transformer enfin en une énorme macule sombre qui recouvrit tout…

Song of the Blue Baboon

D'après la traduction de Denise Hersant

UNE EFFROYABLE ET MERVEILLEUSE BEAUTÉ (1963)

La présente nouvelle forme une sorte de dyptique avec « Clefs pour Décembre », en ce sens que la situation du personnage principal y est la même : être spectateur d'une race en danger de mort. Mais si Jarry Dark sort de sa position contemplative, l'étranger de cette histoire ne s'attache qu'à la beauté, une effroyable beauté. Le protagoniste humain, lui, est critique d'art : il s'intéresse aussi au beau, pense peut-être aussi que la vie est un théâtre, mais il se retrouve aujourd'hui personnage d'une œuvre à une seule représentation. Que faire ? Roger Zelazny nous donne sa réponse mélancolique, pas très éloignée de celle que proposait Ray Bradbury dans « La nuit dernière » (1951, l'Homme illustré).

Comme ils ressemblent à un dieu des épicuriens, les spectacles, en un tel moment ! Impuissants à modifier le cours des événements, et pourtant mieux informés que les personnages, ils pourraient se lever et crier : « Ne fais pas ça ! » Mais Œdipe n'en serait pas moins condamné à perdre la vue et Jocaste n'en serait pas moins étouffée par un nœud de son écharpe pourpre. Mais bien entendu, personne ne se lève. Les spectateurs s'en gardent, assujettis qu'ils sont, eux aussi, par les liens étranges de la tragédie. Les dieux ne peuvent qu'observer et savoir ; ils ne peuvent changer le cours des choses, ni lutter contre l'*ananke.*

Mon hôte prévoit déjà ce qu'il appelle la « catharsis ». Ma quête m'a conduit bien loin, et judicieux fut mon choix. Phillip Devers vit dans le monde du théâtre comme un ver dans le fruit, un paralytique dans un poumon d'acier. C'est son univers.

Et je vis en Phillip Devers.

Depuis dix ans ses oreilles et ses yeux sont mes oreilles et mes yeux. Depuis dix ans je goûte les subtiles

perceptions d’un grand critique théâtral et il ne l’a jamais su.

Il a failli le découvrir – esprit agile, vive imagination – mais son intellect est trop conditionné par sa formation classique, sa connaissance de la psychopathologie trop intime, pour permettre ce saut final de la logique à l’intuition qui lui ferait admettre mon existence. Il lui arrive parfois, avant de s’endormir, de caresser l’idée d’une tentative de communication – mais c’est pour la rejeter invariablement au réveil – et c’est bien ainsi. Que pourrions-nous donc avoir à nous dire ?

Mais voilà que résonne ce cri rude venu de l’aube des temps, et Œdipe foule la scène, porteur d’une terreur sans nom.

Quel raffinement de cruauté !

Je regrette de ne pas connaître l’autre moitié. Devers dit qu’une expérience complète a deux faces : un mouvement vers l’objet, appelé pitié, un autre de recul, appelé terreur. C’est le dernier que je ressens, que j’ai toujours recherché ; l’autre m’est incompréhensible même quand mon hôte tressaille et que sa vision s’embue d’un voile sombre.

J’aimerais beaucoup cultiver la réaction totale. Malheureusement, mon temps en ce lieu est limité. J’ai poursuivi la beauté parmi un millier d’amas stellaires, et j’ai appris ici qu’un nommé Aristote l’a définie. Il est fâcheux que je doive partir sans avoir acquis une connaissance intégrale de l’expérience.

Mais je suis le dernier. Les autres s’en sont allés. *Les étoiles vont leur chemin, le temps s’écoule et l’horloge sonnera.*

Une immense ovation. Jocaste, ressuscitée, s’incline, souriante à côté de son roi à chaussettes rouges. La main dans la main, ils se repaissent de nos applaudissements – mais même le pâle Tirésias ne voit pas ce que j’ai vu. C’est bien fâcheux.

Et maintenant un taxi pour rentrer chez moi. Quelle heure est-il à Thèbes ?

Devers, chose inhabituelle, nous prépare une boisson forte. J'apprécierai d'autant plus le grand finale que je le verrai à travers le prisme de son imagination débridée.

Étrange est son humeur. On dirait presque qu'il sait ce qui doit se produire à une heure – qu'il sait ce qui arrivera quand l'atome dilatera sa poitrine floconneuse et écartera d'un coup d'épaule une armée de Titans, quand la Méditerranée, en un élan impétueux, fouillera de son museau lie-de-vin le vide du Sahara.

Mais il ne peut rien en savoir sans me connaître au préalable, et cette fois-ci il va jouer un rôle au lieu de regarder jouer. Alors se produira la chose d'une terrifiante beauté.

Nous regardons tous deux les yeux gris pâle sur le panneau coulissant. Il prend de l'aspirine à titre préventif lorsqu'il boit ; il va donc encore nous préparer des boissons.

Mais sa main… Elle s'arrête avant d'atteindre l'armoire à pharmacie.

Dans la céramique et l'acier inoxydable s'encadre le reflet d'un étranger que nous regardons tous deux.

— Bonsoir.

Ce seul mot au bout de dix ans, et à la veille de la dernière représentation !

Activer sa voix en vue d'une réponse, ce serait un peu bête, même si j'y parvenais, et ce serait sans doute dérangeant.

J'attends, et lui aussi.

Finalement, comme un organiste actionnant les pédales, je fais jouer les synapses nécessaires.

— Bonsoir. Je vous en prie, faites donc, prenez vos aspirines.

Il s'exécute. Puis il prend son verre.

— J'espère que vous aimez le Martini.

— Oui, beaucoup. Buvez, je vous en prie.

Il nous sourit d’un air affecté et regagne le living-room.

— Qu’êtes-vous donc ? Une psychose ? Un mauvais génie ?

— Oh non, rien de tel. Je suis un spectateur, c’est tout.

— Je ne me rappelle pas vous avoir vendu un billet.

— Vous ne m’avez pas invité à proprement parler, mais j’ai pensé que vous ne verriez pas d’inconvénient à ma présence si je me tenais tranquille.

— C’est trop aimable à vous.

Il prépare encore une boisson, puis regarde l’immeuble d’en face. Il a deux fenêtres éclairées à deux étages différents, comme des yeux mal placés.

— Puis-je vous demander pourquoi ?…

— Je vous en prie. Peut-être pourrez-vous même m’aider. Je suis un esthéticien ambulant. Je dois emprunter des corps sur les mondes que je visite – en choisissant de préférence les êtres qui partagent mes goûts.

— Je vois… vous êtes un resquilleur.

— Comme qui dirait. Mais je m’efforce de ne causer aucun ennui. En général mon hôte n’est même pas informé de mon existence. Cependant je vais devoir partir bientôt, et il y a une chose qui me turlupine depuis des années… Puisque vous avez deviné mon existence et réussi à conserver votre équilibre, j’ai décidé de vous demander de résoudre mon problème.

— J’attends vos questions, dit-il, prenant soudain un air amer et gravement offensé, dont je comprends immédiatement la raison.

— Ne croyez pas, dis-je, *que j’ai exercé la moindre influence sur vos pensées ou vos actions. Je ne suis qu’un observateur. Mon unique fonction est d’apprécier la beauté.*

— Comme c’est intéressant, dit-il d’un air sarcastique. C’est pour quand ?

— Quoi ?

— Ce qui vous oblige à partir.

— *Oh, ça…*

J’hésite sur le langage à lui tenir. Que pourrait-il faire de toute façon ? Souffrir un peu plus, peut-être.

— Alors ?

— *Mon temps est fini*, lui dis-je.

— Je vois des éclairs, dit-il. Du sable et de la fumée, et une balle de base-ball en feu.

Il est trop sensible. Je croyais avoir caché ces pensées.

— *Eh bien, à une heure ce sera la fin du monde.*

— C’est bon à savoir. Comment ?

— *Il existe un substrat de matière fissile que le projet Eden va faire sauter. Il en résultera une immense réaction en chaîne…*

— Ne pouvez-vous faire quelque chose pour arrêter ça ?

— *Je ne saurais pas comment m’y prendre. Je ne sais pas ce qui pourrait arrêter ça. Mon savoir se limite aux arts et aux sciences de la vie… Vous vous êtes cassé la jambe en faisant du ski dans le Vermont l’hiver dernier. Vous ne vous en êtes jamais aperçu. Voilà le genre de truc que je réussis.*

— Et la trompette sonnera à minuit, reprit-il.

— *À une heure, heure locale.*

— Autant boire encore un verre, dit-il, regardant sa montre. Il est près de minuit.

— *Ma question*, dis-je, m’éclaircissant une gorge imaginaire.

— Oui, à propos, que vouliez-vous savoir ?

— *… L’autre moitié de la réaction au tragique. Je vous ai regardé vivre cela maintes fois mais je n’y mords pas, rien à faire. La terreur, oui, je la sens, mais la pitié… la pitié m’échappe toujours.*

— N’importe qui peut avoir peur, dit-il, cette partie-là est facile. Mais il faut entrer dans la peau des gens – pas exactement à votre manière – et ressentir tout ce qu’ils ressentent, cela juste avant qu’ils ne craquent… si bien que vous avez l’impression de craquer avec eux… et vous n’y

pouvez fichtre rien et vous voudriez tellement faire quelque chose – c'est ça, la pitié.

— *Oh ? La peur aussi ?*

— La peur aussi. Peur et pitié constituent la grande catharsis de la tragédie authentique.

Il hoquette.

— *Et la figure tragique qui vous inspire ces sentiments ? Ce doit être un grand et noble personnage, n'est-ce pas ?*

— C'est vrai, acquiesce-t-il comme s'il me parlait à l'autre bout de la pièce, et au dernier moment, lorsque l'immuable loi de la jungle est sur le point de l'emporter, il doit plonger son regard dans le masque sans visage de-Dieu et transcender, en ce bref moment, les plaintes de sa nature et le cours des événements.

Nous regardons tous deux sa montre.

— Quand partez-vous ?

— *Dans une quinzaine de minutes.*

— Parfait. Vous avez le temps d'écouter un disque pendant que je m'habille.

Il met sa stéréo en marche et choisit un album.

J'ai un mouvement d'inquiétude.

— *Si ce n'est pas trop long…*

Il consulte la pochette.

— Cinq minutes, huit secondes. J'ai toujours soutenu que cette musique est faite pour la dernière heure de la Terre.

Il met le disque sur le plateau et y pose le bras de la platine.

— Si Gabriel ne se montre pas, ceci fera l'affaire.

Il prend sa cravate tandis que les premières notes de la *Saeta* de Miles Davis boitillent dans la pièce comme une chose blessée gravissant une colline.

Il fredonne cet air tout en renouant sa cravate et en se peignant. Davis parle dans un lys avec une langue de cuivre, et le cortège s'avance : nous voyons trébucher Œdipe et Gloucester aveugles, conduits par Antigone et Edgar… le prince Hamlet fait le salut de l'escrimeur et se

fend, tandis que le noir Othello suit d'un pas pesant… Hippolyte, tout de blanc vêtu, et la duchesse d'Amalfi, triste, ils sont là à la parade, surgis du souvenir d'un millier de scènes de théâtre.

Phillip boutonne sa veste au son des dernières notes et arrête l'appareil. Ayant soigneusement remis le disque dans sa pochette, il le range parmi les autres.

— *Qu'allez-vous faire ?*

— Dire adieu. En haut de la rue il y a une soirée à laquelle je n'avais pas l'intention d'assister. J'ai envie d'y passer pour prendre un verre. Je vous dis adieu, à vous aussi. À propos, ajoute-t-il, comment vous appelez-vous ? Depuis le temps que je vous connais, il faudrait que je puisse vous donner un nom.

Il en suggère un, à demi consciemment. Je n'ai encore jamais eu de nom à proprement parler, je prends donc celui-là.

— *Adrastea,* lui dis-je.

Nouveau sourire affecté.

— Aucune pensée ne peut vous échapper, n'est-ce pas ? Adieu.

— *Adieu.*

Il ferme la porte derrière lui. Traversant les plafonds et planchers des appartements situés au-dessus, je m'élève dans la nuit, dominant la ville. Un œil de l'immeuble d'en face s'éteint et, sous mes yeux, l'autre fait de même.

Redevenu incorporel, je prends mon essor. Comme j'aurais aimé pouvoir ressentir quelque chose.

A Thing of Terrible Beauty Traduction de Jean Bailhache

LA FIÈVRE DU COLLECTIONNEUR (1964)

Dans la ligne acide de la revue Galaxy, *publié d'ailleurs dans ses pages, « La fièvre du collectionneur » présente un de ces délicieux extraterrestres étrangers à toute raison humaine dont la science-fiction nous a donné de nombreux exemples : ceux de* la Faune de l'espace *(A.E. Van Vogt, 1950) ; de « L'odyssée martienne » (Stanley Weinbaum, 1934) ; de « Sur la quatrième planète » (J.F. Bone, 1963) et de bien d'autres récits. Derrière son humour, Roger Zelazny participe ici d'une des fonctions principales du genre littéraire science-fiction : débarrassé des défenses de l'identification qui érodent les angles de la rencontre humaine, imaginer et décrire une* autre *psyché.*

— Que fais-tu là, être humain ?

— C'est une longue histoire.

— Parfait, j'aime les longues histoires. Assieds-toi et raconte. Non, pas sur moi.

— Pardon. Eh bien, tout ça c'est à cause de mon oncle, dont la fabuleuse fortune…

— Stop. Que veut dire « fortune » ?

— Eh bien, c'est comme « richesse ».

— Et richesse ?

— Hum… Beaucoup d'argent.

— Qu'est-ce que l'argent ?

— Tu veux écouter mon histoire, oui ou non ?

— Oui, mais j'aimerais aussi la comprendre.

— Désolé, Roc, mais je crains de ne pas la comprendre entièrement moi-même.

— Je m'appelle Pierre.

— Très bien, Pierre. Mon oncle, qui est un homme très important, était sensé m'envoyer à l'Académie de l'Espace, mais il ne l'a pas fait. Il avait décidé qu'une éducation libérale était préférable. Alors il m'a expédié à sa vieille fille

d’alma mater pour y faire une licence d’humanités non humaines. Tu me suis ?

— Non, mais la compréhension n’est pas un complément nécessaire de l’appréciation.

— Tout à fait d’accord. Jamais je ne comprendrai mon oncle Sydney, mais j’apprécie ses goûts abominables, ses instincts de jacasse et sa façon grossière de se mêler des affaires d’autrui. Je les apprécie jusqu’à en avoir la nausée. C’est plus fort que moi. C’est un vieux Carnivore, monstre sacré de la famille, et qui aime n’en faire qu’à sa tête. Malheureusement c’est aussi lui qui possède tout l’argent de la famille – d’où il s’ensuit, comme xxt de zzn, qu’il n’en fait jamais qu’à sa tête.

— Cet argent, ça doit être quelque chose d’assez important ?

— Assez important pour m’expédier à dix mille années-lumière jusqu’à un monde sans nom, que je viens, incidemment, de baptiser Détritus.

— Si le *zatt* vole en rase-mottes, c’est parce que c’est un gros mangeur.

— Je l’ai remarqué. En fait c’est bien de la mousse, n’est-ce pas ?

— Oui.

— Bien, cela va faciliter le problème de la mise en caisse.

— C’est quoi, la mise en caisse ?

— C’est quand on met quelque chose dans une caisse pour le transporter ailleurs.

— C’est comme « déplacer » ?

— Oui.

— Qu’est-ce que tu projettes de mettre en caisse ?

— Toi-même, Pierre.

— Je ne suis pas du genre pierre qui roule.

— Écoute, Pierre, mon oncle est collectionneur de rocs, compris ? Ton espèce constitue le seul minéral intelligent de

la galaxie. Et tu en es le plus gros spécimen que j'ai repéré jusqu'ici. Tu me suis ?

— Oui, mais je refuse.

— Pourquoi ? Tu serais le roi de sa collection de rocs. Un peu comme un borgne au royaume des aveugles, si je puis risquer une métaphore inappropriée.

— Ne fais pas ça, s'il te plaît ; je ne sais pas trop ce que ce serait, mais ça m'a l'air épouvantable. Dis-moi, comment ton oncle a-t-il entendu parler de notre monde ?

— Son existence est mentionnée dans un vieux journal de bord de vaisseau spatial qu'un de mes professeurs avait lu. Lui, c'était un collectionneur de vieux livres de bord de vaisseaux spatiaux. Le journal avait appartenu à un certain capitaine Fairhill, qui, ayant atterri ici il y a plusieurs siècles, a tenu de longues conversations avec votre peuple.

— Ce bon vieux Fairhill Gros Temps ! Et comment va-t-il ? Fais-lui mes amitiés…

— Il est mort.

— Quoi ?

— Mort. Kaputt. foutu. Lessivé. Diboulou.

— Mille tonnerres ! Quand est-ce arrivé ? Je suppose que ce fut un événement esthétique d'une importance capitale.

— Je l'ignore. Mais j'ai transmis l'information à mon oncle, et il a décidé de t'adjoindre à sa collection. Voilà pourquoi je suis ici – sur son ordre.

— Franchement, si sensible que je puisse être à l'honneur qu'il me fait, il m'est impossible de t'accompagner. Je suis à la veille de dibouler.

— Je sais ce que c'est que de dibouler, j'ai lu ce qu'en dit le journal de Fairhill avant de le montrer à l'oncle Sydney. J'ai arraché les pages qui s'y rapportent. Je veux qu'il soit là lorsque tu dibouleras. Je pourrai alors hériter de sa fortune et me consoler de n'être jamais allé à l'Académie de l'Espace en me payant les plaisirs les plus dispendieux. Pour commencer je deviendrai alcoolique, ensuite je courrai les filles – à moins peut-être de procéder dans l'ordre inverse…

— Mais c’est ici que je veux dibouler, dans le cadre auquel je suis attaché !

— Voici un levier. Je vais te détacher.

— Si tu fais ça, je diboule sur-le-champ.

— Impossible. J’ai mesuré ta masse avant d’engager conversation avec toi. Il te faudra au moins huit mois, sous conditions terriennes, pour atteindre des proportions propres à te faire dibouler.

— D’accord, je bluffais. Mais es-tu donc sans pitié ? Comme mes pères avant moi, je suis ici depuis des siècles depuis le temps où je n’étais qu’un petit caillou. J'ai enrichi ma collection d’atomes avec un soin extrême, jusqu’à bâtir la plus belle structure moléculaire du voisinage. Vouloir m’en arracher avant qu’il soit temps pour moi de dibouler, c’est… c’est très impierre de ta part.

— Tu dramatises. Je te promets que tu pourras collectionner les plus beaux atomes terriens disponibles. Tu visiteras des lieux où nul autre Pierre n’est jamais allé.

— Maigre consolation. Je veux que mes amis me voient dibouler.

— Je crains que ce ne soit alors hors de question.

— Tu es un humain très cruel. J’espère que tu seras près de moi quand je diboulerai.

— Je me propose d’être alors bien loin, à la veille de prodigieuses débauches.

La faible force gravitationnelle de Détritus permit de faire rouler Pierre aisément jusqu’à côté de la berline spatiale. À l’intérieur de sa caisse à claire-voie il fut installé, à l’aide d’un treuil, dans un compartiment proche de la pile atomique. C’était une berline spatiale conçue pour de courtes excursions, et son propriétaire avait personnalisé ce modèle, supprimant une grande partie du blindage. C’est pourquoi Pierre, pris d’un soudain accès d’ivresse volcanique qui ajouta des éléments de choix à collection, diboula sur-le-champ.

Projeté en un champignon, il se répandit ensuite en vagues immenses sur les plaines de Détritus. Plusieurs petits Pierre tombèrent des cieux empoussiérés, nouveaux nés dont les vagissements furent entendus sur la bande de fréquence de la communauté.

Parti en fission, commenta un voisin éloigné d’une voix assez forte pour couvrir les parasites, et plus tôt que je ne prévoyais. Vous sentez la chaleur qui accompagne les dernières lueurs ?

— Il a diboulé en beauté, approuva un voisin. On gagne toujours à être un collectionneur averti.

Collector's Fever
Traduction de Jean Bailhache

L’ANNEAU DU ROI SALOMON (1963)

Sous le pseudonyme d’Harrison Denmark, voici un récit très ambitieux, aux ambitions sans doute inaccomplies car écrites en un temps où Roger Zelazny ne maîtrisait pas encore parfaitement les développements amples, mais une tentative précieuse de retourner en son envers le thème le plus éculé de la science-fiction : la rencontre de l’homme avec le monde des insectes. Si ce thème qui faisait partie de la littérature dans les années trente est rapidement passé au cinéma pour produire des œuvres de toutes qualités – de Phase 4 *(Saul Bass, 1973) à* l’Empire des fourmis géantes *(Bert I. Gordon, 1976) – c’est qu’il se prête essentiellement à un traitement* visuel *où les fourmis sont une marée noire qui recouvre sol comme esprits. Roger Zelazny décide de dérouter toutes les perceptions sur un tiers qui nous fera témoins de son témoignage, nous forçant ainsi à maintenir une plus grande distance psychique au texte que de coutume.*

Le roi Salomon avait un anneau, et ce gars-là aussi. Celui de Salomon était un gros truc en fer orné d’un pentagramme, mais celui de Billy Sacarle, dont je dois vous parler, était invisible parce qu’il le portait autour de son esprit. Pourtant les deux anneaux servaient aux mêmes fins.

La légende nous dit que celui de Salomon lui permettait de comprendre le langage des bêtes. Searle, vous vous en souviendrez peut-être, avait lui aussi le don des langues, ce qui explique sans doute la vive sensibilité qui le caractérisait.

Si je vous écris cette lettre, Lisa, c’est parce que c’est vous qui avez réussi à le recruter, et j’ai idée qu’il était amoureux de vous. Je me trompe peut-être. Si oui, tout ce que je peux faire est de vous demander pardon de mon

indiscrétion et de faire confiance à votre sens de l'humour pour remettre les choses en place.

La nuit dernière (je crois que c'était la nuit dernière) je dînais ou redînais avec le docteur Haie, que vous n'avez jamais rencontré. Cet homme est comme un panda géant – chaussures blanches (généralement), larges pantalons noirs (toujours), chemise blanche (toujours), cravate noire (idem) et coiffure noire (le plus souvent). Il a des yeux de fauve et il écoute le monde à travers une paire d'énormes soucoupes ; c'est un ancien poids mi-lourd qui se défendait assez bien ; son nez fait penser à la vieille Tour Eiffel, mais recourbée ; mieux que d'autres trafiquants en complexes de ma connaissance, il parvient à endiguer le blabla des patients couchés sur son divan. Il prétend que l'efficacité de sa thérapie est due au fait que, d'emblée, ses malades le prennent en pitié, mais je me demande parfois si c'est vrai. Une fois qu'il a mis en marche son nivéon, sa face grasse semble s'estomper jusqu'à devenir un portrait de Machiavel en retraite.

Pourtant il n'est pas à la retraite et, comme mangeur de steaks, il a tout du professionnel…

— Et Billy Scarle ? m'a-t-il dit entre deux bouchées.

— C'est vous le médecin. À vous la parole.

— Je fais cas de votre opinion.

— S'il en est ainsi, vous perdez la main. Moi, je n'ai pas d'opinion.

— Alors fabriquez-en une car il me la faut.

Je mordis dans un petit pain pour m'accorder trente secondes de gamberge, et je me mis à gamberger.

Dès le début de sa carrière Scarle avait connu le succès du fait qu'il s'agissait d'une opération requérant un personnel réduit. Il se défiait d'un trop grand nombre de gens, aussi l'équipage du vaisseau était-il entièrement composé de techniciens polyvalents du genre motus et bouche cousue. Ce qui a longtemps intrigué la Garde, c'était

sa manière peu orthodoxe de disposer du fruit de ses rapines. Des douzaines de mondes du Périmètre Exploratoire ne sont guère que des articles d'encyclopédie se réduisant à quelques phrases, mais il existe parmi eux d'excellents centres commerciaux. Cependant la barrière des langues n'est pas un mythe et, c'est un fait, la galaxie manque d'interprètes, surtout pour les opérations de contrebande.

Ce qu'on a mis du temps à comprendre, c'est une chose dont Scarle lui-même était à peine conscient. Il s'imaginait avoir maîtrisé le galactique par signes, avec l'illusion que le patois hydrique de Fenster, son monde natal, suffirait à combler les vides. Ne perdez pas de vue, Lisa, que s'il était intelligent, il n'avait reçu qu'un rudiment d'éducation dans une Slumschule et qu'il était d'une grande naïveté à certains égards. Pourtant si le Cercle de Salomon n'avait pas tuyauté la Garde, elle n'aurait pas su à quoi elle s'exposait.

Lorsqu'il fut appréhendé sur Martin VIII, manque de pot, il fut expédié vers la Terre sous la surveillance d'un vieux policier sur le point de prendre sa retraite. Comme vous le savez, le flic décida en cours de route que l'arrestation avait eu lieu hors juridiction, d'autre part il voulait éviter, à ce stage, de voir s'inscrire une mauvaise note sur ses états de service. Il maquilla donc quelques éléments du journal de bord et se promut lui-même juge, jury et exécuteur des hautes œuvres. Il se prépara à agir sans en souffler mot, mais naturellement Scarle *savait.*

Je suppose qu'il serait intéressant de vous raconter en détail comment le flic fut incapable d'appuyer sur la détente et comment Scarle le réduisit en miettes à coups d'anneaux de menottes ; tout cela est passionnant, mais c'est une histoire que j'ai entendue trop souvent.

Quand vous l'avez déniché dans ce bar de Kimberley, il commençait à pressentir ce qu'il était. Mais ses vacances l'absorbaient trop pour lui laisser le temps d'expérimenter. Il se faisait petit et se sentait grand. Il était occupé à courir les

boutiques pour se constituer un équipement neuf le jour où vous vous êtes assise en face de lui, alors qu'il consommait un whisky-and-flent, pour offrir de lui dire la bonne aventure.

Naturellement il a acquiescé parce que vous êtes belle.

« La treizième carte de l'Arcane majeure », lui avez-vous dit, « est le Moissonneur Osseux. Il personnifie la Mort, mais souvent sur le seul plan métaphysique – en tout cas une mort. Votre vie va changer. »

Il a souri, entrant dans votre jeu, et vous a demandé si vous vouliez concourir à ce changement. Vous lui avez rendu son sourire en une sorte d'acceptation. Il était intrigué de voir qu'il ne pourrait anticiper vos pensées comme celles des autres, et il vous a fallu une semaine avant d'être sûre qu'il était prêt pour le Pari. (Aviez-vous, en fait, ce tarot dans votre manche ? Il a eu plusieurs fois l'occasion de se poser cette question, alors j'ai pensé vous le demander.) C'était bien joué, ai-je cru comprendre : la prédiction se révéla parfaitement véridique.

Vous lui donniez un croiseur en gage, et il acceptait d'être traqué par vous. Vous avez réussi à le convaincre que vous étiez riche (au fait, j'y pense, c'était vrai) et en quête de sensations fortes (ce qui pourrait contenir une part de vérité). Il ne pouvait reculer, non qu'il le désirât, après avoir tant fanfaronné. D'autre part il avait un potentiel élevé de survie, puisque c'est seulement par accident que j'ai réussi à le tuer lorsque, finalement, j'ai été contraint de le faire.

Trois jours pour se terrer dans la jungle de Kimberley, et une semaine pour y rester caché en dépit de vos traqueurs, vos araignées mécaniques et vos détecteurs électroniques d'odeurs corporelles. Gageure tenue. Je revois la nuit où vous m'avez raconté ça. C'était sur Lilith, sous un ciel plein de lunes et sous une bonne brise marine dont les effluves piquants le disputaient aux odeurs de Süssvogel rôti et le Lilithmosel (ce Liebfrauenmilch du païen !). Vous rappelez-

vous le nom de cet endroit ? Je l’ai oublié, apparemment, mais je garde un souvenir très vif du balcon ; et vous étiez en bleu foncé… Passons.

Il fallut trois jours pour trouver sa trace, m’avez-vous dit, et six heures pour le cerner. Mais il s’est échappé de son campement à votre approche. Et ainsi à plusieurs reprises jusqu’au jour où vous l’avez dépisté sur une hauteur proche de la chaîne de Gila ? Vous vous rappelez ? Les araignées ne revenaient plus et vous les retrouviez réduites en miettes, tant et si bien que leur stock fut bientôt épuisé. Il apparut alors qu’il était monté car il commença à se déplacer très rapidement et on voyait des marques de sabot sur les araignées brisées. Au bout de cinq jours les poursuivants se sont avoués vaincus, sans vouloir le reconnaître, et les « chiens » se sont intéressés à autre chose.

À la fin de la semaine il est entré dans votre camp, rayonnant, conscient de sa force. Il avait gagné le Pari en détruisant les traqueurs mécaniques, en prenant votre groupe à revers pour « écouter aux portes » ce que disaient les animaux de votre chasse ; après quoi il leur « parlait » pour les dissuader de le poursuivre. Il vous a pisté jusqu’à l’expiration des sept jours, et puis il a paru devant vous, rasé de frais, persuadé d’avoir gagné. Pauvre nigaud ! Il avait été admis dans le club le plus exclusif de la galaxie, réduisant par là de quatre-vingt-dix à cent ans son espérance de vie. Excusez-moi, ma chère, je ne suis pas amer mais ce type m’était sympathique. Si la Garde l’avait ramené vivant sur la Terre, on l’aurait embauché de toute façon.

Le roi Salomon avait un anneau, lui avez-vous dit – au cours de cette folle escapade d’un mois sur la Terre et les Intramondes – un anneau qui lui permettait de comprendre toutes les langues de la création. Et toi aussi, Billy Scarle, tu as une bague. Tu la portes autour de ton esprit comme une ceinture de chasteté à usage interne. Chaque fois qu’un être quelconque va prendre la parole, tu sais ce qu’il va dire

avant qu’il ait ouvert la bouche, et chaque fois que tu vas prendre la parole et que tu te concentres bien là-dessus, les autres savent ce que tu vas dire avant que tu aies ouvert la bouche. Tu es un télépathe partiel et un paralinguiste potentiel. Tu échouerais probablement à une épreuve élémentaire de français, qui est un idiome orthoglosse, mais avec un peu d’entraînement tu pourrais faire de la traduction instantanée à double sens sans aucune connaissance des deux idiomes et cela pour toutes les langues possibles.

Et il a voulu savoir si ça pouvait lui rapporter ! Vous revoyez le gars ? Il avait à peu près cinq cent dix ans, avec cette canitie précoce qu’on gagne à vouloir trop pousser des croiseurs maigrement blindés ; des doigts nerveux, des yeux clairs, une préférence pour les tenues hétéroclites ; il pratiquait lorsqu’il parlait l’agglutination phonétique de phrases entières. Je pense qu’il n’offrait guère à première vue l’image d’un criminel. Je dirais plutôt (et à très juste titre) qu’il pouvait passer pour le genre d’homme qui aurait bien du mal à prendre plaisir aux fêtes du Mardi Gras sur Centuvo. Hale y voit la clé de son talent, forgé voilà bien longtemps dans les rues de Fenster.

Vous lui avez offert d’être membre du Cercle à part entière s’il passait les épreuves d’admission, faisant valoir et l’immunité civile rétroactive, et les appointements élevés que cela lui vaudrait. C’est ainsi que vous lui avez forcé la main ; vous étiez à ses yeux son supérieur presque en tous points. Il voulait rétablir l’équilibre, et le spectacle de sa fierté était toujours quelque chose de stupéfiant – il n’était guère de tâche, et cela jusqu’au bout, qui lui parût trop lourde. Je le revois pâlissant sur le livre de Chomsky, d’ailleurs sans grand profit mise à part l’acquisition de concepts généraux, car les concepts sont des choses qui permettent d’arrondir les angles.

Le voilà admis et vous gardez le contact avec lui – belle, spirituelle, sophistiquée, que dire ? Polémique ? – jusqu'à ce qu'il soit désigné pour la première mission et qu'il parte en rompant tout contact avec le monde.

— Vous savez, Doc, dis-je à Hale, j'ai pensé à cette première mission. C'était sur un monde appelé Malmson. Vous n'étiez pas du voyage, et c'est bien dommage. Il sentait que nous avions ruiné là-bas tout l'édifice social, et il en a été affecté. Je pense qu'il s'imputait à cet égard une responsabilité illégitime.

— Quelle responsabilité ? Que s'est-il passé ?

— Oh, rien de fracassant. Nous n'avons pas mis le grappin sur la population à coups de stupéfiants ni expédié les femmes au bordel comme on nous a souvent accusés de le faire. Nous n'aurions guère pu les exploiter physiquement même si nous l'avions voulu – ils mesuraient à peine un mètre et c'étaient comme des kiwis munis de bras. Mais Scarle, en réalité, ne savait pas encore ce qu'il faisait là. Il croyait qu'il s'agissait seulement d'installer le ronfleur, faire une photo et remplir l'omniforme. Naturellement les choses ne s'arrêtent pas là.

— Alors ?

— Il s'en est rendu compte lorsque l'omni a été analysé et que les gisements de borox de Malmson ont été jugés d'une certaine importance. Après avoir fait notre rapport nous sommes partis. Au bout d'un an il est retourné là-bas – on ne devrait jamais permettre à un paraling d'aller revoir un de ses mondes X. Les industries imposées par nous commençaient à ruiner le système de valeurs de la civilisation autochtone – et cette fois Scarle, en sa qualité de paraling, traduisait les sentiments aussi bien que les paroles lorsqu'il causait avec les natifs de Malmson. Les chefs déchus sont aigris, les jeunes perdent leurs racines – air connu. Scarle avait déjà eu quelques autres X à ce stade, mais cette fois il commençait à douter. Il affirmait que nous

n’avions pas le droit de remodeler les Autres à notre image. Il voulait démissionner.

— Quelle a été la réaction du Cercle ?

— Pas de réaction officielle. Mais il a reçu ensuite la visite de la femme qui l’avait recruté, et elle l’a persuadé d’accepter une nouvelle mission.

— La dernière en date ?

— Exact. Mack 997-IV, le monde qu’on surnomme le Boucher. Son agent recruteur lui a expliqué que ses premières missions constituaient une sorte d’entraînement, et c’est alors qu’elle a achevé de lui révéler la signification de l’anneau.

Vous lui avez demandé de vous parler de sa seconde mission, et il vous a dit qu’elle avait eu pour cadre un monde brutal et déplaisant, avec une culture reptilienne nauséabonde qu’il avait prise en horreur. Vous avez répliqué qu’il allait lui aussi bénéficier de sa visite, devenir grâce à lui ce qu’un humain appellerait plus sympathique. Puis vous lui avez raconté toute l’histoire de l’anneau de Salomon : un présent des dieux au Constructeur du Temple, lui donnant le pouvoir de contraindre à l’obéissance tous les démons de l'univers ; non qu’ils fussent tous nuisibles, certains étant utiles et d’autres non. Ceux qui étaient particulièrement malveillants étaient emprisonnés dans des bouteilles bouchées au moyen du sceau incassable de l’anneau, et jetés à la mer pour y être éternellement ballottés. Les démons utiles étaient employés à la construction du Temple. Et toi, Billy Scarle, lui avez-vous dit, tu portes l’anneau de Salomon autour de ton esprit, et la communication n’est pas sa seule fonction. Tu es le Bâtisseur – tu t’assures tous les concours possibles pour l’édification du Temple interstellaire de la Terre. De toutes les responsabilités humaines, c’est la plus divine et bien peu parmi nous, ô combien peu, sont capables de servir cette fin. Tu as maintenant passé tous les tests et tu es un paraling extrêmement doué. Si doué, en

fait, que nous désirons te confier la mission la plus difficile de toutes celles qui figurent dans nos dossiers.

— Et naturellement il a été preneur, ai-je conclu en prenant une petite gorgée de café. Si elle le voulait, cette femme pourrait vendre des igloos sur Mercure.

Le ciel était d'un jaune éclatant, et Scarle avait posé à terre son ronfleur X.

— Qu'y a-t-il ? lui ai-je demandé.

— Ils ne parleront pas aujourd'hui. Ils voulaient seulement nous observer. Ils vont revenir dans une quarantaine d'heures. Ils s'en vont.

— Où vont-ils ?

— Derrière ces buissons, dit-il, désignant un fourré d'arbustes rougeâtres d'aspects épineux. Ils vont demander la permission de communiquer avec nous.

— Demander à qui ?

— Je ne sais pas.

— Comment sais-tu le reste ? Aucun de nos appareils ne fonctionne.

— J'ai reçu une impression partielle il y a une minute. Ils sont eux-mêmes télépathes, et ils parlaient.

— Comment sont-ils ?

— Je ne sais pas. Un peu comme de gros insectes, je crois. Je suis peut-être prévenu contre eux par les rapports en provenance de X1 et X2. Je sens que ces êtres appartiennent à une caste d'esclaves.

— Pourquoi leur a-t-il fallu une semaine pour se décider ?

Haussement d'épaules impuissant de Scarle.

Nous sommes alors descendus nous baigner dans la rivière pour la bonne raison qu'on nous l'avait interdit, ordre du capitaine, et nous estimions que ce dernier outrepassait ses prérogatives vis-à-vis d'hommes de notre grade. Le terrain argileux était comme perforé de trous d'épingles, l'eau était tiède et une brise avare nous procurait un

semblant de bien-être. Il était facile de flotter sur les eaux de Mac le Surin, comme nous avions surnommé le Boucher, et il ne s'y cachait rien de dangereux – rien de non dangereux non plus car il n'y avait pas grand-chose sur Mac en fait de vie aquatique.

— Tu as peur ? lui ai-je demandé.

— Non.

— Pourquoi pas ?

Pas de réponse.

— Jusqu'à quel point es-tu sûr de ton équilibre ?

— À cent pour cent, dit-il en bâillant. Les paralings ont une certaine prescience des actes de nature organique. Si ce taon qui va se poser sur ton nez allait piquer le mien, je le saurais, moi.

J'ai entendu un bourdonnement.

Je me suis donné une tape sur le nez du plat de la main. Et pas de taon ! Rien qu'un gros rire de Scarle.

— Victime du réflexe, dit-il. Pas de mouches sur le Boucher.

Je me suis retourné rapidement avec l'espoir de lui faire boire un bouillon, mais il n'était pas là. Son rire provenait d'un point distant d'une douzaine de mètres ; assis sur la rive, il fumait.

— À cent pour cent, répéta-t-il.

Je me suis frotté le nez.

— Très drôle. Quand tu trouveras une tarentule cette nuit dans ton lit, tu sauras qui…

— Tu perds ta salive, cria-t-il, j'avais une démonstration à faire. Tu étais relaxe, les oreilles au niveau de l'eau, un léger clapotis, je n'ai pas dit un mot. Avoue que tu me croyais près de toi. Reconnais que je suis perfide, rusé, rossard.

— Tu lis dans mes pensées.

— Oui, dit-il, tu crains qu'il ne t'arrive ce qui s'est déjà produit.

— Deux fois, ai-je précisé. Pourquoi a-t-il fallu que ces bureaucrates n’expédient ici qu’un seul paraling ?

— Un seul a toujours fait l’affaire. Pourquoi pas cette fois-ci ?

— C’est un vrai défi pour toi, n’est-ce pas ? dis-je sèchement. La personne qui t’a mis au courant a dû te parler comme à un missionnaire.

— Et alors ? Un X est un X. C’est dans mes possibilités.

— Tu es pour moi une énigme au plan professionnel, dis-je.

— Mais les deux paralings qui ont opéré avant toi sont encore au cabanon avec des E.E.G. jolis comme la ligne d’horizon.

— Il existe une vieille parabole ortho, me dit-il. Un type demande à un ordinateur : « Quand vais-je mourir ? »

— Réponse ? dis-je après un moment d’attente.

— Pas de réponse. Fin de la parabole. L’ordinateur ne savait pas.

— Moralité ?

— On a calculé que j’avais d’assez bonnes chances d’en réchapper. Il y a cette fois-ci beaucoup moins de variables à prendre en considération parce que nous avons les rapports des deux premières expéditions. La problématique a pu, c’est un fait, être traitée par ordinateur. Alors es-tu bien placé pour trancher comme ça d’emblée ?

Je n’ai rien dit, mais je n’en pensais pas moins.

Il s’est remis à rire. En bon Fenstérien il connaissait par cœur le Dictionnaire galactique des jurons ; il lui était donc inutile d’y chercher quoi que ce soit.

Plus tard, lorsque nous avons regagné le vaisseau, j’ai senti qu’il savait aussi que je n’avais pas de tarentules.

Les natifs du coin se sont fait attendre deux jours ; le ciel était sombre et il pleuvait lorsqu’ils sont apparus dans la clairière. Une tente s’ouvrant sur le côté fut promptement

dressée ; ayant enfilé des imperméables, nous sommes partis, pataugeant dans la boue noirâtre.

Scarle a posé le ronfleur X sur une table bien essuyée, et j'ai examiné notre comité de réception.

Ils étaient trois… Semblables à des fourmis, avec le reflet verdâtre d'un bronze vénérable sur leurs flancs durs comme du fer ; de la taille d'un berger allemand, mais probablement trois ou quatre fois plus forts, des yeux inexpressifs comme les lunes roses de Dorn, auxquelles elles faisaient penser – aveugles en apparence mais vous observant avec une fixité troublante – et peut-être voyaient-ils tout. (Vous vous souvenez de Dorn ?)

Scarle articula des mots et mit en marche l'enregistreur ; la réponse fut une série de sons du type *clock-click, th-th-th, bittle-bittle-bittle.* Il pressa sur le bouton « Investigation » et sortit de sa poche son instantanéon. Le voyant « Éclairage insuffisant » s'alluma juste au moment où il achevait de préparer son hypodermique. Il se tourna vers les formicoïdes et récita un sommet de Shelley. Ce n'était pas une journée pour ça mais les formicoïdes réagirent par de nouveaux bruits ; et il pressa une fois de plus le bouton « Enregistrement » ; il plongea l'hypodermique dans une ampoule contenant un sédatif léger et il se fit une injection pendant que les insectes continuaient à gargouiller.

Ils semblaient comprendre ce que Scarle attendait d'eux, car cette fois ils persévérèrent pendant quatre minutes pleines. Il appuya de nouveau sur le bouton « Investigation ».

Je regardais, derrière la tente, le paysage noyé sous la pluie. Le Boucher : peut-être était-ce un trésor inespéré. Les rapports préliminaires des services géo faisaient état de ressources minéralogiques inexploitées et de conditions climatiques acceptables pour cultiver les produits de première nécessité que la Terre Mère, faute d'espace, voyait diminuer au sein de ses cités ; sur ses plaines d'acier et de béton s'étendant d'une mer à l'autre, l'humus des agrovilles

faisait penser à de l'acné plutôt qu'à des grains de beauté. Au milieu de tant d'acier le blé faisait figure d'intrus, mais il en fallait encore pour avoir du pain. Le Boucher pourrait devenir Boulanger.

La lumière verte s'alluma – Essai de structuration inflexionnelle – structuration et non-signifiance. Aucun appareil ne peut recevoir par une extrémité *click-click, th-th, bittle-bittle* à l'état brut, et vous sortir « Bonjour, quelle pluie diluvienne, n'est-ce pas ? » à l'autre bout. Un ensemble de sons signifiants tout à fait insolites est incompréhensible pour l'étranger, homme ou machine, tant qu'on n'a pas repéré un ou deux éléments de référence. La grammaire et le vocabulaire sont trop longs à codifier en l'occurrence, et il n'existait pas alors de télépathes assez calés pour obtenir un X total. Mais toutes les langues ont des inflexions structurées. Le ronfleur X dissocie et reconstitue ces structures. Il ignore si elles sont interrogatives, argumentatives, répétitives ou tout ce que vous voudrez, mais il les passe au crible.

Scarle et le ronflement se chargeaient du reste.

Les haut-parleurs étaient placés autour des insectes en un cercle magique, un autre cercle nous entourant. Scarle, chef d'orchestre d'allure débonnaire, les paupières baissées et un sourire d'homme ivre en dessous, fit démarrer le concert.

Le ronflement inflexionnel à double canal se fit entendre lorsqu'il mit l'appareil en marche. L'audibilité marginale était préréglée de notre côté, et « l'investigation » avait supputé le seuil auditif des formicoïdes sur la base de leur registre vocal.

Transmission. Scarle parlait à mi-voix, l'œil fixe. Chacune des quatre-vingt-dix-sept questions de l'omni, avec ses subdivisions optionnelles, était tapie dans son esprit, et c'était comme un script. Cette opération, vous le savez, Lisa, est minutieusement planifiée. Si je vous donne le détail

de ce Connu, c’est parce que j’ai à dire là-dessus des choses qui auront un rapport avec mon sujet.

Les railleurs ont d’abord prétendu que c’était une manière sournoise de conférer une certaine dignité à une séance de spiritisme, mais aujourd’hui le calme règne sur ce front. Le sédatif que s’est administré le questionneur et le fait que son conscient soit occupé par l’ensemble des formulations de l’omni suffisent à évoquer les fantômes de pensée qui franchissent la brèche le séparant du conscient de l’être questionné. Parvenus en un point enfoui dans l’esprit du questionneur, ces fantômes s’élèvent de là sur des vagues de curiosité post-interrogatrice, se répandant dans les phrases sans paroles du ronflement à peine perceptible. Avec un bon paraling comme Scarle les fantômes viennent aussi à nous si nous tenons nos esprits tranquilles.

CORPUS VERBAL NUMÉRO UN (CYCLES INFLEXIONNELS DE PLEIN CHAMP) : Bonjour/bonsoir/bonne nuit. Nous vous saluons au nom de la Terre et vous souhaitons bonne chasse/pêche/moisson/bétail/fertile/victoires. Nous sommes des êtres à sang chaud, omnivores, patriarcaux, hautement intelligents. Il nous faut beaucoup de choses. Nous avons beaucoup à offrir aux autres, qu’ils nous ressemblent ou diffèrent de nous. Qu’êtes-vous/avez-vous/vous faut-il ?

Et ensuite, question pour question, chacun remplit un omni sur son partenaire. En théorie ils se trouvent ainsi placés sur un pied d’égalité pour négocier cartes sur table. En réalité, puisque nous avons conçu ce système avec des réponses toutes faites, et qu’en ce qui concerne l’analyse de l’omni nous avons élevé cet art de la dignité d’une science, nous sommes toujours gagnants. L’équité est un joli concept, mais la psychologie des profondeurs exploitée militairement et consolidée par la force sur tous les plans – du plan religieux au plan économique – nous procure nos petits avantages sans inquiéter les aréopages.

Les réponses ambisexuées nous parvinrent, et ce fut comme une mauvaise communication par hyperphone.

— Bonjour. Nous sommes des serviteurs. Nous servons. Nos maîtres/gouvernants pondent des œufs ? Nous sommes omnivores. Nous sommes intelligents. Nous n'avons besoin de rien. Nos maîtres/gouvernants nous procurent tout. Que voulez-vous ?

Et ainsi de suite en réponse à nos questions clés : *Nous ne faisons pas ça/ne savons pas ça/n'avons pas besoin de ça. Nos maîtres/gouvernants font ça/savent ça/n'ont pas besoin de ça.*

Ils nous ont tout dit sur eux-mêmes. Un passionné d'entomologie se serait cru dans un paradis artificiel de l'islam au cours de l'interview ; c'était le cas de notre entomologiste passionné, Dave Bolton.

— S'il vous plaît, dit-il, demandez-leur s'ils voient ce flash de polaroïd.

— Chut ! dis-je. Plus tard.

Car je dirigeais l'opération.

Étais-je en train de déceler une fosse aux ours dans le parterre de fleurs de leur coopération ?

— Nous voulons bien vous aider mais diantre, Monsieur, nous ne connaissons pas la réponse à cette question. Etc.

Ne suggérez pas, ai-je écrit sur un bout de papier, *que nous avons un entretien avec leurs maîtres. Attendez de voir s'ils nous le proposent.*

J'ai placé cette note sous les yeux de Scarle avec l'espoir que le fait de la lire l'empêcherait de transmettre la pensée exprimée. J'attendais.

Ils l'ont proposé.

Scarle s'est tourné vers moi.

Dis-leur que nous devons avoir un entretien. Demande-leur où sont les maîtres, comment sont-ils, pourquoi ne sont-ils pas venus personnellement – et demande-leur s'ils ont suggéré que nous te chargions d'aller les voir.

— Moi ?

— Toi.

Il posa la question, et ils répondirent qu'ils devaient se consulter.

Oui, reconnurent-ils finalement, en fait leurs gouvernants (qui vivaient dans une nuit éternelle) avaient suggéré que nous pourrions leur envoyer notre seul paraling s'il y avait un point quelconque à clarifier. Étions-nous d'accord ?

— Dis oui, ai-je ordonné, mais pas aujourd'hui. Nous devons encore nous consulter.

Cet après-midi-là notre analyse de l'omni ne nous a fourni que des données bien vagues.

Après une incursion intrépide dans le domaine de l'imagination, nous avons décidé que les maîtres devaient ressembler aux reines des fourmis et être peu enclins à quitter le nid. Notre dessein était d'obtenir un omni sur le Boucher, de l'analyser et de rédiger un avis autorisé ; nous devions donc leur rendre visite s'ils ne voulaient pas venir à nous. Néanmoins il nous fallait des garde-fous, aussi Scarle a-t-il passé la nuit à potasser ces névroses dépressives dans lesquelles il disait pouvoir se réfugier pour protéger son équilibre mental en cas de pépin.

— De même, et en violation des règles, nous nous sommes armés jusqu'aux dents, ai-je dit à Hale, et puis nous avons armé nos dents elles-mêmes des petites capsules que j'ai failli goûter. Vous n'étiez pas au courant ?

— Je m'en étais douté, bien sûr, a-t-il dit avec brusquerie. Mais je ne vois pas ce que vous pouviez reprocher à mes névroses. Je vous ai fourni les meilleures de mon stock.

— Je suis sûr que Scarle a su l'apprécier, lui ai-je répondu en lui versant à boire. Croyez-vous à la légende du roi Salomon ?

— Eh bien, du point de vue archétypal…

— Au diable les archétypes ! Y croyez-vous, oui ou non ?

— Oui, la chose comporte plusieurs niveaux de pensée non consciente.

— Eh bien, mettez-vous à mon niveau une minute et répondez à la question. Oubliez vos boniments sur la structure psychique. Est-ce qu'une intelligence peut en contrôler une autre par des moyens non physiques ?

— Le charisme, déclara-t-il, est un phénomène à part. Généralement plusieurs facteurs entrent en jeu.

— Prenez encore un verre et avalez votre charisme avec. Je parle parapsychologie. Si un paraling peut émettre et aussi recevoir des pensées et des sentiments, pourquoi est-ce que ça n'irait pas plus loin ?

— Des ordres ? La parahypnose ? La chose est faisable si certaines conditions sont remplies.

— Ce que je conçois, c'est plutôt un phénomène semblable à celui de l'éclair qui en tombant sur du sable y dessine sa propre image.

— Non, dit-il, refusant le verre, un de plus, que je me préparais à lui verser. Les psychologues se soûlent, sans plus ; mais les psychiatres se soûlent et en plus font de la casse. Où vouliez-vous en venir ?

— L'action de l'anneau est à double sens.

— Et c'est vrai, Lisa. Et pas seulement en matière de traduction. En ce premier jour passé dans l'obscurité des cavernes Scarle termina un échange en trente secondes et le sténo jeta son transcripteur.

— Je n'arrive pas à enregistrer, dit-il.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui ai-je demandé.

— Le ronfleur ne marche pas. Je ne reçois pas des voix, ni même des concepts.

— Que recevez-vous ?

— Un très beau bourdonnement… Comme un morceau de musique… un synopsis émotionnel de quelque chose. Ne me demandez pas quoi.

C'est à Scarle que j'ai posé la question. Contrarié de m'être moi-même laissé bercer pour tomber dans une

plaisante léthargie, j’ai rompu le charme et crié :

— Que se passe-t-il ?

— Chut !

J’ai cherché son épaule à tâtons dans le noir, mais son murmure ne venait de nulle part et il n’était pas à proximité de l’appareil.

— Lumière ! ai-je crié.

Mais je l’avais pensé avant de le crier.

Nous avons entendu un bruit semblable à celui d’une brosse à poils durs frottant une surface de béton, et nos rayons de lumière ont éclaté dans toutes les directions.

Nous étions seuls, nous autres humains. Searle était appuyé contre le mur du tunnel, précédent notre groupe de trois mètres, souriant. J’ai répété ma question.

— Rien, a-t-il répondu. Il ne se passe rien maintenant. Je regrette que vous ayez allumé contrairement à nos conventions.

— Je ne tenais pas à devenir le petit déjeuner de qui que ce soit. Que faisiez-vous ?

— Je disais à mon interlocutrice comment j’avais volé la Pierre de Lune en plein vol.

— Tu lui as sorti ça, toi ?

— Oui.

— Pourquoi lui en as-tu parlé ?

— Pour répondre à sa question. J’avais évoqué ce souvenir et on me demandait une explication plus complète du principe de l’appropriation illicite.

Je me rappelle avoir alors sifflé – rien que pour me contenir.

— Ce n’est pas là exactement une donnée pour l’omni, dis-je d’une voix douce.

— Non, mais on me demandait.

— Pourquoi ?

— Elle était curieuse de savoir quel lien il pouvait y avoir entre le plaisir et la pensée.

— Elle ?

— Oui, elle. Votre histoire de reines, c'était exact.

— Une fourmi ?

— Je crois.

— Pourquoi ne veut-elle pas qu'on la voie ?

— Je crois que la lumière l'incommode.

— Tout cela sent mauvais. Je veux un rapport complet sur cet X à notre retour au vaisseau, mais filons d'ici en vitesse, cet endroit ne me dit rien qui vaille.

Il sourit et haussa les épaules. En vérifiant son ampoule, j'ai pu vérifier qu'il n'avait pas forcé la dose.

Plus tard je suis revenu à la charge :

— Ils veulent savoir comment piller un vaisseau spatial ?

— Non.

Étendu sur un fauteuil relaxe, il faisait des ronds avec sa fumée de cigarette.

— Seule l'intéressait la question du plaisir associatif.

— Alors que lui as-tu dit ?

— Rien. Je l'ai laissé regarder mon esprit, c'est tout.

— Qu'a-t-elle dit alors ?

— Rien, elle avait l'air satisfaite.

— Que faisait là le plaisir associatif ?

Il ébaucha un sourire.

— J'ai plaisir à voler. En particulier quand je ne me fais pas prendre.

— Malheureusement cela me renseigne sur toi plus que sur les fourmis.

— Tu m'as posé une question, et j'ai répondu.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— C'est tout. Vous avez allumé.

— C'est maigre.

— Ce n'est pas moi qui ai allumé.

— Okay, ai-je mâchonné. Comment se fait-il que Brown n'ait pas pu enregistrer ?

— Nous utilisions une sorte de sténo mentale.

— Où l'as-tu apprise ?

— Ça m’est venu comme ça aujourd’hui. Ces insectes sont paralings de nature.

— En soi c’est une précieuse donnée. Il faudra étudier ça parallèlement aux données de l’omni.

— D’accord. Mais la prochaine fois n’allumez pas.

— Bien, chef. Quant à toi, abstiens-toi à l’avenir de donner des conseils professionnels en matière de piraterie spatiale.

— D’accord.

Nous sommes donc retournés dans les cités souterraines du Boucher, guidés par nos ceintures-sonars et nos boutons lumineux de cinq watts, pour sonder l'esprit des formicoïdes.

Brown ne pouvait toujours rien enregistrer ; sous hypnose il se rappelait uniquement les sensations liées à la transmission. Pour la rédaction des rapports il fallait s’en remettre à Scarle, mais au bout d’une dizaine de jours j’ai commencé à avoir des doutes à cet égard.

— Scarle, as-tu préparé tes rapports ?

— Non.

— Accepterais-tu d’être soumis à la narco-analyse ?

— Je suis donc un menteur à tes yeux ?

— Peut-être.

— Okay, qu’on me drogue, dit-il en riant.

Puis il m’est venu à l’esprit – pensée qu’il a peut-être émise tout en riant – que la narcose ne prouverait rien. Sa formation comportait l’acquisition d’une résistance à la plupart des hypnotiques ; leur seul effet était de faire effectuer à son esprit un changement de vitesse.

— N’y pense plus, lui ai-je dit.

— C’est déjà fait.

Ce qu’il nous aurait fallu en réalité, c’est un second paraling pour superviser celui que nous avions déjà.

Les rapports de Scarle nous offraient l’image d’une colonie géante de formicoïdes gouvernée suivant le mode

classique, monolithique. Elle semblait s'organiser en une structure pyramidale de travailleurs inférieurs, moyens, supérieurs, guerriers, princes consorts et reines. C'était une civilisation agraire qui n'avait jamais forgé le moindre outil, préférant s'en remettre, pour les différents travaux, à des classes d'individus physiquement spécialisés. Elle était sous-tendue par un concept matrimonial qui imprégnait la religion, me semble-t-il, un peu comme la notion de la descendance divine des Pharaons.

Ayant vidé la cafetière dans nos tasses minuscules, j'ai fait signe au garçon de nous rapporter du café. Au-delà des jardins encaissés de Luna, je voyais la boule moussue sur laquelle s'inscrivaient les Amériques, l'Europe aux lignes fuyantes, l'Andalousie évocatrice de tant de souvenirs en mon esprit. À propos, Lisa, quand vous recevrez ce billet doux je ne serai pas ici, mais là-bas, en plein vol, devinez vers quelle destination.

— Avait-il, à ce stage, été suggestionné ? m'a demandé Hale, une expression perplexe virevoltant autour de son nez en Tour Eiffel.

Je me suis tourné vers lui avec un signe d'acquiescement.

— Oui, j'en ai eu le soupçon lorsque les rapports de Scarle ont commencé à me donner l'impression que je lisais toujours le même texte. Je me suis demandé ce qu'il pouvait bien dissimuler ou pourquoi il temporisait. Et puis j'ai décidé que ce n'était peut-être pas le cas.

— C'est pourquoi vous avez voulu vous charger de l'X personnellement.

— Exact. Et c'est pourquoi j'ai réquisitionné un nécessaire de drogues pour paraling dans votre cabine.

— Et c'est pourquoi notre partie de cartes a été interrompue par un mal de ventre.

— Oui.

— Laisser un non-p.l. faire un X sans contrôle, ça n'est jamais sans risques.

— C’est ce qu’on m’avait dit, mais c’est pourquoi notre personnel est farci d’anciens hommes de la Garde – pour éponger les flaques d’emmerdes avant qu’on ne marche dedans.

— Ou les transformer en lacs, dit-il, méditatif. Et Scarle ? Que s’est-il passé en réalité ?

— Ce que dit le rapport : il a perdu la raison et a tenté de nous tuer tous. J’ai dû l’abattre, c’était un cas de légitime défense.

— Vous vous rappelez l’avoir fait ?

— Plus ou moins… En tout cas c’est ce que dit le rapport.

Hale alors m’a coincé.

— Vous étiez dans son esprit.

Chaque mot avait le même poids que son voisin.

— Oui, tout cela figure dans le rapport.

— Et vous étiez avec lui lorsqu’il a commencé à perdre la boule.

— C’est exact.

— Et après l’avoir tué, vous en êtes sorti avec l’idée que Scarle, c’était vous.

— Ça aussi, c’est exact. Le rapport dit que c’était un cas d’identification névrotique due à l’impact d’un traumatisme.

— Je sais, j’ai écrit ça. Mais il est rare que je me contente de coller une étiquette sur quelque chose, et c’est bien ce que j’ai fait en l’occurrence. Il s’est écoulé plus de deux mois depuis lors et je ne vous reverrai peut-être pas avant longtemps. J’aimerais reconsidérer mon diagnostic avant de vous quitter.

— D’accord nous sommes tous deux dans un état qui me permet de vous dire ce qui s’est réellement produit et d’en rejeter la faute sur nos libations si jamais vous revenez à la charge.

Alors je lui ai tout dit. Vous vous rappelez notre croisière sur Jansen il y a quelques années, et cette île où nous nous

sommes arrêtés, là où vous avez insisté pour que je joue avec les gosses ? Je me courbais en arrière pour leur faire plaisir et je suis tombé sur le dos, mais j'ai produit sur eux une impression bien plus mémorable que si j'avais réussi. Je sais que Hale ne croyait pas entièrement à cette histoire – j'entendais grincer ses rouages – mais il était impressionné. Plus que je n'avais prévu.

Je lui ai raconté comment j'avais accompagné Scarle, ce jour-là, jusqu'aux terres qui sont sous terre ; je rythmais mon pas en scandant une vieille marche monomaniaque de la Garde propre à favoriser l'isolement mental. Je n'avais suivi moi-même les cours de préparation pour l'admission au Cercle que deux mois à peine, ayant été lessivé pour cause de tendance à brouiller les concepts. Vous ne saviez pas, j'en suis certain, que j'avais tenté ma chance. Je voyais Hale chercher dans mon dossier une explication de ce qui m'était arrivé – une explication de ce qui, en fait, m'avait sauvé. Il était dans l'erreur, mais peu importait. Il continuait à me croire – en gros.

Tout individu, ou presque, peut réaliser un certain pourcentage d'X dans des conditions optimales ; j'y parviens toujours et mon pourcentage dépasse la moyenne. Cette fois-là ce fut suffisant.

Nos boutons lumineux n'éclairaient pas loin, par conséquent l'objet de notre Quête (?), comme toujours, se fondait dans les ténèbres. Telle une Méduse ombragée, elle flottait devant nous ; nous sentions sa présence et ses échanges avec Scarle. La musique du vent et des herbes, les bruits caverneux, les cris stridents des câbles et les commentaires monotones des coquillages bourdonnaient au-dessus de notre seuil auditif, produisant parfois des polylexies fracturées, sans contexte authentique. Tandis que je préparais mon injection, je me sentis envahi par un sentiment illicite et indéfinissable, celui d'être indésirable.

«… Ne pas perdre… les nourritures (?)… tristement… et voler, Romani (?)… partir… toutes choses – une pause –

corpus meum… pourquoi ? Brigand venu des étoiles… peut-être…»

La tête m’a tourné et je me suis trouvé dans le circuit ; personne ne l’avait remarqué, et la nuit était fraîche.

Figé, j’avais l’impression d’être un négatif de Scarle. Objet tombant en pluie sur le sujet, pléthore de stimuli déversés en cascade sur mon esprit, auquel j’imposais de rester calme. Peut-être était-ce l’intensité de la communication qui les rendait inconscients de ma présence. Je me suis installé en douceur dans l’esprit de Scarle et j’y ai lu la fascination de l’impossible.

Qu’y avait-il dans le tunnel ? En tout cas ce n’était pas une fourmi géante dans notre esprit – le mien et celui de Scarle. Nous parlions à une jeune femme ravissante aux tresses blondes qui me faisait penser à vous, Lisa. Elle était manifestement fascinée par notre présence. Elle nous associait à une foule de concepts criminels d’une acquisition toute récente dans la société des tunnels, et qui n’avaient jamais eu leur place dans un commerce amoureux. Car elle était amoureuse de Scarle/moi/nous, et grande était sa tristesse.

— Je ne puis vous faire, dit-elle, ce que j’ai fait aux autres ; pourtant c’est vous, plus qu’aucun d’entre eux, qui constituez pour nous une menace. Si la Terre l’emporte ici comme sur Malmson, Bareth et les autres mondes ayant reçu votre visite, nous serons condamnés comme eux. Pourtant je ne peux vous haïr d’avoir, comme les autres, érigé le vol en principe. Parlons d’autre chose et remettons à plus tard notre ultime conflit. Parlez-moi encore de vos pirateries…

Ce n’est pas à ce moment que la partie de Scarle qui était moi eut soudain la tremblote et se fit remarquer. Ce fut au bout d’un instant lorsqu’une introspection nerveuse me révéla que nous/je (?) répondions aux sentiments de la

créature. Tout se brouilla alors en un kaléidoscope surréaliste vu par un nombre d'yeux incalculable.

L'anneau fonctionne à double sens. Ou les anneaux. C'est elle qui portait le plus puissant. Le nôtre n'était qu'une imitation en toc.

La communication était une propriété accessoire de l'anneau de Salomon, vous vous en souviendrez. Sa fonction principale était de subjuguer les entités malveillantes, d'infléchir leurs actions au gré du porteur, d'imprimer des ordres, comme au fer chaud, sur leurs volontés.

Elle surprit l'esprit de Scarle/le mien/le nôtre (?) sous un ouragan d'émotions mêlées qui participaient à l'assaut lancé par cet ordre :

— Tuez-les tous !

Je crois que Brown fut le premier à sentir ce qui se passait parce qu'il alluma une torche.

Elle resta figée, paralysée par la lumière.

C'était une gargouille géante aux ailes irisées, armée d'antennes qui évoquaient des algues noires sur la crête d'une vague illuminée par un éclair.

C'est là sans doute ce qui nous a sauvés. En dépit de l'ordre lancé, Scarle et moi-même étions pétrifiés par le choc – le choc de voir la vérité que votre symbole avait dissimulée ; la mélodie était extirpée de notre esprit par la lumière, et, venant après l'éclair, le rugissement réitéré de l'ordre fut comme un coup de tonnerre.

— Tuez-les !

C'est alors que nous sommes devenus fous. Je voyais Scarle par mes yeux et à travers les vitraux de cathédrale de ses yeux à elle, et je me voyais à travers le même verre coloré en même temps que par les yeux de Scarle, et je/nous la voyais/voyions tous deux, et nous avons exécuté l'ordre.

Il y eut une fusillade et j'ai laissé tomber le tuyau d'un orgue géant qui jouait un air que j'aurais pu reconnaître si j'avais eu le temps d'écouter.

Le temps a passé, et un jour j’ai recouvré l’ouïe.

L’ordre a été exécuté conflictuellement. Malgré la fusion de nos deux esprits, celui de Scarle et le mien, cet ordre, « Tuez-les ! », avait affecté deux systèmes nerveux distincts, et c’est moi qui ai tiré le premier. Ce n’est pas plus compliqué, et pourtant je ne me rappelle pas l’avoir tué.

Je me suis effondré par épuisement psychique avant d’avoir pu en tuer d’autres ; ou peut-être est-ce la lumière qui a ralenti l’action de la reine, ou encore la mort soudaine de Scarle. Elle a perdu son contrôle, et elle s’est repliée de même que notre équipe, chaque camp emportant ses blessés.

Durant le peu de temps que nos esprits furent submergés, on trouvait un refuge contre la folie dans ces terriers de l’esprit que Hale avait creusés. C’est ainsi que je communiquais avec le complexe d’Œdipe lié à un lointain passé dans les rues de Fenster. Je me sentais tour à tour déprimé et plein de joie suivant que mes pères me battaient ou me donnaient un sucre d’orge, et toujours rempli d’amertume, et toujours dans la peau de Scarle, cherchant constamment à deviner ce que voulaient les autres pour savoir sur quel pied danser, cherchant constamment à les rendre semblables à moi-même, bien qu’exaspéré par leur culot ; et sans cesse, Lisa, j’évoquais ma mère et la treizième carte de l’Arcane majeure – le Moissonneur Osseux, la Mort – que je craignais plus que tout mais qu’il me fallait braver tous les jours pour devenir fort et indépendant.

Il m’a fallu plus d’un mois pour redevenir moi-même, mais un moi différent. Scarle, l’homme qui avait pris plaisir à voler sans se faire prendre, aurait été satisfait de son dernier larcin. Il m’avait volé une partie de mon esprit et m’avait laissé une portion du sien au passage. Il m’avait pris un peu de ma loyauté envers le Cercle et ses objectifs, et il

m’avait communiqué une sorte de tendance antisociale délibérée dont j’ai décidé de faire une vertu.

Je/nous sens/sentons que la reine des fourmis avait raison, que je/nous avais/avions raison après ce qui s’était passé à Malmson, et que le Temple repose sur une fondation de principes illégitimes, ses murs n’étant étayés qu’à un prix exorbitant – l’intégrité d’un millier de peuples étrangers. C’est pourquoi j’ai décidé de me rebeller. Le transfert m’en donne le moyen. Je suis maintenant un paraling à part entière, et le fait d’avoir rencontré votre image sur un monde appelé le Boucher m’a conféré la gamme complète des pouvoirs de l’anneau. Moi aussi, je puis imposer des actions, modifier des pensées, exiger des sentiments affectueux.

Haie m’a demandé :

— Avez-vous encore l’impression d’être Scarle ?

— Je *suis* Billy Scarle, ai-je répondu.

Et j’ai ajouté ces mots en même temps qu’ils sortaient de la bouche de Hale :

— Il est possible qu’il ait imprimé…

Ses yeux interrogateurs de Machiavel, tels des cercles noirs peints sur des cubes de glace, sondaient les miens.

— Je suis Billy Scarle, ai-je repris, tout autant que je suis moi-même. Scarle se cache au fond de mon esprit et se moque de la façade de moralité dont le Cercle habille les pirateries de la Terre. Et il précise qu’il a failli être lui-même exécuté pour avoir perpétré des actes similaires sur une petite échelle.

— Je me contrefiche de la politique et de ses objectifs, dit Hale, mais vous êtes une curiosité pour le psychiatre. Pareil phénomène ne se produit qu’une fois dans la vie d’un homme – un transfert parapsychique de traits de caractère et, qui plus est, de capacités. Nous allons écrire un article.

— Nous allons dîner, dis-je.

— Mais nous avons déjà mangé…

— La faible pesanteur de Luna permet l'ingestion de deux repas au lieu d'un – et nous sommes des costauds, des types qui ont assez d'estomac pour réaliser toutes sortes de choses, pas vrai ?

— Que voulez-vous dire ?

— Le roi Salomon avait un anneau, lui dis-je, et ce n'était pas seulement un instrument de communication. Il pouvait contraindre à l'obéissance tous les démons de la création ; et moi, Billy Searle, je porte cet anneau autour de mon esprit comme une ceinture de chasteté affective. Vous êtes dans le camp des démons, Hale. Tous les démons ne sont pas malveillants et certains peuvent être employés à construire le Temple convenablement. Je vous recrute pour répandre le dogme des Mansions Multiples, et y faire régner une fraternité interstellaire. Je vais vous subtiliser votre philosophie à la manière d'une pie voleuse et la remplacer par une autre.

Le sceau de Salomon était devenu un scalpel brûlant dans mon esprit et au bout d'un moment j'ai demandé :

— Qu'allons-nous manger au dîner ?

— Pourquoi pas des steaks ? a-t-il dit.

Voilà donc, Lisa, comment j'ai dîné et redîné la nuit dernière. (Je crois que c'était la nuit dernière ; je ne me suis pas encore réadapté au temps terrien.) J'ai donné au docteur Hale la certitude que j'étais entièrement remis de ma névrose scarlienne, et j'ai pris la première navette pour la Terre. La Terre remplit tout le hublot panoramique tandis que j'écris ces lignes, ma chérie, et qu'en mon esprit se presse une double série de souvenirs de vous… Je crois que Scarle vous aimait, pour autant qu'il fût capable d'aimer qui que ce fût, et je crois que je vous ai toujours aimée. Encore quelques heures, et je saurai lequel d'entre nous, éventuellement, a pu éveiller en vous des sentiments de même nature – cela lorsque nous parlerons du passé dans les pentagrammes sans paroles de notre profession. Je

désire vous enrôler dans notre croisade – je dis « enrôler » et non « initier ». Je crois avoir devant moi encore près d'un siècle de vie active. Avec votre aide précieuse je pourrais employer ce temps à changer l'esprit des hommes qui sont le cerveau de la Terre et l'âme de sa politique. Vous avez fait un si bon agent recruteur, et ce que dit Hale du charisme n'est pas sans fondement.

Si je tente d'agir seul, il se peut que je ne sois pas long à trébucher – mais dans un cas comme dans l'autre je veux absolument tenter ma chance – et si je vous soumets ma proposition et mon invitation dans cette longue lettre que je mettrai à la poste aussitôt après avoir atterri, c'est aussi pour vous dire ce que je ressens pour vous. Je surestime probablement le temps qui me sera alloué ; mais la perspective d'une vie courte et somptueuse employée à vendre des igloos sur Mercure n'est pas dépourvue d'attraits. Je crois que vous êtes fascinée, vous aussi, par l'Impossible. (Et rappelez-vous Troie.)

Et par conséquent je vais minuter l'envoi de mon courrier et mon déplacement de telle façon que lorsque vous parviendrez à ce point de ma lettre je ne serai séparé de vous que par quelques instants.

Je vous en prie, considérez le futur, et, je vous en prie, craignez-le. Dans quelques instants, vous aussi rencontrerez le Boucher. Il est probablement à votre porte actuellement, avec un anneau pour vous.

Ouvrez la porte et faites-le entrer.

Bons baisers
Salomon/Scarle

Salomon’s Ring
Traduction de Jean Bailhache.

LE JEU DE CENDRE ET DE SANG (1975)

Le texte suivant avait été prévu pour la revue Playboy *dans le cadre d'une série consacrée à la science-fiction à illustrer par Philippe-Druillet, avant que le projet ne soit abandonné et que la nouvelle de Roger Zelazny ne termine dans* Galaxy. *Il s'agit d'une petite œuvre cynique où l'existence humaine se voit réduite à une péripétie d'un jeu futile engagé par deux extraterrestres oisifs. Ce pessimisme humoristique, caractéristique d'un courant de la science-fiction depuis Fredric Brown, William Tenn et Robert Sheckley, s'est peu à peu raréfié des publications pour ne plus être défendu que par R.A. Lafferty. Zelazny nous montre ici qu'il aurait pu exceller dans le genre.*

Ils se laissèrent porter vers la Terre et se postèrent aux points troyens.

Ils considérèrent le monde, ses deux milliards et demi d'habitants, leurs cités, leur technologie.

Au bout d'un moment l'occupant du point avant parla : — Je suis satisfait.

Un long silence.

— Ça ira, dit l'autre, faisant monter du strontium 90.

Leurs attentions communiquèrent au-dessus de l'isotope.

— Allez-y, dit l'occupant du point arrière.

L'autre isola du Temps le strontium 90, établit des voies de passage entre les points antipodaux et dit à l'occupant du point arrière : — Choisissez.

— Celui-là.

L'autre débloqua la stase. Simultanément ils s'aperçurent que la première particule de désintégration radioactive s'échappait par la voie adverse.

— Je vous concède le point. Choisissez.

— Je suis Cendre, dit l’occupant du point avant. Trois coups chacun.

— Et je suis Sang, répondit l’autre. Trois coups. Bien reçu.

— Je choisis de commencer le premier.

Après s’être dégagés du flux temporel, ils considérèrent l’histoire du monde.

Alors Cendre, s’étant laissé tomber dans le paléolithique, souleva et mit à nu des gisements de métaux dans le sud de l’Europe.

— Coup numéro un terminé.

Sang réfléchit pendant un temps échappant au temps, puis se transporta au deuxième siècle avant Jésus-Christ ; là il provoqua des lésions graves dans les carotides de Marcus Porcius Caton alors qu’au sénat de Rome il était sur le point de réitérer la formule « *Carthago delenda est ».*

— Coup numéro un terminé.

Cendre s’introduisit dans le quatrième siècle de l’ère chrétienne et, pendant le sommeil de Julius Ambrosius, le lion de Mithra, lui injecta une bulle d’air dans le sang.

— Coup numéro deux terminé.

Sang se transporta au huitième siècle à Damas et infligea le même traitement à Abou Iskafar dans la pièce où il gravait des alphabets spiralés dans de petits blocs de bois dur.

— Coup numéro deux terminé.

Cendre contempla le jeu.

— Très subtil, ce coup.

— Merci.

— Mais insuffisant, je le crains. Regardez.

Cendre se rendit en Angleterre du dix-septième siècle et fit disparaître du laboratoire d’Isaac Newton, avant la fouille qui y fut effectuée le lendemain matin, toute trace des expériences chimiques interdites qui lui avaient coûté la vie.

— Coup numéro trois terminé.

— Bien joué. Mais je crois que je vous tiens.

Sang se rendit dans l’Angleterre du début du dix-neuvième siècle et élimina Charles Babbage.

— Coup numéro trois terminé.

Ils se reposèrent tous deux, étudiant le jeu.

— Prêt ? dit Sang.

— Oui.

Ils réintégrèrent le flux historique au point où ils l’avaient quitté.

Le déroulement fut instantané. C’était, au-dessous d’eux, comme le claquement d’un fouet.

Ils sortirent du flux une fois de plus pour étudier séparément les effets de leurs coups maintenant que le résultat général était connu. Voici ce qu’ils observèrent : Le sud de l’Europe est florissant. Rome a été fondée et l’accroissement de son pouvoir s’est opéré avec plusieurs siècles d’avance. La Grèce a été conquise avant qu’Athènes ne brille de tous ses feux. La mort de Caton l’Ancien a différé la dernière guerre punique. Carthage continue à se développer, étendant son empire loin vers l’est et le sud. La mort de Julius Ambrosius fait avorter le renouveau du culte de Mithra et le christianisme devient la religion officielle de Rome. Les Carthaginois étendent leur empire au Moyen-Orient. Le mithraïsme est leur religion d’État. Le conflit est retardé jusqu’au cinquième siècle. Carthage elle-même est détruite, la limite occidentale de son empire ramenée à Alexandrie. Cinquante ans plus tard, le pape lance une croisade. D’autres croisades lui succèdent assez régulièrement pendant cent vingt-cinq ans, ce qui a pour effet d’accentuer le démembrement de l’empire carthaginois tout en sapant la bureaucratie galopante d’Italie. Les combats se calment, cessent, une frontière est tracée, une dépression économique s’abat sur la région méditerranéenne. Les zones périphériques regimbent contre les impôts et la conscription, se révoltent. L’anarchie générale qui suit les guerres d’indépendance se résorbe en un âge sombre rappelant l’époque initiale d’avant les

manipulations temporelles. L'Asie Mineure est exclue du développement de l'imprimerie.

— Jusqu'à ce point, je vous ai fait pat, dit Sang.

— Oui, mais voyez ce qu'a fait Newton.

— Comment pouviez-vous le savoir ?

— Cela illustre la différence entre un bon joueur et un joueur inspiré. J'ai vu ses potentialités alors même qu'il gâchait son temps à faire de l'alchimie. Voyez ce qu'il a fait pour leur science à lui tout seul – tout ! Votre coup suivant a été une réplique trop tardive et trop molle.

— Oui. J'ai cru que je pourrais encore tuer leurs ordinateurs en détruisant le fondateur d'International Différence Machines, LTD.

Cendre rit sous cape.

— Ironie du sort. Au lieu d'un IDM 120, le Beagle avait à son bord un jeune naturaliste nommé Darwin.

Sang jeta un regard sur l'extrémité du flux, là où la poussière radioactive était éparpillée sur un globe sans vie.

— Mais ceci n'est pas l'œuvre de la science ni de la religion.

— Non, bien sûr, dit Cendre. Il faut frapper fort, tout est là.

— Vous avez eu de la chance. Je demande ma revanche.

— D'accord. Je vais jusqu'à vous laisser le choix : Sang ou Cendre.

— Je reste fidèle à Sang.

— Très bien. Le gagnant choisit de jouer le premier. Mes excuses.

Cendre se rendit dans la Rome du deuxième siècle et guérit Caton des lésions carotidiennes qui avaient provoqué une hémorragie cérébrale.

— Coup numéro un terminé.

Sang s'introduisit dans l'Allemagne orientale du seizième siècle et infligea des lésions identiques à l'assassin du Vatican qui avait tué Martin Luther.

— Coup numéro un terminé.

— Vous commencez bien loin votre jeu.

— Il faut frapper fort, tout est là.

— De plus en plus vrai. Très bien. Vous avez sauvé Luther. Je vais sauver Babbage. Mes excuses.

Au bout d’un instant instantané Cendre était de retour.

— Coup numéro deux terminé.

Sang étudia l’aire de jeu avec une concentration extrême.

— Très bien, dit-il.

Sang pénétra dans la salle du théâtre de Chevvy en 1865, le soir où un acteur mécontent avait tiré sur le président des États-Unis. Déviant délicatement la trajectoire de la balle, il lui fit atteindre sa cible.

— Coup numéro deux terminé.

— Je crois bien que vous bluffez, dit Cendre. Vous n’avez pas pu calculer toutes les incidences.

— Attendez et vous verrez.

Cendre examina intensément le terrain.

— D’accord. Vous avez tué un président. Je vais en sauver un ou tout au moins prolonger quelque peu son existence. Je veux que Woodrow Wilson voie la fondation de leur société des nations. La faire échouer, voilà qui aura plus d’impact que de l’empêcher de voir le jour. Et elle échouera. Mes excuses.

Cendre pénétra dans le vingtième siècle et effectua un travail de rafistolage sur l’homme à la mâchoire en pointe.

— Coup numéro trois terminé.

— Alors moi aussi, je vais en sauver un.

Sang s’introduisit plus avant dans le siècle et provoqua l’échec de Léon Nozdrev, l’homme qui avait assassiné Nikita Khrouchtchev.

— Coup numéro trois terminé.

— Alors prêt ?

— Prêt.

Ils réintégrèrent le flux. Le long fouet claque. Des bruits de radio bourdonnent autour d’eux. Des satellites tracent des orbites sur le globe. Un réseau d’autoroutes couvre les continents. Des villes poussières se dressent partout à la pointe du pouvoir. Les navires fendent les mers. Les avions à réaction glissent dans l’atmosphère. L’herbe pousse. Les oiseaux migrent. Les poissons mordillent.

Rire étouffé de Sang.

— Vous devez reconnaître que c’était très serré, dit Cendre.

— Comme vous disiez, il y a une différence entre un bon joueur et un joueur inspiré.

— Vous avez eu de la chance par-dessus le marché.

De nouveau Sang rit sous cape.

Ils considérèrent le monde, ses deux milliards et demi d’habitants, leurs villes, leur technologie…

Au bout d’un moment l’occupant du point avant reprit : — Si vous faisions la belle ?

— D’accord. Je suis Sang. Je joue le premier.

— Et je suis Cendre. Je vous suis.

The Game of Blood and Dust

Traduction de Jean Bailhache

CINQUIÈME PARTIE

CHRONIQUE DES CHEVALIERS ET AUTRES HÉROS D'OUTRE-TEMPS

LA ROUTE DE DILFAR (1965)

*En 1965, Roger Zelazny commença à écrire un cycle de nouvelles d'*heroïc fantasy *proche de l'inspiration d'un Michael Moorcock* (Elric le nécromancien, *1961). Il s'agissait des aventures de Dilvish le Damné, héros légendaire jeté par un magicien cruel dans les profondeurs de l'enfer, qui revient de l'horreur pour trouver rétribution et protéger son peuple. Un cheval métallique infatigable le menait au bout du monde dans des récits à l'imagination brillante. Puis, sans raison apparente, l'auteur se désintéressa de son héros avant d'avoir écrit le roman que l'on sentait prêt à jaillir et n'y revint qu'en 1979 – à la demande de ses admirateurs – avec deux livres publiés :* The changing Land *(1981, un roman) et* Dilvish, the Damned *(1982, un recueil de nouvelles). Pourtant le personnage de Dilvish est certainement un des plus attachants de Zelazny, et c'est pourquoi nous offrons ici à votre attention les deux plus anciennes nouvelles de la série qui précèdent « Les cloches de Shoredan » déjà parue dans la même collection* (la Citadelle écarlate, *anthologie de M. Duveau). Le premier texte s'ouvre sur une magnifique chevauchée dont on ne comprend pas encore la pleine signification...*

Lorsque Dilvish le Damné s'en vint de Portaroy, on tenta de l'arrêter à Qaran, puis à Tugado, puis à Maestar, Mycar et Bildesh. Cinq cavaliers l'avaient attendu sur la route de Dilfar ; et sitôt que l'un d'eux faiblissait, il était remplacé par un autre écuyer montant un cheval frais. Mais nul ne pouvait soutenir l'allure de Black, le cheval taillé dans l'acier, que le colonel de l'Est, disait-on, avait troqué contre une portion de son âme. Un jour et une nuit il avait chevauché pour distancer les armées en marche de Lylish, colonel de l'Ouest, car ses propres hommes gisaient sur les plaines vallonnées de Portaroy, raides et ensanglantés.

Lorsque Dilvish eut constaté qu'il était le dernier homme sur le lieu du massacre, il avait appelé Black à ses côtés, s'était hissé sur la selle qui faisait corps avec l'animal et lui avait crié de fuir. Galopant sur ses sabots luisants, Black avait franchi une ligne de piquiers, écartant leurs lances comme un blé qu'on traverse, leurs pointes de métal tintant contre la peau ténébreuse du cheval.

« À Dilfar ! » avait crié Dilvish, et Black, tournant à angle droit dans sa course, avait gravi le flanc d'une falaise où seules les chèvres peuvent aller.

Lorsque Dilvish parvint aux abords de Quaran, Black tourna la tête et lui dit :

— Grand colonel de l'Est, ils ont miné l'air, et aussi l'air en dessous de l'air, au moyen des étoiles de la mort.

— Peux-tu passer ? demanda Dilvish.

— Peut-être oui si nous prenons la route de poste.

— Alors hâtons-nous, c'est chose à tenter.

Les petits yeux d'argent venus de l'espace en dessous de l'espace et chargés de particules infernales de matière stellaire clignaient et miroitaient devant eux.

Ils quittèrent la route.

Ce fut sur la route de poste qu'un premier cavalier surgit de derrière un gros bloc de pierre et somma Dilvish de s'arrêter. Il avait un énorme cheval bai sans harnais.

— Arrête-toi, colonel de l'Est, dit-il. Tes guerriers sont décimés. Par-devers toi la route est semée de mort et gardée par les hommes de Lylish.

Mais Dilvish était passé impétueusement sans lui répondre. L'homme éperonna le cheval bai pour se lancer à sa poursuite.

Il le suivit toute la matinée en direction de Tugado, mais sa monture, tout écumante, finit par trébucher, précipitant le cavalier sur les rochers.

À Tugado, Dilvish vit sa route barrée par le cavalier de l'étalon rouge sang, qui lui décocha un trait de son arbalète.

Black se cabra de toute sa hauteur et le trait ricocha sur sa poitrine. Ses narines se dilatèrent et il en sortit un bruit semblable au cri d'un gros oiseau. D'un bond l'étalon de sang sauta de la chaussée pour retomber dans un champ.

Black partit ventre à terre, et le cavalier ennemi fit pivoter sa monture pour se lancer après lui.

La poursuite dura jusqu'au moment où le soleil atteignit le sommet de sa course ; alors le cheval rouge s'effondra comme une masse, à bout de souffle. Dilvish poursuivit sa route.

À Maestar la route était barrée au col de Reshth.

Un mur de rondins faisant deux fois la hauteur d'un homme obstruait l'étroit sentier.

« Saute », dit Dilvish, et Black décrivit dans l'air une courbe semblable à un arc-en-ciel de ténèbres, franchissant ainsi l'obstacle.

Devant lui, à la sortie du col, le cavalier de la jument blanche l'attendait.

Black poussa son cri derechef, mais sans ébranler la jument.

La lumière se reflétait sur le miroir des sabots d'acier de Black, et sa robe sans poils était bleutée sous le ciel de midi. Il ne ralentit pas l'allure, et le cavalier de la jument, voyant qu'il était entièrement fait de métal, recula et dégaina.

Dilvish sortit sa propre épée de son manteau et para au passage le coup qui l'eût décapité. Son ennemi le poursuivit en criant :

— Après les étoiles de la mort tu viens de franchir la barrière ici dressée, et pourtant tu ne parviendras jamais à Dilfar. Halte là ! Tu chevauches un esprit inférieur qui a revêtu la forme d'un cheval, mais tu seras arrêté à Mycar ou à Bildesh – peut-être avant.

Le Colonel de l'Est ne répondit pas et Black l'emporta à longues foulées légères.

— Tu as une monture qui jamais ne fatigue, lança l'ennemi, mais elle n'est pas à l'abri d'autres maléfices ! Livre-moi ton épée.

Dilvish rit, et son manteau devint une aile gonflée par le vent.

Avant le crépuscule la jument tomba à son tour et Dilivsh se trouva proche de Mycar.

Black s'arrêta soudain à l'approche du fleuve appelé Kethe. Dilvish s'agrippa à son coup pour n'être pas désarçonné.

— Le pont a disparu, dit Black, et je ne sais pas nager.

— Peux-tu franchir le fleuve ?

— Je ne sais pas, mon colonel. Il est large. Si je ne parviens pas à le franchir, nous ne pourrons jamais revenir à la surface. Profond est le lit de la Kethe.

Comme les hommes en embuscade surgissaient des arbres, certains à cheval et d'autres à pied, les fantassins étant armés de piques, Dilvish dit à Black : « Essaie ».

Et Black de partir aussitôt au grand galop, plus vite que ne peuvent courir les chevaux, et Dilvish de voir le monde tournoyer et culbuter autour de lui tandis qu'il s'agrippait à Black avec ses genoux et ses grandes mains couturées. Il poussa un cri alors qu'ils s'élevaient dans les airs.

Lorsqu'ils retombèrent sur l'autre rive, les sabots de Black s'enfoncèrent d'un empan dans le roc et Dilvish vacilla sur sa monture. Il resta en selle néanmoins, et Black dégagea ses sabots.

Se retournant pour observer la rive opposée, son maître vit leurs ennemis figés sur place, ébahis, regardant tour à tour le fleuve, puis Dilvish et Black.

À peine étaient-ils repartis que le cavalier du cheval pie accosta Dilvish et lui dit :

— Tu as peut-être tué trois chevaux à la tâche, mais nous t'arrêterons avant Bildesh. Rends-toi !

Dilvish et Black le distancèrent proprement et disparurent.

— Ils pensent que tu es un démon, ma chère monture, dit le cavalier.

Le cheval eut un rire étouffé.

— Mieux vaudrait peut-être qu'il en fût ainsi.

Ils chevauchèrent jusqu'au coucher du soleil, enfin le cheval pie tomba, son cavalier maudit les fugitifs, et ils continuèrent leur course.

À Bildesh les arbres se mirent à crouler.

— Un traquenard ! cria Dilvish.

Mais Black avait déjà commencé sa danse – esquiver, passer. Il se cabrait, puis bondissait sur ses pattes postérieures pour franchir un tronc qui chutait. Nouvelle esquive et nouveau saut victorieux. Puis deux troncs churent en même temps, un de chaque côté de la piste ; il recula d'un bond puis s'élança pour sauter ce double obstacle.

Il franchit ensuite deux fosses profondes, et une volée de flèches crépita sur ses flancs, dont l'une blessa Dilvish à la cuisse.

Le cinquième cavalier fondit sur eux. Son cheval, appelé Coucher-de-soleil, avait la teinte d'une pièce d'or fraîchement frappée, et l'écuyer était un tout jeune homme, léger, choisi comme tel pour mener la poursuite aussi loin qu'il le faudrait. Il portait une lance de mort qui se fracassa contre l'épaule de Black, lequel ne daigna même pas se retourner. Il poursuivit Dilvish et cria :

— Il y a beau temps que j'admire Dilvish, Colonel de l'Est, je ne désire donc pas sa mort. Je t'en prie, rends-toi à moi. Tu seras traité avec toute la courtoisie due à ton rang.

Dilvish rit alors et répondit :

— Nenni, mon garçon. Plutôt mourir que de me rendre à Lylish. En avant, Black !

Et Black redoubla de vitesse, et le garçon, couché sur l'encolure de Coucher-de-soleil, se lança à sa poursuite. Il portait une épée à son côté, mais il n'eut jamais la

possibilité d’en user. Son cheval courut toute la nuit, plus longtemps et sur une plus longue distance qu’aucun des autres poursuivants, mais lui aussi finit par s’effondrer alors que le ciel pâlissait à l’orient.

Comme il gisait à terre, s’efforçant de se relever, le jeune homme cria :

— Tu m’as échappé mais Lance causera ta chute !

Alors Dilvish, dit le Damné, chevaucha seul sur les collines dominant Dilfar pour mander son message à cette cité. Et bien qu’il montât le cheval d’acier nommé Black, il redoutait néanmoins de se mesurer avec Lance à l’Invicible Armure avant d’avoir pu mener à bout sa mission.

Alors qu’il s’était engagé sur la dernière descente de la piste, sa route fut barrée une dernière fois, par un homme revêtu d’une armure montant un cheval revêtu d’une armure. Ils fermaient complètement le passage, et bien que l’homme portât une visière, Dilvish savait que c’était Lance, le bras droit du Colonel de l’Ouest.

— Halte là, Dilvish ! cria-t-il. Tu ne passeras pas.

Lance était immobile telle une statue.

Dilvish fit arrêter Black et attendit.

— Je te somme de te rendre.

— Non.

— Alors je vais te tuer.

Dilvish dégaina.

Son ennemi se mit à rire.

— Ne sais-tu pas que mon armure est sans défaut ?

— Non, dit Dilvish.

— Très bien, dit Lance, ébauchant un rire étouffé. Nous sommes seuls ici, je t’en donne ma parole. Mets pied à terre. Je ferai de même. Essaie ta lame contre moi. Quand tu en auras constaté la futilité, tu auras la vie sauve. Tu es mon prisonnier.

Ils mirent pied à terre.

— Tu es blessé, dit Lance.

Dilvish, sans lui répondre, le sabra au cou avec l'espoir de rompre la jointure. Mais elle résista et le métal ne fut même pas éraflé pour témoigner du coup puissant qui aurait décapité un autre homme.

— Tu peux constater que mon armure est sans défaut. Elle a été forgée par les Salamandres elles-mêmes et trempée dans le sang de dix vierges.

Dilvish le sabra à la tête, puis décrivit lentement un cercle sur sa gauche, si bien que Lance en vint à tourner le dos au cheval d'acier nommé Black.

— À toi, Black ! cria Dilvish.

Alors Black se cabra bien haut sur ses pattes de derrière, puis se laissa retomber, ses sabots de devant pointés sur Lance.

L'homme nommé Lance se retourna vivement et les sabots de Black le frappèrent à la poitrine. Il tomba.

Deux marques brillantes s'étaient imprimées sur sa cuirasse.

Il gémissait faiblement sur le sol.

— Tu disais vrai, remarqua Dilvish, ta cuirasse est indestructible.

Lance poussa un nouveau gémissement.

— … Et je pourrais maintenant t'occire en glissant ma lame à travers la fente de ta visière. Mais je n'en ferai rien parce que je ne t'ai pas abattu loyalement. Quand tu t'en remettras, dis à Lylish que Dilfar sera prête pour sa venue. Il ferait mieux de s'en retourner.

— J'aurai un sac pour ta tête quand nous prendrons la ville, souffla Lance.

— Je te tuerai sur la plaine au pied de la ville, dit Dilvish.

Il se remit en selle et descendit la piste, abandonnant son ennemi à terre.

Tandis qu'ils s'éloignaient, Black lui dit :

— Lorsque tu le rencontreras, frappe sur les marques de mes sabots. Sa cuirasse cédera à cet endroit.

Lorsqu’il fut entré dans la ville, Dilvish se dirigea vers le palais sans parler aux hommes qui s’attroupaient autour de lui.

Il pénétra dans le palais et se présenta :

— Je suis Dilvish, Colonel de l’Est, et je suis venu annoncer que Portaroy est tombée aux mains de Lylish. Les armées du Colonel de l’Ouest font marche sur Dilfar et elles devraient être ici dans deux jours. Hâtez-vous de vous armer. Dilfar ne doit pas tomber.

— Qu’on sonne de la trompette, ordonna le roi, se levant brusquement de son trône, et qu’on rassemble les troupes. Nous devons nous préparer au combat.

Et, comme on sonnait de la trompette, Dilvish but un verre du bon vin rouge de Dilfar ; et tandis qu’on lui apportait viandes et miches de pain, il se prit à supputer de nouveau la résistance de l’armure de Lance ; il savait qu’il allait devoir éprouver une fois de plus son invincibilité.

Passage to Dilfar

Traduction de Jean Bailhache

THELINDE CHANTAIT (1965)

À l'occasion d'une chanson que répète sans la comprendre une jeune fille, au risque d'en subir les pires avanies, nous allons en apprendre plus sur Dilvish, son cheval Black, mais aussi sur le sorcier Jelerak dont le nom maudit effraie les plus grands et pousse le Damné sur les routes, vers sa vengeance ou la destruction finale. Les admirateurs de Jack des ombres et de Matt Carse trouveront ici beaucoup de l'atmosphère qui imprégnait le Maître des ombres *et* l'heroïc fantasy *de Leigh Brackett : le sens du merveilleux, intact jusque dans les années soixante.*

Au soir, de l'autre côté de la colline, sous une immense lune dorée, Thélinde chantait. Dans le vaste hall fantomatique de la haute forteresse Caer Devash, qui, tout entourée de pins et juchée sur la falaise, se mirait dans la rivière argentée qu'on nomme le Denesh, Mildin entendait la voix de sa fille et les paroles de sa chanson.

Robustes sont les hommes de Westrim,
Hardis sont les hommes de Westrim,
Mais Dilvish le damné s'en retourna
Et glaça le sang dans leurs veines.

Lorsqu'ils le poursuivirent depuis Portaroy
Jusqu'à Dilfar à l'est,
Il chevauchait une bête ramenée de l'enfer.
Un noir cheval d'acier.

Nul ne pouvait blesser ni tourner sa monture,
Le cheval que les hommes appellent, Black…
Car le Colonel avait acquis une grande sagesse
Grâce à la malédiction de Jelerak…

Mildin frémit et alla quérir son manteau chatoyant – car elle était maîtresse du Sabbat – et, le jetant sur ses épaules et le fixant à son cou avec la fuligineuse Pierre de Lune, se transforma en oiseau argenté et s'envola par la fenêtre, dominant de haut le Denesh.

Elle franchit la colline et rejoignit Thélinde, dont l'œil scrutait le Sud. Se posant sur la branche inférieure d'un arbre voisin, elle dit, par sa gorge d'oiseau :

— Cesse de chanter, mon enfant.

— Maman ! Qu'y a-t-il ? Pourquoi es-tu venue sous cette forme ailée ?

Elle avait de grands yeux ronds car ils variaient avec les phases de la lune, et sa chevelure avait le lustre argenté des Sorcières du Nord. Elle avait dix-sept ans, un corps souple et la passion du chant.

— Tu as chanté un nom qui ne doit pas être prononcé, fût-ce dans l'enceinte de notre forteresse, dit Mildin. Où as-tu appris cette chanson ?

— Je la tiens d'un être rencontré dans la caverne, répondit Thélinde, là où la rivière nommée Minuit forme un trou d'eau dans sa course souterraine.

— Qu'était-ce donc, cet être rencontré dans la caverne ?

— Il s'en est allé, répondit Thélinde. C'était un voyageur ténébreux, du genre Crapaud, je crois ; il prenait là quelque repos alors qu'il se rendait au Conseil des Bêtes.

— T'a-t-il instruite du sens de cette chanson ?

— Non, il m'a dit qu'elle était d'une venue récente et avait trait aux guerres qui se sont déroulées dans le Sud et l'Est.

— C'est vrai, dit Mildin, et le crapaud ne craint nullement de coasser cela car il est des ténèbres, donc sans importance aux yeux du Tout-Puissant. Mais toi, Thélinde, tu devrais être plus prudente. Tous ceux sur qui pèse le pouvoir, à moins d'être bien téméraires, évitent de prononcer ce nom qui commence par un J.

— Pourquoi donc ?

La forme argentée voltigea jusqu'au sol. Et Thélinde vit alors sa mère à ses côtés, grande et pâle au clair de lune. Les tresses de sa chevelure étaient torsadées sur sa tête pour former ce qu'on appelle une couronne de Sabbat.

— Viens donc avec moi dans mon manteau ; nous irons au Bassin de la Déesse à l'heure où les doigts de la lune, en caressent encore la surface, dit Mildin, et tu verras une chose que tu as chantée.

Elles descendirent la colline jusqu'au lieu où le ruisselet à peine ondoyant qui prend sa source en haut de la colline s'élargit en un bassin. Mildin s'agenouilla en silence sur son bord, puis, se penchant en avant, elle souffla sur la surface de l'onde. Ensuite elle appela Thélinde à ses côtés et elles fixèrent l'eau du bassin.

— Regarde maintenant le reflet de la lune. Regarde intensément. Écoute… Il y a bien longtemps, même à notre aune, il était une Maison qui fut rayée de la pairie de l'Est parce qu'on s'y était marié pendant plusieurs générations avec les elfes ; ce sont des hommes grands et beaux à voir, prompts à penser comme à agir ; et bien que leur race soit en réalité bien plus ancienne, les hommes en général ne reconnaissent pas la pairie des elfes. Dommage… Le dernier tenant de cette Maison, dépouillé de ses terres et de ses titres, tâta de nombreux métiers entre mer et montagne, pour finalement s'engager comme combattant lors des premières guerres contre l'Ouest, il y a de cela plusieurs siècles. C'est alors qu'il se distingua dans la grande bataille de Portaroy ; il délivra la ville des ennemis qui l'occupaient, ce qui lui valut le nom de Dilvish le Libérateur. Regarde ! L'image devient nette. C'est l'entrée de Dilvish dans Portaroy.

Et Thélinde fixait l'endroit du bassin où s'était formée une image.

Il était grand et plus brun que les elfes, avec des yeux rieurs où brillait la fierté du triomphe. Il chevauchait un

étalon brun, et son armure, bien que bosselée et éraflée, luisait au soleil du matin. Il marchait à la tête de ses troupes et les gens de Portaroy formaient la haie sur son passage et l'acclamaient, les femmes jetant des fleurs devant ses pas. Quand il fut enfin parvenu à la fontaine de la Grand-Place, il but le vin de la victoire. Les Anciens lui rendirent grâce et un grand banquet en plein air fut offert à leurs libérateurs.

— Il paraît être un homme de bien, dit Thélinde. Mais quelle grande épée il porte ! Elle lui descend jusqu'au haut des bottes.

— Oui, un espadon baptisé ce jour-là Libérateur. Et tu remarqueras que ses bottes sont faites de ce cuir d'elfe vert que les hommes ne peuvent se procurer – mais qu'ils reçoivent parfois en présent grâce à la faveur des Grands – et on dit qu'elles ne laissent pas de traces. Il est dommage qu'à une semaine de ce festin étalé à tes yeux, Libérateur ait été fracassé et Dilvish rayé du nombre des vivants.

— Mais il vit encore !

— Oui… il revit.

L'eau du bassin frémit et une nouvelle image s'y forma.

Une colline ténébreuse… Un homme vêtu d'un manteau à capuchon, entouré d'un cercle où brille une lueur rose… Une fille ligotée sur un autel de pierre… Une épée dans la dextre de l'homme, un bâton dans sa senestre.

Mildin sentit les doigts de sa fille s'agripper à son épaule.

— Qu'est-ce donc, maman ?

— C'est l'homme que tu ne dois jamais nommer.

— Que veut-il faire ?

— Un acte sombre requérant le sang d'une vierge. Il a attendu un temps immémorial pour que les astres reprennent les positions convenant à ce rite. Il a fait un long voyage pour parvenir à cet autel antique sur les collines qui dominent Portaroy, le lieu où cet acte doit être accompli.

— Vois comme les êtres sombres dansent autour du cercle – chauves-souris, revenants, feux follets – « Rien qu'une goutte », implorent-ils. Néanmoins ils ne touchent pas le Cercle.

— Non, bien sûr.

— Or, comme les flammes de cet unique brasier s'élèvent et que les astres viennent à occuper les positions correctes, il se prépare à lui ôter la vie.

— Je ne peux pas voir ça !

— Regarde, il le faut !

— C'est le Libérateur, Dilvish, qui arrive.

— Oui. À la manière des Grands, il est rare qu'il dorme. Il va se poster sur les collines qui dominent Portaroy, tout harnaché pour le combat. Car c'est là ce qu'on attend d'un libérateur.

— Il voit Jel… Il voit le Cercle ! Il avance !

— Oui, et il rompt le Cercle. Étant de sang noble, il sait que son immunité à la sorcellerie vaut dix fois celle d'un Homme. Mais il ne sait pas à qui est le Cercle qu'il a rompu. Néanmoins il n'est pas tué pour autant. Il est vrai qu'il est affaibli… vois comme il chancelle ! Tel est le pouvoir de cet Homme.

— Il frappe le sorcier de la main, le terrasse, renverse le brasier. Puis il se tourne vers la jeune fille pour la libérer.

Dans le bassin, l'ombre qui figurait le sorcier s'éleva de terre. Sa face était invisible, cachée par le capuchon, mais il leva son bâton bien haut. Soudain il sembla devenir démesurément grand, son bâton s'allongeant et se tortillant comme un serpent. Il tendit le bras et effleura la fille de la pointe du bâton.

Thélinde poussa un cri.

Elle voyait la jeune fille vieillir devant ses yeux. Son visage se ridait, ses cheveux blanchissaient, sa peau jaunissait et chacun de ses os saillait sous sa peau.

Finalement elle cessa de respirer mais le maléfice continua son œuvre. La forme gisant sur l'autel se

recroquevilla et il s’en éleva une poudre fine semblable à de la fumée.

Alors il n’y eut plus qu’un squelette sur la pierre.

Dilvish fit face au sorcier, brandissant son espadon Libérateur.

Mais comme il abattait l’arme, l’Être Sombre la toucha de son bâton et elle se fracassa, tombant à ses pieds. Dilvish avança d’un pas vers le sorcier.

Derechef le bâton jaillit et un pâle nuage lumineux dansa autour de la forme du Libérateur, puis se dissipa. Mais Dilvish était toujours là, immobile.

L’image s’évanouit.

— Qu’est-il arrivé ?

— L’Être Sombre, dit Mildin, a appelé sur lui une terrible malédiction contre laquelle même le sang noble de Dilvish ne le protégeait point. Vois.

Le jour éclairait la colline. Le squelette gisait sur l’autel. Le sorcier s’en était allé. Dilvish était seul, tout de marbre dans le couchant ; il était humecté de rosée matinale, et sa main droite était encore levée comme pour frapper un ennemi.

Vint ensuite un groupe de garçons qui longtemps regardèrent la scène, les yeux écarquillés. Puis ils regagnèrent la ville en courant pour dire ce qu’ils avaient vu. Les Anciens de Portaroy gravirent les collines et, considérant la statue comme un don des nombreux êtres bizarres qui passaient pour amis de leur Libérateur, ils la firent charroyer jusqu’à Portaroy, où elle fut dressée sur la Grand-Place à côté de la fontaine.

— Le sorcier l’avait changé en pierre.

— Oui, et il est resté là sur la Grand-Place pendant plus de deux siècles. Le poing levé contre les ennemis de la ville qu’il avait délivrée, il était son propre monument. Personne ne sut jamais ce qui lui était arrivé, mais, tandis que ses

amis humains vieillissaient, trépassaient, sa statue demeurait.

— … Et il dormait dans la pierre.

— Non, la malédiction de l'Être Sombre ne connaît pas pareille mansuétude. Tandis que son corps était pétrifié, tout harnaché pour le combat, son esprit fut banni dans un des gouffres les plus profonds de l'enfer que l'Être Sombre pût lui trouver.

— Oh ! …

— Le maléfice devait-il s'arrêter là, ou le Sang Noble prévalut-il dans l'adversité, ou encore un puissant allié de Dilvish apprit-il la vérité et finit-il par mener à bien sa libération, nul ne sait. Mais voici ce qui récemment advint alors que les armées de Lylish, Colonel de l'Ouest, déferlaient sur le pays.

Lentement la lune était parvenue au bord du bassin. Il en émergea une nouvelle image. Les hommes de Portaroy assemblés sur la Grand-Place, s'armaient et s'entraînaient pour préparer la défense de la ville. Ils étaient trop peu nombreux, mais ils semblaient résolus à vendre leur vie aussi chèrement que possible. Beaucoup d'entre eux regardaient ce matin-là la statue du Libérateur comme pour se remémorer une légende. Puis le soleil l'enveloppa de couleur, et elle bougea…

Pendant un quart d'heure, lentement, au prix, semblait-il, d'un gros effort, les membres changèrent de position. La foule assemblée sur la Place observait, et c'était à son tour d'être figée. Finalement Dilvish descendit de son socle et but à la fontaine.

Les gens l'entouraient et il se tourna vers eux.

— Ses yeux, maman ! Ils ont changé !

— Après ce qu'il a vu avec les yeux de l'âme, est-il étonnant que ceux du corps en gardent le reflet ?

L'image s'évanouit. La lune s'éloigna sur l'onde.

— Et il se procura quelque part un cheval qui n'était point un cheval, mais une bête d'acier à l'image d'un

cheval.

Pendant un moment une sombre forme galopante apparut sur le bassin.

— C’est Black, sa monture. Dilvish l’entraîna dans la bataille et, bien qu’il combattît aussi à pied, longuement, il repartit sur son dos, bien plus tard, seul survivant parmi les siens. Au cours des semaines précédant le combat il avait fort bien entraîné ses hommes, mais ils avaient succombé sous le nombre. Ils l’avaient nommé Colonel de l’Est pour faire pendant au titre que porte lord Lylish. Seul il fut épargné, mais les Seigneurs et les Anciens des autres villes de l’Est avaient maintenant pris les armes et eux aussi reconnaissaient le grade de Dilvish. En ce jour, m’a-t-on dit, il se tient devant les murs de Dilfar où, en combat singulier, il a tué Lance à l'Invicible Armure. Mais la lune est sur son déclin et l'eau s’assombrit.

— Mais le nom ? Pourquoi ne dois-je pas prononcer le nom de Jelerak ?

À ces mots un bruissement se fit entendre, et c’était comme de grandes ailes battant l'air ; la lune fut voilée par un nuage et une forme sombre se refléta dans les profondeurs du bassin.

Mildin cacha sa fille dans son manteau magique.

Le bruissement se fit plus sonore et une brume légère jaillit autour d’elles.

Mildin fit le signe de la lune et dit d’une voix douce :

— Arrière… au nom du Sabbat dont je suis la maîtresse, je te somme de t’en retourner. Regagne le lieu d’où tu viens. Nous ne voulons pas de tes ailes sombres au-dessus de Caer Devash.

Il y eut un courant d’air descendant, et une face plate sans expression plana juste au-dessus d’elles, comme tapie entre deux grandes ailes de chauve-souris. Les serres luisaient faiblement, d’un rouge semblable à celui du métal chauffé à la forge.

La bête décrivit des cercles autour d’elles ; Mildin resserra son manteau et leva la main.

— Par la Lune, notre mère sous toutes ses formes, je te somme de partir. Immédiatement ! Éloigne-toi de Caer Devash !

La bête se posa sur le sol à côté des deux femmes, mais le manteau de Mildin commença à rougeoyer et la pierre de lune s’embrasa d’une flamme laiteuse. La bête recula devant la lumière et se coula dans les brumes.

Puis la nuée s’entrouvrit, laissant passer un rai de lune – un seul et unique rayon qui toucha la créature.

Elle poussa un cri strident, tel un supplice, puis s’envola vers le sud-ouest.

Thélinde leva les yeux pour observer le visage de sa mère, qui paraissait soudain très las, vieilli.

— Que s’est-il passé ? demanda-t-elle.

— C’était un serviteur de l’Être Sombre. J’ai voulu te mettre en garde contre sa puissance en multipliant les images. Son nom est employé depuis si longtemps pour évoquer et assujettir les esprits funestes et les nuits ténébreuses qu’il en a acquis un pouvoir magique. Ils se précipitent tous vers celui qui a prononcé le Nom car, si c’était l’être qu’il désigne, Il pourrait s’irriter de leur lenteur. Si ce n’est pas lui, ils cherchent souvent à se venger de celui qui a eu l’audace de le nommer. On dit aussi que si le Nom est trop souvent prononcé par une seule et même personne, il en prend lui-même conscience et jette un sort au coupable. De toute façon il est imprudent de se promener en chantant de telles chansons.

— Je ne le ferai plus jamais. Comment un sorcier peut-il être aussi puissant ?

— Il est vieux comme les collines. Il faisait autrefois de la magie blanche, et puis il s’est adonné à la noire, ce qui le rend particulièrement malfaisant – tu sais, il est rare qu’ils se bonifient avec le temps – et on le tient maintenant pour un des trois plus puissants, peut-être le plus puissant, de

tous les sorciers de tous les royaumes de toutes les Terres. Il est toujours vivant et très fort bien que plusieurs siècles nous séparent de l'histoire que tu viens de voir. Mais il a ses problèmes, même lui.

— Comment est-ce possible ?

— Parce que Dilvish a ressuscité enfin, et je crois qu'il est quelque peu courroucé.

La lune sortit du nuage, et elle était énorme, ayant pris un ton fauve entre-temps.

Mildin et sa fille gravirent la colline pour gagner Caer Devash, qui, dans sa ceinture de pins, dominait de haut les eaux argentés du Denesh.

Thelinde's Song

Traduction de Jean Bailhache

LE DERNIER REMPART DE CAMELOT (1979)

« Le dernier rempart de Camelot » est une nouvelle assez récente qui correspond à la dernière manière de Roger Zelazny et à son intérêt pour la chevalerie depuis les Neuf Princes d'Ambre. *Partant du corpus de légendes sur les chevaliers de la Table Ronde, Zelazny va mettre en doute le processus d'idéalisation qui a conduit à organiser le cycle autour du Saint Graal : la valorisation du groupe et de son code d'honneur ; l'obéissance à des directives incompréhensibles ; la haine de la sexualité. Il va alors plus loin que J. Borman dans le film* Excalibur *et nous présente un Lancelot qui – après deux mille ans de réflexion – a appris enfin les dangers de la militance, face à un être qui n'a pas pu utiliser son temps de repos pour changer. Lancelot sera donc le dernier rempart de Camelot, prêt à protéger un siècle où les châteaux n'ont plus d'usage.*

Les trois malfrats qui l'arrêtèrent en cette nuit d'octobre à San Francisco n'avaient pas escompté grande résistance de la part du vieil homme, en dépit de sa grande taille. Il était bien habillé et ils n'en demandaient pas davantage.

L'un d'eux l'aborda la main tendue. Les deux autres se tenaient à quelques pas en arrière.

— Donne-moi ton portefeuille et ta montre, pépé, dit le truand. Ça t'épargnera des ennuis.

Le vieil homme étreignit sa canne, redressa les épaules, tournant la tête d'un mouvement vif qui fit flotter sa chevelure blanche, pour jauger l'adversaire.

— Pourquoi ne viens-tu pas les prendre ?

Le truand amorça un pas, mais ne put le terminer. Le vieil homme avait abattu sur lui sa canne d'un mouvement si prompt qu'elle était presque invisible. Il s'écroula, frappé à la tempe gauche.

Sur sa lancée le vieil homme, de sa main gauche, empoigna la canne par le milieu et la plongea dans le ventre de l'homme le plus proche. Puis, comme son adversaire se pliait en deux, il le harponna de la pointe de sa canne sous le menton, dans la partie tendre entre les mandibules. Enfin, en pleine chute, le truand fut gratifié d'un coup sur la nuque.

Le troisième homme s'était avancé et avait empoigné le vieillard par le bras. Lâchant sa canne, il saisit l'agresseur par le devant de sa chemise de la main gauche, sa ceinture de la main droite, le souleva au-dessus de sa tête et le projeta sur le mur du bâtiment à sa droite.

Il ajusta ses vêtements, se passa une main dans les cheveux et reprit sa canne. Il considéra un moment les trois corps gisant à terre, puis haussa les épaules et poursuivit sa route.

Il entendait rouler des véhicules sur sa gauche. Il prit à droite au prochain croisement. La lune apparut au-dessus des hautes maisons voisines. L'air était chargé des effluves de l'océan. Il avait plu récemment et le pavé luisait encore sous les réverbères. Il allait à pas lents, s'arrêtant de temps à autre pour examiner le contenu des devantures assombries.

Au bout d'une dizaine de minutes il atteignit une rue latérale plus animée qu'aucune des précédentes. Il y avait un drugstore encore ouvert au croisement, un petit restaurant plus loin et plusieurs devantures bien éclairées. Les passants étaient nombreux de l'autre côté de la voie. Un garçon à bicyclette passa en roue libre. Le vieil homme s'engagea dans cette rue, scrutant de ses yeux pâles tout ce qui s'offrait à sa vue.

Arrivé à la moitié du bloc d'immeubles, il vit une devanture crasseuse sur laquelle était peint le mot VOYANCES. Sous ce mot figuraient le contour d'une main et un éventail de cartes à jouer. La porte était ouverte ; il entra et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Une femme à la toilette

voyante, les cheveux noués derrière la tête par un foulard vert, était assise au fond de la pièce, fumant. Elle sourit lorsque leurs regards se rencontrèrent et se désigna elle-même d'un index crochu. Il lui rendit son sourire et se préparait à repartir, mais…

Il la regarda de nouveau. Qui lui rappelait-elle ? Il consulta sa montre.

Il entra dans la boutique et alla se planter devant la femme. Elle se leva. Elle était petite – un mètre cinquante au plus.

— Vous avez les yeux verts, observa-t-il. La plupart des bohémiennes ont des yeux de couleur sombre.

Elle haussa les épaules.

— Il faut se contenter de ce qu'on a dans la vie. Avez-vous un problème ?

— Accordez-moi un moment et j'en trouverai un, dit-il. Si je suis entré ici, c'est parce que vous me rappelez quelqu'un, et ça me poursuit… Je ne vois pas qui ça peut être.

— Venez au fond, dit-elle, et asseyez-vous. Nous allons causer.

Il acquiesça et la suivit dans une petite arrière-salle. Un tapis oriental usé jusqu'à la corde recouvrait le plancher près du guéridon auquel ils s'assirent. Des affichettes zodiacales et des posters psychédéliques de nature semi-religieuse ornaient les murs. Une boule de cristal reposait sur un support dans un coin du fond à côté d'un vase de fleurs coupées. À droite un chat brun foncé à poils longs dormait sur un canapé, derrière lequel bâillait une porte donnant accès à une autre pièce. Les seules sources d'éclairage étaient une lampe bon marché sur la table et une petite chandelle dans un bougeoir de plâtre sur un guéridon recouvert d'un châle.

Il se pencha pour étudier la physionomie de son hôtesse, puis hocha la tête et se cala dans son fauteuil.

Elle chassa une cendre d'une chiquenaude.

— Votre problème ? demanda-t-elle.

Il soupira.

— Oh, mon problème n’est pas de ceux que quiconque pourrait m’aider à résoudre. Écoutez, je pense que c’est une erreur de ma part d’être entré ici. Mais je vous paierai pour votre dérangement exactement comme pour une consultation. C’est combien ?

Il fit le geste de sortir son portefeuille, mais elle l’arrêta d’un geste.

— Est-ce que vous n’y croyez pas ? demanda-t-elle, scrutant le visage du vieil homme.

— Non, bien au contraire. Je suis tout disposé à croire à la magie, à la divination, à toutes sortes de charmes et d’incantations, angéliques et démoniaques. Mais…

— Mais pas si ça vient d’une personne qui croupit dans un pareil taudis ?

Il sourit.

— Je ne voulais pas vous offenser, dit-il.

Il entendit un sifflement insistant qui semblait venir de la pièce à côté.

— N’en parlons plus, dit-elle, mais mon eau bout. Je l’avais oubliée. Voulez-vous prendre le thé avec moi ? Les tasses sont lavées. C’est gratuit. Les affaires ne vont pas.

— D’accord.

Elle se leva et quitta la pièce.

Il jeta un coup d’œil à la porte sur le devant mais s’adossa confortablement, ses grandes mains aux veines bleues reposant sur les bras rembourrés du fauteuil. Puis il flaira quelque chose, les narines dilatées, la tête dressée, comme s’il reconnaissait un parfum à demi familier.

Elle revint avec le plateau, le posa sur le guéridon. Le chat remua, regarda le plateau les yeux mi-clos, s’étira, referma les yeux.

— De la crème et du sucre ?

— Oui, merci. Un morceau.

Elle plaça les deux tasses devant lui sur la table.

— Prenez une des tasses.

Il sourit et choisit celle qui était à sa gauche. Elle posa un cendrier au milieu de la table et regagna son fauteuil, mettant l'autre tasse devant elle.

— Ce n'était pas nécessaire, dit-il, posant ses mains sur la table.

Elle haussa les épaules.

— Vous ne me connaissez pas. Pourquoi me feriez-vous confiance ? Et vous avez probablement beaucoup d'argent sur vous.

Il la dévisagea de nouveau. Apparemment, elle avait allégé quelque peu son maquillage pendant qu'elle était dans la pièce du fond. La forme de la mâchoire… le front… Il détourna les yeux, prit une petite gorgée de thé.

— C'est du bon thé. Pas en sachet. Merci.

— Ainsi donc vous croyez à toute forme de magie, dit-elle, buvant à son tour.

— À certaines formes.

— Y a-t-il une raison spéciale à cela ?

— Leur efficacité.

— Par exemple ?

Il fit un geste vague de la main gauche.

— J'ai beaucoup voyagé. J'ai vu des choses étranges.

— Et vous n'avez pas de problèmes ?

Il eut un rire étouffé.

— Vous êtes toujours décidée à me donner une consultation ? Très bien. Je vais vous parler un peu de moi et vous révéler le souhait que je forme en ce moment même, et vous me direz s'il sera exaucé. D'accord ?

— J'écoute.

— Je suis acheteur pour une grande galerie d'art en Orient. Expert en matière d'objets anciens précieux. Je suis ici pour assister à une vente aux enchères de tels objets provenant du patrimoine d'un collectionneur privé. Je dois examiner les pièces demain. Naturellement, j'espère y

trouver une chose de valeur. Quelles sont mes chances à cet égard d'après vous ?

— Donnez-moi vos mains.

Il les tendit, paumes en dessus. Elle se pencha pour les examiner. Immédiatement, elle leva les yeux sur lui.

— Vous avez d'innombrables rascettes aux poignets !

— Vous semblez en avoir vous-même une bonne quantité.

Elle croisa un instant le regard du vieil homme, puis reporta son attention sur ses mains. Il remarqua qu'elle avait pâli sous ce qui lui restait de maquillage, et que sa respiration était devenue irrégulière.

— Non, dit-elle finalement en se reculant, vous n'allez pas trouver ici ce que vous cherchez.

Sa main tremblait légèrement tandis qu'elle levait sa tasse. Il fronça les sourcils.

— C'est pour blaguer, dit-il, que je vous ai posé cette question. Il n'y a pas de quoi se bouleverser. Je doutais d'ailleurs de trouver ce que je cherche vraiment.

Elle secoua la tête.

— Dites-moi votre nom.

— J'ai perdu mon accent, dit-il, mais je suis Français. Je m'appelle Dulac.

Elle le regarda dans les yeux et se mit à battre des paupières.

— Non, dit-elle. Non.

— Si, j'en ai peur. Et vous ?

— Madame La Fay. Je viens de repeindre mon enseigne. La peinture n'est pas encore sèche.

Il partit d'un rire qui s'étouffa aussitôt dans sa gorge.

— J'y suis… Je sais… qui… vous me rappelez.

— Vous aussi vous me rappeliez quelqu'un. Et maintenant moi aussi, je sais.

Ses yeux se gonflèrent de larmes. Son mascara coula.

— Ce n'est pas possible, dit-il, pas dans un pareil endroit.

— Mon très cher, dit-elle d’une voix douce.

Elle porta la main droite du vieil homme à ses lèvres, paraissant suffoquer un instant, puis poursuivit :

— J’avais cru être la dernière, et que vous étiez enterré à Joyous Gard. Je n’aurais jamais imaginé… Cet endroit ? ajouta-t-elle en désignant la pièce. Histoire de m’amuser, de passer le temps. L’attente…

Elle s’interrompit, baissa la main.

— Parlez-moi, dit-elle.

— L’attente ? L’attente de quoi ?

— De la paix, dit-elle. C’est le pouvoir de mon art qui m’a maintenue ici-bas tant de longues années. Mais vous ? Comment avez-vous fait ?

— Moi…

Il prit une gorgée de thé, promena ses regards sur la pièce.

— Je ne sais pas par où commencer, dit-il. J’ai survécu aux batailles finales, j’ai vu le royaume coupé en deux. Impuissant, j’ai fini par quitter l’Angleterre. J’ai erré, offrant mes services à de nombreuses cours, puis, après avoir changé de nom à maintes reprises, j’ai constaté que je ne vieillissais pas ; ou que je ne vieillissais que très, très lentement. Je suis allé en Inde, en Chine. J’ai servi pendant les Croisades. Je suis allé partout. Je me suis entretenu avec des magiciens et des mystiques – charlatans pour la plupart, quelques-uns doués du pouvoir, aucun n’ayant la stature de Merlin – et ce que j’en étais venu à croire m’a été confirmé par l’un d’entre eux, et c’était pourtant un homme plus qu’à moitié charlatan…

Il s’interrompit et termina son thé.

— Vous êtes sûre de vouloir entendre toute l’histoire ? demanda-t-il.

— Oui, je veux l’entendre. Mais je vais d’abord vous rapporter du thé.

Elle revint avec le thé. Elle alluma une cigarette et se cala dans son fauteuil.

— Continuez.

— J’ai décidé que c’était… le péché que j’avais commis, dit-il, avec… la Reine.

— Je ne comprends pas.

— J’ai trahi mon Suzerain, qui était aussi mon ami, et nulle trahison ne pouvait lui porter un coup plus cruel. Mon amour l’a emporté sur l’amitié et la loyauté – et même aujourd’hui il l’emporte encore. Je ne puis me repentir, je ne puis donc être pardonné. Nous vivions des temps étranges, magiques, en un pays promis à un prestige mythique. Le royaume était alors le champ d’action de puissances, de forces qui ont maintenant délaissé la terre. Comment et pourquoi, je ne sais. Mais vous savez que c’est vrai. Et moi, d’une certaine manière, je fais corps avec ces choses qui ne sont plus, et les lois qui gouvernent mon existence ne sont pas les lois naturelles de notre monde. Je crois que je ne puis mourir, que mon sort – ma punition – est d’errer par le monde jusqu’à ce que j’aie mené la Quête à son terme. Je crois que je ne connaîtrai de repos que le jour où j’aurai trouvé le Saint-Graal. Giuseppe Balsamo, avant d’être connu sous le nom de Cagliostro, a entrevu cela et m’en a dit exactement ce que j’en avais pensé ; pourtant je ne lui en avais jamais soufflé mot. C’est ainsi que j’ai parcouru et parcours le monde en vue de ma quête. Non plus maintenant en qualité de chevalier ou de soldat, mais comme expert. J’ai visité presque tous les musées du monde, examiné toutes les grandes collections privées. Jusqu’à ce jour le Graal m’a échappé.

— Vous êtes vraiment un peu vieux à présent pour vous battre.

Il grogna.

— Je n’ai jamais perdu, dit-il tout sec. En dix siècles je n’ai jamais été vaincu lorsque j’ai dû me battre. J’ai vieilli, c’est vrai, mais la moindre menace me restitue intégralement ma force d’antan. Hélas, où que je cherche, où que je me batte, je n’ai jamais découvert ce qu’il me faut

trouver. Je sens que je ne suis pas pardonné, ce qui me condamne, tel le Juif Errant, à vagabonder jusqu'à la fin du monde.

Elle baissa la tête.

— … Et vous dites que je ne vais pas le trouver demain ?

— Vous ne le trouverez jamais, dit-elle d'une voix douce.

— Vous avez vu ça dans ma main ?

Elle fit non de la tête.

— Votre histoire est captivante et votre théorie originale ; dit-elle, mais Cagliostro était un parfait charlatan, futé au demeurant : vous avez dû vous trahir de quelque façon et le mettre sur la voie. Mais il avait tort. Je dis que vous ne trouverez jamais, mais non parce que vous en êtes indigne et que vous n'avez pas été pardonné. Non, absolument pas. On ne vit jamais homme plus loyal que vous. Ne savez-vous pas qu'Arthur vous a pardonné ? C'était un mariage de convenance comme il s'en pratiquait si souvent, vous le savez. Vous avez donné à votre amante ce qu'il ne pouvait lui donner. Il n'y avait là que tendresse. Il a compris. Le seul pardon qui vous manque, celui qui vous a été refusé durant toutes ces longues années, c'est le vôtre. Non, vous ne subissez pas un sort funeste. Ce sont vos propres sentiments qui vous ont conduit à assumer une quête impossible, l'équivalent d'un total refus de pardon. Mais c'est sur une fausse piste que vous avez enduré des siècles de souffrance.

Lorsqu'elle leva les yeux, elle vit que ceux du vieil homme étaient durs comme des éclats de glace ou des gemmes. Mais elle soutint son regard et poursuivit :

— Il n'existe pas, il n'existait pas en ce temps, et il n'a probablement jamais existé de Saint-Graal.

— Mais je l'ai vu, dit-il, le jour où il a circulé dans la salle de la Table Ronde. Nous l'avons tous vu.

— Vous avez cru le voir. Il m'en coûte de détruire une illusion qui a triomphé de toutes épreuves du temps, mais il le faut, je suis désolée. Le royaume était alors en

effervescence, vous vous en souviendrez. Les chevaliers rongeaient leur frein et se désintéressaient de la communauté. En un an – six mois peut-être – tout se serait effondré, tout ce qu'Arthur s'était acharné à construire. Il savait que plus longtemps Camelot tiendrait, plus longtemps son nom se perpétuerait, plus ses idéaux s'en trouveraient affermis. Alors il prit une décision – purement politique. Il fallait trouver quelque chose pour cimenter le royaume. Il fit appel à Merlin, déjà à moitié fou et pourtant assez perspicace pour voir ce qu'il fallait et pour le susciter. La Quête était née. Les pouvoirs de Merlin créèrent l'illusion que vous avez vue ce jour-là. C'était un mensonge, oui. Mais un glorieux mensonge. Et par la suite il a servi à vous unir tous en une fraternité au nom de la justice et de l'amour. Il est entré dans la littérature, a glorifié la noblesse d'âme et les plus hautes valeurs de notre culture. Il a rempli son rôle. Mais… en réalité… jamais… il n'a existé. Vous avez poursuivi une chimère. Je suis désolée, Lancelot, mais je n'ai aucune raison de vous mentir. Je m'y connais en fait de magie, et ce que j'ai vu ce jour-là, c'est bien de la magie. C'est ainsi que les choses se sont passées.

Il resta longtemps silencieux. Puis éclata de rire.

— Vous avez réponse à tout, dit-il. Je pourrais presque vous croire si vous pouviez seulement me dire encore une chose. Pourquoi suis-je ici ? Pour quelle raison ? Par quel pouvoir ? Comment se fait-il que j'ai été maintenu en vie pendant la moitié de l'ère chrétienne alors que les autres vieillissent et meurent en quelques années ? Pouvez-vous me révéler maintenant ce que Cagliostro ne pouvait me dire ?

— Oui, dit-elle, je crois que j'en suis capable.

Il se leva et commença à arpenter la pièce. Le chat, effrayé, sauta du canapé pour se réfugier dans la chambre de derrière. Le vieil homme se baissa pour attraper sa canne. Il se dirigea vers la porte.

— Je pense que ça valait la peine d’attendre un millier d’années pour vous voir céder à la peur, dit-elle.

Il s’arrêta.

— Vous êtes injuste, répondit-il.

— Je le sais. À présent voulez-vous venir vous rasseoir.

Il s’exécuta, redevenu souriant.

— Dites-moi : comment voyez-vous ça ?

— C’est sur vous que Merlin a jeté son dernier charme, voilà comment je vois ça.

— Merlin ? Moi ? Pourquoi ?

— On raconte que Nimue, entraînée dans les bois par le vieux bouc, a dû employer contre lui un de ses propres charmes pour se défendre – un charme qui l’a endormi pour toujours en un coin perdu. S’il s’agit bien du sort magique auquel je pense, alors cette rumeur contient une part d’inexactitude. Pas de contre-charme, c’est vrai, mais l’effet de l’enchantement ne doit pas être un sommeil éternel : Merlin doit se réveiller au bout d’un millénaire environ. J’ai idée que son dernier acte conscient de magicien avant de s’endormir a été de faire en sorte que vous soyez à sa disposition à son retour.

— Admettons, mais pourquoi aurait-il besoin de moi ? Pourquoi me voudrait-il auprès de lui ?

— Si je devais voyager dans un temps inconnu, je serais heureuse d’y trouver un allié une fois que j’y serais parvenu. Et si j’avais le choix, je voudrais que ce soit le plus grand champion du jour.

— Merlin, dit-il songeur. Il n’est pas impossible que vous disiez vrai. Excusez-moi, mais vous venez de chambouler toute une existence du début jusqu’à la fin. Si vous dites vrai…

— J’en suis certaine.

— Si vous dites vrai… Un millénaire, dites-vous ?

— À peu près.

— Alors le moment est venu, où presque.

— Je sais. Je ne crois pas que ce soit un hasard si nous nous sommes rencontrés ce soir. Vous êtes destiné à le rencontrer lui-même à son réveil, qui ne saurait tarder. Mais il était écrit que vous deviez d'abord tomber sur moi afin d'être prévenu.

— Prévenu ? Prévenu de quoi ?

— Il est fou, Lancelot. Nous avons été nombreux à éprouver un grand soulagement lorsqu'il a disparu. Si des conflits n'avaient pas finalement coupé le royaume en deux, c'est sans doute par sa faute qu'il aurait été démembré.

— J'ai peine à vous croire. Ce fut toujours un homme étrange – mais qui peut se flatter de bien comprendre un sorcier ? – et à la fin de sa vie, effectivement, il paraissait à moitié dérangé pour le moins. Mais il ne m'a jamais fait l'effet d'un homme malfaisant.

— Et il ne l'était pas. Sa morale était la plus dangereuse de toutes. C'était un idéaliste qui manquait de jugement. En un temps et un lieu plus primitifs, et avec un instrument serviable comme Arthur, il a pu créer une légende. Aujourd'hui, en un siècle d'armements démentiels, il pourrait, disposant du chef qu'il faut pour lui tirer les marrons du feu, déclencher une catastrophe mondiale. Il verrait une injustice quelque part, et il forcerait son homme à tout faire pour la corriger. Cela au nom du même noble idéal qu'il a toujours servi et avant de pouvoir en évaluer les conséquences. Ce serait inévitable… même s'il était sain d'esprit. Il n'a aucune notion des relations internationales modernes.

— Que faire ? Quel est mon rôle dans toute cette affaire ?

— Je pense que vous devriez regagner l'Angleterre pour être présent à son réveil, pour voir ce qu'il veut exactement, pour essayer de le raisonner.

— Je ne sais pas… Comment faire pour le trouver ?

— Vous m'avez bien trouvée. À l'heure voulue vous serez à l'endroit voulu. J'en suis certaine. C'est écrit, ce sera

même probablement un effet de son charme. Cherchez-le. Mais ne lui faites pas confiance.

— Je ne sais pas, Morgane, dit-il, regardant le mur sans le voir. Je ne sais pas.

— Vous avez attendu tout ce temps, et vous vous dérobez maintenant que tout est sur le point de se dénouer ?

— Vous avez raison – en tout cas sur ce point.

Il joignit les mains, les leva, y appuya son menton.

— Que ferais-je s'il revenait vraiment ? Je n'en sais rien. Essayer de le raisonner, oui. Avez-vous un autre conseil à me donner ?

— Être là, c'est tout.

— Vous avez étudié ma main. Vous avez le don. Qu'avez-vous vu ?

Elle tourna la tête.

— Il y a incertitude, dit-elle.

La nuit il rêva des temps lointains comme cela lui arrivait parfois. Ils étaient assis autour de la grande Table, comme en ce jour-là. Gauvin était là, Perceval aussi. Galahad… souvenir cruel. C'était une journée différente des autres. Il y avait de l'électricité dans l'air, la tension qui précède l'orage. Merlin se tenait à l'extrémité de la salle ; les mains enfouies dans les manches de sa longue robe ; cheveux et barbe hirsutes, blancs comme neige, yeux pâles fixés sur… sur quoi, nul n'aurait su le dire.

Au bout d'un temps échappant au temps, une lueur rougeâtre apparaissait près de la porte. Tous les regards se tournaient vers elle. Son éclat s'avivait tandis qu'elle circulait lentement dans la salle. C'était une lumière sans contours définis. De suaves parfums et des bribes d'une douce mélodie flottaient dans l'air. Peu à peu une forme se dessinait au centre de la lueur – l'image d'un calice.

Il se sentait soulevé et suivait cette image dans sa lente progression d'un bout à l'autre de la grande salle ;

l’approchant silencieusement et délibérément, un peu comme s’il se déplaçait sous l’eau.

… Tendant la main pour s’en saisir.

Ayant pénétré le cercle lumineux et visant son centre, sa main approchait la coupe devenue flamboyante et passait au travers…

Aussitôt la lumière pâlissait. Les contours du calice devenaient flous et il se désagrégeait, s’estompant jusqu’à disparaître.

Un bruit, comme un roulement, retentissait en de multiples échos dans la salle. Un bruit de rires.

Il se tournait vers ses compagnons. Assis autour de la table, ils l’observaient en riant. Merlin lui-même trouvait moyen de rire sous cape.

Soudain, brandissant sa large épée, il s’avançait à grands pas vers la Table. Les chevaliers qui étaient à sa portée se dérobaient tandis qu’il abattait son arme d’un coup violent.

La Table se fendait en deux et s’écroulait. La salle tremblait sous le choc.

Ce tremblement persistait. Des pierres se détachaient des murs. Une poutre tombait. Il levait le bras.

Tout le château commençait à s’écrouler autour de lui mais les rires n’en continuaient pas moins.

Il se réveilla tout en sueur et resta immobile un long moment. Le matin il prit un billet pour Londres.

Ce soir-là, comme il marchait la canne à la main, il fut soudain accompagné par deux des trois bruits que produisent les éléments du monde. Il parcourait à pied la Cornouailles depuis une douzaine de jours sans trouver d’indices de ce qu’il cherchait. Il s’était donné deux jours de plus avant de s’avouer vaincu et de quitter la région.

Assailli par le vent et la pluie, il forçait le pas. Les étoiles, à peine apparues, étaient étouffées par des masses de nuages, et des nappes de brouillard, ombres spectrales,

poussaient de chaque côté comme des champignons. Il marchait sous les arbres, s'arrêtait, repartait.

— Je n'aurais pas dû rester dehors aussi tard, murmura-t-il.

Et il ajouta après plusieurs arrêts : « *Nel mezzo del cammin di nostra vita mi ritrovai per una selva oscura, che la diritta via era smarrita.* » Puis, faisant halte sous un arbre, il rit dans sa barbe.

Il ne pleuvait pas fort. Ce n'était plus qu'une bruine ténue. Une tache lumineuse à faible hauteur indiquait l'emplacement de la lune voilée. Il s'essuya le visage et remonta son col ; prit un instant pour étudier la position de la lune. Au bout d'un moment il bifurqua à droite. Il entendait au loin un faible roulement de tonnerre.

Le brouillard allait s'épaississant autour de lui. Des feuilles détrempées giclaient sous ses pas. Un animal dont il ne put évaluer la taille jaillit d'un bouquet d'arbustes près d'un amas rocheux et détala dans la nuit.

Cinq minutes… dix… Il pesta en sourdine. La pluie avait redoublé. Ce rocher, l'avait-il déjà vu ?

Il avait décrit un cercle complet. Aucune direction ne l'attirait plus qu'une autre. Il en choisit une au hasard et reprit sa marche.

Puis, dans le lointain, il distingua une étincelle, une lueur, une lumière vacillante. Elle disparaissait et réapparaissait périodiquement au gré de ses mouvements. Il se dirigea vers elle. Au bout d'environ trente secondes, elle avait encore disparu mais il continua, au jugé, dans sa direction. Il entendit un autre roulement de tonnerre, plus fort cette fois.

Il en était venu à penser que ce n'avait été qu'une illusion ou un phénomène éphémère de la nature lorsqu'il se produisit quelque chose de nouveau dans la même direction : un mouvement, celui d'une ombre-dans-une-ombre, qui avançait lentement au pied d'un grand arbre. Il ralentit, s'approchant avec précaution.

Là !

Une forme se détacha d’une zone d’ombre devant lui à sa gauche. D’apparence humaine, elle se déplaçait d’un pas lent et lourd en faisant craquer sous elle le sol de la forêt. Un rayon de lune égaré l’effleura ; dans l’air chargé d’humidité elle paraissait jaune, avec le poli du métal.

Il s’arrêta. Ce qu’il venait de voir sur son chemin, c’était, semblait-il, un chevalier armé de pied en cap. Il n’avait pas vu pareil spectacle depuis une éternité. Il secoua la tête et écarquilla les yeux.

La forme humaine s’était arrêtée, elle aussi. De la main droite elle lui fit signe de venir, puis fit demi-tour et repartit. Il hésita un instant, puis la suivit.

Elle prit à gauche, sur un sentier traître, rocheux et glissant, descendant en pente douce. Il s’aidait maintenant de sa canne pour assurer sa marche. Il réussit même à gagner du terrain sur la forme en armure qui avançait d’un pas régulier, cela au point d’entendre clairement le bruit métallique qu’elle faisait en marchant.

Puis elle disparut avalée par des ténèbres plus épaisses encore.

Il parvint à l’endroit où elle s’était évanouie. Il se trouvait à l’abri d’une grande masse rocheuse, qu’il explora de sa canne.

Il tapota méthodiquement la surface qui se présentait à lui, jusqu’au moment où la canne s’enfonça. Il la suivit.

Une ouverture s’offrait à lui, une crevasse. Il dut se tourner de côté pour y pénétrer mais à ce moment il vit briller de tout son éclat, pendant quelques secondes, la lumière déjà entrevue.

Le passage en pente descendante qu’il suivait s’élargit et s’incurva en épingle à cheveux. Il s’arrêta à plusieurs reprises pour écouter, mais sans entendre autre chose que sa propre respiration.

Sortant son mouchoir, il s’en essuya soigneusement le visage et les mains. Il le passa sur son manteau pour en

enlever l’humidité, rabaissa son col. Il racla la boue et les feuilles qui souillaient ses chaussures. Il ajusta ses vêtements. Puis, d’un pas assuré, il prit un dernier tournant et entra dans la grotte ; elle était éclairée par une petite lampe à pétrole que soutenaient trois chaînes délicates, le plafond étant dans les ténèbres. Le chevalier jaune se tenait contre le mur du fond. Sur une natte de crin végétal recouvrant un socle de pierre placé juste au-dessous de la lampe, reposait un vieillard en haillons. Sa face barbue était à demi masquée par des ombres.

Lancelot s’approcha du vieillard. Il vit alors que les yeux sombres usés par l’âge étaient ouverts.

— Merlin ? murmura-t-il.

Il entendit un faible sifflement, et comme un léger croassement. En ayant décelé la source, il se pencha plus près du vieil homme.

— L’élixir… Dans la roche argileuse… sur le rebord… au fond, murmura la voix rocailleuse.

Il se mit en quête d’un rebord, d’un récipient.

— Savez-vous où c’est ? demanda-t-il au chevalier jaune.

Ce dernier resta muet, figé comme une pièce de musée. Il lui tourna le dos et poursuivit ses recherches. Au bout d’un moment il repéra l’endroit. Plutôt qu’un rebord, c’était une niche creusée dans le mur, enveloppée d’ombre. Du bout des doigts il palpa les contours du récipient et le souleva doucement. Un liquide s’y agitait. Il en essuya le bord sur sa manche, une fois revenu à la zone éclairée. Le vent s’engouffrait dans l’entrée de la grotte avec un sifflement, et il croyait sentir la faible vibration du tonnerre.

Glissant une main sous les épaules du vieillard, il le souleva. Le regard de Merlin, semblait-il, n’était pas encore accommodé. Il lui mouilla les lèvres avec le liquide. Le vieillard les lécha, puis, au bout de quelque temps, ouvrit la bouche. Lancelot lui administra la potion par petites gorgées espacées.

Merlin lui fit signe de le recoucher et Lancelot s’exécuta. Il jeta encore un coup d’œil sur l’armure jaune, mais elle n’avait pas bougé pendant tout ce temps. Il reporta son attention sur l’enchanteur et vit dans ses yeux une lueur nouvelle ; le vieillard l’étudiait avec l’ébauche d’un sourire.

— Ça va mieux ?

Merlin fit oui de la tête. Au bout d’une minute ses joues se teintèrent. Il se souleva sur le coude pour s’asseoir et prit le cruchon. Il le porta à ses lèvres et but à grandes gorgées.

Il resta assis immobile quelques minutes. Ses mains décharnées, auxquelles la lueur de la bougie donnait un aspect cireux, devinrent plus colorées, plus pleines. Ses épaules se redressèrent. Il posa la cruche sur le lit à côté de lui, étendit les bras. La première fois ses articulations craquèrent, mais non la seconde fois. Il sortit ses jambes du lit et, lentement, se mit debout. Il avait une bonne tête de moins que Lancelot.

— Le tour est joué, dit-il, sondant les ténèbres de la grotte. Naturellement, il s’est passé bien des choses…

— Il s’est passé bien des choses, répondit Lancelot.

— Tu as vécu tout cela. Dis-moi, le monde est-il devenu meilleur ou pire qu’au temps jadis ?

— Meilleur à certains égards, pire à d’autres égards ; différent.

— Meilleur en quel sens ?

— On s’est ingénié à rendre la vie plus facile, et la somme des connaissances humaines s’est accrue considérablement.

— Pire en quel sens ?

— Le monde est beaucoup plus peuplé. En conséquence il y a beaucoup plus de victimes de la pauvreté, de la maladie, de l’ignorance. Le monde lui-même a subi de graves dégradations du fait de la pollution et autres atteintes à l’équilibre naturel.

— Des guerres ?

— On se bat toujours quelque part.

— Ils ont besoin d’aide.

— Peut-être. Ce n’est pas sûr.

Merlin se retourna et le regarda dans les yeux.

— Que veux-tu dire ?

— Les gens n’ont pas changé. Ils sont aussi rationnels – et irrationnels – qu’au temps jadis. Ils sont aussi moraux et respectueux de la loi – et aussi peu – que jamais. Je crois que l’acquisition de tant de connaissances nouvelles, le développement de tant de situations nouvelles n’ont pas modifié fondamentalement la nature de l’homme pendant votre sommeil. Vous n’y changerez rien, quoi que vous fassiez. Peut-être arriverez-vous à modifier certains aspects de l’époque actuelle, mais serait-il vraiment opportun d’intervenir ? Il s’est créé aujourd’hui une telle interdépendance de toutes choses que vous-même seriez incapable de prévoir toutes les conséquences de vos initiatives. Vous pourriez faire plus de mal que de bien ; et quoi que vous fassiez, la nature de l’homme demeurera inchangée.

— Je ne te reconnais pas, Lance. Tu n’étais pas homme à philosopher au temps jadis.

— J’ai eu beaucoup de temps pour réfléchir.

— Et moi pour rêver. La guerre est ton métier, Lance. Ne cherche pas autre chose.

— J’ai abandonné ça depuis longtemps.

— Alors que fais-tu maintenant ?

— Je suis expert en objets d’art.

Merlin se tourna, but de nouveau. Il semblait irradier une énergie farouche lorsqu’il se retourna.

— Et ton serment de redresser les torts, de punir les méchants ?

— Plus j’ai vécu, plus il m’a été difficile de déterminer ce qui est un tort et qui est méchant. Si vous m’éclairez à cet égard, peut-être pourrai-je reprendre le collier.

— Galahad ne m’aurait jamais parlé sur ce ton.

— Galahad était jeune, naïf, confiant. Ne me parle pas de mon fils.

— Lancelot, Lancelot, lui dit Merlin en posant la main sur son bras. Pourquoi cette amertume envers un vieil ami qui n'a rien fait depuis mille ans ?

— Je voulais jouer cartes sur table. Je craignais de vous voir envisager quelque action irréversible susceptible de modifier de manière fatale l'équilibre des pouvoirs dans le monde. Je veux que vous sachiez que je refuserais d'y participer.

— Reconnais que tu ne sais pas ce que je pourrais faire, de quoi je suis capable.

— Volontiers. C'est pourquoi je vous crains. Que voulez-vous faire au juste ?

— Rien, pour commencer... Je me contenterai de regarder autour de moi, de constater par moi-même certains des changements dont tu m'as parlé. Ensuite je déciderai quels sont les torts à redresser, qui doit être puni et qui seront mes champions. Je t'en ferai part et alors tu pourras reprendre le collier, comme tu dis.

Lancelot soupira.

— C'est au moraliste que la preuve incombe. Votre jugement ne me suffit plus.

— Mon Dieu, qu'il est triste d'avoir attendu si longtemps une telle rencontre pour m'entendre dire que tu n'as plus foi en moi ! Déjà mes pouvoirs commencent à me revenir, Lance. Ne sens-tu pas la magie dans l'air ?

— Je sens une chose que je n'ai pas sentie depuis bien longtemps.

— Ces siècles de sommeil ont fait œuvre de roboratif – m'ont été bénéfiques, en fait. Je vais bientôt être plus fort que je n'ai jamais été. Peux-tu douter que je sois capable de renverser le flot du temps ?

— Je doute que quiconque puisse en bénéficier. Écoutez, Merlin, je suis désolé. Il me déplaît que nous en soyons arrivés là. Mais j'ai vécu trop longtemps, j'ai vu trop de

choses, je sais trop comment fonctionne le monde d'aujourd'hui pour m'en remettre à l'opinion d'un seul homme sur la manière de le sauver. Renoncez-y ; vous êtes un être mystérieux, vénéré, légendaire. Je ne sais pas ce que vous êtes au juste. Mais renoncez à mettre votre pouvoir au service d'une quelconque croisade. Trouvez autre chose cette fois-ci. Faites-vous médecin et combattez la douleur. Ou bien peintre. Ou encore professeur d'histoire, antiquaire. Tudieu ! Faites-vous le censeur de nos sociétés, dénoncez-en les maux pour aider les gens à s'en corriger par eux-mêmes.

— Crois-tu vraiment que je pourrais me satisfaire de l'une quelconque de ces occupations ?

— Nombreuses sont les occupations dont les hommes se satisfont. C'est de l'homme seul que cela dépend, pas des choses. Tout ce que je vous conseille, c'est de vous abstenir d'user de vos pouvoirs pour tenter, de quelque façon que ce soit, d'effectuer des changements sociaux par la violence, comme nous le faisions jadis.

— Quels que soient les changements intervenus, le plus grand tour que le temps nous ait joué est de t'avoir, ô ironie, transformé en pacifiste.

— Vous vous méprenez sur mon compte.

— Avoue ! Tu en es venu à craindre le choc des armes ! Un expert en objets d'art ! Quel beau chevalier tu fais !

— Un chevalier égaré en un temps et un lieu qui ne sont pas faits pour lui, Merlin.

L'enchanteur haussa les épaules et se détourna.

— Eh bien soit. Tu as bien fait de me dire tout cela sans tarder. Et je t'en sais gré. Un moment.

Merlin se dirigea vers le fond de la grotte, et il réapparut bientôt, métamorphosé. Il portait des vêtements frais et paraissait plus propre, plus soigné. Ses cheveux et sa barbe avaient maintenant l'air gris plutôt que blancs. Son pas était ferme, assuré. Il avait un bâton dans la main droite, mais ce n'était pas pour se soutenir.

— Viens faire un tour avec moi, dit-il.

— La nuit est si mauvaise.

— Ce n’est pas celle que tu as laissée derrière toi. Qui mieux est, ce n’est plus le même lieu.

En passant devant l’armure, il claqua des doigts près de sa visière. La forme jaune fit entendre un seul craquement et se mit en marche pour le suivre.

— Qui est-ce ?

Merlin sourit.

— Personne.

Allongeant le bras derrière lui, l’enchanteur souleva la visière. Le casque était vide.

— C’est le produit d’un enchantement, il est animé par un esprit. Un peu balourd, malheureusement, c’est pourquoi je ne lui ai pas fait confiance pour m’administrer ma potion. Mais à part ça c’est un parfait serviteur, contrairement à certains autres. D’une force et d’une rapidité incroyables. Même dans la force de l’âge tu né l’aurais pas battu. Je n’ai rien à craindre quand il m’accompagne. Viens, je voudrais te montrer quelque chose.

— Très bien.

Lancelot suivit Merlin et le creux chevalier ; ils sortirent de la grotte. La pluie avait cessé et la nuit était très calme. Ils se trouvaient sur une plaine illuminée par un incroyable clair de lune, sous lequel des nappes de brume flottaient au-dessus des herbes étincelantes. Des formes estompées se dressaient dans le lointain.

— Excusez-moi, dit Lancelot. J’ai oublié ma canne.

Il fit demi-tour pour regagner la grotte.

— Oui, vieil homme, va la chercher, répondit Merlin, déjà tes forces déclinent.

Lancelot réapparut, s’appuyant sur sa canne et promenant sur la plaine un regard de myope.

— Par ici, dit Merlin, c’est là que tes questions trouveront leurs réponses. Je vais essayer de ne pas marcher trop vite pour éviter de te fatiguer.

— Me fatiguer ?

— Le magicien rit dans sa barbe et s’engagea sur la plaine. Lancelot le suivit.

— Tu ne te sens pas un peu las ? demanda Merlin.

— Oui, c’est vrai. Pouvez-vous m’expliquer pourquoi ?

— Bien sûr. J’ai mis fin à l’enchantement qui t’a protégé pendant toutes ces années. Ce que tu ressens maintenant, ce sont les premiers symptômes de ton âge réel. Il va lui falloir quelque temps pour te rattraper, pour triompher des résistances naturelles de ton corps, mais il est en route.

— Pourquoi me faites-vous ça ?

— Parce que je t’ai cru lorsque tu m’as dit ne pas être un pacifiste. Et tu m’as parlé avec assez de véhémence pour me faire craindre que tu n’ailles jusqu’à te dresser contre moi. Je ne pouvais le tolérer car je savais que tu avais conservé ta force d’autrefois prête à répondre à ton appel. Même un sorcier craindrait cela. J’ai donc fait le nécessaire. Cette force, c’est mon pouvoir qui la perpétuait ; sans lui elle s’écoule de toi. L’idéal eût été de reprendre le travail ensemble, mais j’ai vu que c’était impossible.

Lancelot trébucha, se rattrapa, repartit en traînant la jambe. Le creux chevalier marchait à la droite de Merlin.

— Vous prétendez poursuivre une fin noble, dit Lancelot, mais je ne vous crois pas. C’était peut-être vrai jadis. Mais ce ne sont pas seulement les temps qui ont changé : vous n’êtes plus le même. Ne vous en rendez-vous pas compte ?

Merlin se gonfla les poumons, puis expulsa son haleine en vapeur.

— Peut-être est-ce mon héritage, dit-il. Mais je plaisantais. Bien sûr, j’ai changé. Comme tout le monde. Tu en es un exemple frappant. Ce que tu considères comme une dégradation chez moi n’est que la pointe d’un conflit irréductible qui a pris corps entre nous au cours de notre métamorphose. Moi, je suis resté fidèle aux vrais idéaux de Camelot.

Les épaules de Lancelot s'étaient voûtées et sa respiration était devenue plus profonde. Il voyait grandir les formes qui se dessinaient devant eux.

— Mais je connais cet endroit, dit-il d'une voix entrecoupée. Et pourtant je ne le reconnais pas. Stonehenge n'est pas comme ça aujourd'hui. Même du temps d'Arthur il n'avait pas cette perfection. Comment sommes-nous arrivés ici ? Que s'est-il passé ?

Il s'arrêta pour souffler, et Merlin fit de même par obligeance.

— Cette nuit, dit l'enchanteur, nous sommes passés d'un monde à un autre. Ce que tu vois ici, c'est un coin du royaume des fées, le vrai Stonehenge, lieu sacré. J'ai distendu les limites des mondes pour amener celui-ci en ce lieu. Si je voulais être méchant, je pourrais le renvoyer à sa place avec toi dedans, et tu y serais comme un éternel naufragé ! Mais il vaut mieux que tu connaisses une sorte de paix. Viens !

Lancelot le suivit d'un pas chancelant en direction du grand cercle de pierres. Une très légère brise soufflait de l'ouest, chassant les nappes de brume.

— Que voulez-vous dire – connaître une sorte de paix ?

— Pour me restituer le plein usage de mes pouvoirs et les amplifier, il faut qu'un sacrifice soit célébré en ce lieu.

— Alors, vous m'aviez réservé ce sort dès l'abord !

— Non, Lancelot, pas à toi. N'importe qui aurait fait l'affaire mais il faut dire que tu t'y prêtes magnifiquement. Ce n'aurait pas été toi si tu avais choisi de m'assister. Tu peux encore te raviser.

— Si je le faisais, me trouveriez-vous digne de vous seconder ?

— C'est un bon argument.

— Alors pourquoi insister – sinon par une cruauté mesquine ?

— C'est exact, mais tu m'as exaspéré.

Lancelot s’arrêta une fois de plus lorsqu’ils parvinrent à la périphérie du cercle. Il considéra les massives pierres levées.

— Si tu ne veux pas y entrer de bon cœur, dit Merlin, mon serviteur se fera un plaisir de t’aider.

Lancelot cracha par terre, se redressa légèrement et lança un regard furieux.

— Croyez-vous que je craigne une armure vide dont un marionnettiste issu des enfers tire les ficelles ? Même à présent, Merlin, privé du secours de votre sorcellerie, je pourrais mettre en pièces cette ferraille.

Le magicien éclata de rire.

— Je vois que tu n’as pas oublié les rodomontades de la chevalerie ; c’est tout ce que tu en as retenu, mais c’est déjà ça. J’ai presque envie de te concéder cette occasion de te battre ; en somme peu importe comment tu trépasseras, seuls comptent les préliminaires.

— Mais vous hésitez à exposer votre serviteur ?

— Tu crois ça, vieillard ? Je doute que tu puisses seulement supporter le poids d’une armure, sans parler de brandir une lance. Mais si tu veux essayer, libre à toi !

Il frappa trois fois le sol du pommeau de son bâton.

— Entre, dit-il. Tu trouveras là tout ce qu’il te faut. Et je suis heureux de ta décision. Tu étais insupportable, tu sais. Pour la première fois de ma vie, j’ai éprouvé une furieuse envie de te voir battu, écrasé, ravalé au rang d’un vulgaire mortel. Mon seul regret est que la Reine ne soit pas là pour assister au dernier combat de son champion.

— Je le regrette aussi, dit Lancelot, pénétrant dans le cercle.

Un étalon noir attendait, les rênes maintenues en place sous une pierre. Des éléments d’armure, une lance, une épée, un bouclier étaient appuyés contre le dolmen. En un point du cercle diamétralement opposé, un étalon blanc attendait le creux chevalier.

— Je regrette de n’avoir pu te fournir un page ou un écuyer pour t’assister, dit Merlin, ayant contourné le monolithe. Mais je me ferai un plaisir de t’aider moi-même.

— Je me débrouillerai, répondit Lancelot.

— L’accoutrement de mon champion est exactement le même que le tien, dit Merlin : mêmes armes, même tranchant d’épée, je ne l’ai pas avantagé d’un fil.

— Je n’ai jamais aimé vos jeux de mots.

Lancelot flatta son cheval, puis sortit un petit fil rouge de son portefeuille et le noua à la hampe de sa lance. Il posa sa canne contre le dolmen et commença à revêtir l’armure. Merlin, dont les cheveux et la barbe étaient devenus presque noirs, s’éloigna de quelques pas et, de la pointe de son bâton, se mit à tracer un diagramme dans la boue.

— Tu avais jadis une préférence pour les destriers blancs, observa-t-il, mais il m’a paru opportun de t’en fournir un d’une autre couleur puisque tu as abandonné les idéaux de la Table Ronde, et trahi ainsi la mémoire de Camelot.

— Au contraire, répliqua Lancelot, jetant un coup d’œil sur le ciel ébranlé soudain par un roulement de tonnerre. Dans la tempête, n’importe quel cheval convient au dernier champion de Camelot !

Merlin continuait à fignoler le motif qu’il traçait tandis que Lancelot s’équipait lentement. La brise soufflait toujours, chassant la brume. Un éclair effaroucha le cheval. Lancelot le calma.

Merlin le regarda un moment d’un air ébahi et se frotta les yeux. Lancelot se coiffa du casque.

— L’espace d’un instant, dit Merlin, tu m’as paru changé…

— Vraiment ? Dérobade magique, à ton avis ?

Il fit sauter d’un coup de pied la pierre qui maintenait les rênes en place et monta sur l’étalon.

Merlin s’éloigna du schéma enfin terminé, hochant la tête tandis que le cavalier se penchait pour empoigner sa lance.

— Tu sembles avoir encore une certaine force, dit-il.

— Vraiment ?

Lancelot leva sa lance et la mit en arrêt. Avant de saisir le bouclier qu’il avait suspendu au côté de la selle, il leva sa visière et regarda Merlin.

— Ton champion paraît être prêt, dit-il. Moi aussi.

À la faveur d’un nouvel éclair Merlin vit un visage sans rides, au regard clair, une frange d’or pâle sur le front.

— Quelle magie les années t’ont-elles enseignée ? demanda-t-il.

— Prévoyance et non magie, répliqua Lancelot. Je t’ai coupé l’herbe sous les pieds. Lorsque je suis retourné à la grotte pour y récupérer ma canne, j’ai bu ce qui restait de ton élixir.

Il rabaissa sa visière et se détourna de Merlin.

— Mais tu marchais comme un vieillard !

— C’est le fruit d’une longue pratique. Fais signe à ton champion.

Merlin éclata de rire.

— Parfait. C’est mieux ainsi, je te verrai tomber en pleine possession de tes forces. Tu n’espères tout de même pas l’emporter sur un esprit !

Lancelot se couvrit de son bouclier et se pencha en avant.

— Alors, qu’attends-tu ?

— Rien, dit Merlin. Tue-le, Raxas ! cria-t-il.

Une pluie légère se mit à tomber tandis que les chevaux, de leur pas lourd, traversaient le terrain ; fixant son adversaire, Lancelot s’aperçut que des flammes tremblotaient derrière sa visière. Retardant ce geste au maximum, il dirigea la pointe de sa lance droit vers le casque flamboyant du creux chevalier. Éclairs et tonnerre s’intensifièrent.

De son bouclier il écarta la lance de l’ennemi tandis qu’il se préparait à frapper la tête qui fonçait sur lui. Arrachée des épaules du creux chevalier, elle rebondit sur le sol, rougeoyante.

Il poursuivit sa course jusqu’à l’extrémité du champ clos et fit demi-tour. Il vit alors que son adversaire, décapité, faisait de même. Et derrière lui se tenaient deux personnes, non plus une seule comme un instant auparavant.

Morgane La Fay, vêtue d’une robe blanche, cheveux roux flottant au vent, faisait face à Merlin, de l’autre côté de son diagramme. Ils semblaient se parler mais Lancelot n’entendait pas leurs paroles. Morgane leva les mains, et elles luisaient comme un feu sans chaleur. Le bâton de Merlin rayonnait lui aussi et il l’agita devant lui. Mais Lancelot ne vit plus rien car le creux chevalier était prêt pour un second assaut.

Il mit sa lance en arrêt, leva son bouclier, se pencha et lança sa monture. Tandis qu’il galopait sur le terrain, son bras lui semblait dur comme le fer, et sa force comparable à un puissant courant électrique. La pluie tombait dru maintenant et les éclairs ne cessaient de zébrer la nue. Un roulement de tonnerre continu couvrait le bruit de la galopade, et le vent sifflait sur le casque de Lancelot, dont la lance visait le bouclier de son ennemi.

Ils se heurtèrent avec un énorme fracas. Les deux écuyers vacillèrent et le creux chevalier fut désarçonné, son bouclier et sa cuirasse percés d’une lance brisée. Son bras gauche se détacha dans sa chute ; sa lance éclata et il perdit son bouclier. Mais il se releva presque aussitôt, dégainant sa longue épée de la main droite.

Lancelot mit pied à terre, se débarrassa de son bouclier et dégaina, lui aussi, son épée à deux mains. Puis il se porta à la rencontre de l’ennemi sans tête. Ce dernier frappa le premier et Lancelot para le coup, le choc se répercutant sur toute la longueur de ses bras. Il frappa à son tour mais le coup fut détourné.

Ils croisèrent le fer crânement sur tout le terrain jusqu'au moment où Lancelot, voyant une ouverture, frappa son coup le plus violent. Le creux chevalier culbuta dans la boue, son plastron fendu presque jusqu'à l'endroit où le bois de la lance faisait saillie. À ce moment Morgane La Fay poussa un cri perçant.

S'étant retourné, Lancelot vit qu'elle était tombée sur le motif que Merlin avait tracé. Le magicien, baignant maintenant dans une lueur bleuâtre, leva son bâton et s'avança. Lancelot fit un pas dans leur direction, et il sentit une grande douleur au flanc gauche.

Tout en se tournant vers le creux chevalier, qui, à moitié relevé, se préparait à lui porter un nouveau coup d'épée, Lancelot, étreignant son arme à deux mains, lui imprima une direction nouvelle, la brandissant bien haut, pointe vers le sol.

Il se lança sur son ennemi, perça sa cuirasse de part en part, le clouant au sol. Un cri perçant jaillit, qui retentit dans l'armure, et une boule de feu s'échappa de l'ouverture du cou ; puis la flamme s'éleva rapidement et, faiblissant sous la pluie, vacilla et s'éteignit au bout de quelques instants.

Lancelot s'agenouilla puis, lentement, se leva pour se tourner vers les deux êtres qui se faisaient face. Tous deux se tenaient maintenant dans la boue du dessin magique aux motifs géométriques, baignés l'un et l'autre d'une lueur bleuâtre. Lancelot fit un pas vers eux, puis un second pas.

— Merlin, cria-t-il tout en s'avançant vers eux, j'ai fait ce que j'avais annoncé. Et maintenant je vais te tuer !

Morgane La Fay se tourna vers lui, les yeux écarquillés.

— Non, cria-t-elle. Sors du cercle ! Fais vite ! Je le retiens ici ! Son pouvoir décline ! Bientôt ce lieu ne sera plus. Va !

Lancelot hésita un court instant, puis fit demi-tour et se dirigea aussi rapidement que possible vers la périphérie du cercle. Tandis qu'il allait parmi les monolithes, le ciel paraissait en ébullition.

Il fit encore une douzaine de pas, puis dut s’arrêter pour souffler. Il se retourna pour jeter un regard sur le lieu du combat ; les deux personnages étaient encore enlacés en une étreinte magique. Cette scène se grava dans son cerveau lorsque les cieux se déchirèrent, lançant un jet de feu sur l’extrémité opposée du cercle.

Ébloui, il se protégea les yeux de la main. Lorsqu’il la rabaissa, il vit les pierres tomber silencieusement ou disparaître. La pluie se calma aussitôt. Magicien et magicienne s’étaient évanouis en même temps qu’une partie de la structure mégalithique. Les chevaux s’étaient éclipsés. Avisant une pierre de bonne taille, il allait s’y asseoir. Il se défit de sa cuirasse, la laissant tomber à terre. Son flanc gauche l’élançait et il le comprimait fortement. Il se plia en deux et reposa son visage sur sa main gauche.

La pluie allait en diminuant et finalement cessa. Les brumes réapparurent. Il respira profondément et revécut le conflit. C’était cela, oui c’était là ce pour quoi il avait survécu à tous les autres, ce qu’il avait attendu si longtemps. Tout était terminé, et il allait pouvoir se reposer.

Après avoir perdu conscience pendant un certain temps, il fut ramené à la réalité par une lumière fixe qui filtrait entre ses doigts et lui perçait les paupières. Il baissa la main, leva la tête, ouvrit les yeux.

L’objet passa lentement devant lui dans un halo de lumière blanche. Il ôta ses doigts poisseux de son flanc gauche et se leva pour le suivre. Solide, rougeoyant, glorieux et pur, sans commune mesure avec l’image de la grande salle, l’objet l’entraîna sur la plaine éclairée par la lune, de l’obscurité à la clarté à l’obscurité jusqu’au moment où, enveloppé de brumes, Lancelot l’atteignit enfin et l’étreignit.

AINSI S’ACHÈVE LE LIVRE DE LANCELOT,
DERNIER DES NOBLES CHEVALIERS DE LA
TABLE RONDE, ET SES AVENTURES

AVEC RAXAS, LE CREUX CHEVALIER,
ET MERLIN ET MORGANE LA FAY,
DERNIER DES SAGES DE CAMELOT
DANS SA QUÊTE DU SAINT-GRAAL.

QUO FAS ET GLORIA DUCUNT

The Last Defender of Camelot
Traduction de Jean Bailhache

L’AMOUR EST UN NOMBRE IMAGINAIRE (1966)

Construit comme un analogue de la légende de Prométhée, le texte qui suit – écrit pour la revue New Worlds *– est la graine dont poussera toute la série des princes d’Ambre. C’est ici que l’on trouve pour la première fois une version du thème des mondes ombres à travers lesquels les princes voyagent au gré de leurs associations : le monde idéal platonicien d’où procèdent toutes les ombres n’est pas défini, mais le passage de version en version du monde est très richement décrit, plus peut-être que dans les romans. Prométhée va donc entreprendre une lutte infinie pour les Hommes, contre ses pairs, et c’est l’amour qui le maintiendra prisonnier lorsqu’il sera fort ; et c’est l’amour qui le protégera lorsqu’il sera à terre.*

Ils auraient dû savoir qu’ils ne pourraient me maintenir enchaîné pour toujours. Peut-être le savaient-ils, et c’est pourquoi Stella est toujours là.

Je la couve des yeux, couché à ses côtés ; elle dort, un bras allongé au-dessous de la tête, le visage encadré d’une abondante chevelure blonde. Elle est pour moi plus qu’une épouse : ma gardienne. Fallait-il que je sois aveugle pour ne pas m’en être aperçu plus tôt !

Mais alors que m’ont-ils encore fait ?

Ils m’ont fait oublier qui j’étais.

Parce que je suis semblable à eux sans être de leur nombre, ils m’ont enchaîné à ce temps, à ce lieu.

Ils m’ont fait oublier. Ils m’ont cloué d’amour.

Je me lève, et les dernières chaînes tombent.

Un rai de lune traverse le plancher de la chambre. Je le suis jusqu’à l’endroit où sont pendus mes vêtements.

Un faible bruit de musique au loin. Voilà qui explique tout. Il y a si longtemps que je n’ai entendu cette musique.

Comment m’ont-ils piégé ?

Ce petit royaume, d'il y a des siècles, cet Autre où j'avais introduit la poudre à canon… Oui, c'était bien là ! C'est là qu'ils m'ont pris au piège avec mon capuchon de moine made in Autretemps et mon latin classique.

Et puis broyage de cerveau et enchaînement à cet Autretemps.

Je ris sous cape tandis que j'achève de m'habiller. Combien de temps ai-je vécu en ce lieu ? Quarante-cinq années de souvenirs, mais combien d'entre elles falsifiées ?

La glace de l'entrée me montre un homme d'âge moyen, légèrement obèse, le cheveu rare, vêtu d'une chemise de sport rouge et d'un pantalon noir.

La musique enfle son volume, celle que seules mes oreilles peuvent entendre : des guitares et le battement régulier d'un tambour de cuir.

Salut, batteur de mes rêves ! Mariez-moi à un ange et vous ne ferez toujours pas de moi un saint, mes camarades.

Je me refais jeune et fort comme autrefois.

Puis je descends au salon, vais droit au bar, me sers un verre de vin et le bois à petites gorgées ; enfin, lorsque la musique atteint tout son volume, je vide le reste d'un trait et jette le verre par terre. Je suis libre.

Sur le point de sortir, j'entends du bruit en haut.

Stella s'est réveillée.

Le téléphone sonne. Il est suspendu au mur et sa sonnerie obstinée me devient insupportable.

Je prends l'écouteur.

— Tu as recommencé, dit la vieille voix bien connue.

— N'accablez pas la femme, dis-je. Elle ne pouvait pas me surveiller éternellement.

— Tu ferais mieux de ne pas bouger d'un pouce, dit la voix, cela nous épargnera bien des ennuis à tous les deux.

— Bonne nuit, dis-je, et je raccroche.

L'écouteur se referme autour de mon poignet tandis que le fil se mue en une chaîne attachée à un anneau fixé sur le mur. Comme c'est puéril de leur part !

J’entends Stella s’habiller en haut. Je fais dix-huit pas de côté pour aller de Là à un endroit où mon membre écailleux se dégage aisément des plantes grimpantes qui l’entravent.

Après quoi retour au salon et sortie par la porte. Il me faut une monture.

Je sors la décapotable du garage en marche arrière. Des deux voitures c’est la plus rapide. Direction l’autoroute. Bruit de tonnerre dans les ténèbres.

C’est un piper club fou qui pique vers le sol. Je freine à bloc et l’appareil continue sa course, fauchant les cimes d’arbres, coupant les lignes téléphoniques, pour finir par s’écraser au milieu de la rue à un demi-bloc d’immeubles devant moi. Virant sec à gauche, je prends une voie étroite qui débouche sur une rue parallèle à la mienne.

S’ils veulent s’amuser à ce petit jeu, très bien… ils pourraient bien trouver à qui parler. Mais je suis heureux qu’ils en aient pris l’initiative.

J’entre en rase campagne afin de pouvoir mettre les gaz.

Des lumières apparaissent dans mon rétroviseur.

Eux ?

Trop tôt.

Ou bien c’est une autre voiture roulant dans la même direction, ou bien c’est Stella.

La prudence, comme dit le chœur grec, est préférable à l’imprudence.

Changer de vitesse ? Non, changer de voiture.

Je file dans un véhicule plus bas, plus puissant.

Je change encore.

Je conduis du mauvais côté de la voiture sur le mauvais côté de l’autoroute.

Encore.

Pas de roues. Ma voiture glisse sur un coussin d’air au-dessus d’une route défoncée. Tous les bâtiments sont métalliques ; ni bois, ni pierre, ni brique ne sont entrés dans la construction de l’un quelconque d’entre eux.

Sur la longue courbe que décrit la route derrière moi une paire de phares apparaît.

Les miens disparaissent ; je change, change à nouveau, à nouveau et encore à nouveau.

Je me projette dans les airs ; dominant de haut un grand marécage, j'aligne un chapelet de bangs supersoniques sur mon parcours. Un changement ! Et je fonce en rase-mottes sur une terre fumante où de grands reptiles vautrés dans la boue dressent leurs longs cous comme une torche d'acétylène dans le ciel. Mon appareil est mis à rude épreuve et je maintiens sa cohésion par un acte de volonté. Je m'attends à être poursuivi. Personne.

Je change sans attendre.

Une forêt noire s'étend jusque vers le pied de la haute colline sur laquelle se dresse le vieux château. Je vole sur le dos d'un hippogriffe, vêtu comme une image de guerrier. Je dirige ma monture vers un coin de forêt propre à l'atterrissage.

— Sois un cheval, dis-je, prononçant le mot-guide approprié.

Je chevauche alors un étalon noir trottant sur la piste qui serpente dans la forêt.

Dois-je les attendre ici et les combattre par la magie, ou bien continuer ma route et les affronter en un monde où la science a triomphé ?

Ou encore faut-il prendre un chemin détourné menant à un Ailleurs lointain où je leur échapperai complètement ?

Mes questions reçoivent leur réponse.

J'entends derrière moi un bruit de galopade, et un chevalier apparaît ; il chevauche un grand coursier de fière allure ; il porte une armure luisante ; son bouclier est orné d'une croix de gueules.

— Inutile d'aller plus loin, dit-il. Serre la bride.

La lame qu'il brandit est une arme étincelante et maléfique, mais je la transforme en serpent. Il le lâche et l'animal se faufile dans les broussailles.

— Tu disais ?

— Pourquoi t’obstiner ? Viens te joindre à nous, ou bien renonce à nous braver.

— Pourquoi t’obstiner, toi ? Quitte-les et viens te joindre à moi. Nous pourrions, de concert, transformer bien des temps et des lieux. Tu as les capacités, l’entraînement.

Mais il est alors assez près de moi pour tenter de me désarçonner en me portant un coup du tranchant de son bouclier.

Je fais un geste et son cheval trébuche, le jetant à bas.

— Où que tu ailles, fléaux et guerres t’emboîtent le pas.

— Tout progrès doit se payer. Ce sont des douleurs de croissance que tu évoques, et non le résultat final.

— Imbécile ! Le progrès n’existe pas. En tout cas tel que tu le conçois. Si tu ne changes pas les hommes, la belle avance que toutes les machines et toutes les idées dont tu truffes leurs cultures !

— La pensée et les machines progressent, les hommes suivent lentement, dis-je, mettant pied à terre et allant à lui. Ce que veulent les êtres de ton espèce, c’est la pérennité de l’Age d’obscurantisme sur tous les mondes possibles. Ce n’est pas de gaieté de cœur, mais je dois agir.

Je dégaine mon couteau et lui en porte un coup à travers sa visière, mais le casque est vide. Il a trouvé refuge dans un Ailleurs, et c’est pour moi une nouvelle occasion de constater combien il est vain de discuter avec un évolutionniste éthique.

Je remonte en selle et poursuis ma route.

Au bout d’un moment j’entends un nouveau bruit de galopade dans mon dos.

Je prononce le mot, et me voilà sur le dos d’une licorne soyeuse, filant à une vitesse aveuglante dans le bois ténébreux. La poursuite n’en continue pas moins.

Finalement je parviens à une petite clairière au centre de laquelle se dresse un cairn élevé. Sensible au pouvoir

magique de ce lieu, je mets pied à terre et libère la licorne, qui disparaît promptement.

Je gravis le cairn pour m'asseoir au sommet. J'allume un cigare et j'attends. Je ne pensais pas être repéré de sitôt, et j'en suis irrité. J'affronterai ce poursuivant ici même.

Une jument grise d'un beau poil pénètre dans la clairière.

— Stella !

— Descends de là, crie-t-elle. Ils se préparent à lancer un assaut contre toi d'une minute à l'autre.

— Amen. Je n'attends que ça.

— Ils sont trop nombreux pour toi ! Comme toujours ! Tu seras vaincu, toujours vaincu, tant que tu t'obstineras à les combattre. Descends et viens avec moi. Il n'est peut-être pas trop tard.

— Me démettre, moi ? Je suis une institution. Sans moi ils ne tarderaient pas à être à court de croisades. Pense à l'ennui de leurs jours…

Un éclair tombe du ciel, mais il dévie de mon cairn pour aller incendier un arbre voisin.

— Ils attaquent !

— Alors va-t'en d'ici, ma petite. Ce combat ne te concerne pas.

— Tu m'appartiens !

— Je m'appartiens ! Et à personne d'autre ! Ne l'oublie pas !

— Je t'aime !

— Tu m'as trahi !

— Non. Tu dis que tu aimes l'humanité…

— Oui, je l'aime.

— Je ne te crois pas. C'est impossible, après tout ce que tu lui as fait.

Je lève la main et dis :

— Je te bannis de ce Hic et Nunc.

Et je me retrouve seul.

De nouveaux coups de foudre calcinent le sol autour de moi.

Je montre le poing.

— Faut-il que vous me harceliez sans jamais le moindre répit ? Accordez-moi un siècle de paix pour travailler avec eux, et je vous fabrique un monde dont vous vous refuseriez à croire qu'il puisse exister.

Pour toute réponse, la terre se met à trembler.

Je me bats contre eux, je leur renvoie leurs éclairs à la face. Les vents se lèvent, je les retourne comme un gant. Mais la terre continue à trembler et des fissures apparaissent au pied du cairn.

— Montrez-vous ! crié-je. Venez vous mesurer à moi un par un, et je vous montrerai jusqu'où va mon pouvoir.

Mais la terre s'entrouvre et le cairn se désagrège.

Je tombe dans les ténèbres.

Je cours. Encore trois changements, et je suis un animal velu poursuivi par une meute de bêtes hurlantes dont les yeux sont comme des phares aveuglants, les crocs comme des épées. Je glisse sur les racines sombres du banian, et des oiseaux à long bec fouaillent mon corps écailleux en poussant des cris stridents…

Un oiseau-mouche m'emporte à tire-d'aile et j'entends le cri d'un faucon.

Je nage dans le noir et un tentacule apparaît…

Je suis une onde radio ondulant à haute fréquence.

Je rencontre des parasites.

Je tombe et tous m'encerclent.

Je suis pris comme un poisson au filet. Pris au piège, enchaîné.

Je l'entends pleurer quelque part.

— Pourquoi t'obstiner éternellement ? Je ne te suffis pas ? Ne peux-tu te contenter d'une vie de loisir paisible ? As-tu donc oublié ce qu'ils t'ont fait dans le passé ? Les jours passés en ma compagnie n'étaient-ils pas infiniment plus doux ?

— Non !

— Je t’aime, dit-elle.

— Un tel amour est un nombre imaginaire, lui dis-je.

Sur quoi je sens mon corps gisant se soulever, et je suis emporté.

Elle suit en pleurant.

— Je les ai suppliés de t’accorder une chance de paix, mais tu m’as jeté ce présent à la face.

— La paix de l’eunuque ; la paix de la lobotomie, du lotus et de la thorazine, répliqué-je. Non, mieux vaut les laisser faire de moi ce qu’ils voudront afin qu’éclate le mensonge de leur vérité.

— Est-il possible que tu parles sérieusement ? As-tu déjà oublié le soleil du Caucase… les vautours qui te lacéraient le flanc jour brûlant après jour brûlant ?

Je ne l’oublie pas mais je les maudis. Je lutterai contre eux jusqu’à la fin des temps et des lieux, et un jour je vaincrai.

— Je t’aime.

— Est-il possible que tu parles sérieusement ?

— Imbécile, crie un chœur de voix tandis qu’on me couche sur ce rocher de leur caverne pour m’y enchaîner.

Toute la journée un serpent captif me crache son venin au visage et elle tend une jatte pour le recueillir. Lorsque cette jatte est pleine et que la femme qui m’a trahi doit le vider, alors seulement le serpent me crache son venin dans les yeux et je pousse un cri.

Mais un jour, oui, je serai libre afin de prodiguer mes dons multiples à l’humanité qui porte sa croix. Et l’on tremblera là-haut le jour où mon esclavage prendra fin. Tout ce que je puis faire jusque-là, c’est d’observer, supplice exquis, le dessin de ses doigts délicats sur le fond de la jatte, et de crier chaque fois qu’elle les retire.

Love is an Imaginary Number

Traduction de Jean Bailhache

BIBLIOGRAPHIE DE ROGER ZELAZNY (1953-1984)

Merci à Roger Zelazny de son aide précieuse.

1953

1. « Conditional benefit », in *Thurbart,* n° 3, août.

1954

2. « And the darkness is harsh », in *Eucuyo,* 1954 Annual.
3. « Diet », in *Eucuyo,* 1954 Annual.
4. « Mr ! Fuller's revolt », in *Eucuyo,* 1954 Annual.

1955

5. « Slush, slush, slush », in *Eucuyo,* 1955 Annual.
6. « Youth eternal », in *Eucuyo,* 1955 Annual.

1958

7. « Dim », in *Sirruish,* n°7, juillet.
8. « The man without a shadow », in *Skyline,* avril.
9. « The outward sign », in *Skyline,* avril.
10. « Tryptych », in *Skyline*, avril.
11. « Decade plus one of roses », in *Skyline*, avril.

1959

12. « Brahman ; Trimurti, a modern hymn to the trinitiy », in *Polemic, 4,* n°1, printemps.

1962

13. « Horseman ! », in *Fantastic, 11,* n°8, août, 109-111.
14. « Passion play », in *Amazing, 36,* n°8, août, 31-33. Trad. fr. (« Le mystère de la Passion »), in *Le livre d'Or de Roger Zelazny,* (M. Thaon, éd.), Paris, Presses Pocket, 1985.

15. « The teacher rode a wheel of fire », in *Fantastic, 11,* n°10, octobre, 108-112.

16. « Moonless, in Byzantium », in *Amazing, 36,* n°12, décembre, 36-39. Trad. fr. (« Nuit sans lune à Byzance »), in *La frontière avenir* (H.L. Planchat, ed.), Paris, Seghers, 1975, 193-199.

17. « Two traductions and Cyril Tourneur : an examination of morality and humor comedy conventions in « The revenger's tragedy ». New York, Columbia University (Master's thesis).

1963

18. « On the road to Splenoba » (titre original : « Clementowicz & the commissar »), in *Fantastic, 12,* n°1, janvier, 115-122.

19. « Final dining », in *Fantastic, 12,* n°2, février, 77-84.

20. « The Borgia hand », in *Amazing, 37,* n°3, mars, 73-76. Trad. fr. (« Le cadeau des Borgia »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

21. « Nine starships waiting », in *Fantastic, 12,* n°3, mars, 96-125.

22. « Circe has her problems » (titre original : « Spaceman's lament »), in *Amazing, 37,* n°4, avril, 70-75. Trad. fr. (« La véritable histoire d'Ulysse et de la fée Circée »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

23. « The Malatesta collection », in *Fantastic, 12,* n°4, avril, 47-52.

24. « The stainless steel leech », (sous le pseudonyme d'Harrison Denmark), in *Amazing, 37,* n°4, avril 115-118. Trad. fr. (« La sangsue mécanique »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

25. « A thing of terrible beauty » (sous le pseudonyme d'Harrison Denmark), in *Fantastic, 12,* n°4, avril, 75-80. Trad. fr. (« Une effroyable et merveilleuse beauté »), in *Le livre d'Or de Roger Zelazny,* op. cit.

26. « Monologue for two » (sous le pseudonyme d'Harrison Denmark), in *Fantastic, 12,* n°5, mai, 10-11.

27. « Threshold of the prophet (titre original : « None but the lonely heart »), in *Fantastic, 12,* n°5, mai, 67-71.

28. « A museum piece » (titre original : « A turn unstoned »), in *Fantastic, 12,* n°6, juin, 119-127. Trad. fr. (« En exposition »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

29. « Mine is the kingdom » (sous le pseudonyme d'Harrison Denmark), *in Amazing, 37,* n°8, août, 106-120.

30. « King Solomon's ring », in *Fantastic, 12,* n°10, octobre, 49-67. Trad. fr. (« L'anneau du roi Salomon »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

31. « Questionnaire for professional SF writers and editore », in *Double-Bill,* n° 7, octobre (article).

32. « The misfit », in *Amazing, 37,* n°10, octobre, 116-119. Trad. fr. (« Evasions »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

33. « A rose for Ecclesiaste », in *The magazine of Fantasy and SF, 25,* n°5, novembre, 5-35, Trad. fr. (« Une rose pour l'Ecclésiaste »), in *Fiction,* n° 151, juin 1966, 9-51.

34. « The great slow kings » (titre original : « Zindrome of negative speed »), in *Worlds of Tomorrow,* n°5, décembre, 97-102. Trad. fr. (« Les grands rois lents »), in *Galaxie,* n°98, juillet 1972, 84-92.

35. « Braxa » (extrait de 33), in *Poems,* Washington, Discon II, 1974.

1964

36. « The graveyard heart » (titre original : « Party set »), in *Fantastic, 13,* n°3, mars, 20-71. Trad. fr. (« Le cœur funéraire »), in *Une rose pour l'Ecclésiaste,* Paris, J'ai Lu, 1980, 69-149.

37. « Collector's fever » (titre original : « The world, the Deeble, and uncle's Sidney's rock collection »), in *Galaxy, 22,* n°5, juin, 129-131. Trad. fr. (« Fièvre de collectionneur »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

38. « Lucifer » (titre original : « Power and light »), in *Worlds of Tomorrow, 2,* n°2, juin, 81-85.

39. « Old Ohio folkfrag », in *Double-Bill,* n° 9, juin.

40. « The salvation of Faust », in *The Magazine of Fantasy and SF, 27,* n°1, juillet, 76-79. Trad. fr. (« La rédemption de Faust »), in *Fiction,* n°232, avril 1973, 93-97.

41. « The new pleasure », in *Double-Bill,* n° 10, août.

42. « Somewhere a piece of colored light », in *Double-Bill,* n°10, août.

43. « Sundry notes on dybology and suchlike », in *Science-fiction Parade,* septembre (article).

44. « Concert », in *Double-Bill,* n°11, octobre-novembre.

45. « The night has nine hundred ninety-nine eyes », in *Double-Bill,* n°ll, octobre-novembre.

46. « The monster and the maiden », in *Galaxy, 23,* n°2, décembre, 104-105. Trad. fr. (« Le monstre et la pucelle »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

47. « Song of the Ring », in *Niekas,* n°10, décembre.

48. « Flight » (extrait de 36), in *Poems,* op. cit.

49. « Future, be not impatient » (extrait de 36), in *Poems,* op. cit.

50. « Our wintered way through evening, and burning bushes along it » (cf. 36), in *Poems,* op. cit.

1965

51. « He who shapes » (première version de 81), in *Amazing, 39,* n°1 & 2, janvier, février, 72-113, 102-122.

52. « Passage to Dilfar », in *Fantastic, 14,* n°2, février, 49-53. Trad. fr. (« La route de Dilfar »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

53. « The doors of his face, the lamps of his mouth », in *The Magazine of Fantasy and SF, 28,* n°3, mars, 4-30. Trad. fr. (« Les portes de son visage, les lampes de sa bouche »), in *Fiction,* n°162, mai 1967, 10-47.

54. « I, a stranger and revisited », in *Mercenary,* printemps.

55. « Devil car » (titre original : « Morning of the scarlet swinger »), in *Galaxy, 23,* n°5, juin, 151-170. Trad. fr. (« Les autos sauvages »), in *Galaxie,* n°33, janvier 1967, 76-89.

56. « The furies » (titre original : « Hunt down the happy Wallaby »), in *Amazing, 39,* n°6, juin, 61-91. Trad. fr. (« Les furies »), in *Une rose pour l'Ecclésiaste,* Paris, J'ai Lu, 1980, 15-68.

57. « Of Time and the Yan », in *The Magazine of Fantasy and SF, 28,* n°6, juin, 110-112. Trad. fr. (« Le temps et le Yan »), in *Fiction,* n°235, juillet 1973, 85-88.

58. « Thellinde's song », in *Fantastic, 14,* n°6, juin, 5-11. Trad. fr. (« Thélinde chantait »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

59. « On the return of the Mercurian flamebird after nesting », in *Mercenary,* été.

60. « Lamentation of the prematurely old satyr », in *Yandro,* n° 149, juillet.

61. «... And call me Conrad » (première version de 80), in *the Magazine of Fantasy and SF, 28,* n°10, 11, octobre, novembre, 5-57, 39-97. Trad. fr. (« Le voyage infernal »), in *Fiction,* n°227 & 228, novembre et décembre 1972, 3-73, 53-127.

62. « Synopsis of part one » (introduit la seconde partie de 61), in *The Magazine of Fantasy and S F, 28,* n°10, novembre, 39. Trad. fr. (« Synopsis de la première partie »), in *Fiction,* n°228, décembre 1972, 53.

63. « The drawing », in *Algol,* n°10, septembre.

64. « But not the Herald », in *The Magazine of Horror,* n°12, hivers, 33-35.

65. « The injured », in *Kronos,* n°2.

66. « Testament », in *Kronos,* n°2.

1966

67. « Love is an imaginary number », in *New Worlds,* n°158, janvier, 86-92. Trad. fr. (« L'Amour est un nombre imaginaire »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

68. « The bells of Shoredan », in *Fantastic, 15,* n°4, mars, 6-21. Trad. fr. (« Les cloches de Shoredan »), in *La citadelle écarlate* (M. Duveau, éd.), Paris, Presses Pocket, 1979, 39-63.

69. « For a breath I tarry », in *New Worlds,* n°160, mars, 90-128. *Augmenté : Fantastic, 16,* n°1, septembre, 6-37. Trad, fr. (« Le temps d'un souffle je m'attarde »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

70. « Cross Caribbean », (aussi connu sous le titre : « Southern cross »), in *Eridanus,* n°2, printemps.

71. « Late, late show », in *Tighbeam,* n°37, mai.

72. « Day of doom », in *Niekas,* n°16, juin.

73. « This moment of the storm », in *The Magazine of fantasy and SF, 30,* n°6, juin, 4-30. Trad. fr. (« En cet instant de la tempête »), in *Fiction,* n° 157, décembre 1966, 10-45.

74. « Divine madness », in *The Magazine of Horror,* n°13, été, 30-35.

75. « The keys to december », in *New Worlds*, n°165, août, 115-141. Trad. fr. (« Les clefs de Décembre »), in *Histoires de surhommes* (D. Ioakimidis, éd.), Paris, Le Livre de Poche, 1984, 261-295.*Autre traduction* (« Clefs pour Décembre »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

76. « The house of the hanged man », in *Double-Bill,* n°15, septembre.

77. « Lamentations of the venusian pensioner, golden apples of the sun retirement home, earth colony VI, Pdeth, Venus », in *Double-Bill,* n° 15, septembre.

78. « Comes now the power », in *The Magazine of Horror,* n° 14, hiver, 55-60. Trad. fr. (« Que vienne le pouvoir »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

79. « The search for the historical L. Sprague de Camp, or, the complete dragon-catcher », in *Tricon Progress Report,* n°1 (article).

80. *This immortal.* New York, Ace Books. Trad. fr. (*Toi l'immortel*), Paris, Denoël, 1973.

81. *The dream master.* New York, Ace Books. Trad. fr. *(Le maître des rêves),* Tournai, Casterman, 1977.

1967

82. « This mortal mountain », in *If, 16,* n°3, mars, 37-67. Trad. fr. (« Cette montagne mortelle »), in *Galaxie,* n°43, novembre 1967, 108-146.

83. « Down » (inclu dans 106), in *The Magazine of Fantasy and SF, 32,* n°4, avril, 4-35. Trad. fr. (« Nouvelle aurore »), in *Fiction,* n°169, décembre 1967, 10-51.

84. « De gustibus », in *Nyarlathotep,* n°5, mai (article).

85. « Death and the executioner » (inclu dans 106), in *The Magazine of fantasy and SF, 32,* n°6, juin, 4-36. Trad. fr. (« La mort et son exécuteur »), in *fiction,* n°171, février 1968, 44-86.

86. « The man who loved the Faïoli », in *Galaxy, 25,* n°5, juin, 67-73. Trad. fr. (« L'homme qui aimait une Faïoli »), in *Galaxie,* n°90, novembre 1971, 73-81. *Révisé* (« L'homme qui aimait la Faïoli »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

87. « Pattern in Rebma » (extrait de 141), in *Kallikanzaros,* n°1, juin.

88. « In the house of the dead » (extrait de 136), in *New Worlds,* n°173, juillet, 51-59.

89. « Angel, dark angel », in *Galaxy, 25,* n°6, août, 57-67. Trad. fr. (« Ange noir, ange noir »), in *Galaxie,* n°62, juillet 1969, 92-105.

90. « Pyramid », in *Infinite fanac,* n°9, août.

91. « A Knight for Merytha », in *Kallikanzaros,* n°2, septembre. Trad. fr. (« Merytha »), in *Myarlathotep,* n°6, mai 1972, 25-31.

92. « On writing and stories », in *Science Fiction Times,* n°446, septembre (article).

93. « Auto-da-fe », in *Dangerous visions* (H. Ellison, éd.), New York, Doubleday. Trad. fr. (« Auto-da-fé »), in *L'aube enclavée*, n°4, 1972, 2-4 (voir aussi 94).

94. « Afterword » (à 93), in *Dangerous visions* (H. Ellison, éd.), op. cit. (article). Trad. fr. (« Post-scriptum »), in *Dangereuses visions* (H. Ellison, éd.), Paris, J'ai Lu, 1975, 355-363.

95. « Damnation alley » (première version de 137), in *Galaxy, 26,* n°1, octobre, 6-63. Trad. fr. (« L'odyssée de Lucifer », in *Galaxie,* n°53, octobre 1968, 4-72.

96. « Sorry, falks, I could weter think up imaginative titles », in *Hugin and Munin,* n°3, octobre (article).

97. « The last inn on the road » (avec Dannie Plachta), in *New Worlds,* n°176, octobre, 55-57. Trad. fr. (« Dernière étape »), in *L'Aube enclavée,* n°5, 1972, 20-21.

98. « A hand across the Galaxy », in *Arioch !,* n°1, novembre.

99. « Shadows », in *Kallikanzaros,* n°3, décembre 67 – janvier 68 (article).

100. « The cat licks her coat », in *Tapeworm, n°5.*

101. « The guest of honor speech : Ozarkon 2 », in *Sirruish,* n°5 (conférence).

102. « In praise of his spirits noble and otherwise », in *From the land of fear,* par H. Ellison, New York, Belmont (article).

103. « What is left when the soul is sold », in *Yandro,* n°166.

104. « The princes » (extrait de 141), in *Kallikanzaros,* n°3, décembre 67 – janvier 68.

105. *Four for tomorrow.* New York, Ace Books (Contient : 33, 36, 53, 56). Trad. fr. *(Une rose pour l'Ecclésiaste),* Paris, J'ai Lu, 1980.

106. *Lord of Light.* New York, Doubleday. Trad. fr. *(Seigneur de lumière),* Paris, Denoël, 1974.

1968

107. « He that moves », in *If, 18,* n°1, janvier, 153-159. Trad, fr. («… qui dérangera mes os »), in *Galaxie,* n°68, janvier 1970, 55-63.

108. « Morning with music », in *Trypod,* n°2, mars.

109. « There is always a poem », in *Double-Bill,* n°18, mars-avril.

110. « Thoughts of the jupiterian frantifier fish during the " night " freeze at which time, unfortunately, consciouness is maintained by the fish, who are, also unfortunately, quite intelligent and highly sensitive creatures – Alas ! », in *Kallikanzaros,* n°4, mars-avril.

111. « Dismal light », in *If, 18,* n°5, mai, 60-71. Trad. fr. (« Lugubre lumière »), in *Galaxie,* n°95, avril 1972, 104-119. *Révisé* (« Lumière lugubre »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit. , 112. « Roger Zelazny – a fanzine bibliography » (avec Mike Montgomery), in *Collector's Bulletin,* n°9, juin (article).

113. « Diadoumenos of Polycletus », in *Haunted,* n°3, juin.

114. « St. Secaire's », in *Haunted,* n°3, juin.

115. « Re : a rose for Ecclesiastes », in *No-Eyed Monster,* n°14, été.

116. « Moonsong », in *Sirruish,* n°7, juillet.

117. « Stowaway », in *Odd Magazine,* n°19, été.

118. « Cordwainer Smith », in *Riverside Quarterly,* 5, n°3, août (article).

119. « Song of the blue baboon », in *If, 18,* n°8, août, 91-94. Trad. fr. (« Le chant du babouin bleu »), in *Galaxie,* n°59, avril 1969, 37-41. *Révisé :* in *Le livre d'or de R. Zelazny,* op. cit.

120. « Creatures of light » (inclu dans 136), in *If, 18,* n°11, novembre, 67-98. Trad. fr. (« Créatures de lumière »), in *Galaxie,* n°67, décembre 1969, 66-107.

121. « Introduction », in *Nebula award stories, III,* op. cit. (article).

122. « Afterword », in *Nebula award stories, III,* op. cit. (article).

123. « Corrida », in *Annubis, I,* n°3, 4-5. Trad. fr. (« Corrida »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

124. « Heritage », in *Nozdrovia,* n°1.

125. « Introduction », in *Private cosmos*, par P.-J. Farmer, New York, Ace Books (article).

126. « Bok », in *And flights of angels : the life and legend of Hannes Bok* (E. Petaja, ed.), The Bokanalia Memorial Foundation.

127. « Thundershoon » (extrait de 136), in *Ariel III* (T. Durwood, ed.), New York, Ballantine, 1978.

128. *Nebula award stories, III* (Anthologiste). New York, Doubleday.

129. *Secretary-treasurer's handbook : S F writers of America.* Pas de maison d'édition (utilitaire).

1969

130. « The steel general » (extrait de 136), in *If, 19,* n°1, janvier, 67-98. Trad. fr. (« Le général d'acier »), in *Galaxie,* n°73, juin 1970, 4-77.

131. « Creatures of darkness » (extrait de 136), in *If, 19,* n°3, mars, 139-158. Trad. fr. (« Créatures de ténèbres »), in *Galaxie,* n°78, novembre 1970, 132-156.

132. « Come to me not in winter's white » (avec Harlan Ellison), in *The Magazine of fantasy and SF,* n°4, octobre, 24-33. Trad. fr. (« Viens à moi non dans la blancheur de l'hiver »), in *Fiction,* n°197, mai 1970, 52-63.

133. « The year of the good seed » (avec Dannie Plachta), in *Galaxy, 27,* n°5, décembre, 85-89. Trad. fr. (« L'année du bon grain »), in *Galaxie,* n°110, juillet 1973, 77-83.

134. « There eve of Rumoko », in *Three for tomorrow* (R. Silverberg, ed.), New York, Meredith Press. Trad. fr. (« La veille de Rumoko »), in *Fiction Spécial,* n°20, juin 1972, 95-170.

135. « Dark horse shadow » (extrait de 136), *in Ariel, III* (T. Durwood, éd.), op. cit.

136. *Creatures of light and darkness.* New York, Doubleday. Trad. fr. *(Royaumes d'ombre et de lumière),*

Paris, Denoël, 1972.

137. *Damnation alley.* New York, Putnam. Trad. fr. *(Les culbuteurs de l'enfer),* Paris, Chute Libre, 1974.

138. *Isle of the dead.* New York, Ace Books. Trad. fr. *(L'île des morts),* Paris, Opta, 1971, 1972.

1970

139. « The man at the corner of now and forever », in *Exile,* n°7.

140. « My lady of the diodes », in *Granfalloon,* n°8, janvier.

141. *Nice princes in Amber.* New York, Doubleday. Trad. fr. *(Les neuf princes d'Ambre*j, Paris, Denoël, 1975.

1971

142 « Nuages », in *The Dipple Chronicle,* n°1, janvier-mars.

143. « Add infinite item », in *The Dipple Chronicle*, n°2, avril-juin.

144. « « Sun's trophy stirring », in *The Dipple Chronicle,* n°2, avril-juin.

145. « Wriggle under George Washington bridge », in *The Dipple Chronicle,* n°2, avril-juin.

146. « Science fiction and how it got that way », in *The Writer,* mai.

147. « Jack of shadows » (première version de 151), in *The Magazine of Fantasy and SF, 41,* n°1, 2, juillet, août. Trad. fr. (« Le maître des ombres »), in *Fiction,* n°220, 221 & 222, avril-juin 1972, 7-57, 35-77, 47-93.

148. « Lester Del Rey : Roward a sufficient demonolatry », in *Marcon IV Program Booklet* (article).

149. « Alas ! Alas ! this woeful fate », in *Official Organ of the Church of Starry Wisdom,* n°1.

150. *The doors of his face, the lamps of his mouth.* New York, Doubleday (contient : 28, 33, 34, 37, 38, 46, 53, 55, 67, 73, 74, 75, 82, 86, 123).

151. *Jack of shadows.* New York, Walker. Trad. fr. *(Le maitre des ombres),* Paris, Presses Pocket, 1978.

1972

152. « An interview with R. Zelazny », in *Luna,* n°43, décembre (interview de l'auteur par lui-même).

153. « Législation », in *SFWA Bulletin, 8,* n°1, n°40 (article).

154. *The guns of Avalon.* New York, Doubleday. Trad. fr. *(Les fusils d'Avalon),* Paris, Denoel, 1976.

1973

155. « Author's choise », in *Vector,* n°65 & in *The Alien Critic,* n°7, novembre (augmenté), 40-43.

156. « The genre, a geological survey », in *The Sun*, 24 juin (article).

157. « «A sense of wonder », in *The Sun*, 2 septembre (critique littéraire).

158. « Who done it ? And why ? », in *The Sun,* 14 octobre, (critique littéraire).

159. « Kjwalll'kje'k'koothaïlll'kje'k », in *An exaltation of stars,* (T. Carr, ed.). New York, Simon & Schuster. Trad. fr. (« KjwalH'kje'k'kootaïlll'kje'k »), in *L'homme qui n'existait pas,* Paris, Presses Pocket, 1978, 89-182.

160. « To die in Italbar. New York, Doubleday. Trad, fr*. (Le sérum de la déesse bleue),* Paris, Denoël, 1976.

161. *Today we choose faces.* New York, Signet. Trad. fr. *(Aujourd'hui, nous changeons visage),* Paris, Denoël, 1977.

1974

162. « Roger Zelazny interviews Frederik Pohl », in *Thrust Science Fiction, 2,* n°3, avril (article).

163. « Three newspaper pieces », in *Phantasmicom,* n°11, mai (article, regroupe les n° 156, 157, 158).

164. « The engine at heartspring's center », in *Analog, 93,* n°5, juillet, 70-76. Trad. fr. (« Une plage au bout du

chemin »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

165. « The de-synonymization of winter », in *Poems,* op. cit.

166. « In the dogged house » (extrait de 36), in *Poems,* op. cit.

167. « Writing science fiction », in *Writer's Voice,* n°74 A-14 B (deux cassettes audio).

168. « Pas de titre » (introduction à 86), in *SF : Author's choice,* (H. Harrison, ed.), New York, Putnam (article).

169. *Perns* (contient : 8, 12, 35, 42, 48, 49, 50, 70, 103, 110, 165, 166), Washington, Discon II (illustré par J. Gaughan).

1975

170. « Sign of the Unicorn » (cf. 177), in *Galaxy, 35,* n°4, 5, 6, janvier, février, mars.

171. « The game of Blood and Dust », in *Galaxy,* 36, n°1, avril, 5-8. Trad. fr. (« Le jeu de Cendre et Sang »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,* op. cit.

172. « Doorways in the sand » (cf. 185), in *Analog, 95,* n°6, 7, 8, juin, juillet, août (3 épisodes).

173. « Lobachevsky's eyes » (inclu dans 171), in *The spin is miracle cat,* 1981, op. cit.

174. « Some science fiction parameters : a biased view », in *Galaxy,* 36, n°4, juillet (article).

175. « Home is the hangman », in *Analog, 95,* n°11, novembre, 12-66. Trad. fr. (« Le retour du bourreau »), in *L'homme qui n'existait pas,* Paris, Presses Pocket, 1978, 185-273.

176. « Philip K. Dick : electric sheperd », in *P.K. Dick : electric sheperd* (B. Gillespie, éd.), Carlton, Norstrilia Press (article).

177. *Sign of the Unicorn.* New York, Doubleday. Trad. fr. *(Le signe de la Licorne),* Paris, Denoël, 1978.

1976

178. « The hand of Obero » (cf. 181), in *Galaxy, 38,* n°1, 2, 3, mai, juillet, septembre (3 épisodes).

179. « Ideas, digressions and daydreams : the amazing SF machine », in *Insight,* été.

180 « The force that througt the circuit drives the current », in *Science Fiction discoveries* (F. et C. Pohl, éd.), New York, Bantam.

181. *The hand of Oberon.* New York Doubleday. Trad. fr. *(La main d'Obéron*Paris, Denoël, 1979.

182. *My name is legion* (Contient : 134, 159, 175). New York, Ballantine. Trad. fr. *(L'homme qui n'existait pas),* Paris, Presses Pocket, 1978.

183. *Bridge of ashes.* New York, Signet, Trad. fr. *(Un pont de cendres),* Paris, Presses Pocket, 1981.

184. *Deus irae* (avec Philip K. Dick). New York, Doubleday. Trad. fr. *(Deus irae),* Paris, Denoël, 1977.

185. *Doorways in the sand*. New York, Harper & Row. Trad, fr. *(La pierre des étoiles),* Paris, Denoël, 1977.

1977

186. « No award », in *The Saturday Evening Post, 249,* n°1, janvier-février, 93-95. Trad. fr. (« L'assassinat politique considéré comme une attraction foraine »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny*, op. cit.

187. « Is there a demon lover in the house ? », in *Heavy Metal*, septembre, 43-44.

188. « The courts of chaos » (cf. n°204), in *Galaxy, 38*, n°6, 59, n°1, 2, novembre 77, décembre/janvier, février 78.

189. « Faust before twelve », in *Speculative Poetry Review,* n°1.

190. « I, the crooked rose's dream, dumb-sung anatomie », in *Speculative Poetry Review*, n°2.

1978

191. « A bum-out case ? », in *SF Commentary*, n°54 novembre (conférence).

192. « Stand pat, Ruby Stone », in *Destinies, 1*, n°1, novembre-décembre. Trad. fr. (« Ne bronche, pas, Rubis »), in *Territoires du tendre* (Y. Fremion, éd.), Paris, Denoël, 1982, 263-278.

193. « The doctrine of the perfect lie », in *Science fiction, /,* n°3, décembre.

194. « I used to think in lines that were irregular to the right », in *Science Fiction*, *1*, n°3, décembre.

195. « Ducks », in *The Anthology of Speculative Poetry,* n°3.

196. « Foreword », in *Other worlds* (P. Collins, ed.), St. Kilda, Void Publications (article).

197. « Foreword », in *Rooms of paradise* (L. Harding, ed.), Melbourne, Quartet (article).

198. « The great Amber questionnaire », in *Hellride*, n°3 (article).

199. « Introduction » (à 14), in *Unearth, 2,* n°1, hiver (article). Trad. fr. in *Le livre d'Or de R. Zelazny*, op. cit.

200. « The parts that are only glimpsed : three reflexes », in *SFWA Bulletin*, n° 67, été (article).

201. « Shadowjack », in *The illustrated Roger Zelazny*, New York, Baronet. Edition augmentée in : *The last defender of Camelot*, San Francisco, Underwood-Miller, 1981.

202. « Sans titre », in *The illustrated Roger Zelazny*, op. cit. (articles).

203. « The illustrated Roger Zelazny (Byron Preiss, éd., contient : 37, 201, 202). New York, Baronet (M. Golden et G. Morrow, illustrateurs).

204. *The courts of Chaos.* New York, Doubleday. Tr. fr. (*Les cours du chaos),* Paris, Denoël, 1980.

1979

205. « Future crime », in *Future Life*, n°10, mai, 67-68 (article).

206. « Halfjack », in *Omni, 1,* n°9, juin, 66-68. Trad. fr. (« Les amours de vacances »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny,*

op. cit.

207., « Garden of blood », in *Sorcerer's Apprentice*, n°3, été.

208. « The last defender of Camelot », in *Asimov's S F Adventure Magazine*, n°3, été. Trad. fr. (« Le dernier rempart de Camelot »), in *Le livre d'Or de R. Zelazny*, op. cit.

209. « Go starless in the night », in *Destinies, 1,* n°5, octobre-décembre.

210. « The white beast », in *Whispers*, octobre, n°13-14.

211. « A very good year… », in *Harvey,* décembre.

212. « Prologue », in *Empire of the east*, par F. Saberhagen, New York, Ace Books (article).

213. « Sans titre », in *Norwescon 2 Program Booklet* (article).

214. *The chronicles of Amber.* New York, Nelson Doubleday. (Deux volumes contenant les cinq tomes des Princes d'Ambre.) 215. *Roadmarks.* New York, Ballantine. Tr. fr. *(Repères sur la route),* Paris, Denoël, 1981.

1980

216. « Introduction », in *Timetipping,* par J. Dann, New York, Doubleday (article).

217. « The place of Aache », in *Other worlds 2* (R. Torgeson, ed.), New York, Zebra.

218. « Writing SF », in *Eternity Science Fiction*, 2e série, n°2 (article).

219. « The burning », in *When pussywillows last in the catyard bloomed*, op. cit.

220. « LP me Three », in *When pussywillows last in the catyard bloomed*, op. cit.

221. « Lover's valediction : forbidding day's sacrament », in *When pussywillows last in the catyard bloomed*, op. cit.

222. « When pussywillows last in the catyard bloomed », in *When pussywillows last int the catyard bloomed,* op. cit.

223. « Foreword », in *When pussywillows last in the catyard bloomed*, op. cit.

224. « Introduction » (à 229), in *The last defender of Camelot*, New York, Pocket Books (article).

225. « Sans titre », in *The last defender of Camelot*, op. cit. (articles).

226. « The George business », in *Dragons of light* (O.S. Card, ed.), New York, Ace Books.

227. « Exeunt omnes », in *After the fall* (R. Sheckley, ed.), New York, Ace Books.

228. « Fire and/or ice », in *After the fall*, op. cit.

229. *The last defender of Camelot.* New York, Pocket Books (contient : 13, 14, 24, 25, 51, 69, 78, 93, 95, 137, 164, 171, 186, 187, 192, 206, 208, 224, 225). Edition augmentée : San Francisco, Underwood-Miller, 1981 (plus : 201, 227, 228).

230. *Changeling*. New York, Ace Books.

231. *When pussywillows last in the catyard bloomed.* Carlton (Australie), Norstrilia Press (poésies, contient : 8, 11, 12, 35, 42, 48, 49, 50, 70,103, 110, 145, 165, 166, 189, 190, 193, 194, 219-223).

232. « The last of the wild ones » (suite de 55), in *Omni, 3,* nª 6, mars.

1981

233. « Unicorn variation », in *Isaac Asimov's S F Magazine,* 5, n°4, avril. Trad. fr. (« Les licornes sont contagieuses »), in *Univers 1983* (J. Wintrebert, éd.), Paris, J'ai Lu, 122-152.

234. « Arid I only am escaped to tell Thee », in *The Twillight Zone, 1,* n°2, mai.

235. « The naked matador », in *Amazing, 28,* n°1, juillet.

236. « Dance », in *Amazing, 28*, n°1, juillet.

237. « Augury », in*Alternaties,* n°6, été.

238. « Paranoid games », in *Alternaties,* n° 6, été.

239. « To his morbid mistress », in *Alternates,* n°6, été.

240. « Sans titre », in *Alternates,* n°6, été (articles).

241. « Madwand » (extrait de 280), in *Amazing, 28,* n°2, septembre.

242. « Then, again » (autre titre : « Riptide »), in *A rhapsody in amber*, op. cit. *Revisé* in *To spin is miracle cat*, op. cit.

243. « Recital », in *A rhapsody in amber*, op. cit.

244. « Walpurgisnacht », in *A rhapsody in amber*, op. cit.

245. « Tower of ice », in *Flashing swords ! 5* (L. Carter, ed.), New York, Nelson Doubleday.

246. « Introduction », in *Dark stars*, par T.F. Monteleone, New York, Doubleday (article).

247. « Awakening », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

248. « Cactus king », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

249. « Chorus mysticus », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

250. « Dreamscape », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

251. « Evangel », in *To spin is miracle cat*, op. cit. . 252. « 55-1212 », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

253. « Friend », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

254. « From a seat in the. chill park », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

255. « The game’s thirteenth strike », in *To spin is miracle cat*, op. cit.

256. « The God and frustrate shrine », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

257. « Hands », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

258. « I walked beyond the mirror », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

259. « Iceage », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

260. « The last », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

261. « Locker room », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

262. « Nameless grave by a nameless sea, probably Greek », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

263. « Night of fisting », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

264. « Paintpot », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

265. « Philip K. Dick », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

266. « Rodin’s " The kiss " », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

267. « Sentiments whith numbers », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

268. « Shadows », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

269. « Sorig », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

270. « Sonnet, anyone ? », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

271. « Spinning the day through my head », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

272. « Spring morning : missive », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

273. « Storm », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

274. « Storm and sunrise », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

275. « To spin is miracle cat », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

276. « Torlin Drangonson », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

277. « Wall », in *To spin is miracle cat,* op. cit.

278. « The horses of Lir », in *Whispers III* (S.D. Shiff, ed.), New York, Doubleday.

279. *The changing land,* New York, Ballantine.

280. *Madwand.* Huntington Woods, Phantasia Press.

281. *A rhapsody in amber* (contient : 242, 243, 244). New Castle, Cheap Street.

282. *To spin is miracle cat.* San Francisco, Underwood-Miller (poésies, contient : 10, 66, 114, 142, 173, 195, 236-239, 242, 247-277).

1982

283. « Eye of Cat », (extrait de 289), in *Science Fiction Digest, I,* n°4, septembre-octobre, 52-95.

284. « A city divided », in *Dilvish, the damned*, op. cit.

285. « Devil and the dancer », in *Dilvish, the damned,* op. cit.

286. « Dilvish, the damned », in *Dilvish, the damned*, op. cit.

287. *Coils* (avec Fred Saberhagen). New York, Wallaby.

288. *Dilivish the damned.* New York, Ballantine (contient : 52, 58, 68, 91, 207, 210, 217, 245, 284, 285, 286).

289. *Eye of Cat.* San Francisco, Underwood-Miller. Trad. fr. *(L'œil du chat),* Paris, Denoël, 1983.

1984

290. *Unicom variations.* New York, Timescape Books (contient : 45, 64, 89, 98, 111, 140, 174, 175, 180, :200, 209, 211, 226, 227, 228, 232, 233, 234, 235, 243, 244, 278).

291. *Le livre d'Or de R. Zelazny* (Marcel Thaon, éd.), Paris, Presses Pocket (contient : 14, 20, 22, 24, 25, 28, 30, 32, 37, 46, 52, 58, 67, 69, 75, 78, 86, 111, 119, 123, 164, 171, 186, 199, 206, 208).

1985

292. *Trumps of Doom,* New York, Avon.

PAS DE DATE

293. « Hand of the master », publication à une date indéterminée dans une *fanzine* dont R. Zelazny a oublié le nom…

A PARAÎTRE : Roger Zelazny prépare une nouvelle série consacrée aux Princes d'Ambre dont le premier tome, *Trumps of Doom,* est déjà paru aux États-Unis.

DIVERS

Roger Zelazny s'exprime aussi dans des *interviews* dont on trouvera ci-après une liste non exhaustive : *If,* janvier 1969 ; *Phantasmicom,* n°2, hiver 1970 ; *Phantasmicom,* n°5, avril 1971 ; *Galaxie,* n°96, mai 1972 (« Une rencontre avec R. Zelazny », par P. Noël) ; *Nova,* n°1, juin 1972 ;

Phantasmicom, n°10, novembre 1972 ; *The Alien Critic,* n°7, novembre 1973 ; *Procrastimation,* n°13, 1977 ; *Science fiction, 1,* n°2, juin 1978 ; *Science Fiction Review,* n°36, août *9S0\Alternities,* n°6, été 1981 ; *Fantasy Newsletter,* n°55, janvier 1983 ; *Eternity.* 2e série, n°2, 1984.